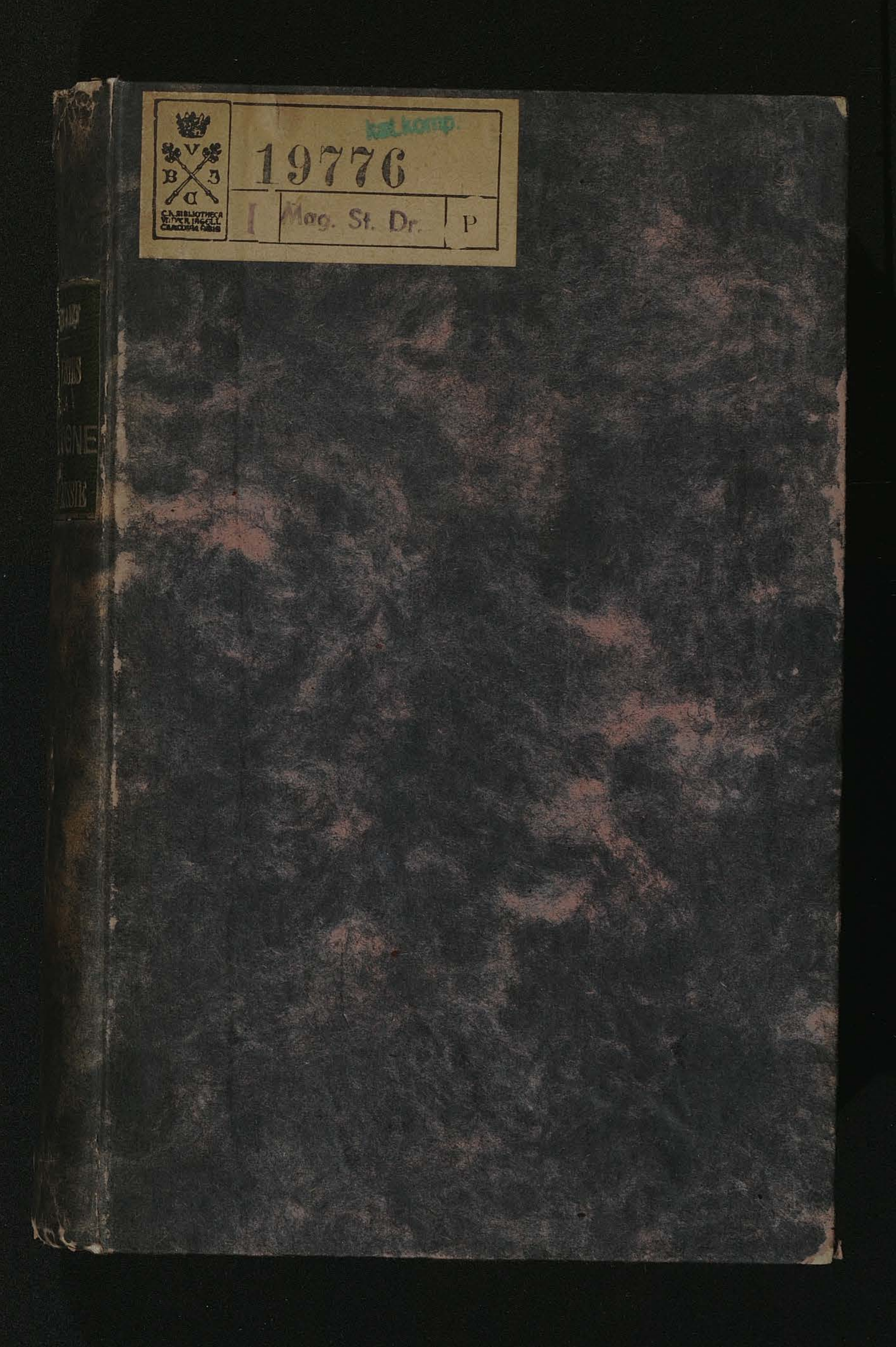
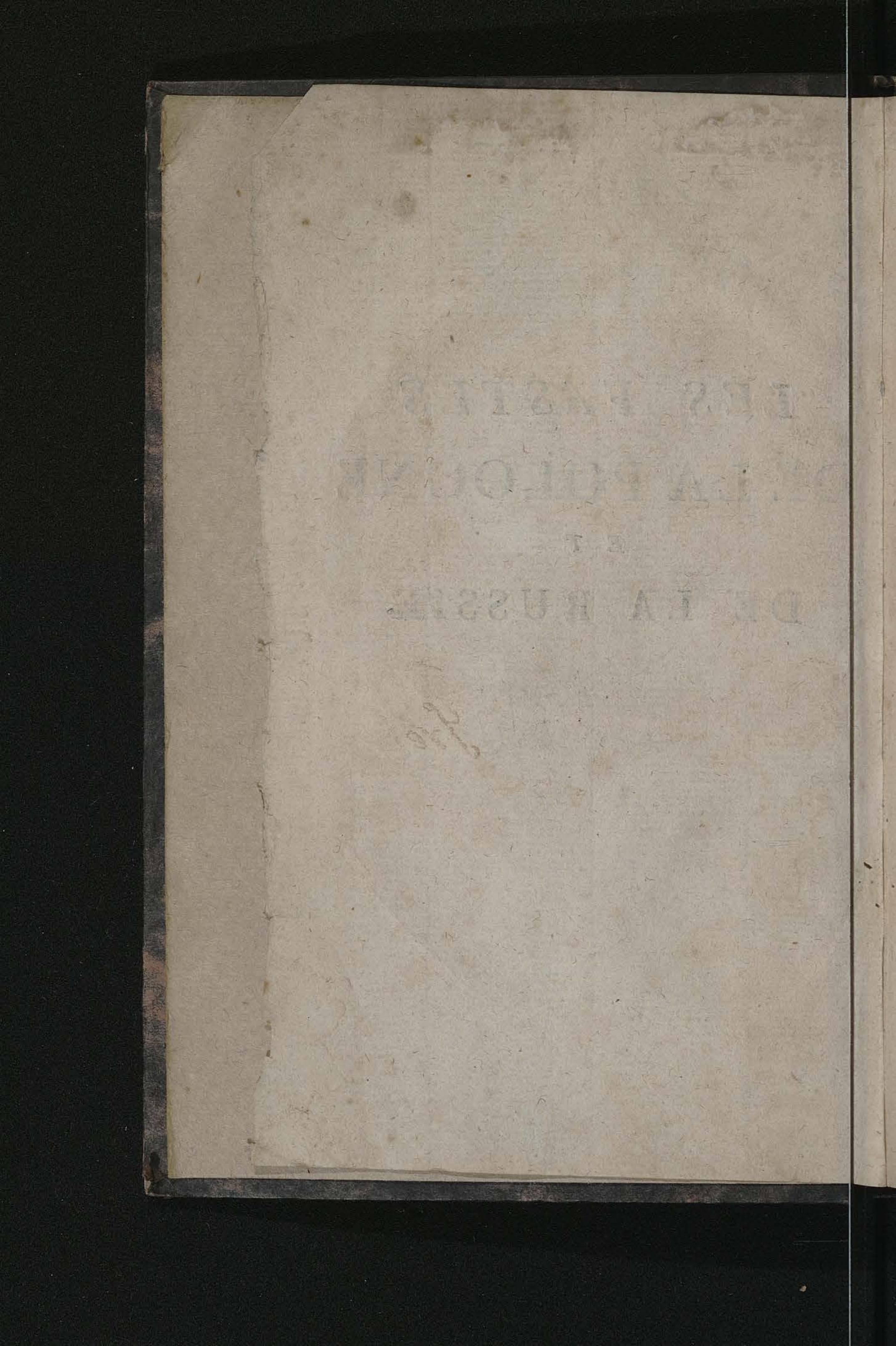


C.K. BIBLIOTHECA UNIVERS. JAGELL. CRACOVIENSIS
kat. komp.
19776
I
Mag. St. Dr.
P

LES FASTES DE LA POLOGNE ET DE LA RUSSIE.



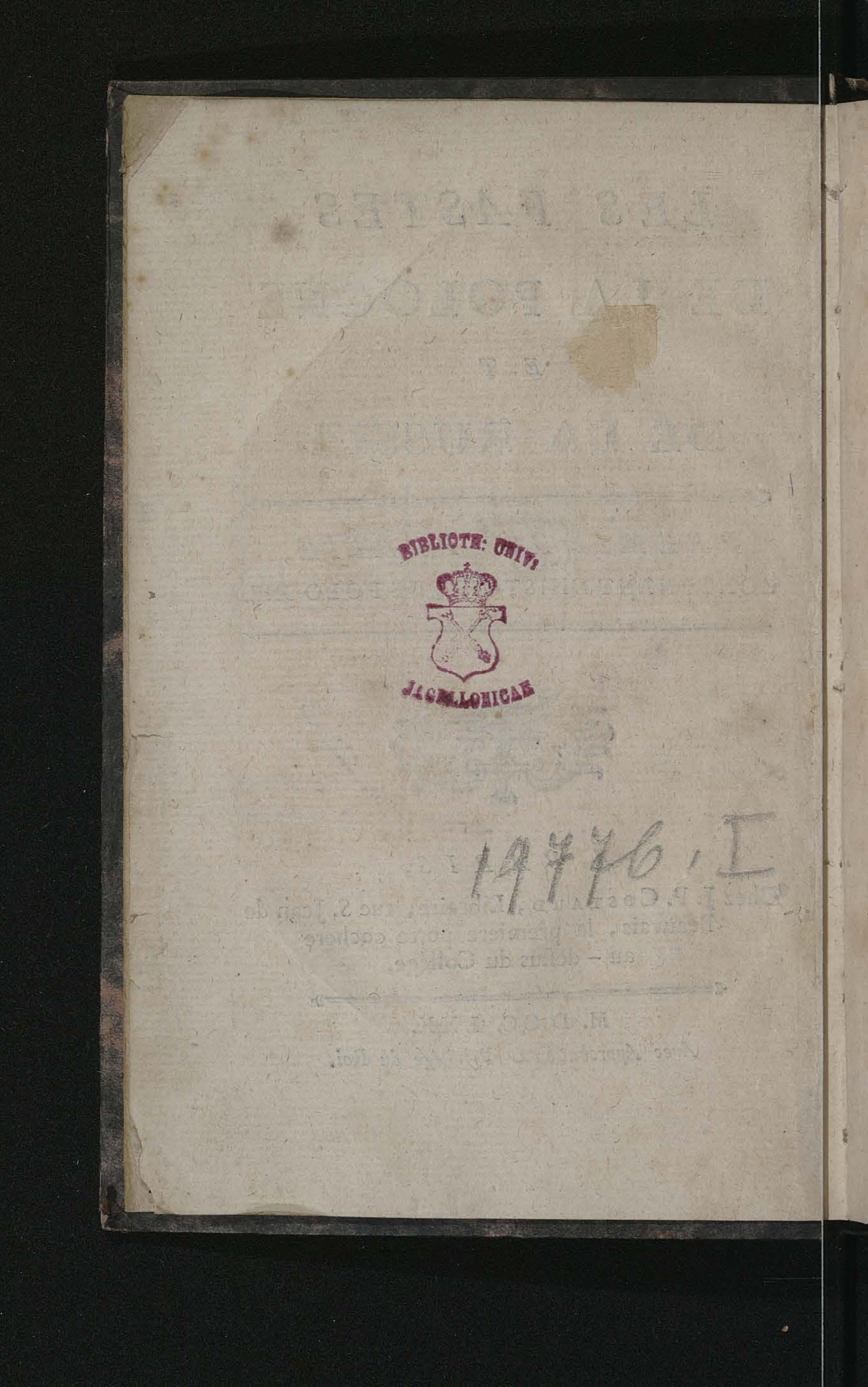
LES FASTES DE LA POLOGNE ET DE LA RUSSIE.

PREMIERE PARTIE,
CONTENANT L'HISTOIRE DE POLOGNE.



A PARIS,
Chez J. P. Costard, Libraire, rue S. Jean de Beauvais, la premiere porte cochere au-dessus du Collége.

M. DCC. LXX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.





A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR CHARLES,

PRINCE DU SAINT EMPIRE,

Prince régnant de Loëvenſtein, Vertheim, prince ſouverain de Chaſſepierre, comte de Konigſtein, Rochefort & Montaigu, Seigneur de Breuberg, Scharffeneck, Kerpen, Caſſelbourg; Herbemont, Neuf-Château, Roſemberg, Habizheim, Abſtatt, Veſſeriz, Schavamberg, Haidt, Bernadiz, Gouttemberg, Zebau, Scoupff, Horadſioviz & Vezdorff; chambellan actuel de LL. MM. I. & R. Apoſtoliques, lieutenant général des troupes de S. A. Electorale Palatine, chevalier de l'Ordre de Saint Hubert & de l'Aigle Rouge, membre honoraire de l'Académie royale des Sciences de Paris.

MONSEIGNEUR,

VOUS avez daigné m'ordonner de vous dédier le premier ouvrage qui ſortirait de ma plume: j'obéis à Votre Alteſſe Séréniſſime; & je ſaiſis cette occaſion pour vous renouveller les témoignages de mon reſpect & de ma reconnaiſſance.

Les Fastes de Pologne, que j'ose vous présenter, MONSEIGNEUR, *offriront aux lecteurs qui s'occuperont à les parcourir, des traits de magnanimité, de grandeur d'ame & de bienfaisance, dont il leur sera facile de faire l'application, s'ils risquent jamais de peindre le caractère de Votre Altesse Sérénissime.*

Vos sujets, s'ils les lisent, diront : tel Monarque Polonais fut le pere de la patrie, tel général en fut le défenseur, tel noble en fut l'ami, l'ornement, la lumiere & le soutien : nous retrouvons toutes ces vertus dans le Prince qui nous gouverne.

Que ne m'est-il permis de faire ce judicieux paralelle ! La vérité n'a besoin ni d'éloquence, ni d'efforts.

Je suis avec respect,

MONSEIGNEUR,

de Votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble & très-obéissant serviteur,
CONTANT DORVILLE.



PREFACE.

LES grandes histoires, sur-tout dans les siécles reculés, ne sont pour l'ordinaire qu'un beau roman où l'auteur prête à ses personnages des motifs, des desseins, des vues, que sans doute ils n'avaient pas. Quelle que soit la sagacité des historiens, il est bien mal-aisé, pour ne pas dire impossible, qu'ils puissent pénétrer dans les cabinets des monarques & de leurs ministres pour y découvrir le principe qui les a fait agir. Prétendre connaître le caractère des hommes fameux, dont la politique a agité

l'Europe, avant l'invention de l'Imprimerie, c'eſt prêter créance à des fables que des moines, ſouvent ignorans, & preſque toujours flatteurs ou vindicatifs, ont inventées pour ſervir de pâture à la crédulité de leurs contemporains. Il eſt des faits qu'il n'eſt pas permis de révoquer en doute; ce ſont ceux que pluſieurs témoins oculaires atteſtent, & pour leſquels l'ami & l'ennemi ne ſe trouvent point en contradiction : ceux-là ſeuls ſont reſpectables; mais il en eſt beaucoup d'autres que nos vieux annaliſtes ſe ſont efforcés de rendre naturels, ou quelquefois de faire paſſer, à l'aide du merveilleux, dont ils les décorent; ceux-là ne tiennent pas contre l'examen raiſonné d'une ſaine critique : à chaque phraſe le

génie de l'auteur perce ; c'eſt lui qui parle, c'eſt lui qui agit, & rarement on a la ſatisfaction d'entendre le héros qui brille ſur la ſcène. Telle eſt l'épaiſſeur des nuages qui couvrent l'origine des Nations modernes, que, quelles que ſoient la pénétration & les reſſources de l'écrivain, il ne pourra former que des conjectures ſur les premiers régnes de leurs rois. Au reſte, que m'importent les faibles circonſtances qui ont accompagné un fait principal ? le fait eſt conſtaté, il devient une époque remarquable, je n'en veux pas plus. Les petits détails ne me paraiſſent intéreſſans que lorſque les acteurs principaux, ſur leſquels j'ai les yeux ouverts, ſont mes contemporains, ou l'ont été de mes peres. Alors la certitude que

j'attache à ce qu'on me raconte excite ma curiosité, & mon amour-propre est flatté de pouvoir juger les maîtres de la terre dans le silence de mon cabinet : c'est-là que, tranquille citoyen, après m'être jugé moi-même, j'ose apprécier leurs projets, condamner leurs desseins, discuter leurs motifs, applaudir à leurs vues, & placer successivement dans la balance les heureux caprices du sort, les inconstances de la fortune, leur politique & leurs ressources. Tout ce qui regarde les loix, les coutumes reçues, les usages conservés, mérite d'être approfondi. Guidé par cette lumiere sûre, je développe le caractère de la Nation qu'il m'importe de connaître ; je la suis dans la carriere qu'elle parcourt avant de se

civiliſer, & j'arrive avec elle au temps où elle commence à jouer un rôle intéreſſant ſur la ſcène politique. Ainſi je m'épargne le ſpectacle humiliant d'actions cruelles & barbares, qui, miſes en corps d'hiſtoire, forment, des vies de nos ancêtres, l'hiſtoire des lions dévorans ou des tigres affamés.

Telle ſerait, à beaucoup d'égards, l'hiſtoire des premiers ſiécles de la Nation Polonaiſe. Deſcendu des Sarmates, le Polonais en a conſervé long-tems les mœurs : tant qu'il eſt idolâtre, on ne voit briller en lui qu'une valeur ſauvage, mere des grandes actions & des grands crimes; ſoumis au joug du Chriſtianiſme, il ennoblit ſon héroïſme par l'uſage des vertus qu'il inſpire : mais ſoit que je l'en-

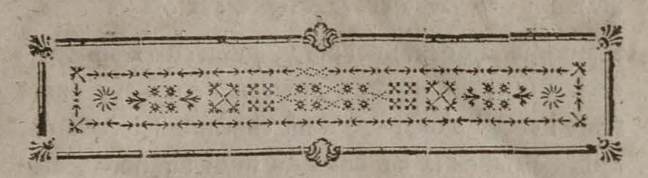
visage avant sa conversion, ou que je l'accompagne sous les régnes de ses rois, jusqu'au premier des Jagellons, qui réunit son duché de Lithuanie à la Pologne, ou sous Casimir, qui appella aux Etats du royaume les députés de la noblesse, il me paraît toujours fier, courageux & jaloux de son indépendance. Ses mœurs se sont adoucies; mais le fond de son caractère n'a souffert aucune altération. C'est ce que des faits isolés, ou rapprochés seulement par une chaîne imperceptible, me constatent, & voilà quel a été l'objet de mon travail. Je ne cherche point à pénétrer les motifs qui ont fait agir les hommes que je place sur la scène : je m'attache à décrire simplement les faits qui me semblent dignes

d'être remarqués, & ces faits ainſi relatés, en formant le tableau général des mœurs des Polonais, préſentent les diverſes nuances qui, de ſiécle en ſiécle, ont pû les changer, ſans détruire le caractère primitif de la Nation.

Cette maniére de traiter l'hiſtoire d'un pays, me paraît tenir le milieu entre les grandes hiſtoires & les abrégés chronologiques : les premieres effraient un lecteur occupé ou pareſſeux : les abrégés ſuppoſent un lecteur déja inſtruit, qui a cependant beſoin de dates pour aider ſa mémoire infidelle : des faits anecdotes qui parcourent rapidement un nombre de ſiécles, attachent ſans laſſer, & écartent la ſéchereſſe, toujours inſéparable de l'ordre des dates. C'eſt ce que

j'ai ſouvent éprouvé : heureux ſi je ne me ſuis pas mépris, & ſi, en comptant pour quelque choſe le fond du travail, le lecteur veut bien me paſſer les défectuoſités du ſtyle !





REMARQUES
PRÉLIMINAIRES.

LES pertes qu'a eſſuyé le royaume de Pologne dans ces derniers temps, ont conſidérablement reſſerré ſes bornes : il comptait autrefois entre ſes poſſeſſions la Siléſie, la Luſace, la Poméranie, la riche province de Livonie, les duchés de Smolensko, de Severie, de Czernichovie, & preſque tout le palatinat de Kiow en Ukraine, dont les vaſtes campagnes s'étendent le long du Boriſthène, depuis la Volhynie & le pays des Tartares d'Oczakow, juſqu'à la Ruſſie & la petite Tartarie, habitées par les Coſaques, qui, jadis alliés, & en quelque maniere ſujets de la Pologne, en ſont devenus les plus dangereux ennemis. Malgré ces démembremens, le royaume de Pologne eſt encore un des plus conſidérables de l'Europe : ſa longueur, en la prenant depuis

le marquifat de Brandebourg, jufqu'aux frontiéres de la Ruffie, comprend environ deux cent quarante lieues Polonaifes, dont chacune fait quatre milles d'Italie: fa largeur, du midi au nord, eft à-peu-près de deux cents pareilles lieues, en partant de la Pokucie, pour arriver à Parnau en Livonie. Il eft borné au feptentrion, par la mer Baltique; à l'orient, par la Tartarie & la Ruffie; au midi, par le Pont-Euxin, la Valaquie, la Moldavie, la Tranfylvanie & la Hongrie; à l'occident, par la Poméranie, le Brandebourg, la Siléfie & la Moravie.

La Pologne fe divife en quatre parties: 1°. la grande Pologne; 2°. la petite Pologne; 3°. la Ruffie rouge; 4°. la Pruffe royale ou Polonaife.

La grande Pologne eft fituée entre la Pruffe, la Poméranie, la Siléfie & la Lithuanie. Elle renferme les provinces de Cujavie, de la Mafovie & la grande Pologne proprement dite. Chaque province fe fubdivife en plufieurs gouvernemens que les Polonais appellent palatinats, & ces derniers fe fubdivifent encore en diftricts, auxquels on donne le nom de ftarofties.

Dans la grande Pologne, on trouve les pa-

latinats de Posnanie, de Kalisch, de Sirad, de Lencici & de Rawa.

Dans la Cujavie, on trouve ceux de Brzest & d'Inowolez; & dans la Masovie, ceux de Czersko, de Ploczko & de Podlachie.

La petite Pologne est placée entre la grande Pologne, la Silésie, la Hongrie, & la Russie rouge; elle se subdivise en trois palatinats; sçavoir, de Cracovie, de Sendomir & de Lublin.

La Prusse royale est située au nord de la grand Pologne, & confine à la Poméranie & à la Prusse ducale, qui autrefois faisait partie de la Pologne, & qui en a été démembrée, & en 1701 fut érigée en royaume par l'empereur Léopold. Elle contient trois palatinats, la Pomerellie, Culm & Marienbourg.

La Russie rouge est bornée à l'orient par le Niéper; au midi, par le Niester & les monts Krapacks; au nord, par la Lithuanie; & au couchant, par la petite Pologne. Cette grande contrée est partagée en trois provinces; la Russie, proprement dite, la Volhynie & la Podolie.

Dans la Russie on trouve les palatinats de Lemberg, de Belsko & de Chelm.



La Volhynie & la Podolie se divisent chacune en haute & basse; la plus grande partie de la basse Volhynie est habitée par les Cosaques, qui maintenant sont sujets de la Russie.

Les principales villes de ces provinces sont:

Dantzick, ville riche, qui fait peut-être en grains le plus grand commerce de l'Europe: son port est célébre, ses fortifications respectables; elle est libre, mais sous la protection du roi de Pologne, à qui elle paye annuellement un tribut pour être maintenue dans sa liberté. Le magistrat & la plus grande partie des habitans sont protestans: la religion Catholique y est tolérée.

Warsovie, sur la Vistule, dans le duché de Moravie, est regardée aujourd'hui comme la capitale du royaume; le monarque y fait sa résidence; on y convoque les Etats, & c'est dans un champ, près de ses murs, que se fait l'élection des rois.

Cracovie, jadis la capitale de la Pologne, est encore une ville très-considérable, & peut-être la plus importante du royaume; son Université est renommée

On peut encore mettre au rang des grandes villes, Culm, Thorn, Marienbourg, ancienne résidence

résidence du Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, Elbing, Posnanie, Lublin, Sendomir, Léopold, Kaminiec, Braclaw, Kiow, & la forteresse de Pultawa, si célébre par la défaite de Charles XII. Ces deux derniéres appartiennent maintenant aux Russes.

A ces vastes provinces, qui forment le royaume de Pologne, & qui sont partagées en vingt-trois Palatinats, il faut joindre le grand duché de Lithuanie, qui est moins uni au royaume comme une province, que comme une principauté alliée. Ce duché doit fournir le tiers des troupes qui sont destinées à composer l'armée de la Couronne, & le quart des sommes accordées pour l'entretien du prince.

La Lithuanie se divise en quatre provinces: on trouve à l'occident & au midi la Lithuanie proprement dite; à l'orient & au nord de la précédente, la Russie Lithuanienne; au nord-ouest & vers la mer Baltique, la Samogitie; & au nord, la Livonie Polonaise. La Lithuanie & la Russie Lithuanienne sont divisées en huit palatinats. On trouve trois gouvernemens dans la Samogitie, sous le nom de capitaineries. La capitale de ce grand duché est Wilna.

Comme la Curlande eſt ſous la protection du roi & de la république de Pologne, on ne doit point omettre d'en fixer les bornes. Ce duché eſt ſitué entre la Samogitie & la Livonie ; on le diviſe en Curlande propre & Sémigalle ; Mittau en eſt la capitale & la réſidence du Souverain. Le duc Ferdinand, dernier deſcendant de la branche ducale de la maiſon de Kettler, étant mort en 1737, les Etats de Curlande choiſirent pour leur duc le comte de Biren, à la recommandation de l'impératrice de Ruſſie, dont il était le favori, & il obtint de la Pologne l'inveſtiture de ce duché. En 1740 ce nouveau duc fut diſgracié & envoyé en exil ; on verra ſon rappel dans la ſuite de cet ouvrage.

La religion Luthérienne eſt la dominante dans ce duché.

Les Polonais ſont pour la plûpart grands, bien faits & robuſtes. Braves & intrépides juſqu'à la témérité, ils ſeraient peut-être indomptables, ſi la docilité & la ſubordination militaire faiſaient la régle de leur conduite dans la guerre. Fiers, généreux, francs, & jaloux de leur liberté, ils obſcurciſſent ſouvent ces grandes qualités par l'abus qu'ils en font. L'amour de la liberté leur laiſſe

croire qu'ils ſont eſclaves, s'ils ne ſe montrent indépendans. Leur générosité dégénére en prodigalité ; leur franchiſe eſt quelquefois ſans ménagement & ſans prudence, & leur fierté ne leur permet pas toujours de plier ſous leur égal en nobleſſe, lorſqu'il s'agit du bonheur public.

Deux Etats ſeulement partagent cette portion d'hommes qui reſpirent ſous le ciel de la Pologne, les nobles & les payſans ; car il ne faut pas faire une claſſe de cette faible quantité de bourgeois qui habitent les villes, qui n'y peuvent avoir en propre que leur maiſon, & qui n'ont droit de poſſéder des biens-fonds que dans l'étendue d'une lieue autour de leur cité.

Les nobles en Pologne ſont libres, dans toute l'étendue de ce terme : ils ne dépendent que d'eux ſeuls. Ils ſont diviſés en deux Ordres, qui doivent ſe prêter une force mutuelle, & dont l'un ne peut agir ſans l'autre ; l'Ordre des Sénateurs & l'Ordre Equeſtre. C'eſt ce qui conſtitue la république, quoiqu'unie à la royauté, & fait de la Pologne un Etat plutôt ariſtocratique que monarchique.

Cette nombreuſe & illuſtre nobleſſe partage la ſouveraine puiſſance avec le roi qu'elle s'eſt choiſi ; avec cette diſtinction, que les nobles ſont

les loix, & que le prince eſt obligé de s'y ſoumettre. Ce ſont eux qui décident de la guerre ou de la paix, qui établiſſent ou abrogent les loix, changent les conſtitutions, réglent la perception des impôts. Le roi préſide aux aſſemblées ; il en approuve, publie & fait exécuter les decrets : il eſt au corps de l'Etat, ce que la bouche eſt au nôtre. C'eſt par ſon organe que s'expliquent les ſentimens de tous les membres réunis. Mais ſi d'un côté le prince n'eſt que le premier membre de la république ; s'il n'a pas le pouvoir de venger un affront perſonnel, ni de nuire directement à ſon auteur ; s'il délie ſes ſujets du ſerment qu'ils lui ont prêté, auſſi-tôt qu'il ſemble tranſgreſſer les loix auxquelles il s'eſt ſoumis : de l'autre côté, nulle borne n'eſt miſe aux moyens qu'il a de ſe faire aimer. Maître de la diſtribution des charges & des honneurs, il les diſpenſe à ſon gré, pourvu que ce ſoit à des nationaux ; car tout étranger, que l'Etat n'a point reçu dans le corps de ſa nobleſſe, eſt néceſſairement inhabile à recevoir les graces du prince. Cependant le roi, qui confére toutes les charges de l'Etat, n'a pas la puiſſance de les rendre héréditaires, & c'eſt la république ſeule qui peut en dépouiller le pro-

priétaire, lorſqu'il eſt convaincu d'un crime capital.

Les aſſemblées générales de la nation ſont appellées diettes; elles ſont compoſées de l'Ordre des Sénateurs & de celui des Gentilshommes qui y ſont députés des diettes particuliéres de chaque palatinat. Ces députés ſont les protećteurs-nés de la liberté; ce ſont eux qui veillent à ce qu'il n'y ſoit point porté d'atteinte : ſans ceſſe les yeux ouverts ſur les entrepriſes des Sénateurs mêmes, le ſeul mot *Veto*, prononcé par un d'entr'eux, ôte à la chambre ſon aćtivité & rompt toutes ſes déciſions. Ce droit eſt beau ſans doute ; mais l'abus en eſt affreux, puiſque le ſalut de la république, ſa proſpérité, ſa tranquillité dépendent abſolument de l'ignorance, de l'intérêt perſonnel, de la haîne & de l'entêtement. Que ce droit, qu'une politique mal entendue a accordé à chaque individu qui a ſéance dans les diettes, ſoit l'ouvrage d'un roi, ou celui du ſénat même ; toujours eſt-il vrai de dire, qu'en ſe ménageant par-là un moyen ſûr pour rompre les entrepriſes de leurs antagoniſtes, ils ont ouvert la porte aux diſſenſions qui ont déchiré, déchirent & déchireront long-tems le corps de l'Etat.

Auſſi-tôt que les députés, qu'on appelle nonces, ſont aſſemblés, ils procédent à l'élection d'un maréchal, dont la principale fonction eſt de les préſider & d'arrêter toutes querelles qui pourraient s'élever : ce maréchal, qui eſt toujours un des nonces, choiſi alternativement entre ceux de la grande Pologne, de la petite Pologne & du grand duché de Lithuanie, donne la permiſſion de parler ; & ſans avoir le droit d'impoſer ſilence, doit ſavoir avec art & civilité réprimer les ſaillies de l'indiſcrétion, de la fierté & de l'indépendance. Il réſume les plaintes générales & particulieres, il les porte aux pieds du thrône & dans le ſénat, & pourſuit le redreſſement des griefs qui les ont occaſionnées.

Le Sénat eſt compoſé des évêques, des palatins, des caſtellans & des grands officiers de la Couronne : les évêques y tiennent le premier rang, prééminence qui leur eſt accordée, moins d'après un droit conſtant, que par un principe de piété, qui a fait comprendre aux Polonais, qu'ayant à la tête de leurs conſeils les chefs de la Religion, elle trouverait toujours en eux des défenſeurs zélés, qui la maintiendraient dans toute ſa pureté.

Les palatins ſont les chefs de la nobleſſe; les caſtellans ſont leurs lieutenans; les grands-maréchaux de la Couronne & du duché de Lithuanie, les grands-chanceliers & vice-chanceliers de ces deux Etats, les deux grands-tréſoriers & les petits-maréchaux de la cour & du duché, forment la claſſe des grands officiers.

L'archevêque de Gneſne eſt le premier des ſénateurs : il eſt primat-né du royaume, & vicaire pendant les interrégnes : c'eſt lui qui envoie les univerſaux ou lettres circulaires pour la convocation des diettines provinciales, qui fixe le temps où ſe doit tenir la diette d'élection, & qui proclame le nouveau roi, après avoir recueilli les ſuffrages de la république.

Les autres diettes ſont annoncées par le roi; elles ſe tiennent deux fois de ſuite à Warſovie, & une fois ſeulement à Grodno, dans le duché de Lithuanie. Elles ſont ou ordinaires ou extraordinaires; les ordinaires s'aſſemblent néceſſairement tous les deux ans; les extraordinaires ſe tiennent dans l'intervalle de ces deux années, lorſque des cas imprévus l'exigent. La durée des diettes extraordinaires eſt fixée à trois ſemaines; celle des diettes ordinaires eſt de ſix; mais les Ordres raſ-

ſemblés peuvent unanimement conſentir à une prolongation.

Outre ces diettes, plus ou moins paiſibles, il y en a d'autres qu'on nomme diettes à cheval, & qui ſe tiennent en raſe campagne. Comme les nonces y ſont armés, rarement celles-ci ſe terminent-elles ſans effuſion de ſang. En général toutes ces diettes ſont tumultueuſes : pendant leur tenue, la république eſt comme une mer agitée, où les flots s'entrechoquent & ſe briſent mutuellement; mais la ſéance terminée, l'orage ceſſe, le calme renaît, & la république reprend une ſurface tranquille.

Il faut obſerver qu'en Pologne un roi n'eſt jamais unanimement élu : de cette diviſion, que le Polonais politique regarde comme le ſoutien de ſa liberté, & la plus ſûre barriere contre le deſpotiſme, naiſſent deux partis, toujours intéreſſés à veiller l'un ſur l'autre, & qui dégénérent ſouvent en confédérations. Ces confédérations ſont des aſſemblées où l'on agit toujours au nom du roi, & preſque toujours contre les intérêts du roi; où l'on compte les ſuffrages, ſans égard aux proteſtations du petit nombre.

On diſtingue en Pologne quatre ſortes de con-

fédérations. Les unes ſont appellées générales, & ſe forment du conſentement du ſénat & de l'Ordre Equeſtre; celles-ci tendent ordinairement au bien public.

La rébellion, ou l'excès du zéle, ſont les motifs des autres; & pour lors le royaume eſt dans l'anarchie.

La troiſiéme ſorte de confédération eſt celle de l'armée, lorſqu'elle ſe ſouléve contre l'Etat, ou qu'elle ne prétend plus obéir à ſes chefs. C'eſt la plus dangereuſe, & celle contre laquelle les loix ſéviſſent avec plus de force.

La derniére, & la plus terrible, eſt ce que les Polonais appellent *Rokoſz*. Alors tous les nobles ſont obligés de courir aux armes. Cette confédération eſt toujours contre le roi ou le ſénat.

Chaque confédération nomme un maréchal, & ce chef ſuprême a une autorité ſans bornes; il reçoit les ambaſſadeurs, il commande dans les tribunaux, il diſpoſe à ſon gré des biens & des revenus eccléſiaſtiques ou ſéculiers, même de ceux du ſouverain. L'armée qu'il léve eſt ſous ſes ordres; il a le droit de vie & de mort. Tout ce qu'ont pû faire les Polonais pour diminuer cet immenſe pouvoir qu'ils accordent à ce dictateur,

ç'a été de l'obliger à ne faire aucun pas qu'avec ses lieutenans, qui doivent veiller sans cesse sur sa conduite.

Les Polonais, qui peut-être n'auraient pas l'art d'assiéger ou de défendre des villes, n'ont jamais voulu permettre qu'on élevât chez eux ces fortes citadelles, que par-tout ailleurs on oppose aux invasions de l'ennemi ; le corps de la noblesse est l'unique rempart de la patrie. Les forces de la Pologne consistent en deux armées ; celle de Pologne, fixée à vingt-quatre mille hommes, & celle de Lithuanie à douze mille, dont les deux tiers sont en cavalerie. Deux généraux, indépendans l'un de l'autre, commandent ces troupes, & ne doivent compte de leurs opérations qu'à la république.

Outre ces armées, il y a ce qu'on appelle la Pospolite, corps de cavalerie nombreux & formidable, qui peut bien aller à deux cent mille hommes ; mais difficile à mouvoir, & qui ne s'assemble que dans les dangers extrêmes, par ordre des diettes, & quelquefois sur un simple ordre du roi. C'est toute la noblesse armée ; l'arriere-ban.

Cette portion respectable d'hommes qui défri-

chent les terres, dont les travaux multipliés nous procurent ſans ceſſe les ſeuls biens néceſſaires, les payſans enfin, ſont en Pologne des eſclaves groſſiers, qui ne connaiſſent qu'une dure ſervitude, & qui ſemblent déchus de tous les droits que l'Humanité réclame dans tous les pays. Le nombre de ces ſerfs fait la richeſſe des nobles: chaque payſan travaille cinq jours de la ſemaine pour ſon ſeigneur, & un jour pour lui & pour ſa famille. Son labeur produit au propriétaire environ cent francs chaque année. Le Seigneur peut vendre ſon ſerf; s'il le tue, la loi ne le condamne qu'à une amende de quinze livres, tandis que lui noble ne peut être jugé pour crime que par la nation aſſemblée, & ne peut être arrêté qu'après avoir été jugé & convaincu; ce qui laiſſe preſque toujours le forfait impuni. Si le payſan, tué par un noble, appartient à un autre ſeigneur, ſon maître doit le remplacer par un autre eſclave.

La religion Catholique eſt dominante dans la Pologne; le roi eſt obligé d'en faire profeſſion: les Juifs y ſont ſoufferts: on tolére les Chrétiens du rite Grec, les Luthériens & les Calviniſtes, ſous le nom commun de Diſſidens. Une même,

ville rassemble quelquefois trois évêques de religions différentes.

Le sol de la Pologne est fertile en bled : il s'y trouve d'abondantes mines de sel, qu'il faut fouiller à une profondeur considérable : les plus riches sont du côté de Cracovie. Les pâturages sont excellens & nourrissent quantité de gros bétail & de bons chevaux : le bois, le miel, la cire, le chanvre, le lin, les cuirs, les laines & la potasse, sont des denrées communes dans tout le royaume, & forment les objets de son commerce, exercé par les Juifs nationaux & par les étrangers, auxquels, par une fausse idée de fierté, les nobles en abandonnent toutes les parties.

La Pologne a pour voisins redoutables les Empires d'Allemagne, de Russie, de Constantinople, & le royaume de Prusse : mais elle se soutiendrait facilement contre ces formidables Puissances, nécessairement divisées entr'elles, si intérieurement plus tranquille, ses enfans ne lui déchiraient pas le sein.



TABLE CHRONOLOGIQUE
DES DUCS ET DES ROIS
DE POLOGNE.

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
LECK I est regardé comme le fondateur de la Pologne.	Régne en 550. sa mort incertaine.	On ne sait s'il eut des fils; l'histoire parle de Wissimir qui lui succéda, & fit bâtir Wismar & Dantzick.
CRACUS, duc de Pologne.	Régne en 700. sa mort incertaine.	LECK, assassiné par son frere. LECK II. VANDA.
LECK II, duc de Pologne, fils de Cracus.	Régne en 748. déposé par le peuple.	
VANDA, duchesse de Pologne, fille de Cracus.	Régne en 750. se précipite dans la Vistule en 751.	
Interrégne.	L'Etat est gouverné par douze chefs ou palatins.	

Ducs ou Rois.	Avénement au thrône. Années de la mort.	Enfans.
PRZÉMYSLAS, ou LESZKO (a) I, duc de Pologne.	Régne en 760. meurt en 804.	
LESZKO II, duc de Pologne.	Régne en 804. meurt en 810.	LESZKO qui régna.
LESZKO III, duc de Pologne, fils de LESZKO II.	Régne en 810. meurt en 815.	POPIEL qui régna. Il eut vingt fils de plusieurs concubines.
POPIEL I, duc de Pologne, fils de LESZKO III.	Régne en 815. meurt en 830.	POPIEL.
POPIEL II (b), duc de Pologne, fils de POPIEL I.	Régne en 830. meurt misérablement en 842.	Ses enfans; dont on n'a aucune connaissance exacte, périrent avec lui.

(a) Ce mot en langue Polonaise signifie *rusé*.

(b) Surnommé Koszysko, qui veut dire *balai*, parce qu'en effet, méprisable par ses mœurs, & singulier par la petite quantité de ses cheveux longs & malpropres, il n'était guères plus

Ducs ou Rois.	Avénement au thrône. Années de la mort.	Enfans.
PIAST (*c*), duc de Pologne.	Régne en 842. meurt en 861.	ZIEMOVIT, qui régna.
ZIEMOVIT, duc de Pologne, fils de PIAST.	Régne en 861. meurt en 892.	LESZKO, qui régna.
LESZKO IV, duc de Pologne, fils de ZIEMOVIT.	Régne en 892. meurt en 913.	ZIEMOMISLAS, qui régna.
ZIEMOMISLAS, duc de Pologne, fils de LESZKO IV.	Régne en 913. meurt en 964.	MIECISLAW, qui régna.
MIEZKO (*d*), ou MIECISLAW,	Régne en 964. épouſe la princeſſe Dambrowka, fille de Boleſlas, duc de Bohême. meurt en 992 (ſelon Ditm. Merſeb.) Les hiſtoriens Polonais placent ſa mort en 999. Il eſt enterré dans la cathédrale de Poſnanie.	BOLESLAS, qui régna. trois fils (ſelon Ditm. Merſeb.) ADLEIDE, mariée à Geiſa, duc de Hongrie.

conſidéré dans l'Etat, qu'un balai l'eſt dans le nombre des meubles qui ſe trouvent dans une maiſon.

(*c*) Appellé ainſi par rapport à ſa taille courte & groſſe. En Polonais on nomme *piaſt* le moyeu d'une roue.

(*d*) Nom qui en Polonais ſignifie trouble ou confuſion, parce que ce prince étant né aveugle, on ſuppoſait

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône.* *Années de la mort.*	*Enfans.*
premier prince Chrétien, duc de Pologne, fils de ZIEMOMISLAS.		
BOLESLAS CHROBRI (*e*), ou l'HÉROÏQUE, fils de MIECISLAW I, duc de Pologne, prend le titre de roi.	Régne en *993* (selon quelques-uns) ou en *999* (selon d'autres), prend le titre de roi en 1024. Epouse 1°. Hémilde, fille de Ridague, margrave de Misnie. 2°. Judith, fille de Geisa, prince de Hongrie. 3°. Ermenilde. 4°. Oda, fille d'Eccard I, margrave de Thuringe & de Misnie. Meurt en 1025, est enterré dans l'église cathédrale de Posnanie.	MIECISLAW, qui régna. OTTHON. Trois filles. *Filias tres, quarum una abbatissa; secunda nupsit Hermanno, comiti; tertia filio regis Ulodomiri.* (Ditm. Merseb.)

que cette incommodité pouvait replonger l'Etat dans de nouveaux malheurs.

(*e*) Qui veut dire grand & hardi.

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
MIECISLAW II, fils de BOLES-LAS I, âgé de trente-cinq ans, prend, comme son pere, le titre de roi.	Régne en 1025. Epouse Richenza, fille d'Ezzon, comte palatin du Rhin, & de Mathilde, fille de l'empereur Othon II, mariée en 1013, morte à Salfeld en 1063. Tombe en délire & meurt en 1034; est enterré dans la cathédrale de Posnanie.	CASIMIR, qui régna. Une fille mariée à Bela, duc de Hongrie, en 1034. BOLESLAS, mort en bas âge.
INTERRÉGNE, ou minorité de CASIMIR, fils de MIECISLAW II.	Richenza, ou Richsa, mere de Casimir, est nommée régente du royaume en 1034; elle fuit avec son fils en 1036: l'Etat tombe dans l'anarchie jusqu'en 1040 que Casimir est rappellé.	
CASIMIR I, fils de MIECISLAW II, roi de Pologne, parvient à la couronne, âgé de dix-huit ans.	Régne sous la régence de sa mere en 1034; fuit en 1036; moine en France dans l'abbaye de Clu-	BOLESLAS, qui régna. LADISLAS, qui régna. MIECISLAW, né en 1046, mort en

Ducs ou Rois.	Avénement au thrône. Années de la mort.	Enfans.
	gny jusqu'en 1039. Epouse Marie, fille de Jaroslaw, duc de Russie, en 1039, mort en 1087; enterrée dans la cathédrale de Cracovie. Meurt en 1058, âgé de 42 ans; enterré dans l'église cathédrale de Posnanie.	1066. OTHON, né en 1048, mort quelques mois après. SUIENTOCHNA, née en 1055, morte...
BOLESLAS II, surnommé l'INTRÉPIDE, fils de CASIMIR I, parvient à la couronne âgé de seize ans: en lui s'éteint le titre de roi.	Régne en 1058. Epouse en 1067 Viezeslava, princesse de Russie. Meurt en 1079, dans la Carinthie, au couvent d'Ossiak, où il était allé faire pénitence.	MIECISLAW; mort fort jeune en 1069.
LADISLAS I, fils de CASIMIR I, duc de Pologne, parvient à la souveraineté âgé de trente-six ans.	Régne en 1082. Epouse, 1°. Judith, fille de Uratislas, duc de Bohême, morte en 1087. 2°. Sophie-Judith, fille de l'em-	BOLESLAS III, né en 1087, qui régna. Trois filles. SBIGNÉ, fils naturel.

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
	pereur Henri III, & veuve de Salomon, roi de Hongrie, mariée en 1088. Meurt en 1102, eſt enterré dans l'égliſe cathédrale de Plocko. Son fils Boleſlas en porta le deuil pendant cinq ans.	
BOLESLAS III, ſurnommé KRZYWOUSTY (*f*), duc de Pologne, fils de LADISLAS I, parvient à la ſouveraineté à l'âge de quinze ans.	Régne en 1102. Epouſe, 1°. Sobieſlava, fille de Suentopelk, duc de Kiovie, morte en 1108. 2°. Salomée, fille de Henri le vieux, comte de Bergue, morte en 1144. Meurt en 1138, ou (ſelon d'autres) en 1140, âgé de cinquante-quatre ans. Enterré dans l'égliſe cathédrale de Plocko.	1°. CASIMIR, mort en bas âge. 2°. LADISLAS, qui régna. 3°, BOLESLAS, qui régna. 4°. MIECISLAS, qui régna. 5°. HENRI, duc de Sendomir & de Lublin. 6°. CASIMIR, qui régna.

(*f*) Signifie bouche tortue, parce que ce prince avait la bouche un peu de travers.

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
LADISLAS II, duc de Pologne, fils aîné de BOLESLAS III, parvint à la souveraineté à l'âge de vingt-neuf ans.	Régne en 1138. Epouse Adélaïde, autrement Christine, fille de l'empereur Henri IV, morte à Altenbourg en 1159. Est déposé en 1146; meurt en 1159, en Allemagne, étant en chemin pour s'en retourner en Pologne. Il est la souche des anciens ducs piastes de Silésie, dont la race s'éteignit en 1672, dans la personne du duc Guillaume Frédéric de Lignitz.	1°. BOLESLAS. 2°. MIECISLAS. 3°. CONRAD.
BOLESLAS IV, dit le CRÉPU, duc de Pologne, fils de BOLESLAS III, parvint à la souveraineté, âgé de quarante ans.	Régne en 1146. Epouse, 1°. Anastasie, fille de Wsze Voldimir, duc de Russie, régnant à Halicz, mariée en 1151, à Cracovie, morte en 1159. 2°, Héléne, fille	BOLESLAS, né en 1155, mort en 1172. 2°. LESKO, né en 1158, duc de Masovie.

Ducs ou Rois.	Avénement au thróne. Années de la mort.	Enfans.
	de Rofciflas, duc de Prémiflie. Meurt en 1173, eft enterré dans l'églife cathédrale de Cracovie.	
CASIMIR II, dit le Jufte, duc de Pologne, fils cadet de BOLESLAS III, parvint à la fouveraineté, âgé de trente-fept ans.	Régne en 1173. Epoufe Héléne, fille de Ufzebol-dus, duc de Ruffie, régnant à Belzk. Meurt fubitement en 1194; on foupçonna une dame de lui avoir donné un philtre. Enterré dans l'églife cathédrale de Cracovie.	1°. LESKO, qui régna. 2°. CONRAD, fouche des ducs de Mafovie: fa poftérité s'éteignit en 1526.
MIECISLAS III, duc de Pologne, fils de BOLESLAS III, parvient à la fouveraineté en 1196: il avait déja fuccédé à BOLESLAS IV; mais fes fujets l'avaient dépofé à caufe de fa dureté.	Régne en 1196. Epoufe, 1°. Eudoxia, fille de Wfze Voldimir, duc de Ruffie. 2°. Gertrude, fille de Bela, roi de Hongrie. 3°. Adélaïde, fille de Geoffroi II, comte de Louvain.	1°. LADISLAS, qui régna depuis 1202 jufques en 1205. 2°. OTTON.

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
	Meurt en 1202, dans un âge fort avancé; c'eſt pour cette raiſon que pluſieurs hiſtoriens l'appellent le *ſenex*: enterré à Kalisz.	
LESKO I, ſurnommé LE BLANC, de la couleur de ſes cheveux, ſuccéde à ſon pere CASIMIR II en 1194, dans les diſtricts de Lublin & de Sendomir, & obtint celui de Cracovie en 1205.	Epouſe Grzimiſlava, fille de Jaroſlas, duc de Ruſſie, mort en 1238; par ſon entremiſe, le rit Arménien s'établit & fut permis en Pologne; eſt tué en 1227, par les troupes de Suentopelk: eſt enterré à Cracovie.	BOLESLAS, né en 1221, qui régna.
BOLESLAS V, ſurnommé le PUDIQUE, fils de LESKO I, parvint à la ſouveraineté âgé de ſix ans, ſous la tutelle des ducs de Siléſie, juſqu'en 1241; duc de Pologne.	Régne en 1227. Epouſe Kinga, fille de Bela VI, roi de Hongrie, née en 1224, mariée en 1238; elle fit vœu de chaſteté, prit l'habit de l'Ordre de ſainte Claire, & fonda le cou-	

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
	vent de Sandek, après la mort de ſon mari. Meurt en 1279, ſans poſtérité; enterré à Cracovie.	
LESKO II, fils de CASIMIR, prince de Cujavie, & arriere-petit-fils de CASIMIR II, fut ſurnommé le NOIR, à cauſe de la couleur de ſon teint; duc de Pologne.	Régne en 1279. Epouſe Griphine, fille de Roſciſlas, duc de Ruſſie. Elle accuſa ſon mari d'impuiſſance en 1271. Celui-ci entendit ſes plaintes, & ſembla les approuver par ſon ſilence. Griphine, au déſeſpoir d'être mariée infructueuſement, ſe retira dans un couvent. Elle ſe réconcilia cependant avec ſon époux, par l'entremiſe de Boleſlas, en 1275. Leſko crut adoucir le chagrin qu'elle reſſentait de ne pouvoir devenir mere, en la dé-	

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
	clarant héritiére de ses domaines en Pologne ; mais elle transféra ses droits acquis par cette déclaration à Venceslas, roi de Bohême.	
PRÉMISLAS, duc de la grande Pologne, fils de PRÉMISLAS, duc de Posnanie, & arriére-petit-fils de MIECISLAS III.	Régne en 1289. Epouse, 1°. Lucgardis, fille de Henri, duc de Vindau, soupçonnée d'un commerce criminel & étranglée en 1293. 2°. Richensa, fille de Valdemar I, roi de Suéde, mort en 1335. Est assassiné en 1296 par des soldats Brandebourgeois, à Rogozno, âgé de 38 ans. Les margraves de Brandebourg eurent recours à ce crime pour empêcher qu'il ne leur fit rendre les possessions qu'ils	RICHSA ou ELISABETH, mariée à Venceslas, roi de Pologne & de Bohême.

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
	avaient uſurpées ſur lui. (Dlug.) Eſt enterré dans l'égliſe cathédrale de Poſnanie.	
VENCELAS, roi de Bohême, fils d'OTTOCARE, & gendre de PRÉMISLAS, ſon prédéceſſeur, couronné roi de Pologne en 1300.	Régne en 1300, après l'interrégne. Epouſe, 1°. Judith, fille de l'empereur Rodolphe I, morte en 1295. 2°. Richſa, fille de Prémiſlas, couronnée reine de Pologne en 1303; morte en 1307: elle était, ſuivant les auteurs Polonais, la véritable & unique héritiére de la couronne. (*vera ac unica Poloniæ regni hæres.* Dlug. L. IX.). Meurt en 1305, à Prague où il eſt enterré.	VENCESLAS, élu roi de Hongrie en 1301, roi de Bohême en 1305, mort en 1306.
LADISLAS I, ſurnommé LOKETEK, parvint au thrône, & ſuccéda	Régne en 1306. Epouſe Hedwige, fille du duc de Poſnanie, morte	1°. CASIMIR, né en 1310, qui régna. 2°. ELISABETH,

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
à ſon frere LESKO II, dit le NOIR, en 1296; fut dépoſé en 1300; recouvra la couronne en 1306 : il prit la qualité de roi, & fut couronné en 1320.	en 1334. Meurt à Cracovie en 1333; eſt enterré dans l'égliſe cathédrale, qui depuis a toujours été la ſépulture des rois de Pologne.	mariée à Carobert, roi de Hongrie & mere de Louis, depuis roi de Pologne & de Hongrie. 3°. MARGUERITE, mariée à Bernard, duc de Sweidnitz.
CASIMIR III, dit le GRAND, fils de LADISLAS LOKETEK, parvint à la couronne à l'âge de vingt-trois ans.	Régne en 1333. Epouſe, 1°. Anne, fille de Gédimin. 2°. Adélaïde, fille de Henri, landgrave de Heſſe, mariée en 1341 : Caſimir la confina dans le château de Zarnowiecz, d'où ſon pere la retira & l'envoya, l'an 1356, en Heſſe où elle mourut peu après. 3°. Hedwige, fille de Henri, duc de Glogaw, mariée en 1357, morte en 1390.	*Premier lit.* ELISABETH, mariée en 1343 à Boguſlas, duc de Stettin. *Troiſiéme lit.* 1°. ANNE, mariée au comte de Gilley, & en ſe-

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
	Les reines percevaient alors, des revenus des ſalines, la valeur de cinquante ducats par an, à titre de préſent de noce. Cette ſomme a été augmentée juſqu'à deux mille ducats.	condes noces au comte de Dek. 2°. HEDWIGE.
	Maitreſſes.	
	1°. Rokicziana, de Bohême.	*Fils naturels.*
	2°. Eſther, Juive.	1°. NIEMIERZA. 2°. PELKA.
	Les Juifs lui doivent les priviléges dont ils jouiſſent encore dans la Pologne.	
	Caſimir meurt en 1370, âgé de 60 ans, & fut enterré à Cracovie deux jours après ſa mort; mais la cérémonie de ſes funérailles ne ſe fit qu'après le couronnement du roi Louis.	

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
LOUIS, roi de Hongrie, fils de CAROBERT, roi de Hongrie, & d'ELISABETH, sœur de CASIMIR le GRAND, né en 1326.	Régne en 1370. Epouse, 1°. Marguerite, fille de l'empereur Charles IV, morte en 1389. 2°. Elisabeth, fille d'Etienne, gouverneur de Bosnie; pendue en 1386, par les rébelles de Hongrie. Meurt à Tyrnau, le 11 Septembre 1382, âgé de 56 ans, enterré à Weissembourg.	1°. CATHERINE, morte jeune. 2°. MARIE, qui épousa Sigismond de Luxembourg, marquis de Brandebourg & de Moravie, empereur & roi de Bohême, morte en 1392. 3°. HEDWIGE, reine de Pologne, couronnée à Warsovie, à l'âge de 13 ans, mariée à Jagellon, grand-duc de Lithuanie.
JAGELLON, duc de Lithuanie, parvint au thrône de Pologne, en se faisant baptiser, & prit le nom de LADISLAS V.	Régne en 1386. Epouse, 1°. Hedwige, reine de Pologne, par le droit de succession, née en 1371, mariée en 1386. Il y eut souvent des démêlés entre elle & le roi, qui la soupçonnait d'aimer toujours Guillaume d'Autriche. Elle mou-	*Premier lit.* ELISABETH, morte jeune.

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
	rut d'une couche malheureuſe & en odeur de ſainteté en 1399. 2°. Anne, fille du comte de Cilley, petite-fille, par ſa mere, de Caſimir le Grand, mariée en 1417, morte en 1416. 3°. Eliſabeth, fille d'Otton Pilucki, palatin de Sendomir, veuve d'un comte Granowski, mariée en 1400, morte en 1420. 4°. Sophie, fille d'André Iwanowitz, duc de Kiovie, mariée en 1422, couronnée en 1424; ſa fécondité la rendit ſuſpecte d'adultère; elle s'en purgea par ſerment en 1427, & mourut en 1461. Meurt en 1434,	*Deuxiéme lit.* HEDWIGE, née en 1408, mariée en 1421 à Frédéric, margrave de Brandebourg, morte empoiſonnée en 1431. *Troiſiéme lit.* LADISLAS, qui régna. *Quatriéme lit.* 1°. CASIMIR, né en 1426, mort en 1427. 2°. CASIMIR, né en 1427, qui régna. 3°. Une fille, mariée à Eric, duc de Poméranie.

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
	à Grodno, enterré à Cracovie.	
LADISLAS V. fils de LADISLAS JAGELLON, roi de Pologne.	Régne en 1434. Eſt couronné roi de Hongrie, à Stul - Weiſſem-bourg, en 1440. Eſt tué en 1444, à la bataille de Varne, donnée contre les Turcs.	
CASIMIR IV, fils de LADISLAS JAGELLON, parvient à la couronne, âgé de dix-ſept ans.	Régne en 1444. Epouſe Eliſabeth, fille de l'empereur Albert II, morte en 1505. Meurt en 1492, âgé de 64 ans, à Grodno. Enterré à Cracovie.	1°. LADISLAS, né en 1456, roi de Hongrie, protecteur du royaume de Bohême, mort en 1516. 2°. HEDWIGE, née en 1457, mariée en 1475, à Georges, duc de Baviere, morte en 1501. 3°. CASIMIR, né en 1458, mort en 1480, appellé le *Saint*. 4°. JEAN - ALBERT, né en 1460, qui régna. 5°. ALEXANDRE

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
		né en 1461, qui régna. 6°. SOPHIE, née en 1464, mariée en 1479, à Frédéric, margrave de Brandebourg. 7°. ELISABETH, née en 1465, morte en 1466. 8°. SIGISMOND, né en 1466, qui régna. 9°. FRÉDÉRIC, né en 1468, évêque de Cracovie, archevêque de Gnesne, & cardinal en 1493, mort en 1503. 10°. Une fille morte en bas âge. 11°. ELISABETH, née en 1472, mariée en 1492, à Frédéric, duc de Lignitz. 12°. ANNE, née en 1476, mariée en 1491, à Boguslas, duc de Stettin, morte en 1503.

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
		13°. BARBE, née en 1478, mariée en 1506, à Georges le Riche, fils d'Albert, duc de Saxe, morte en 1534.
JEAN ALBERT parvient à la couronne à l'âge de trente-deux ans.	Régne en 1492. Meurt d'apopléxie à Thorn, en 1501, âgé de 41 ans. Enterré à Cracovie.	
ALEXANDRE, quatriéme fils de CASIMIR IV, parvient à la couronne, âgé de quarante ans; est sacré par son frere FRÉDÉRIC.	Régne en 1501. Epouse Héléne, fille de Jean Basilowitz, czar de Russie, mariée en 1493; ne fut point couronnée reine de Pologne par rapport à la religion Grecque qu'elle professait. Meurt à Vilna, en 1506, & y est enterré.	
SIGISMOND I, cinquiéme fils	Régne en 1506. Epouse, 1°. Bar-	*Premier lit.* 1°. HEDWIGE, de

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
de CASIMIR III, parvient à la couronne, âgé de quarante ans.	be, fille d'Etienne, palatin de Transilvanie, mariée en 1512, morte en 1515. 2°. Bona Sforzia, fille de Jean Sforce, duc de Milan & d'Arragon, niéce d'Alphonse II, roi de Naples, mariée en 1518, morte en 1559. Le sentiment des Polonais à l'égard de cette reine, s'explique par ce distique : *Ut parcæ parcunt, ut luci lumine lucent ; Ut bellum bellum, sic Bona bona fuit.* Voyez le portrait de cette reine dans l'histoire de M. de Thou, *ad an.* 1555.	mariée à Joachim électeur de Brandebourg, en 1535, morte en 1573. 2°. ANNE, née en 1515, morte en 1520. *Second lit.* 1°. SIGISMOND-AUGUSTE, qui régna. 2°. ISABELLE, née en 1519, mariée en 1538 à Jean Zapol I, roi de Hongrie, morte en 1560. 3°. SOPHIE, mariée à Henri, duc de Brunswick, morte en 1575. 4°. ANNE, qui régna. 5°. CATHERINE, mariée à Jean, duc de Finlande, qui fut depuis Jean III, roi de Suéde, en 1562, morte en 1583, mere du roi Sigis-

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
	Maîtresse. Catherine de Siléſie, mariée depuis à Koſcielecki, caſtellan de Woyniec. Meurt en 1548, âgé de 82 ans, enterré à Cracovie.	mond. *Enfans naturels.* 1°. JEAN, évêque de Poſnanie. 2°. Une fille, mariée à Elie, prince d'Oſtrog.
SIGISMOND-AUGUSTE, fils de SIGISMOND I; parvient à la couronne, âgé de vingt-huit ans. Il fut ſurnommé AUGUSTE, à cauſe qu'il était venu au monde le premier jour du mois d'Août.	Régne en 1548. Epouſe, 1°. Eliſabeth d'Autriche, fille de Ferdinand, alors roi de Hongrie & de Bohéme, & depuis roi des Romains & empereur; née en 1526, mariée en 1543, morte en 1545. 2°. Barbe, fille du duc de Radziwil, veuve de Gaſtolde, palatin de Trocko, née en 1523, mariée ſecrettement en 1545; couronnée en 1550, & morte	

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
	quelques mois après. 3°. Catherine d'Autriche, ſœur d'Eliſabeth, ſa premiére femme, & veuve de François de Gonzague, duc de Mantoue; mariée en 1553, morte en 1572. Meurt à Knyſzyn, petite ville dans la Podlachie, en 1572, âgé de 52 ans. Gratiani, dans la vie de Commendon, avance que Sigiſmond-Auguſte, ayant, peu avant ſa mort, fait venir une jeune dame dans ſa chambre, l'ardeur avec laquelle il s'était abandonné à ſa paſſion, malgré ſes infirmités, avait abſolument terminé ſa carriére.	

Ducs ou Rois.	Avénement au thrône. Années de la mort.	Enfans.
HENRI, fils de HENRI II, roi de France, & de CATHERINE DE MÉDICIS, élu roi de Pologne.	Régne en 1573. Quitte le royaume en 1574, & les Etats déclarent le ſiége vacant en 1575. Meurt, aſſaſſiné à Saint-Cloud en France, où il régnait, par Jacques Clément, Jacobin, en 1589.	
ETIENNE BATHORI, prince de Tranſilvanie, fils d'ETIENNE, palatin de Tranſilvanie, & de CATHERINE THÉLEGDÉE ; eſt élu roi de Pologne par les différens Ordres de l'Etat.	Régne en 1575. Epouſe Anne, fille de Sigiſmond I, roi de Pologne, en 1576, âgée de 52 ans. Les Etats, en 1581, lui donnérent, en dot, l'uſufruit du duché de Mazovie, dont ſa mere Bonne avait joui auparavant. Meurt à Grodno en 1586, âgé de 54 ans, après en avoir régné 10. Enterré à Cracovie.	

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
SIGISMOND III, fils de JEAN, roi de Suéde, & de CATHERINE, fille de SIGISMOND I, roi de Pologne, petit-fils de GUSTAVE VASA; né en 1566, élu roi de Pologne en 1587, & roi de Suéde en 1594.	Régne en 1587. Epouſe, 1°. Anne, fille de Charles, archiduc d'Autriche, & petite-fille de l'empereur Ferdinand, en 1598. On aſſigne en dot, aux reines, par la conſtitution de l'an 1593 certains biens royaux diſperſés dans la Pologne, la Lithuanie & la Pruſſe.	*Premier lit.* 1°. ANNE-MARIE, née en 1593, morte en 1600. 2°. CATHERINE, née en 1594, morte en bas âge. 3°. LADISLAS SIGISMOND, qui régna, né en 1595. 4°. CATHERINE, née en 1596, morte en 1597. 5°. JEAN, né en 1607, mort en 1608.
	2°. Conſtance, ſœur d'Anne, mariée en 1605, morte en 1631. Meurt d'apopléxie à l'âge de 66 ans, après en avoir régné 45, en 1633. Enterré à Cracovie.	*Deuxiéme lit.* 1°. JEAN CASIMIR, né en 1609, qui régna. 2°. JEAN-ALBERT, né en 1612; évêque de Breslaw, en Siléſie, en 1625, & de Plocko, en Pologne, en 1640; mort en 1655.

Ducs ou Rois.	*Avénement au thróne. Années de la mort.*	*Enfans.*
		3°. ALEXANDRE CHARLES, né en 1614, mort en 1635. 4°. ANNE-CATHERINE, mariée en 1642, à Philippe-Guillaume, prince palatin du Rhin, de la branche de Neubourg, morte en 1551.
LADISLAS IV, fils de SIGISMOND III ; parvient à la couronne à l'âge de trente-ſix ans.	Régne en 1632. Epouſe, 1°. Cécile-Renée, fille de l'empereur Ferdinand II, en 1637, morte en 1644. 2°. Louiſe-Marie, fille de Charles, duc de Mantoue, de Ferrare & de Nevers, née en 1611, mariée par procuration en 1645, couronnée en 1646, conduite de Paris en Pologne, par Renée du Bec, Maréchalle de Gué-	1°. SIGISMOND CASIMIR, né en 1640, mort en 1648. 2°. Une fille, née en 1643, morte quelques jours après. *Fils naturels.* CONSTANTIN DE VASA.

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
	briant, avec le titre d'ambaſſadrice. Meurt à Merecz, petite ville en Lithuanie, l'an 1648, âgé de 52 ans, après en avoir régné 16. Enterré à Cracovie.	
JEAN CASIMIR, ſecond fils de SIGISMOND III, né en 1609, parvient à la couronne : il fut le dernier de la maiſon de JAGELLON, dans la branche féminine.	Régne en 1648. Epouſe Louiſe-Marie, douairiere du roi Ladiſlas IV, en 1649, morte en 1667. Abdique en 1668. Meurt dans ſon abbaye de S. Martin de Nevers, en France, le 16 Décembre 1672; ſon cœur fut porté dans l'égliſe abbatiale de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, & ſon corps fut tranſporté en Pologne.	1°. MARIE-THÉRESE, née en 1650, morte en 1651. 2°. CHARLES-LOUIS, né en 1652, & mort quelques mois après.

Ducs ou Rois.	Avénement au thrône. Années de la mort.	Enfans.
MICHEL-THOMAS WIEÇNOWIEÇKI, fils de JÉRÉMIE WIEÇNOWIEÇKI, palatin de Russie, & de GRISELDE ZAMOYSKA, fille du grand-chancelier ZAMOYSKI, né en 1638; parvient au thrône par les suffrages de tous les Ordres de l'Etat.	Régne en 1669. Epouse, en 1670, Eléonore, fille de l'empereur Ferdinand III, née en 1653, & depuis mariée en secondes noces à Charles V, duc de Lorraine, en 1678, morte en 1697. Meurt à Léopold, le 10 Novembre 1673, âgé de 35 ans, après en avoir régné cinq. Enterré à Cracovie.	
JEAN SOBIESKI, grand-maréchal de la couronne, né à Olesko, en 1629, fils puîné de JACQUES, castellan de Cracovie, & de THÉOPHILE, fille de DANIELOWIEZ, palatin de Russie; est élu roi de Po-	Régne en 1674. Epouse, en 1667, Marie Casimir d'Arquien, fille de Henri de la Grange, capitaine des Gardes-Suisses du duc d'Orléans, & de Françoise de la Châtre, qui avait été gouvernante	1°. JACQUES-LOUIS, né en 1667, tenu sur les fonts par Louis XIV, mort en 1737, avait épousé, en 1691, Hedwige, fille de Philippe-Guillaume, électeur palatin, morte en 1722.

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
logne par les ſuffrages de la nation.	de la Reine Louiſe; veuve de Jean Zamoiski: couronnée reine en 1676, meurt à Blois en 1716. Meurt d'apoplexie le 17 Juin 1696, à Villanow, près de Warſovie, âgé de 67 ans, après en avoir régné vingt-deux. Enterré à Cracovie, où ſes obſéques & celles de la reine ſon épouſe ſe firent à la fois, en 1734.	2°. Thérése Cunegonde, née en 1676, mariée à Maximilien-Emanuel, électeur de Baviére, en 1695, morte en 1730, à Veniſe; le roi lui aſſigna une dot de cinq cent mille écus, & l'évêque de Plocko, André Zaluski, la conduiſit à Bruxelles. 3°. Alexandre, né en 1677, à Dantzick, mort à Rome en 1714. On lui a fait cette épitaphe : *Vermis in vitâ; pulvis in morte.* 4°. Constantin, né en 1680, priſonnier à Leipſick, depuis 1704 juſqu'en 1706, meurt en 1726; il avait épouſé une

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
		comtesse de Wesel, morte en 1761. 5°. Un fils & neuf filles morts jeunes.
FRÉDÉRIC-AUGUSTE II, né le 12 Mai 1670, second fils de JEAN-GEORGES III, électeur de Saxe, & de SOPHIE, princesse de Danemarck, électeur de Saxe, après la mort de JEAN-GEORGES IV, son frere aîné, en 1694; prend le commandement des troupes Impériales dans la guerre contre les Turcs, sur lesquels il remporte une victoire complette en 1696, près de Temeswar; est élu roi de Pologne, en 1697, âgé de	Régne en 1697. Epouse Christi-Eberhardine, fille de Chrétien-Ernest, margrave de Brandebourg-Bareith, & de Sophie-Louise de Wurtemberg, née le 19 Décembre 1671; mariée le 20 Janvier 1693, morte le 5 Septembre 1727, sans avoir été couronnée, à cause de la religion Protestante qu'elle professait, Meurt à Warsovie le premier Février 1733, d'une gangréne au pied, âgé de 63 ans. Enterré à Cra-	FRÉDÉRIC-AUGUSTE III, qui a succédé à son pere.

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
vingt - ſept ans.	covie, le 14 Janvier 1734; ſon cœur fut porté à Dreſde, & ſes entrailles aux Capucins de Warſovie.	
STANISLAS LEZCZINSKI, palatin de Poſnanie, élu roi de Pologne le 12 Juillet 1704; couronné à Warſovie le 4 Octobre 1705, avec la reine ſon épouſe, par l'archevêque de Léopold. Auguſte II, ayant repris, en 1710, la couronne à laquelle il avait renoncé, mourut en 1733, & Staniſlas fut de nouveau élu ſolemnellement roi de Pologne; mais obligé de céder le thrône à Auguſte III, fils d'Auguſte II, ſoutenu par	Epouſe en 1698 Catherine - Bnin Opalinska, morte à Lunéville le 19 Mars 1747. Meurt à Lunéville le 23 Février 1766.	N. fille aînée, morte à Wiſſembourg. MARIE LEZCZINSKA, ſeconde fille, reſtée unique, née le 23 Juin 1703; épouſe, le 5 Septembre 1725, LOUIS XV, le Bien-Aimé, roi de France; meurt, en emportant les plus vifs & les plus juſtes regrets de la nation, le 24 Juin 1768.

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
les forces de l'Empire & de la Russie ; il conserva le titre de roi de Pologne, avec l'usufruit des duchés de Lorraine & de Bar, suivant la teneur du traité de Vienne. Ses vertus lui ont acquis le surnom de BIENFAISANT, que ses sujets lui ont consacré, & sa mémoire sera toujours chére à l'Univers.		
FRÉDÉRIC-AUGUSTE III, fils de FRÉDÉRIC-AUGUSTE II, électeur de Saxe en 1733, élu roi de Pologne & grand-duc de Lithuanie la même année.	Epouse en 1719 Marie - Joseph, fille de l'empereur Joseph, morte le 17 Novembre 1757 *. Meurt le 5 Octobre 1763.	1°. FRÉDÉRIC-CHRÉTIEN-LÉOPOLD, né le 5 Septembre 1722, épouse, le 13 Juin 1747, Marie-Antoinette Walpurge, fille de l'empereur Charles VII. *De ce mariage sont sortis :* 1°. FRÉDÉRIC-

* Elle était la huitiéme reine de Pologne de la maison d'Autriche.

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
		AUGUSTE, né le 23 Décembre 1750. 2°. CHARLES-MAXIMILIEN, né le 24 Septembre 1752. 3°. JOSEPH-MARIE, né le 24 Janvier 1754. 4°. ANTOINE, né le 27 Décembre 1755. 5°. MAXIMILIEN, né le 14 Avril 1759. 6°. MARIE-AMÉLIE, née le 26 Septembre 1757. 7°. MARIE-THÉRÉSE, née le 27 Février 1761.
		2°. XAVIER-AUGUSTE, né le 25 Août 1730. 3°. CHARLES-CHRISTIAN, né le 13 Juillet 1733. 4°. ALBERT-CASIMIR, né le 11 Juillet 1738. 5°. CLÉMENT,

Ducs ou Rois.	*Avénement au thrône. Années de la mort.*	*Enfans.*
		né le 28 Septembre 1739. 6°. MARIE-ANNE-SOPHIE, née le 28 Août 1729; électrice de Baviére. 7°. MARIE-JOSEPH, née le 4 Novembre 1731, dauphine de France, morte le 8°. MARIE-CHRISTINE, née le 12 Février 1735. 9°. MARIE-ELISABETH, née le 10 Février 1736. 10°. MARIE-CUNEGONDE, née le 16 Novembre 1740.
STANISLAS II, roi en 1764.		



TABLE CHRONOLOGIQUE

Des Archevêques de Gnesne, des Evêques de Cracovie, des Ministres d'Etat, Guerriers & Savans illustres du Royaume de Pologne.

Archevêques de Gnesne & Evêques de Cracovie.	*Ministres d'Etat.*	*Guerriers.*	*Savans illustres.*
C'est à l'année 1000 que les historiens font remonter la fondation de l'archevêché de Gnesne & de l'évêché de Cracovie, quatre ans environ après le martyre de Saint Adalbert. *Archevêques de Gnesne.* Radzyn, ou Gaudentius, frere de St. Adalbert, mort en 1006. Hyppolite Ursinus, 1027.	La monarchie Polonaise, ainsi que les autres Etats de l'Europe, n'eut dans ses commencemens que des ecclésiastiques pour ministres. Ils étaient alors les seuls sçavans, les seuls éclairés; ils sçurent politiquement se rendre nécessaires & se placer sur les premiéres marches des thrônes. Du pied des autels, qu'ils n'auraient pas dû quitter, ils balancérentbien-	A travers les nuages qui environnent le berceau du royaume de Pologne, on découvre une foule de guerriers, dont les actions héroïques passeraient aisément pour des fables, si l'on n'était persuadé que les siécles d'ignorance se sont toujours distingués par des prodiges de valeur. L'histoire nous nomme avec complaisance un Setegius, palatin de	Nous n'irons pas fouiller dans les décombres de ces siécles d'ignorance pour tirer de l'oubli quelques ouvrages qui en portent le caractere, ou quelques noms indifférens. Nous passerons de suite à l'année 1223, qui termina la vie du pere des historiens Polonais, nommé Vincent Kadlubko, dont il nous reste une chronique. Cet auteur était de la

Archevêques de Gnesne & Evêques de Cracovie.	*Ministres d'Etat.*	*Guerriers.*	*Savans illustres.*
Bosuta Wieniawa, mort en 1038. Etienne Pobog, 1059. Pierre Lezszczyé, 1092. Martin Zabawa, 1118. Jacques de Znin, 1147. Pierre II Strzeniawa, 1152. Jean Gryf, 1167. Bogumil Poray, 1173. Pierre III, 1184. Zdzislaw Kozlarog, 1199. Henri Kietlicz, prince de Brême, 1219. Vincent Nalencz, 1230. Fulco Lis, 1258. Jean II Tarnawa, 1271. Philippe Godzdawa, 1278. Martin II Bodula, 1279. Wlostyborz Pomian, 1283. Jacques II Swinka, 1312. Borysław Be-	tôt l'autorité légitime des souverains, & se détournant quelquefois, sans pudeur, du chemin du ciel, ils se laissérent éblouir par les dangereux appas des royaumes de ce monde. Depuis l'année 1000 jusqu'en 1170 quelques palatins, & particuliérement ceux de Cracovie, eurent une assez grande part aux affaires publiques. Etienne, palatin de Cracovie, & Gédéon, évêque de la même ville, furent en 1173, les principaux auteurs de la déposition de Miécislas III, qui, comme aîné du duc Boleslas IV, voulait gouverner la petite Pologne : sa tyrannie arma ses sujets contre lui,	Cracovie, un Selislaus & un Scarbimir. Les Palatins étaient alors les généraux de l'armée, qui n'était composée que de troupes irréguliéres, & qui ne recevait aucune paye. Le butin fait sur l'ennemi était son unique salaire & la récompense de ses travaux. Le noble Polonais avait seul le privilége de verser son sang pour la patrie ; le bourgeois & le paysan suivaient leurs seigneurs : cette illustre noblesse, assez semblable aux anciens Germains, aimait mieux se couvrir de sueur, combattre & recevoir des blessures, que de labourer la terre & vivre de ses récoltes. Elle ne connaissait d'honorable que le	maison de Rosa. Il fut évêque de Cracovie, & mourut moine de Cîteaux, dans le monastére d'Andréow. Son ouvrage n'est qu'un amas confus de fables & de vérités, qu'on a peine à démêler. Diffus, jusqu'à la satiété, il court sans cesse après les jeux de mots : ses portraits sont d'un pinceau lourd & trivial, & son style se ressent de la barbarie de son siécle. Il entreprit sa chronique par ordre de Casimir II, dit le Juste, & il l'a poussée jusqu'à l'année 1204 ; mais vraisemblablement en cherchant à débrouiller le cahos des premiers âges, n'a-t-il fait que le charger de nouveaux nuages, & y ajoûter de plus

Archevêques de Gnesne & Evêques de Cracovie.	*Ministres d'Etat.*	*Guerriers.*	*Savans illustres.*
lina, 1314. Jean III, Kotficz, 1341. Jaroslaw Skotnicki, 1376. Jean IV, Suchywilk, 1382. Bodzenda, 1389. Jean Kropidlo, duc d'Opeln, 1394. Drobogost Nowodworski, 1402. Nicolas Kurozwenk, 1411. Nicolas II, Tronba. 1422. Albert II, Jastrzenbiec, 1436. Vincent II, Doliwa, 1448. Ladislas Oporowski, 1453. Jean V, Sprowy, 1464. Jean VI, Grusczynski, 1473. Jacques III, Sieninski, 1480. Sbigné Olesnicki, 1493. Frédéric, frere du roi Alexandre, & fils du roi Casimir III,	& Casimir II, son frere, profita de la haine qu'on lui portait pour s'emparer de ce gouvernement. Nicolas, palatin de Cracovie, conjointement avec Fulko, fut nommé tuteur de Leck II, & régent des provinces. En 1200, Goworckius, palatin deSendomir, fut premier ministre du duc Lesk. *Grands Chanceliers.* Philippe, qui vivait en 1310. Otton, 1316. Jean de Strzelec Suchywilk, 1320. Nicolas Zaklika Zmiedzygorza, 1378, Jean Radlicki, docteur en médecine, 1381. Zaklika Zmiedzygorza, 1389. Nicolas Kuro-	métier des armes & de gain légitime que celui qu'elle obtenait au prix de son sang. Goworckius, palatin de Sendomir, contribua beaucoup au gain de la fameuse bataille de Mosgawa en 1195. Vincent Szamotuli fut juge de la grande Pologne. Des sujets de mécontentemens engagérent le roi Ladislas I, en 1331, à lui ôter cette importante charge. Szamotuli, indigné de ce traitement qu'il ne croyait pas avoir mérité, va offrir son bras aux chevaliers de l'Ordre Teutonique, pourlors en guerre contre la Pologne. Il les sert avec zéle; mais faisant un généreux retour sur	insurmontables difficultés que son continuateur anonyme a encore obscurcies, sous le regne d'Uladislas Jagellon. Strzempski, surnommé Polonus, Scotus, Carsulanus, Cartulanus, Corsulanus, Bohemus, Strepus ou Strepoti. Il fut pénitencier du pape Nicolas III, prit l'habit de Saint Dominique, & fut nommé archevêque de Gnesne en 1278. Il est auteur d'une chronique, qui est devenue fameuse, parce que plusieurs savans prétendent que c'est le premier ouvrage connu où il soit fait mention de la papesse Jeanne. Quelques critiques se sont persuadés que l'endroit du ma-

Archevêques de Gneſne & Evêques de Cracovie	*Miniſtres d'Etat.*	*Guerriers.*	*Savans illuſtres.*
cardinal & évêque de Cracovie, 1503. André Boryſzewski, 1510. Jean VII, Laski, 1531. Matthieu Drzewicki, 1535. André II, Krzycki, 1537. Jean VIII, Latalski, 1540. Pierre IV, Gamrat, fameux par ſes déréglemens, par ſon crédit auprès de la reine Bonne, & ſa converſion, auſſi évêque de Cracovie, 1545 Nicolas III, Dzierzgowski, 1559. Jean IX, Przerenbski, 1562. Jacques IV, Uchanski, 1581. Staniſlas Karnkowski, 1603. Jean X, Tarnaski, 1606. Bernard Maciejowski, cardinal & évêque de Cracovie, 1608. Albert III,	wa, 1400. Albert, évêque de Cracovie, 1403. Jean Szafraniec, 1433. Jean Koniecpolo, 1455. Jean Gruſzczynski, 1467. Jacques Deubinski, 1472. Uriel Gorka, 1474. Kreſlaw Zkurozwenk, 1503. Jean Laski, 1510. Matthieu Drzewicki, 1513. ChriſtopheSzydlowiecki, 1532. Jean Choienski, évêque de Cracovie, 1537. Paul Wolski, 1544. Thomas Sobocki, 1547. Samuel Maciejowski, évêque de Cracovie, 1550. Jean Ocicski, 1563. Valentin Denbinski, 1576. Pierre Wolski, 1577.	lui-même ; il abandonne ce ſervice déshonorant, rentre en grace auprès du roi, & lui aide à remporter une victoire ſignalée ſur les Chevaliers. Prandota Galka de Niedzwiedz ſe ſignale contre les Bohêmes en 1345. Chrétien d'Oſtrow, caſtellan de Sendomir, commande avec gloire un corps d'armée dans l'expédition du roi Ladiſlas Jagellon contre le duc d'Oppeln, en 1396. Zindran de Naſchcowyeze, Miecznik Krakowski, commande l'armée Polonaiſe dans la guerre contre l'Ordre Teutonique, en 1410. Nicolas de Michalow, caſtellan de Cracovie, eſt fait gé-	nuſcrit qui contient cette hiſtoire, a été poſtérieurement ajoûté, & que c'eſt une de ces fraudes littéraires, ſi communes dans les anciennes annales. O flaws Odrowonz, théologien, mort en 1242. Hyacinthe Odrowonz, théologien, mort en 1257. Michalo, ou Michael, hiſtorien ; il fleuriſſait vers la fin du treiziéme ſiécle. Thomas Zaremba, théologien en 1290. Jean Romka, théologien, mort en 1301. Pérégrinus, Dominicain, vivait en 1322. Il reſte de lui quelques ouvrages de théologis. Jean, auteur d'une aſſez bon-

Archeveques de Gneſne & Evêques de Cracovie.	*Miniſtres d'Etat.*	*Guerriers.*	*Savans illuſtres.*
B..ranowski, 1615. Laurent Genbicki, 1624. Henri III, Firley, 1626. Jean XI, Wenzyk, 1638. Jean XII, Lipski, 1641. Matthie II, Lubienski, 1652. André III, Leſzczynski, 1658. Venceſlas Leſzczynski, 1666. Nicolas IV, Prazmouski, 1673. Caſimir Florien, prince Czartoriski, 1674. André Olſowki, 1677. Jean XIII, Wydzga, 1686. Etienne Wierzbowski, meurt avant d'avoir reçu de Rome ſes bulles de confirmation. Michel Radziejowski, cardinal, 1705. Staniſlas II,	Jean Zamoyski, grand général, 1605. Le roi Sigiſmond III, lui fit épouſer ſa niéce Griſelde, fille de Chriſtophe, prince de Tranſilvanie. Matthieu Pſtrokonski, 1609. Laurent Genbicki, 1613. Felix Kryski, 1617. Staniſlas Zolkiewski, 1620. André Lipski, 1624. Venceſlas Leſzczynski, 1628. Jacques Zadzik, 1635. Thomas Zamoyski, 1638. Pierre Genbicki, 1642. Georges Oſſolinski, 1650. Jean Leſzczynski, 1677. Etienne Wydzga, évêque de Varmie, 1678. Jean Wielopolski, 1688. Georges Dën-	néral des armées Polonaiſes, le roi ſe trouvait trop âgé pour pouvoir ſoutenir les fatigues de la guerre, en 1433. Sandivogius d'Oſtrorog, palatin de Poſnanie, & Jean de Tenczin, palatin de Sendomir, commandent l'armée Polonaiſe, chargée de maintenir le prince Caſimir ſur le trône de Bohême; en 1438. Jean Oleski de Sienne commande l'armée qu'on envoie en Moldavie, contre un uſurpateur de ce pays, nommé Bohdam, en 1450. Dans la même année, Pierre Odrowons, palatin de Leopold, & Przedborius de Koniecpole, caſtellan de Sendomir, furent les	ne chronique pour le temps; en 1359. Nauxer d'Oxe, bon juriſconſulte, en 1340. Staniſlas de Cracovie, vivait au milieu du quatorziéme ſiécle, théologien. Nicolas de Blonie, vivait en 1415, théologien; ſes ouvrages ſont imprimés ſous le nom de Nicolaus Polonus: il y en a quelques-uns ſous celui de Nicolaus à Plove. Matthieu de Cracovie, évêque de Worms, cardinal du titre de Saint Cyriaque, mort en 1410, théologien. Albert de Brudzewo, théologien. André Laſcharius, vivait en 1414, théo-

Evêques de Cracovie.	*Ministres d'Etat.*	*Guerriers.*	*Savans illustres.*
1293. Procope, 1295. Jean II, Muscata, 1320. Nanker, 1326. Jean III, Grot, 1347. Pierre Falkowski, 1348. Bodzenta Jankowki, 1366. Florien Mokrski, 1378. Zawisza Kurowenk, 1380. Jean IV, Radlicki, 1392. Il fut docteur en médecine. Pierre II, Wisz, 1412. Albert, 1423. Sbigné Olesnicki, 1455. Il fut cardinal, & acheta en 1443. du duc de Teschen en Silésie, le duché de Sévérie, qu'il unit à l'évêché de Cracovie. Depuis ce temps les évêques s'intitulent ducs de Sévérie. Thomas	tion qui obligea les chanceliers à remettre les sceaux lorsqu'ils seraient nommés à l'archevêché de Gnesne & aux évêchés de Cracovie, de Uladislaw, de Posnanie, de Plocko & de Varmie. La même constitution porta création de la charge de grand-secrétaire. ChristopheSzydlowiecki, 1513. Jean Ocieski, 1550. Jean Przerenbski, 1559. Philippe Padniewski, 1561. Pierre Myszkowski, 1566. François Krasinski, 1572. Pierre Wolski, 1574. Jean Zamoyski, 1578. Jean Borukowski, 1585. Albert Baranowski, 1590. Jean Tar-	de Lithuanie n'était positivement qu'une commission donnée en temps de guerre; Pierre Bialy, qui mourut en 1498, fut le premier grand-général à vie. Constantin, prince d'Ostrog, lui succéda dans cette charge. Michel Glinski battit complétement les Tartares près de Kleczko, en 1506. Nicolas Kamienecki, palatin de Cracovie, en 1515. Nicolas Firley de Donbrowicza, castellan de Cracovie, en 1526. Ces derniers généraux furent nommés *campi ductores generales*: & dès-lors le commandement des armées fut conféré à un seul, qui l'exerça dans tou-	kus, mathématicien. Jean Kanty, théologien, mort en 1473, professeur de l'université de Cracovie. Jean Plastwig, historien, 1464. Jean de Sommerfeld, 1484. Stanislas Franciscain, 1483. Pierre de Zathor, mathématicien, vers ce temps. Philippus Callimachus, mort en 1496. Cet auteur, quoiqu'Italien de naissance, mérite bien une place honorable entre les écrivains Polonais. Il fut précepteur des princes de Pologne & eut une part singuliere à la faveur du roi Jean Albert. Les Polonais ne le pleurérent pas. On trouve dans ses œuvres des choses intéres-

Evêques de Cracovie.

Strzempinski, 1460.

Jean V, Grufzczynski, 1464.

Jean VI, Lucko, 1471.

Jean VII, Rzefowski, 1488.

Frédéric, prince & cardinal, frere du roi Jean Albert, 1503.

Jean VIII, Konarski, 1523.

Pierre Tomic ki, 1535.

Jean IX, Latalski, 1537.

Jean X, Choienski, 1538.

Pierre IV, Gamrat, qui fut en même temps archevêque de Gnefne, 1545.

Samuel Maciejowski, 1550.

André Zebrzydowski, 1560.

Philippe Padniewski, 1572.

François Krafinski, 1577.

Pierre V, Myfzkowski, 1591.

Miniftres d'Etat.

nowski, 1598.

Pierre Tylicki, 1603.

Matthieu Pftrokonski, 1605.

Stanislas Minski, 1607.

Laurent Genbicki, 1609.

Felix Kryski, 1613.

Henri Firley, 1618.

André Lipski, 1620.

Venceflas Lefzczenski, 1624.

Stanislas Lubienski, 1627.

Jacques Zadzik, 1629.

Thomas Zamoyski, 1635.

Pierre Genbicki, 1638.

Alexandre Trzebinski, 1644.

André Lefzczenski, 1651.

Jérôme Radfiejowski, dépofé, 1652.

Etienne Korycinski, 1652.

André Trzebicki, 1658.

Bogulas Lefczenski, 1660.

Guerriers.

tes les guerres, au lieu que précédemment, à chaque nouvelle expédition, on créait un nouveau général.

Jean Tarnowski, caftellan de Cracovie, 1561. Ce général, dont la nouvelle conftitution avait augmenté confidérablement le pouvoir, balança long-temps l'autorité du prince & lui porta de cruelles atteintes.

Conftantin, duc d'Oftrog, en 1531.

Jean & Georges Radzivil, 1541.

Jérôme Chodkiewick, 1562.

Jean Tarnowski, 1562.

Nicolas Simawski, 1569.

Ces fix guerriers furent grands-généraux de la couronne, foit en Pologne, foit en Lithua-

Savans illuftres.

fantes touchant l'hiftoire de Pologne.

Jean de Hobnicza, philofophe, en 1500.

Jean Urfinus, rhéteur.

Jean de Glogovie, philofophe; il fut le premier des profeffeurs de Cracovie, qui fut exciter l'attention des favans; les Allemands vinrent en foule à l'académie pour l'entendre & étudier fous lui.

Jean Haller eft le premier imprimeur de Pologne. Il a été inconnu à Maittaire, qui dans fes annales n'en fait aucune mention. Il eut pour aide Gafpard Hochfeder.

Michel de Breflaw eft le premier profeffeur de théologie à Cracovie; Lobanus Heffus, Rudolphus Agri-

Evêques de Cracovie.

Georges Radzivil, cardinal, 1600.

Bernard Maciejowski, cardinal & archevêque de Gnefne, 1608.

Pierre VI, Tylicki, 1616.

Martin Szyfzskowski, 1630.

André II, Lipski, 1631.

Jean Albert, prince royal & cardinal, fils de Sigifmond III, 1634.

Jacques II, Zadzik, 1642.

Pierre VII, Genbicki, 1657.

André III, Trzebicki, 1679.

Jean XII, Malakowski, 1699.

Staniflas II, Donbski, 1700.

Georges Albert Bienhoff, 1701.

Cafimir Lubenski, 1720.

Felicien Staniflawski, 1732.

Jean Lipski, 1746.

Miniftres d'Etat.

Jean Lefzczenski, 1666.

André Olszowski, 1676.

Etienne Wydzga, 1677.

Jean Wielopolski, 1678.

Jean Malachowski, 1680.

Jean Gninski, 1685.

Michel Radziejowski.

Georges Denhoff, 1688.

Charles Tarlo, 1702.

Jean Szembek, 1711.

Jean Bokum, 1721.

Jean Lipski, depuis 1724 jufqu'en 1736.

Grands - Maréchaux.

Dobieflaw Fredro, 1366.

Jean Szof, 1378.

Nicolas Brezzi, 1389.

Raphaël Tarnowski, 1391.

Démétrius Goraja, 1399.

Guerriers.

nie. Après la mort de Nicolas Sienawski, le roi Sigifmond-Augufte laiffa vaquer le grand-généralat de Pologne. Il conféra à Georges Jazlowiecki le commandement d'un corps deftiné à affurer la tranquillité des frontiéres du royaume. Ce commandement eft l'origine de la dignité de général des camps.

Les autres généraux fe trouveront dans la colonne des Miniftres d'Etat & grands-officiers de la couronne.

Savans illuftres.

cola junior, & Valentinus Echius furent fes difciples.

Staniflas Bylinski, théologien, en 1531.

Jean Choiznski, évêque de Cracovie, théologien, mort en 1538.

Erafme Ciolek, évêque de Plosko, vivait en 1518. Orateur.

Jean Flachsbinder, de Dantzick, évêque de Varmie, mort en 1548. Il aima les favans & fut favant lui-même; il compofa quantité de poëfies latines, qui enrichiffent quelques bibliothéques de Pologne, & qu'on fe propofe de faire imprimer inceffamment.

Nicolas Hufsovianus, en 1523. Poëte.

Nicolas Jafker, en 1535.

Archevêques de Léopold.

L'archevêché de Léopold a été fondé en 1362, & en 1375 il fut transféré à Halicz, ville de la Russie rouge, jusqu'en 1416 que le siége fut de nouveau fixé à Léopold.

Chrétien d'Ostrowa, 1364.

Antoine, 1375.

Archevêques d'Halicz.

Matthieu, 1377.

Bernard, 1391.

Jacques, 1411.

Nicolas Tronba, 1411.

Archevêques de Léopold.

Jean Rzeszowski, 1435.

Jean II, Odrowonz, 1450.

Grégoire de Sanoc, 1479.

Jean III,

Ministres d'Etat.

Suite des grands Maréchaux.

Sbigné Brzezia, 1425.

Jean Glowacz d'Olesnice, 1440.

Nicolas Brzezia, 1458.

Jean Rythwiani, 1477.

Raphaël Jaroslawski, 1493.

Pierre Kmita, 1505.

Pierre Myszkowski, 1507.

Stanislas de Chodcza, 1529.

Pierre Kmita, palatin de Cracovie, 1551.

Jean Mielecki, 1561.

Jean Firley, 1574.

André Opalinski, 1593.

Stanislas Przyienski, 1595.

Procope Sieniawski, 1596.

Nicolas Zebrzydowski, 1601.

Sigismond Myszkowski,

Ministres d'Etat & gr. Officiers de la Couronne.

Suite des grands Maréchaux.

1615.

Nicolas Wolski, 1630.

Lucas Opalinski, 1649.

Georges Lubomirski; il fut en même temps général de camp de la couronne; L'empereur Ferdinand III lui avait conféré la dignité de prince de l'Empire. Il prétendait être reconnu duc en Pologne, comme héritier par sa mere des ducs d'Ostrog, déposé en 1663.

Jean Sobieski, qui fut roi, 1674.

Stanislas Lubomirski, 1702.

Joseph Lubomirki, 1703.

Casimir Bielinski, 1713.

Joseph Mniszech, 1742.

Savans illustres.

Jurisconsulte.

Clément Janicius, dont les poësies viennent d'être publiées par M. Bochme.

Nicolas Kielczewski; il vivait en 1507. Historien.

André Krzycki, archevêque de Gnesne, mort en 1537. Poëte: ses compatriotes lui donnent le nom d'Ovide Polonais. Ses œuvres doivent être actuellement imprimées.

Jean Laski, archevêque de Gnesne, mort en 1531, est le prmier compilateur des loix Polonaises. Il fut ami intime du célébre Erasme.

Matthieu Lanezki, jurisconsulte

Stanislas de Lowicz, philosophe; il vivait en 1512.

Valentin de

Archevêques de Léopold.

Dlugoz, 1480.
Jean IV, Strzelecki Wontrobka, 1493.
André Boryſzewski, 1510.
Bernard II, Wilczek, 1540.
Pierre II Starzechowski, 1554.
Felix Ligenza, 1560.
Paul Tarlo, 1565.
Staniſlas Slomowski, 1575.
Jean V, Sieninski, 1585.
Jean VI, Démétrius Solikowski, 1603.
Jean VII, Zamoyski, 1614.
Jean VIII, André Proclmicki, 1633.
Achatius Grochowski, 1644.
Nicolas II, Kroſnowski, 1654.
Jean IX, Tarnawski, 1669.
Albert Korycinski, 1675.
Conſtantin Lipski, 1698.

Miniſtres d'Etat & gr. Officiers de la couronne.

Maréchaux de la Cour.

Pelka, 1364.
Jean Moskorzowa, 1395.
Laurent Kalinowy, 1405.
Nicolas Za, krzowa, 1444.
Jean Bieſiad, 1455.
Pierre Dunin Brawkowic, 1460
Michel Laloc-ki, 1466.
Pierre Kurozwenk, 1475.
Staniſlas Brzezia, 1485.
Raphaël Leſzczynski, 1501.
Jean Jarocki, 1506.
Pierre Kmita, 1530.
Jean Tenczynski, 1553.
Staniſlas Maciejowski, 1563.
Staniſlas Wolski, 1566.
Staniſlas Barzi, 1570.
André Opalinki, 1575.
André Zborowski, 1589.

Miniſtres d'Etat & gr. Officiers de la couronne.

Suite des Maréchaux de la Cour.

Staniſlas Przyienski, 1593.
Procope Sieniawki, 1603.
Nicolas Wolski, 1615.
André Przyienski, 1618.
Lucas Opalinski, 1630.
Staniſlas Przyienski, 1642.
Adam Karanowski, 1649.
André Lubomirski, 1649.
Lucas Opalinski, 1662.
Jean-Clément Branicki, 1673.
Nicolas Sieniawski, 1680.
Jérôme Lubomirski, 1692.
Joſeph Lubomirski, 1702.
Caſimir Bielinski, 1722.
Staniſlas Poniatowski, devenu palatin de Mazovie, en 1731.

Savans illuſtres.

Lublin, célébre médecin.
Georges Myſzkowski, de Przeczisow, théologien.
Matthieu de Miéchow, docteur en médecine, mort en 1523, médecin du roi Sigiſmond I; hiſtorien.
Pierre Tomicki, évêque de Cracovie, mort en 1535, juriſconſulte & philologue. C'eſt à ſes efforts que les langues hébraïque & Grecque doivent l'eſtime où elles ſont dans l'univerſité de Cracovie, & la protection que ce grand Prélat accorda à Georges Libanus ne contribua pas peu à inſpirer aux Polonais le goût des ſciences & de la belle littérature.
Jean Turzo,

Archevêques de Léopold.

Constantin II, Zielinski, 1709.
Nicolas III, Poplawski, 1711.
Jean X, Skarbek, 1733.

Grands Trésoriers.

Démétrius Bozydar, 1399.
Hincza Przemankowa.
Thomas Czarnki, 1426.
André Lubienia, 1436.
André Brsezia, 1440.
Jacques Lubienia, 1448.
Hincza Rogowa, 1459.
Jacques Szczekocina, 1467.
Raphaël Jaroslawski, 1469.
Thomas Trompczynski, 1471.
Paul Jasienski, 1478.
Stanislas Szydlowia, 1480.
Pierre Kurozwenk, 1485.
Jacques Szyd-

Ministres d'Etat & gr. Officiers de la couronne.

Suite des Grands Trésoriers.

lowiecki, 1510.
André Koscielecki, 1515.
Nicolas Szydlowiecki, 1532.
Sbigné Tarnowski, 1549.
Spytek de Zakliczyna.
Jordan, 1556.
Stanislas Tarnowski, 1563.
Valentin Denbinski, 1563.
Stanislas Sobek, 1569.
Jérôme Burenski, 1578.
Jacques Rokossowki, 1580.
Jean Dulski, 1589.
Jean Firley, 1607.
Ba. Stanislawski, 1610.
Stanislas Varszycki, 1624.
Hermolaüs Ligenza, 1632.
Jean Danielowicz, 1650.
Boguslas Leszczynski, 1658.
Jean Casimir

Ministres d'Etat & gr. Officiers de la Couronne.

Suite des Grands Trésoriers.

Krasinski, 1668.
Jean-André Morstin, 1684.
Martin Zamoyski, 1689.
Jérôme Lubomirski, 1702.
Raphaël Leszczynski, pere du roi Stanislas, 1703.
Jean Prebendowski, 1729.
François-Maximilien Ossolinski, 1736.

Grands Chanceliers de Lithuanie.

On trouve sous l'année 1499, que Nicolas Radzivil fut grand-chancelier de Lithuanie : c'est la premiere mention d'une charge d'Etat en Lithuanie.
Nicolas Radzivil, palatin de Wilna, 1508.
Nicolas Rad-

Savans illustres.

évêque de Breslaw, mort en 1520 ; il protégea les savans.
Nicolas Zamotuli, vivait en 1522. Mathématicien.
Barthelemi Pangrodz, en 1547, théologien.
Jacques Przyluski, vivait en 1533, jurisconsulte. On connaît de lui une collection de statuts.
Bernard Wapowski, chanoine de Cracovie, mort en 1535. Historien.
Stanislas Zaborowski, jurisconsulte & politique ; il vivait en 1507.
Lazare Andrysowic fonda en 1553 la fameuse imprimerie connue sous le nom d'imprimerie de Lazare.
Martin Bialobreski, évêque

Ministres d'Etat & gr. Officiers de la Couronne.	*Ministres d'Etat & gr. Officiers de la Couronne.*	*Ministres d'Etat & gr. Officiers de la Couronne.*	*Savans illustres.*

Suite des grands Chanceliers de Lithuanie.

zivil, 1522.
Albert Gastold.
Jean Chlebowiez, 1551.
Nicolas Radzivil, 1567.
Nicolas Radzivil, 1579.
Eustache Wollowicz, 1584.
Christophe Radzivil, 1588.
Léon Sapiéha, 1623.
Stanislas Radzivil, 1656.
Christophe Paç, 1684.
Martien Oginski, 1690.
Dominique Radzivil, 1699.
Charles Radzivil, 1720.
Michel Prince Wisniowieski, 1736.

Chanceliers de Lithuanie.

Eustache Wollowicz, 1579.

Suite des Chanceliers de Lithuanie.

Léon Sapiéha, 1589.
Gabriel Woyna, 1615.
Jérôme Wollowicz, 1610.
Albert Radzivil, 1623.
Paul Sapiéha, 1635.
Etienne Paç, 1640.
Martien Tryzna, 1643.
Léon Sapiéha, 1659.
Alexandre Narufzewicz, 1669.
Michel Radzivil, 1680.
Dominique Radzivil, 1699.
Charles Radzivil, 1699.
Stanislas Sczczuka, 1710.
Casimir prince Czartorynski, 1731.

Grands Trésoriers de Lithuanie.

Jean-Nicolas Narufzewicz, 1573.
Laurent Woyna, 1580.
Jean Chlebowicz, 1583.
Théodore Tyszkiewicz, 1587.
Démétrius Ghalecki, 1598.
André Zawisza, 1603.
Jérôme Wolowicz, 1618.
Christophe Narufzewicz, 1631.
Etienne Paç, 1635.
Nicolas Tryzna, 1639.
Paul Wolowic, 1641.
Nicolas Kiszka, 1643.
Gédeon Tryzna, 1648.
Vincent Gonsiewski, 1662.
Christophe Zawisza, 1667.
Jérôme Krzysz-

Savans illustres.

de Kamniec; théologien.

Pierre Casovius; il est connu pour avoir été chancelier de la république de Zabine; cette république était une sorte de société spirituellement folle, fondée en 1546 par un nommé Pszonka, & dont on a imité l'extravagance en France dans l'établissement du régiment de la Calotte par Aymon. Les bonnes choses & les folies ne sont guères que des imitations.

Stanislas Grodecius, vivait en 1561, théologien.

Stanislas Grepski, docteur de Cracovie, mort en 1572, philologue.

Clément Janicki, vivait en 1560, historien.

Ministres d'Etat & gr. Officiers de la Couronne.	*Ministres d'Etat & gr. Officiers de la Couronne.*	*Ministres d'Etat & gr. Officiers de la Couronne.*	*Savans illustres.*
Suite des grands Trésoriers de Lithuanie. pin, 1676. Benoît Sapiéha, 1702. Louis Pociey, 1709. Michel Casimir Kociel, 1722. Stanislas Poniatowski, palatin de Mazovie, en 1731. *Grands Généraux de la Couronne.* Nicolas Kamienecki, palatin de Cracovie, 1515. Nicolas Firley, de Dombrowicza, castellan de Cracovie, 1526. Jean Tarnowski, castellan de Cracovie, 1561. Nicolas Siéniawski, 1569. Nicolas Miélecki, se demet en 1580.	*Suite des gr. Génér. de la Couro.* Jean Zamoyski, déclaré grand-général avec la même autorité que Jean Tarnowski, 1605. Jean Zamoyski, aussi grand-chancelier, 1608. Stanislas Zolkiewski, aussi grand-Chancelier. Stanislas Koniecpolski, 1646. Nicolas Potocki, 1651. Stanislas Potocki, 1667. Jean Sobieski, aussi grand-maréchal, 1674. Démétrius, prince Wisniowieski, 1682. Stanislas Jablonowski, 1702. Felix Potocki, 1702. Jérôme Lubomirski, 1706. Adam Sié-	*Suite des Gr. G. de la Couronne.* niawski, 1726. Stanislas Rzewuski, 1728. *Gr. Généraux de Lithuanie.* Constantin, duc d'Ostrog, 1532. Georges Radzivil, 1541. Jean Radzivil, 1542. Jérôme Chodkiewicz, 1562. Grégoire Chodkiewicz, 1569. Nicolas Radzivil, 1588. Christophe Radzivil, 1603. Jean Chodkiewicz, 1621. Leon Sapiéha, 1633. Christophe Radzivil, 1640. Jean Kiszka, 1653. Jean Radzivil, 1655. Paul Sapiéha, 1667. Michel Paç, 1682. Casimir Sapiéha, 1703.	& poëte. On vient d'imprimer ses poësies. Valentin Kutborscius, en 1573, théologien. Martin Kwiatkows, vivait en 1560, historien. Jean Lasicki, historien. Jean Latos, vivait en 1566, mathématicien. Jean de Léopold est auteur de la premiere version de la bible Catholique, imprimée en 1561, 1574 & 1577. François Lismanin était natif de Corfou; il fut confesseur de la reine Bonne, & s'insinua fort avant dans les bonnes graces du roi Sigismond-Auguste: ce prince le chargea de s'aboucher avec les nouveaux réformateurs, dans

Ministres d'Etat & gr. Officiers de la Couronne.

Suite des grands généraux de Lithuanie.

Michel, prince Wisniowieski, 1707.
Georges Oginski, 1709.
Louis Pocicy, 1730.

Généraux-de-camp de la Couronne.

Après la mort du grand-général Siéniawski, le roi Sigismond Auguste supprima cette charge, & nomma général-de-camp Georges Jazlowiecki, 1575.
Nicolas Siéniawski, 1582.
Le roi Etienne Bathori ne remplaça point ce dernier.
Stanislas Kolkiewski, 1608.
Stanislas Koniecpolski, 1624.
Martin Kaza-

Ministres d'Etat & gr. Officiers de la Couronne.

Suite des Généraux-de-camp de la Couronne.

nowski, 1636.
Nicolas Potocki, 1646.
Martin Kalinowski, 1652.
Stanislas Potocki, 1654.
Stanislas Lanckoronski, 1657.
Georges Lubomirski, 1663.
Etienne Czarnecki, 1665.
Jean Sobieski, 1667.
Démétrius, prince Wisniowieski, 1676.
Stanislas Jablonowski, 1682.
Nicolas Siéniawski, 1684.
Felix Potocki, 1702.
Jérôme Lubomirski, 1702.
Adam Siéniawski, 1706.
Stanislas Rzewski, 1726.
Stanislas Chomentowski, 1728.

Ministres d'Etat & gr. Officiers de la Couronne.

Généraux-de-camp de Lithuanie.

Christophe Radzivil, 1588.
Jean Chodkiewicz, 1603.
Christophe Radzivil, 1633.
Jean Kiszka, 1640.
Jean Radzivil, 1654.
Vincent Gonsiewski, 1662.
Michel Paç, 1667.
Ladislas Wolowicz, 1669.
Michel Radzivil, 1680.
Casimir Sapiéha, 1682.
Jean Oginski, 1684.
Boguslas Stuszka, 1701.
Michel prince Wisniowieski, 1703.
Georges Oginski, 1708.
Stanislas Denhoff, 1728.

Savans illustres.

le dessein où il était de réformer la Pologne. Lismanin partit, se maria à Genève & s'y fixa. Sigismond fut sensible à la perte de ce déserteur de la foi Catholique; mais il abandonna son projet de réformation. Quelque temps après Lismanin retourna en Pologne, de l'aveu du roi, & il y mourut en 1563.
Simon Maricki, vivait en 1551, philologue.
André Modrewski, vivait en 1550, politique.
Morawski, théologien.
Nicolas Rey, Protestant; poëte.
Stanislas Niger, médecin célébre, 1563.
Albertus Campianus, 1558, théologien.
Stanislas Or-

Ministres d'Etat & gr. Officiers de la Couronne.	*Ministres d'Etat & gr. Officiers de la Couronne.*	*Ministres d'Etat & gr. Officiers de la Couronne.*	*Savans illustres.*
Grands Maréchaux de Lithuanie. Alexandre Radzivil, 1654. Christophe Zawiza, 1669. Alexandre Polubenski, 1679. Stanislas Radzivil, 1690. Jean, prince Dulski, 1695. Alexandre Sapiéha se démet en 1703. Martien Wolowicz, 1704. Alexandre Sapiéha reprend cette charge en 1713, & l'exerce jusqu'en 1734. *Maréchaux de Lithuanie.* Hornostay, & grand-trésorier, 1547. Eustache Wollowicz *, 1570. *Il fut décidé à la diette de l'année 1565, à la demande des nonces, que les dignités de grand-maréchal, de maréchal de la cour & de grand-trésorier, ne seraient plus conférées à des sénateurs.	*Suite des Maréchaux de Lithuanie.* Nicolas Radzivil, 1579. Christophe Radzivil, aussi chancelier, 1588. Stanislas Radzivil, 1593. Christophe Dorohostayski, 1609. Jean Sapiéha, 1619. Christophe Wiesiolowski, 1635. Alexandre Radzivil, 1638. Léon Sapiéha, 1643.	*Suite des Maréchaux de Lithuanie.* Nicolas Sapiéha. Jean Tyszkiewiez, 1649. Christophe Zawisza, 1654. Théodore Loczki, 1676. Joseph Stuszka, 1684. Jean, prince Dulski, 1691. Alexandre Sapiéha, 1697. Jean, prince Wisniowieski, 1701. Casimir, prince Sanguszko, 1706. Joseph Mniszech, 1713. Paul, prince Sanguszko, 1734.	zechowski. ou Okska, historien; on l'appelle le Démosthène de Pologne: il étudia sous Luther à Wittemberg, & quoique prêtre & chanoine de Prémislie, il se maria, quitta l'état ecclésiastique, & communia comme simple laïc: on l'appellait *Malleus hæreticorum.* Barthelemi Paprocki, généalogiste: c'est le premier auteur Polonais qui se soit appliqué à cette science. Vigilantin de Sambor, poëte. Gaspard Sawicki, Jésuite, vivait en 1561: il se cachait sous le nom de *Caspard Cichovius*: on le croit auteur d'un livre assez rare, intitulé: *Alloquia Osiecensia.* Frédéric Sta-

Savans illustres.	*Savans illustres.*	*Savans illustres.*	*Savans illustres.*
phylus, mort en 1564, théologien. Paul Stempowski, secrétaire du roi, mort en 1584 politique. Joseph Strulh, mort en 1568, médecin. Venceslas Szamoruli, maître de la chapelle du roi, mort en 1572, grand musicien & jurisconsulte. Jean Trzeciesxi, disciple d'Erasme. On prétend que le premier il commença à répandre dans Cracovie les erreurs de la réformation. Au reste on parle avec éloge de ses vastes connaissances. Jean Tarnowski, grand général de la couronne, historien. André Trzeciesxi, vivait en 1556, poëte	célébre. Bernard Woiewodka, imprimeur à Cracovie; il vivait en 1564; ce fut lui qui imprima la Bible en Polonais à Brzesc en Lithuanie, aux dépens de Nicolas Radzivil, alors grand-maréchal, & le seigneur le plus instruit de la Pologne; cette traduction avait été faite à Pinczovie, ville où Nicolas Olesnicki avait établi le siége de la religion réformée, pour le royaume, il avait sçu y attirer nombre de savans, qui en peu de temps rendirent cet endroit si florissant qu'on appella bien-tôt Pinczovie, l'Athènes de la Pologne. Il est à propos de remarquer que plusieurs réformateurs, tels que Gesner, Bul-	linger & Calvin écrivirent au roi Sigismond-Auguste touchant les disputes qui agitaient alors le monde Chrétien. Luther lui dédia la Bible qu'il fit imprimer; & Calvin, son commentaire sur l'épître de Saint Paul aux Hébreux. Il y avait un exemplaire de cette Bible dans la bibliothéque du collége des Jésuites de Wilna, qui fut perdu avec quantité d'autres livres, lorsque cette bibliothéque fut transportée à Konigsberg pendant la guerre de Jean Casimir contre les Suédois & les Russes. Sigismond-Auguste, qui entretenait une correspondance littéraire avec les réformateurs, ne croyait point	que l'autorité souveraine s'étendît jusques sur les consciences. Sous son regne les Juifs obtinrent de grands priviléges en Pologne: libres d'édifier des synagogues, ils eurent encore leur justice particuliere où ils décidaient des causes de leur nation. Le Juif Simon de Gintzbourg, grand géometre & habile architecte, dont il nous reste quelques ouvrages, fut en même temps recteur de l'école & président de la justice de Posen. Les Juifs vivaient tranquillement en Pologne, ils étaient heureux dans l'Ukraine; le cardinal Commendon, lorsqu'il passa en 1561 par ce pays, fut bien étonné

Savans illuſtres.	Savans illuſtres.	Savans illuſtres.	Savans illuſtres.

de voir des Juifs cultiver & affermer des terres, enſeigner l'aſtronomie, exercer la médecine & poſſéder des emplois diſtingués. Ce fut peut-être le ſeul coin de la terre où cette nation proſcrite ſe ſauva du mépris dont elle eſt couverte dans le reſte du monde.

Leonard Gorecki, hiſtorien.

Jean Herburt, Caſtellan de Sanok, juriſconſulte.

Matthieu Strykowſki, hiſtorien & poëte.

Chr. Warszawicius, politique.

Pierre Wolski, évêque de Plocko, orateur.

Martin Broniewski, géographe.

Jacques Brzeznicki, vivait en 1585, hiſtorien.

Adam Burſius vivait en 1580, rhéteur.

Martin Cromer, évêque de Varmie, mort en 1589; on le nomme le *Livius* Polonais.

Jacques Gorſki, mort en 1585, orateur.

Felix Herbortus, orateur.

Staniſlas Hoſius, cardinal & évêque de Varmie, mort en 1579, théologien; il était grand-pénitencier de l'égliſe & préſident du concile de Trente: ſes ouvrages latins ont été traduits en François, Anglais, Allemand & Polonais.

Jean Kochanowski, mort en 1584: on l'appelle le Virgile Polonais.

Pierre Kochanowski, poëte.

Jean de Léopold, théologien.

Lucas de Léopold vivait en 1580, théologien.

Jean Monczynſki eſt auteur d'un dictionnaire Polonais & Latin.

Pierre Myſzkowſki, évêque de Cracovie; il cultiva les ſciences & protégea les ſavans.

Martin Nervicius, mort en 1582, théologien.

André Patricius Nideſcius, fut le premier évêque de Venden, après le recouvrement de la Livonie, mort en 1583, théologien & orateur.

Albertus Novicampianus, médecin.

Seb. Petricius vivait en 1583, médecin.

Matthieu Piſcorecius, orateur.

Staniſlas Sarnicius, hiſtorien.

Martin Smiglecki, vivait en 1581, fameux controverſiſte.

Fauſte Socin vint en Pologne en 1579; il y publia ſon fameux livre *de Magiſtratu*, qui lui fit des affaires & l'obligea de ſe retirer: il revint en 1604; & mourut à quelques lieues de Cracovie, chez un gentil-homme nommé Adam Blonski, qui le protégeait.

Ses diſciples demeurérent en Pologne juſqu'en 1660, que le roi Jean Caſimir les chaſſa.

Paul Stempowski, mort en 1584, théologien.

Sébaſtien Acernus, ou Klonowicz, mort en 1608,

Savans illustres.	*Savans illustres.*	*Savans illustres.*	*Savans illustres.*

1608 ; il passe pour l'Ovide Polonais.

Pierre Artomius, fameux ministre Protestant, mort en 1609.

Frédéric Bartschius, mort en 1609, théologien.

Matthieu Bembus, théologien.

Simon Birkowski, mort en 1602, philologue.

Martin Bielski, historien.

Joachim Bielski, historien.

Joachin Brantus, philologue.

Adam Bursius, professeur à Zamosc.

David Chilchenius, mort en 1608, politique.

Martin Chmiélecki, mort en 1632.

Christophe Chlamscius, mort en 1628, théologien.

Joachim Clobutius, mort en 1609, orateur.

Martin Czechowski, mort en 1608.

Samuel Dambowski, mort en 1625, fameux ministre Protestant.

Thomas Dresner, jurisconsulte.

Jean Fox, mort en 1636, jurisconsulte.

Erasmus Gliczner, ministre Protestant, mort en 1603, historien.

Lucas Gornicki, philologue.

Laurent Goslicki, évêque de Posnanie, mort en 1607, politique.

Stanislas Grochowsh, mort en 1611, poëte.

Stanislas Grodzicki, mort en 1613, théologien.

Alexandre Guagninus, Italien, naturalise en 1614 ; il s'est attribué la chronique de Strykowski.

Simon Gurski, mort en 1616, théologien.

Reinhold Heidenstein, castellan de Dantzick, vivait en 1602, historien.

Valerius Herberger, ministre Protestant, mort en 1627.

Daniel Herman, mort en 1601, historien.

Jacques Janidlovius, mort en 1620, professeur à Cracovie.

Jean Janufzovius, mort en 1613, imprimeur ; ses talens le firent ennoblir : il était bon historien pour le temps & célébre jurisconsulte.

Jean Krasinski, mort en 1612, historien, auteur d'une assez passable description de la Pologne.

Stanislas Karnkowski, archevêque de Gnesne, mort en 1603, historien.

Stanislas Krystanovicius, mort en 1617, historien.

Martin Laski, Jésuite, mort en 1615.

Martin Lenski, imprimeur à Zamosc, mort en 1597 ; il possédait parfaitement la langue Grecque.

Pierre Lilia, mort en 1606, professeur à Posnanie.

André Lipski, grand-chancelier, mort en 1624, historien & jurisconsulte.

Severin Lubomilius, mort en 1612.

Bernard Ma-

Savans illuftres.

ciejowski, évêque de Cracovie, mort en 1617.

Jean Makowfki, théologien.

Jérôme Malecki, mort en 1617, fameux Proteftant.

Nicolas Moscienfis, Dominicain, théologien.

Jérôme Mofcerovius, mort en 1625, fameux Socinien.

Simon Nicovius, Jéfuite, mort en 1590.

Lucas Opalinski, grand-maréchal, mort en 1649, philofophe.

Paul Palczow, politique.

Barthélemi Paprocki de Glogol, généalogifte.

Jean Petricius, hiftorien.

Sébaftien Petricius, mort en 1620, hiftorien.

Jérôme Povodovius, mort en 1613, théologien.

Juftus Rabus, mort en 1612, théologien.

Nicolas Rakowski, mort en 1618, théologien.

Chriftophe, duc de Radzivil, philologue.

Pierre Skarga Pawenski, mort en 1612, prédicateur, le Bourdaloue Polonais.

Chriftophe Przyiemski, politique.

Staniflas Reski, mort en 1600, théologien.

Adam Romer, mort en 1616, orateur.

André Rudomini, meurt miffionnaire, à la Chine, en 1633, traducteur.

Simon Simonides, fecrétaire du grand-général Zamoyski, poëte.

François Sirauski vivait en 1626, poëte.

Jacques Skrobiffewski, mort en 1628, hiftorien.

Martin Smiglecins, mort en 1618, Jéfuite.

Démétrius Sulikowski, archevêque de Léopold, hiftorien & poëte.

Michel Tafnodius, théologien Proteftant, mort en 1620.

Michel Treter, hiftorien.

Valentin Vidavius, théologien, mort en 1601.

Jean Urfin, médecin, mort en 1613.

Staniflas Varfzewicius, mort en 1591, philologue & traducteur d'une verfion de l'Héliodore.

Jacques Wujek, Jéfuite, auteur d'une verfion de la Bible.

Simon Vyfocki, Jéfuite, mort en 1622.

François Zaienski, mort en 1631, jurifconfulte.

Jean Sarius Zamoyski, grand-chancelier & grand-général, mort en 1605, hiftorien & philologue célébre. On le croit auteur du traité, *de Senatu Romano*.

Théodore Zawacki, mort en 1609, hiftorien.

Laurent Bartilius, mort en 1635, théologien.

Fabien Bierkouski, mort en 1645, philologue.

Abraham Bzovius, mort en 1637, hiftorien, continuateur des annales de Baronius.

Savans illustres.	*Savans illustres.*	*Savans illustres.*	*Savans illustres.*
Jean Chomentowski, mort en 1641, philologue. Camille Jasinski, mort en 1644, Dominicain. Pierre Kaminski, mort en 1642, Dominicain. Georges Knapski, mort en 1638, auteur d'un dictionnaire Polonais-Latin-Grec, qui est le Furetiere de Pologne. Samuel Kuszewicz, mort en 1645, historien. Jean Lipsky, archevêque de Gnesne, mort en 1639, philologue & poëte. Christophe Lubieniecki, mort en 1648, théologien. Raimond Madrowic, mort en 1641, Dominicain.	Jean Makowski, mort en 1644, théologien. Jean Markiewicz, mort en 1647, théologien. Nicolas Moscicki, mort en 1640. Nicolas Oberski, évêque suffragant de Cracovie, mort en 1646. Jacques Olzewski, Jésuite, mort en 1634. Simon Okolski, généalogiste & historien. Stanislas Phœnick, mort en 1643, théologien. Rutgerzur Horst, mort en 1632, Livonien savant. Rywocki, mort en 1645, orateur. Matth. Cas. Sarbievius, mort en 1640, philologue & poëte, l'Hora-	ce Polonais. On doit avoir fait paraître une édition de ses œuvres. Jean Sobieski, pere du roi Jean III, mort en 1646, historien. Laurent Suslyga, mort en 1640, Jésuite. Frédéric Szembek, mort en 1644, Jésuite. Simon Ugniewski, mort en 1647, théologien. Samuel Bogislas Chylinski, mort en 1668, il a traduit la Bible dans la langue Lithuanienne. Etienne Damalewicz, historien. Gaspard Druzbicki, mort en 1660, théologien. Martin Hincza, mort en 1667, théologien.	Jean Jaknowicz, mort en 1668, théologien. Stanislas Kosinski, mort en 1657, théologien. Albert Kwiakowski, théologien. Samuel Nakielski, chanoine du Saint Sépulchre, mort en 1657, historien. Simon Okolski, Dominicain, mort en 1654, généalogiste & historien célébre. Martin Olszewski, mort en 1667, théologien. Bartholomée Paprocki, mort en 1650, théologien. Lucas Paprocki, mort en 1657, historien. Paul Piasecki, évêque de Prémislie, mort en 1649, historien

Savans illustres.	Savans illustres.	Savans illustres.	Savans illustres.
& jurisconsulte. Pierre Hyacinthe Prufzcz, vivait en 1650, historien. Laurent-Jean Rudawski, vivait en 1660, cet auteur a été longtemps inconnu & son histoire de Pologne qui vient de paraître est dûe à la générosité de Monseigneur Zaluski, évêque de Kiovie, qui en possédait le manuscrit original dans sa nombreuse bibliothèque. Thomas Rywocki, mort en 1666, théologien. Simon Starovolski, mort en 1658, historien, jurisconsulte & polygraphe. Stanislas Szczygielski, vivait en 1663, historien. Jean Stoiens-	ki ou Staroriús, mort en 1654, Socinien. André Wengierski, mort en 1649, historien; il s'est caché sous l'anagramme d'Adrien Regen volscius. André Wissowatius, Socinien, petit-fils, par sa mere, de Fauste, Socinien, mort en 1668. Séverin Wokiciewicz, mort en 1658, Jésuite. Nicolas Zarowski, mort en 1665, célébre mathématicien. Nicolas Cichovius, mort en 1669, théologien. Daniel Pawlowski, mort en 1673, théologien. Paul Potocki, vivait en 1670, historien, castellan	de Kaminiec, pere du fameux primat de ce nom; monseigneur Zaluski, évêque de Kiovie, a publié tous ses ouvrages dans un volume *in-folio.* Samuel Przipskowski, mort en 1670, politique. Christophe Zawisza, mort en 1666, poëte. Lucas Zaluski, mort en 1673, théologien. Stanislas Zaluski, fameux prédicateur. Nicolas Arnoldus, mort en 1680, théologien Protestant. Valentin Biatowicz, mort en 1678, théologien. Chwalkowski, résident de Curlande en Pologne; il a écrit le droit public	de Pologne. Jérôme Clodinius, mort en 1670 théologien. Christophe Hartknoch, mort en 1637. Il a osé, le premier, percer les ténébres qui couvraient les premiers siécles de l'histoire de Pologne, & a ouvert une carriere que M. Lengnich a parcourue avec gloire. Jean Hewelcke, conseiller de la ville de Dantzick, mort en 1687, astronome célébre. Joachim Pastorius de Hirtenberg, mort en 1681, docteur en médecine: son journal du traité d'Oliva a été imprimé à Léipsick. Vespasien à Kochow Kochowski, historien: on a de

Savans illustres.

lui l'histoire du regne de Jean Casimir en trois volumes, qu'il appelle, *les trois Climactéres*; le quatriéme volume sera inséré dans la bibliothéque des historiens Polonais, qui s'imprime actuellement.

Albert Wijuk Kojalowski, mort en 1677, historien.

Casimir Wijuk Kojalowski, mort en 1674.

Jean Kwiatkiewicz a continué, en Polonais, les annales ecclésiastiques de Baronius.

Alexandre Loremowic, mort en 1675, Jésuite.

Stanislas Lubieniecki, né en 1623, mort empoisonné à Hambourg en

Savans illustres.

1675. La secte des Sociniens n'a point eu de plus célébre ministre.

Michel Mazowiecki vivait en 1674, théologien.

André Miodzianowski, mort en 1686.

Thomas Mlodzianowski, Jésuite, célébre prédicateur.

André Olszowski, primat du royaume, mort en 1672, politique & écrivain célébre; il a fondé la bibliothéque publique de Cracovie, & c'est à l'exemple de son illustre ayeul que monseigneur Zaluski, évêque de Kiovie, vient de fonder celle de Warsovie.

Paul Szczerbic, vivait en 1694, jurisconsulte.

André-Vincent Usstrzycki,

Savans illustres.

mort en 1676, poëte.

Nicolas Zalaszowski, grand jurisconsulte.

Benoît Zawadzki, poëte lyrique.

Casimir Zawadzki, mort en 1692, historien.

André Zieniewicz, vivait en 1677, Jésuite.

Rébecca, fille du rabbin Miers Tiktiner; c'est, je crois, la premiére Juive devenue auteur.

Georges Casimir Ancuta, mort en 1730, jurisconsulte.

Matthieu Valentin Arcemberski, mort en 1717, orateur.

Tobie Arent, mort en 1724, théologien.

Jean Alanus Bardzinski, mort en 1730, célébre poëte Polonais.

Savans illustres.

Casimir Biernacki, mort en 1725, historien.

Bernard Bogdanowiecz, mort en 1708, théologien.

Constantin Casimir Brzostowski, évêque de Wilna, mort en 1722, orateur.

André Buchowski, mort en 1709, mathématicien.

Benoît Buchowski, mort en 1720, poëte Latin.

Denis Chelstowski, mort en 1719, historien.

Stanislas Adalbert Chruscinski, vivait en 1717, poëte & historien.

Jean Cyprianus, mort en 1723, ministre Protestant, qui s'est fait beaucoup de réputation.

Laurent Cze-

Savans illustres.	*Savans illustres.*	*Savans illustres.*	*Savans illustres.*
Latin. Martin-Casimir Slowikowski, mort en 1705, jurisconsulte. Thomas Szulc, mort en 1714, théologien. Antoine Szyrma, mort en 1730, orateur. Ignace Szyszkowski, mort en 1720, poëte très-célébre. Jacques Thomson, mort en 1732, théologien Protestant.	Joseph Trzebienski, mort en 1732, poëte. Uladislas Turlay, mort en 1712, historien. André-Vincent Ustrzycki, excellent poëte Latin & Polonais, mort en 1710. Stanislas Witwiki, évêque de Posnanie, mort en 1697, historien.	André-Chrysostôme Zaluski, évêque de Varmie & grand-chancelier de la couronne, mort en 1711, fut grand homme d'Etat, grand orateur & bon théologien : les lettres qu'il nous a laissées sont de précieux monumens pour l'histoire moderne de Pologne. Joseph-André Zaluski, grand-référendaire de la cour, évêque de Kiovie, bon théologien, grand orateur & savant historien, a fondé la bibliothéque publique de Warsovie.	Benoit Zawadzki, mort en 1706, orateur & poëte Latin. Etienne Zuchowski, mort en 1726, théologien.

Fin de la Table Chronologique.

Savans illustres.	*Savans illustres.*	*Savans illustres.*	*Savans illustres.*

LES



LES FASTES DE LA POLOGNE,

CONTENANT tout ce qui s'est passé d'intéressant dans ce Royaume depuis la fondation de la Monarchie jusqu'à présent.

LA manie de tous les peuples a toujours été de se chercher d'illustres ancêtres dans l'antiquité la plus reculée. Si l'on a la complaisance de s'en rapporter aux historiens Polonais, leur nation tire son origine des premiers descendans de Noé. Quoi qu'il en soit de ces ténébreuses conjectures, il est certain que les Polonais descendent des Sarmates ou Sauromates, que les anciens distinguaient en Asiatiques & en Européens, & que ces derniers habitaient les bords du Tanaïs, des Palus-Méotides & du Bosphore Cimmérien, au-delà duquel les autres s'étaient établis. Ptolomée dit que les plus distingués d'entre les Sarmates étaient les Vénédes qui couvraient les terres de la partie orientale de la mer Baltique. Tacite fait aussi mention de ce peuple : il prétend que leurs mœurs étaient fort différentes de celles des Germains, en ce qu'ils ne vivaient que de vols & de rapines ; mais comme ils combattaient à pied, se ser-

vaient de boucliers à la guerre, & se retiraient dans des espèces de maisons, il n'ose les appeller du nom de Sarmates, nation qui se battait à cheval, & n'avait pour demeure que ses charriots : il ajoûte que les Vénédes & les Phinnes ou Fennes, (car il distingue ces deux peuples, qu'il place à l'orient de la Baltique) vivaient dans une affreuse disette des choses les plus nécessaires à la vie, qu'ils n'avaient ni armes, ni chevaux, ne se nourrissaient que d'herbes & de quelques bêtes fauves qui tombaient à la chasse sous leurs fléches, dont la pointe était d'os au lieu de fer. « Ces hommes barbares, dit-» il, libres de crainte & d'espérance, aiment mieux » vivre de la sorte, que de labourer des champs, que » de prendre soin d'un ménage, que de s'occuper de » leur fortune & de celle de leurs parens & de leurs » voisins. Ils ne craignent point les autres hommes, » ils ne craignent pas même les Dieux, & ce qui est » bien difficile à des créatures comme nous, ils n'ont » pas besoin de faire des vœux, parce qu'ils n'ont cou-» tume de desirer que ce qu'ils peuvent se procurer eux-» mêmes ».

Tels furent les ancêtres des Polonais, qui, s'étant répandus dans la Sarmatie, changérent leur nom en celui de Slaves ou Sclaves, à cause d'une ville qu'ils bâtirent près d'un lac appellé Slave. Lors de l'irruption des Goths & des Vandales, dans les Gaules, en Espagne, en Italie, & même dans l'Afrique, les Slaves se jettérent dans les païs que ces peuples venaient d'abandonner : de brigands qu'ils étaient, ils devinrent conquérans. Dagobert I les vainquit souvent & ne les subjugua pas. Charlemagne & ses successeurs leur firent la guerre. Une partie de ces barbares s'arrêta dans cette portion de la Pannonie, qui est entre la Save & la Drave, & lui donna son nom : celle qui pénétra dans la forêt Hercinie, s'appella Bohémane, & la derniere qui occupa les côtes méridionales de la mer Baltique, se nomma Polonaise. Les auteurs anciens n'ont pas manqué

de rechercher ſcrupuleuſement la véritable étymologie de ce nom : la plus commune opinion eſt que *Pole*, ſignifiant en Eſclavon une plaine, on en a fait le nom du païs qui eſt effectivement preſque partout une plaine unie, entrecoupée d'étangs & de marais, & où l'on ne trouve que quelques médiocres collines.



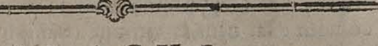
LECK I,

DUC DE POLOGNE.

550

A TRAVERS les ténébres qui obſcurciſſent la véritable origine de la nation Polonaiſe, on diſtingue Leck, qui eſt regardé comme le premier chef ou duc de ce Peuple célébre. Leck, diſent quelques Auteurs, était frere de Czech, premier Duc de Bohême. Il tenta de civiliſer les Sarmates, & de fixer dans un lieu cette nation, juſqu'alors errante. Pour cet effet, il voulut ſe bâtir un château, ou plutôt un abri compoſé d'arbres poſés ſans art, les uns ſur les autres. Comme on applaniſſait le terrein pour conſtruire ce nouveau bâtiment, les ouvriers trouverent un nid d'aigle, qui, en langue Polonaiſe, nommé *Gniazdo*, fit donner le nom de Gneſne à cet amas de cabanes qui s'éleva bientôt après autour du château. Tels ſont les faibles commencemens de Gneſne, & c'eſt pour conſerver la mémoire de cet événement que l'aigle a paſſé dans les enſeignes Polonaiſes.





CRACUS,

DUC DE POLOGNE.

700

Les descendans de Leck I régnérent environ un siécle sur les Polonais : ensuite, la nation s'ennuyant d'obéir à un seul chef, se mit sous la conduite de douze Palatins, ou Woiewodes (*a*) ; mais bientôt lassée de ce Gouvernement, qui avait substitué douze tyrans à un seul chef, elle proclama duc Cracus, un des Woiewodes déposés. On le regarde comme le fondateur de la ville de Cracovie, & l'on montre encore le lieu où il fut enterré, qui est une élévation de terre, au-delà de la Vistule.

On dit de Cracus qu'il fit bâtir un château sur la cime d'un rocher, nommé Vanel : que le creux de ce rocher était habité par un énorme dragon qui dévorait les troupeaux & les hommes : que les habitans, pour se sauver de ses ravages, avaient coutume de traîner devant sa caverne des bœufs & des chevaux, & que le nouveau duc fit remplir une peau de veau de soufre, de salpêtre & de poix, qui ayant été dévorée par ce cruel monstre, l'obligea de se précipiter dans la Vistule pour chercher un soulagement au feu qui lui dévoroit les entrailles. Telles sont les fables dont les premiers historiens ont prétendu orner l'origine des nations & des villes.

(*a*) C'étaient proprement des généraux d'armée : leur nom le marque assez ; *woina*, en langue Esclavonne, signifie *guerre* ; & *wodz*, un *chef*, ou un *conducteur*.

LECK II,

DUC DE POLOGNE.

748

LECK II, fils de Cracus, ne parvint à la ſouveraineté que par la mort de ſon frere aîné, qu'il aſſaſſina dans le fond d'une forêt; mais ſon crime ayant bientôt été découvert, les Polonais le dépoſérent & le bannirent du Royaume. Cette aventure a beaucoup de reſſemblance avec le meurtre de Rémus, qui périt ſous les coups de Romulus, ſon frere, & qui ſouilla la gloire des premiers Romains.

VANDA,

DUCHESSE DE POLOGNE.

750

LA vénération que les Polonais conſervaient pour Cracus, leur ancien duc, les engagea à placer ſur le thrône ſa fille Vanda. Cette princeſſe, ſi l'on en croit les auteurs Polonais, était d'une grande beauté, d'une vertu irreprochable, & d'un courage au-deſſus de toute expreſſion, mais fiére, ambitieuſe & incapable de céder à la prudence ou à la politique, pour peu que ſon autorité parût compromiſe. Un prince Allemand, nommé Ritiger, était devenu éperduement amoureux de Vanda, qui ne reçut qu'avec mépris l'offre qu'il lui fit de ſon cœur & de ſa main. Ritiger au déſeſpoir déclare la guerre à la Pologne; il aſſemble une armée, & la conduit ſur la

frontiere ; obſervant ſur-tout de ménager les terres de ſes nouveaux ennemis. Il veut par ſa conduite ſe montrer en amant outragé, & qui n'a pas mérité de l'être. Vanda s'avance à la tête de ſes troupes. Les deux armées ſont en préſence : les ſoldats déja s'ébranlent, & vont porter des coups mortels. Ritiger arrête leurs bras. Il tente un nouvel effort : il députe à Vanda, & lui renouvelle ſes propoſitions. L'orgueilleuſe princeſſe jure publiquement qu'elle ne ſera jamais aſſez lâche pour partager ſon thrône avec un mortel. Cette réponſe rendue à Ritiger, en préſence des ſiens, ſouléve contre lui les officiers & les ſoldats : « Si nous perdons la bataille, » diſent-ils, notre général perd l'honneur & l'objet » de ſon amour ; ſi nous remportons la victoire, Vanda » ne lui pardonnera jamais ſa défaite : pourquoi faut-» il que deux nations amies s'égorgent pour ce léger in-» térêt » ? Ils refuſent unanimement de combattre. Ritiger furieux, ſe tue dans un mouvement de rage ; & Vanda, de retour en Pologne, ſe précipite, dit-on, dans la Viſtule, de crainte que ſa beauté n'excite encore quelque prince téméraire à venir troubler la paix de ſes ſujets pour obtenir ſa main.

751

Après la mort de Vanda, comme il ne reſtait aucun rejetton du ſang de Cracus, la nation Polonaiſe ſe mit ſous la conduite de douze chefs ou Palatins, qui bientôt devinrent douze tyrans, occupés cruellement à abuſer de l'autorité qui leur était confiée, ſous prétexte de la maintenir. Les troubles qui ſurvinrent, firent croire aux Hongrois que l'inſtant ſe trouvait favorable pour attaquer la Pologne. Ils entrent dans le royaume, & y commettent des cruautés dignes de ces tems barbares. Les Polonais, ſurpris, s'aſſemblent à la hâte. Ils ne vont point repouſſer un ennemi ébloui de la réuſſite de ſes premieres courſes ; ils courent tendre le col à des

bourreaux, & ſubir le joug de l'eſclavage. Un ſeul homme ſans nom, ſans crédit, nommé Przémyſlas, oſe tenter de ſauver ſa patrie. Pendant l'obſcurité de la nuit, il fait placer ſur une hauteur, vis-à-vis du camp Hongrois, des branches d'arbres (*b*), qui rangées par files, repréſentent des ſoldats armés de lances & de boucliers. A la pointe du jour, l'ennemi apperçoit ce nouveau ſpectacle: il envoye un détachement pour s'aſſurer de la force de ce prétendu corps de troupes; mais à meſure que les ſoldats avancent, le camp fictif diſparaît, & ſemble ſe retirer dans la forêt qu'il a à dos. Les Hongrois prennent ce changement de ſcène pour une fuite. Ils ſe précipitent en déſordre dans le bois. C'eſt où les attendait Przémyſlas; il y avait fait cacher tous les Polonais. Ils tombent avec fureur ſur l'ennemi, & aucun n'échappe à leurs coups. Le brave Polonais fait auſſi-tôt prendre à ſes ſoldats les habits & les armes des Hongrois; il deſcend avec eux dans la plaine. Entrés par divers chemins dans le camp des ennemis, ils en font un maſſacre affreux; le reſte fuit & va porter la terreur juſqu'aux extrémités de la Hongrie.

(*b*) On trouve dans pluſieurs hiſtoriens que Przémyſlas fit frotter de fiel & de litarge ces branches d'arbres, afin qu'expoſées aux premiers rayons du ſoleil, elles paruſſent plus éclatantes aux yeux des Hongrois; mais ce rapport doit être une fable mal conçue; car il eſt certain que dans ces temps éloignés, les Polonais ne connaiſſaient point l'uſage de l'or & de l'argent.



PRZÉMYSLAS ou LESZKO I, DUC DE POLOGNE.

760

Przémyslas avait ſauvé l'Etat, il en reçut la récompenſe : le peuple jugea que celui qui avait eû aſſez de courage pour être ſon libérateur, lorſque tout ſemblait déſeſpéré, aurait aſſez de force, de prudence & de juſtice pour le gouverner dans un tems plus heureux, & il fut unanimement proclamé duc de Pologne. Ce prince répondit à l'attente de ſes ſujets, ils furent heureux ſous ſon regne.



LESZKO II, DUC DE POLOGNE.

804

La mort de Przémyſlas replongea le royaume dans l'anarchie : les Palatins prétendaient reprendre les rênes du gouvernement ; mais chacun d'eux briguait en particulier le ſouverain pouvoir, & la nation n'oſait prononcer entre ces douze candidats. Dans cette extrémité, le peuple s'aſſemble & remet au ſort le ſoin de lui nommer un maître. On ordonne une courſe (c) de

(c) L'antiquité nous offre des exemples fameux de ces ſortes de courſes : les faſtes de la Gréce en ſont remplis. L'Elide fut ainſi diſputée par les enfans d'Endymion qui s'était emparé de ce Royaume : Ænomaus, vaincu à la courſe par Pélops, perdit la belle Hippodamie

chevaux dans une plaine ſur les bords du Pradnik, & l'on convient que celui qui arrivera le premier au but propoſé, acquerra le droit de monter ſur le thrône.

Entre les concurrens qui ſe préſentérent pour diſputer le prix, un nommé Leſzek joignit l'artifice à l'audace. Il ſeme de clous pointus, recouverts de ſable, la lice où les prétendans doivent courir, & ſe ménage une route sûre, qui n'eſt connue que de lui: ſon cheval, contre l'uſages eſt ferré, & pour prévenir tout accident, ſes fers ſont épais & entiers; mais ſa fraude ne peut être cachée: deux jeunes gens l'éventent; l'un trop timide n'oſe la révéler, l'autre plus hardi conçoit le deſſein d'en profiter.

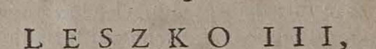
On part; Leſzek laiſſe loin derriere lui tous ſes rivaux; le ſeul jeune homme, quelquefois le devance, ſouvent court avec lui d'une rapidité égale, mais preſque toujours le ſuit de près. Leſzek, indigné, redouble ſes efforts; il va toucher la borne qui lui adjuge la couronne, lorſque le jeune homme déclare à haute voix la trahiſon de ſon concurrent. Le peuple veut s'aſſurer de la vérité de cette imputation odieuſe: il la reconnaît, ſe jette ſur le coupable, le met en piéces, & ſans délibérer, appelle l'accuſateur au gouvernement de l'Etat: il prit le nom de Leſzko II.

& le royaume de Piſe; & le roi Antée, ſouverain d'Itaſe en Lybie, offrit ſes Etats & ſa fille Barcé à celui des amans de cette princeſſe qui remporteroit le prix à la courſe. Ces traits fameux pouvaient être connus des Polonais, qui regardaient comme le premier mérite dans un prince l'agilité & la force du corps. Ils avaient d'ailleurs hérité de leurs ancêtres les Sarmates, une adreſſe ſinguliere à bien manier un cheval, & l'on ſait que dans cet art les Sarmates ont été les maîtres des autres peuples. Cet exercice, encore dans ſon enfance pendant la guerre de Troie, paſſa enſuite chez les nations ſeptentrionales.



804

Quoique Leſzko II fût privé des avantages que donne communément une naiſſance diſtinguée, il apporta ſur le thrône des vertus & des talens, une ſimplicité reſpectable, & le ſouvenir continuel de la baſſeſſe de ſon premier état. On prétend que ce prince conſerva toujours ſes anciens habits, & ſe les faiſait ſouvent préſenter, afin de ſe rappeller ſans ceſſe que, né au milieu de la plus vile portion du peuple, tous ſes ſujets étaient ſes freres, & qu'il devait travailler à les rendre heureux. La nation Polonaiſe aima Lesko II, les ennemis de l'Etat le redoutérent, & ſes voiſins ne purent lui refuſer leur eſtime.



LESZKO III,

DUC DE POLOGNE.

810

LESZKO III hérita des vertus de ſon pere, & lui ſuccéda ſans trouble. On ſait peu de choſes de ce Prince ; on apperçoit ſeulement dans l'hiſtoire qu'il ſe joignit long-tems aux ennemis de Charlemagne ; mais que ne pouvant réſiſter à la puiſſance de ce conquérant, il lui demanda ſon amitié, & lui donna des ſecours dans les guerres que la France entreprit pour ſoumettre quelques peuples de l'Allemagne. On reproche à Leszko III ſon incontinence. D'un grand nombre de concubines, il eut vingt fils, à qui il donna des terres, qu'ils tinrent en fief de Popiel, ſon fils légitime, qui monta ſur le thrône après lui.

POPIEL I,

DUC DE POLOGNE.

815.

Les annales Polonaiſes font un affreux portrait de Popiel I : elles le peignent comme un prince plongé dans la plus vile débauche, ſombre, défiant, ombrageux, déteſtant les hommes, & ayant horreur de lui-même. C'eſt Popiel qui tranſporta le ſiége de la monarchie de Cracovie à Gneſne, & qui bientôt le transféra au milieu du lac de Guplo, par une inconſtance qui prenait ſa ſource dans une invincible oiſiveté, dans la ſatiété de tous les plaiſirs, & dans la haîne qu'il ſavait que les peuples avaient pour lui.

POPIEL II,

DUC DE POLOGNE.

830

Popiel I avait été un ſouverain faible, ſon fils Popiel II fut un monſtre de cruauté. Ses oncles, ſous la tutelle deſquels il s'était vû pendant quelques années, lui parurent autant de concurrens prêts à le détrhôner : ſon épouſe, auſſi méchante que lui, mais plus ambitieuſe, oſa lui propoſer d'affermir la couronne ſur ſa tête par un crime inoui. Popiel II ne ſe refuſe point à ce conſeil pernicieux : il feint une maladie dangereuſe, il mande ſes oncles, & ſous prétexte de leur faire ſes derniers adieux, il les invite à boire dans une coupe empoiſon-

née. Ce poiſon fit ſur le champ ſon effet, les Princes moururent dans la même journée; mais, peu de tems après, Popiel, ſa femme & ſes enfans périrent de la façon la plus extraordinaire (*d*).



PIAST,

DUC DE POLOGNE.

842

LA mort de Popiel II laiſſa la Pologne dans le trouble & la confuſion. Son pere y avait ſemé tous les vices, ils germérent ſous le regne du fils, & ſa mort en offrit l'abondante & déteſtable moiſſon. D'un côté, les diviſions inteſtines invitaient les voiſins jaloux à venir dévaſter le royaume, ils s'y préparaient déjà : de l'autre, l'ambition de gouverner formait mille brigues, & menaçait l'Etat d'une guerre civile, plus redoutable cent fois que les guerres étrangères. Les meurtres, les trahiſons,

(*d*) Devrait-on maintenant être dans le cas de réfuter les fables des anciens hiſtoriens ? Il le faut cependant ; puiſque les auteurs modernes ne ceſſent ſervilement de les copier : les uns & les autres prétendent que Popiel II ayant refuſé la ſépulture aux corps de ſes oncles, il s'y engendra une prodigieuſe quantité de rats qui pourſuivirent Popiel & ſa famille, & les rongérent juſqu'aux os, malgré tout ce qu'ils purent faire pour ſe garantir de ce fléau. On raconte pareille choſe d'Hatton XXXII, archevêque de Mayence, qui fut auſſi mangé par des rats, en punition de ce qu'il avait inhumainement fait brûler quantité de pauvres dans une grange : on oſe même montrer une iſle du Rhin, près de Bingen, où cette expédition s'eſt faite. On en dit autant de Wilalerolf, évêque de Straſbourg, pour avoir uſurpé le bien d'un monaſtère de religieuſes. Tous ces traits fabuleux devraient bien être proſcrits.

la débauche effrénée ajoûtaient encore aux calamités publiques. Le peuple prit alors les armes, il refusa de se soumettre à l'autorité des Palatins, qui prétendaient se partager le gouvernement, & déclara qu'il n'obéirait qu'à un seul chef, élu par des suffrages unanimes. Dans ce tems la nation était assemblée à Kruswick : un nommé Piast (*e*), habitant de cette ville, s'appercevant que la disette commençait à s'y faire sentir, ouvrit ses magazins, & nourrit pendant quelques jours cette multitude que l'ambition, la politique ou la curiosité y avaient attirée. Cette apparence d'humanité & de désintéressement fixa tous les yeux sur Piast; les concurrens au thrône ne pouvant réunir les suffrages, tous en particulier aimérent mieux couronner un habitant inférieur à eux, que de se voir contraints d'obéir à leur égal. Piast fut proclamé, le peuple applaudit à ce choix, & se flatta qu'un compatriote, qui les avait généreusement nourris dans la disette, les gouvernerait dans l'abondance pendant son regne. Il ne se trompa pas, Piast fut un grand & sage prince; il rétablit la tranquillité dans l'Etat, réprima les vexations, fit aimer la justice, & par une douceur mêlée de fermeté, sut assujettir tous les Ordres du royaume à une subordination utile & raisonnable. Nous ne rapporterons pas toutes les fables dont les auteurs Polonais ornent cet événement (*f*).

(*e*) C'est depuis ce prince qu'on nomme Piastes tous les nationaux qui aspirent à la Couronne. Sa race n'a fini qu'en 1675, par la mort de Georges Wilhem, duc de Lignitz & de Brieg.

(*f*) Ils supposent deux anges ou deux saints qui viennent demander l'hospitalité dans la maison de Piast, après avoir été refusés chez tous les seigneurs : ils disent qu'en reconnoissance de la bonne réception de cet habitant de Kruswick, ils lui promirent la couronne; ils ajoûtent que pendant la disette des vivres & de

ZIÉMOVIT,

DUC DE POLOGNE.

861

PIAST mourut regretté, avec la réputation d'un grand prince, d'un bon politique, & d'un monarque citoyen. Il laiſſa ſur le thrône ſon fils Ziémovit, dont les vertus & le courage tempérérent un peu la douleur de la perte que la nation venait d'eſſuyer. Avant ce duc, les Polonais ne connaiſſaient aucunes loix, aucune ſubordination dans la guerre : ils s'aſſemblaient tumultuairement, ils marchaient à l'ennemi, ils l'attaquaient : s'ils étaient repouſſés, ils prenaient la fuite pour revenir bientôt ſe ſauver encore avec la même précipitation, & continuer de ſemblables chocs, juſqu'à ce qu'ils euſſent arraché la victoire, ou que leur défaite fût entiére. Ziémovit régla leurs attaques ; il leur apprit à ſoutenir les premiers efforts de l'ennemi, à miner ſes forces en lui réſiſtant ; enfin, à ſe rompre à propos, à ſe rallier de même, à profiter d'une victoire, & ſur-tout à ſe préparer des reſſources après la défaite.

---

la boiſſon, une petite cruche d'hydromel ſervit à déſaltérer la multitude aſſemblée, ſans qu'elle parût ſe vuider, ce qui fit regarder Piaſt, à qui elle appartenoit, comme un homme divin ; (dans ce temps les Polonais étaient payens). Ce qui ſeul mérite d'être remarqué dans cet endroit, c'eſt qu'on y dit que, lorſque les anges arrivérent chez Piaſt, il venoit d'impoſer un nom à ſon fils, de lui couper les cheveux pour la premiere fois, & qu'il célébrait cet événement par un grand feſtin, ſelon l'uſage de ce temps. La coutume des Polonais de ſe couper les cheveux eſt donc de la plus haute antiquité, puiſque dèſlors ce jour était ſolemniſé par des fêtes & des réjouiſſances.



LESZKO IV,

DUC DE POLOGNE.

892

L'HISTOIRE repréſente ce jeune prince comme indigne de régner par ſa faibleſſe, ſa pareſſe & ſa lâcheté. Il eût été dans la ſociété civile un particulier inconnu ou indifférent : ſur le thrône, il fut un maître dangereux pour l'Etat, & qui ne ſut ni connaître, ni récompenſer les vertus, ni haïr, ni punir les vices.

ZIÉMOMISLAS,

DUC DE POLOGNE.

913

ZIÉMOMISLAS, fils de Leſzko IV, régna après lui, & la Pologne ne fut pas plus heureuſe. Ce Prince indolent s'endormit ſur le thrône, & ſon ſommeil dura juſqu'à ſa mort. Ce qui le tire de l'oubli, c'eſt d'avoir été le pere de Miéciſlaw. Miéciſlaw, diſent les écrivains Polonais, était né aveugle. Lorſqu'à ſept ans, ſelon l'uſage, ſon pere fit la cérémonie de lui couper les cheveux, ce jeune prince recouvra la vue, ce qui étonna toute la cour. Les devins furent conſultés, & ils répondirent que ce miracle annonçait que Miéciſlaw ſerait la lumiere de la Pologne.



MIECISLAW I,

PREMIER PRINCE CHRÉTIEN, ET DUC DE POLOGNE.

964 & 965

C'EST Miécislaw I qui conçut le hardi dessein d'élever en Pologne la religion chrétienne sur les ruines de l'idolâtrie. Il y fut engagé par son épouse la princesse Dambrowcka (*g*) fille de Boleslas, duc de Bohême, qui n'accepta sa main qu'à condition qu'il abjurerait ses faux dieux. (*h*)

(*g*) Cette princesse fut conduite en Pologne par Philippe Perfztyn, un des ancêtres du roi Stanislas Lesczczynski, dont la maison, originaire de Moravie, était établie en Bohême & y occupait les premieres dignités.

(*h*) Les Polonais, comme les autres peuples de la terre, furent plongés dans la plus ténébreuse idolâtrie. Ils adorérent Jupiter sous le nom de *Jassem*, Mars sous celui de *Liada*, ou *Ladon*, & Vénus sous celui de *Dzidzielia*. Pluton, sous le nom de *Niam*, avait un temple fameux à Gnesne, & c'était le principal du pays. Diane était appellée *Dziewanna*, & Cérès *Marzanna*. Castor & Pollux étaient aussi en grande vénération, ils se nommaient *Lel* & *Polel*. Aujourd'hui même encore les Polonais ont retenu ces deux noms; ils les prononcent à haute voix, & semblent invoquer Castor & Pollux comme les dieux de la joie. Dans les mois de Mars & de Juin la nation formait des assemblées, nommées *Stado*, c'est-à-dire troupe, où, au milieu des jeux & des danses, on poussait les plaisirs jusqu'à la débauche. En Lithuanie & en Russie, les païsans s'assemblent à certains jours marqués, & dans les branles qu'ils éxécutent entre garçons & filles, avec des battemens de mains continuels, l'air retentit du nom de *Ladon*, qui était, à ce qu'on croit, leur invocation au Dieu Mars, lorsqu'ils allaient à la guerre. En Silésie, province voisine de la Pologne, le peuple s'assemble encore dans les villages le dix-sept de Mars, jour auquel l'idolâtrie

Miécislaw se fit baptiser, il répudia sept femmes qu'il avait épousées, & ordonna qu'à un jour marqué ses sujets briseraient toutes les idoles (*i*) : c'est à ce jour fameux qu'on peut rapporter l'établissement du christianisme dans toute l'étendue de la Pologne.

966

La religion chrétienne s'établit avec succès dans la Pologne. Le pape Jean XIII érige Gnesne & Cracovie en Archevêchés, & Miécislaw dote richement ces nouvelles Eglises. Cependant on ne peut assez admirer avec quelle soumission les Polonais embrassérent le christianisme, malgré les loix sévères qui furent promulguées pour s'assurer qu'ils ne retourneraient pas à l'idolâtrie. On ne peut, sans offenser la délicatesse des lecteurs, détailler les peines auxquelles étaient condamnés les adultères & les fornicateurs, & cette sévérité était antérieure à l'établissement de la religion : on en a une preuve dans le supplice qu'on faisait souffrir aux femmes infidelles. Un auteur contemporain dit que, lorsque les Polonais étaient convaincus d'avoir mangé de la viande dans le carême, on leur arrachait les dents.

---

fut abolie en Pologne ; il forme la figure d'une femme, il la promene jusqu'à un pont, & la jette ensuite dans la riviere avec des imprécations.

(*i*) Les Polonais ne bornérent pas leur idolâtrie aux Jupiter, aux Mars, aux Vénus, &c. Ils divinisérent jusqu'au temps calme & serein, auquel ils donnérent le nom de *Pagoda*. L'air sombre & nébuleux était appellé *Pochvist*. Ils s'étaient aussi formé une autre divinité, dont toute l'occupation était de présider à la vie des hommes : cette Déesse s'appellait *Ziwie*, & elle était dans la plus grande vénération.

967

La coutume de tirer ſon ſabre du fourreau, lorſque le prêtre dit l'évangile, s'établit dans ce tems, pour témoigner, diſent les Polonais, qu'ils ſont toujours prêts de défendre la vérité de la religion, au prix de leur ſang. Cet uſage a été long-tems en vigueur, & même aujourd'hui il ſe trouve encore d'anciens Polonais qui l'obſervent conſtamment.

967

La cour de Rome érige la Hongrie en royaume: Miéciſlaw demande la même faveur pour ſes Etats, & ne peut l'obtenir. Le pape donne pour raiſon de ſon refus la ſituation encore chancelante du chriſtianiſme en Pologne.

968

Deux princes Saxons déclarent la guerre à Miéciſlaw: ce prince va au devant de ces nouveaux ennemis; il les rencontre dans un endroit nommé Vidin, il leur livre bataille, & la victoire qu'il remporte eſt ſi complette, que les deux chefs ſont preſque les ſeuls qui échappent au carnage. L'empereur Othon I ſe rend médiateur de ce différend, dont on ignore la cauſe; il ordonne (*k*) aux deux partis de mettre bas les armes, & promet de les raccommoder à ſon retour d'Italie.

(*k*) On doit inférer de-là que la Pologne était alors ſous la dépendance des empereurs. Quelques auteurs prétendent que Miéciſlaw payait tribut à Othon pour toutes les terres qu'il poſſédait juſqu'à la riviere de Warta.

999

Miécislaw eut plusieurs guerres à soutenir contre les Bohêmes, malgré l'amitié qui aurait dû les attacher aux Polonais, puisque l'un & l'autre peuple avait vraisemblablement la même origine (*l*) : ces guerres firent souvent le malheur de cette partie de la Pologne, appellée la Silésie, qui, frontiére des deux Etats, devint le théâtre des plus sanglans combats. Miécislaw, couvert de gloire, mourut regretté de ses sujets, après un long régne, dont il avait employé tous les momens à faire du bien.



BOLESLAS CHROBRI (*m*),

DUC DE POLOGNE.

1000

Ziémovit avait discipliné les Polonais; Miécislaw les avait éclairés des lumières de l'Evangile; Boleslas, son fils, monté sur le thrône dans un âge mur, en fit des citoyens & des patriotes.

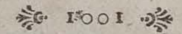
1001

Les premiers commencemens du regne de Boleslas

(*l*) Les plus anciennes chroniques sont d'accord que Leck, premier duc de Pologne, était frere de Czech, premier duc de Bohême.

(*m*) Ce sont les Russes qui, après la perte d'une bataille, donnérent à Boleslas le nom de *Chrobri*, mot qui signifie dans leur langue un homme fougueux, & dont il est dangereux de provoquer la colère.

furent si brillans, qu'ils inspirérent de l'inquiétude à l'empereur Othon III. Sous prétexte de visiter le tombeau de S. Adalbert (*n*), il se rendit à Gnesne, où le duc de Pologne le reçut avec la plus grande magnificence. Cette réception flatta tellement l'empereur, que pour en marquer sa reconnoissance à Boleslas, il lui accorda le titre de roi, l'exemptant à perpétuité de tout hommage & de tout tribut envers l'Empire, & que lui-même, pendant le sacre, lui posa sa couronne sur la tête. Pour achever de cimenter la bonne intelligence, Othon fit épouser à Boleslas la princesse Richsa, fille d'Erenfroy (*o*), comte palatin du Rhin.



Boleslas rendit cette année une ordonnance qui pres-

(*n*) S. Adalbert était évêque de Prague; sa piété l'avait engagé à aller annoncer l'évangile aux Prussiens encore idolâtres, & il avait reçu la couronne du martyre dans le voisinage de la ville de Dantzic. Boleslas fit transporter le corps de ce saint prélat dans la ville de Gnesne où il opéra beaucoup de miracles, & est encore exposé à la vénération des fidéles.

(*o*) Erenfroy avait épousé la sœur de l'empereur Othon III, & ce qu'on raconte de ce mariage est assez singulier : on dit qu'Erenfroy, jouant aux échecs avec l'empereur, ces deux princes convinrent que celui qui le premier gagnerait trois parties pourrait exiger de son adversaire une des plus précieuses choses qu'il aurait en son pouvoir; & qu'Erenfroy ayant été le vainqueur, demanda à Othon sa sœur Mathilde en mariage. L'empereur, fidele à sa parole, malgré le sentiment de ses courtisans, qui prétendaient que tout ceci n'étoit qu'un jeu, toucha dans la main du comte & lui promit de remplir les conditions du traité. Erenfroy court à l'abbaye d'Essen en Westphalie; il fiance Mathilde, malgré l'abbesse de Quedlimbourg sa tante; il la conduit à sa résidence de Brunwiller & il l'épouse. Cette princesse lui donna trois fils & sept filles, dont l'aînée était Richsa, qui devint, comme on voit, la premiere reine de Pologne.

crivait, avant les batailles, de chanter une hymne qui commence par ces mots, BOGA RODZICA DZIEWICA : c'eſt la plus ancienne des loix de Pologne, qui ſoit connue.

1005

Le duc de Bohême avait deux fois attaqué la Pologne, & y avait tout mis à feu & à ſang. Boleſlas entre en Bohême avec une armée, il aſſiége le duc & ſon fils dans le château de Wiſſenrad, il les oblige de ſe rendre ; le duc a les yeux crevés. La Bohême reſte unie au royaume de Pologne, ainſi que la Moravie, déja conquiſe, juſqu'au moment que Boleſlas a la générosité de rendre ces provinces à Ulric, ſecond fils du duc de Bohême, mais à condition qu'il deviendra tributaire de la couronne de Pologne.

1006

L'empereur Henri II, aidé des forces de l'Empire, veut attaquer les Polonais : il s'avance vers la Sprehe, dans le deſſein de paſſer cette riviere. Boleſlas l'attend de l'autre côté, couvert par d'épais taillis. Chaque détachement qui franchit le guet, eſt enveloppé & maſſacré par les Polonais. Henri, au déſeſpoir, renonce à ſon entrepriſe ; il ſe retire & va paſſer cette riviere dans un endroit moins dangereux. Entré en Siléſie, il pouſſe devant lui l'armée de Boleſlas, qui ne trouvant d'autre ſûreté que la fuite, va ſe réfugier juſqu'auprès de Poſnanie. Les Impériaux haraſſés, & craignant toujours de tomber dans des embuſcades, murmurent & menacent de ſe retirer. Alors le fugitif Boleſlas parle de paix. L'archevêque de Magdebourg en eſt le médiateur. Les articles portent que le roi de Pologne rendra la Luſace & la ville de Bautzen, & qu'il renoncera à ſes prétentions ſur la Bohême.

1008

Boleſlas fait une guerre ſanglante aux Ruſſes. Il tente de paſſer le Bog ; mais l'armée ennemie occupait les bords de cette riviere, & les Polonais répugnaient à ſe jetter dans le guet. Boleſlas s'y précipite & le paſſe à la nâge, malgré les traits dont on cherche à l'accabler. Ses ſoldats, étonnés de cette témérité, le ſuivent : il fond ſur les Ruſſes, & les met en déſordre au premier choc : ils ſe rallient ; mais plus la victoire eſt diſputée, plus les Polonais montrent de courage : ils vendent cher leur vie au vainqueur qui les pourſuit avec acharnement, met le pays à contribution, fait le ſiége de la fameuſe ville de Kiovie, & s'en rend maître, ainſi que du tréſor des ducs de Ruſſie.

1009

Cette année, Boleſlas fût forcé d'abandonner toutes ſes conquêtes en Ruſſie. Ses ſoldats maſſacrés dans les campagnes, aſſaſſinés au milieu de Kiovie, obligent ce prince de raſſembler les faibles reſtes de ſes troupes. Il fuit du côté du Bog. Son avant-garde & une partie du centre de l'armée avaient déja paſſé la riviere, lorſque les Ruſſes ſe montrent ; ils attaquent l'arriere-garde. Le plus affreux combat s'engage ; Boleſlas eſt par-tout, le nombre ne l'épouvante pas : il eſt repouſſé, il revient à la charge : ſes ſoldats plient, il les ſoutient : ſon épée fait couler des ruiſſeaux de ſang : le Ruſſe ne peut plus ſoutenir ſes efforts, il ſe laiſſe entamer. Les uns ſe précipitent dans le fleuve, & ils y trouvent la mort ; le plus grand nombre met bas les armes, & implore la généroſité du vainqueur ; le reſte s'enfonce dans les bois. C'eſt après cette victoire que les Ruſſes donnérent à Boleſlas le ſurnom de Chrobri.

1012

L'empereur ne voyait qu'avec chagrin une partie de la Saxe entre les mains de Boleſlas. Il marche en Siléſie avec des forces redoutables, & tente de s'emparer de Glogaw. Le roi de Pologne s'était jetté dans cette ville, contre l'avis de ſon armée, qui regardait cette action comme une lâcheté, & qui aurait voulu marcher à l'ennemi. Boleſlas, qui attendait des renforts, défendit ſous peine de la vie à ſes ſoldats de ſortir de Glogaw. « Ne » bravons point les Impériaux, leur dit-il; c'eſt aſſez de » leur préſomptueux orgueil pour les perdre. Il ſuffit » pour les vaincre d'avoir le courage de leur réſiſter ». Le ſuccès couronna ſa prudence. L'empereur, fatigué par les continuelles ſorties des Polonais, qui, chaque jour, comblaient ſes travaux, renonça à ſon projet, & licentia ſon armée.

1013

Cette année nous montre Boleſlas vainqueur en Saxe, reculant les bornes de ſon royaume juſqu'au confluent de l'Elbe & de la Sala, & faiſant poſer trois colonnes dans cet endroit, pour ſervir de monument à ſa gloire (*p*).

1015

Boleſlas voulait tirer raiſon des inſultes qu'il croyait

(*p*) Comment accorder ces colonnes avec un traité reconnu authentique par les auteurs Allemands & les Polonais, qui porte que Boleſlas ſe rend vaſſal de l'Empire & promet d'accompagner l'empereur en Italie? Selon les Polonais, Boleſlas fut fait chevalier: ſelon les Allemands, il prêta hommage-lige, & rendit à l'empereur des ſervices palatins (ſervices de cour). Ne pourrait-on pas accorder ces deux opinions, en diſant que Boleſlas reçut à titre de

avoir reçues de l'empereur. Il envoie ſon fils Miéciſlaw au duc de Bohême, pour l'engager à ſe joindre à lui. Le duc trahit ſon ami & ſon allié : il livre (*q*) Miéciſlaw à l'empereur, & fait maſſacrer preſque tous les ſeigneurs de ſa ſuite. Boleſlas demande ſon fils à l'empereur, qui refuſe de le lui renvoyer; mais Géron, archevêque de Magdebourg, opine à relâcher ce priſonnier, autant par politique que par humanité : « en ſe prêtant aux deſirs » d'un pere tendre, diſait ce prélat, on aurait déſarmé » un dangereux ennemi; mais le retardement a aigri Bo- » leſlas ; il n'attribuera qu'à nos craintes, ce qu'il n'au- » rait dû ne devoir qu'à nos égards ; auſſi, ne nous reſ- » te-t-il plus, en lui redonnant ſon fils, qu'à l'obliger » par un traité de nous accorder la paix, & qu'à lui » demander même des ôtages qui puiſſent nous répon- » dre qu'il ne cherchera point à ſe venger de nos » refus ». Ce ſage conſeil prouve combien Boleſlas était redouté dans l'Empire. Il ne prévalut pas. On rendit Miéciſlaw ſans condition, & ce prince fut conduit en Pologne avec un cortége convenable à ſa dignité.

1018

Les Ruſſes prétendent réparer leurs défaites paſſées : leur duc Jaraſlaw tente une invaſion dans la Pologne. Les deux nations ſe rencontrent encore ſur les bords du Bog ; on en vient aux mains, & le courage expérimenté de Boleſlas l'emporte ſur la valeur opiniâtre & inconſidérée de Jaraſlaw. Cette victoire remet la Ruſſie ſous le joug de la Pologne, qui lui fait payer tribut.

---

fief une partie de la Luſace, & prêta hommage pour la Siléſie, qui était alors une mouvance de l'Empire ?

(*q*) On lit dans un auteur que le duc de Bohême, pour ſe venger de Boleſlas qui précédemment avait fait crever les yeux à ſon pere, ordonna qu'on rendît Miéciſlaw inhabile à avoir des enfans.

1024

On dit que cette année Boleslas prit le titre de roi : on en donne pour preuve son épitaphe. Quoi qu'il en soit, ce prince en eut le courage & les grandes qualités. Il mourut, regretté de ses sujets, & fut enterré dans la cathédrale de Posnanie.

MIECISLAW II,

ROI DE POLOGNE.

1025

Miécislaw II prend, comme son pere, lè titre de roi; il est couronné à Gnesne. Maitre d'un Etat déja puissant, & de peuples accoutumés à vaincre & à obéir, son indolente main laissa flotter au hazard les rènes du gouvernement. Il avait fait la guerre & ne fut jamais guerrier. Endormi dans les bras d'une épouse altière & voluptueuse, sa nonchalance causa plus de maux à la Pologne, que les vertus actives de son pere ne lui avaient procuré de gloire & de prospérité.

1026

Les Russes reprennent les armes : ils tombent sur les garnisons Polonaises ; une partie est massacrée, & l'autre est envoyée pour cultiver de nouveau les terres que Boleslas a dévastées. Cette révolte ne tire point Miécislaw de sa léthargie ; il faut qu'il entende les murmures de ses peuples : alors il assemble une armée, il se montre à l'ennemi ; & content de l'avoir fait fuir, il lui abandonne les pays dont il vient de se saisir.

1028

Prédiflas, fils du duc de Bohême, ennemi des Polonais, entre en Moravie, province alliée de Miécislaw, & les Moraves se joignent aux Bohêmes; le pays est bientôt délivré des garnisons Polonaises.

1029

Tant de désastres forcent Miécislaw à reprendre les armes. Il conduit ses troupes sur les confins de la Moravie, & après avoir incendié quelques maisons & fait quelques prisonniers, il rentre en Pologne, sans tenter aucuns efforts pour ressaisir les Etats qui viennent de se tirer de la dépendance de sa couronne. C'est pendant ces troubles que la reine Richsa (*r*) son épouse passe en Allemagne avec son fils Casimir.

1030

On a vu Bolessas conquérir une partie de la Saxe; cette année, les gouverneurs que ce conquérant y avait établis, s'érigent en souverains, avec les secours que leur prête l'empereur Conrad II. C'est de cette révolution que viennent, selon les auteurs Polonais, les ducs de Mecklenbourg & d'Altenbourg en Misnie, & ceux de Rugen dans la Poméranie.

(*r*) Il serait difficile de concilier les auteurs Polonais & les historiens Allemands touchant cette reine. Si l'on consulte les premiers, Richsa eut tous les vices : si l'on s'en rapporte aux Allemands, ce fut une sainte qui, par sa vie exemplaire, mérita la vénération des habitans de Cologne. Cette princesse était née en Allemagne, & il peut y avoir de la prévention dans leurs éloges; mais les Polonais avaient lieu de haïr leur maître, & il se peut aussi que leur haîne pour le roi se soit étendue jusques sur son épouse.

1032

Pressé par ses sujets, Miécislaw passe en Poméranie; & gagne une mémorable bataille sur ces peuples. Un prince Hongrois, nommé Béla, montre tant de courage pendant cette expédition, que le roi de Pologne lui accorde une de ses filles en mariage, lui donne le gouvernement de la province reconquise, & va achever son sommeil léthargique dans le palais de Cracovie.

1034

Miécislaw, usé par ses débauches, tombe dans une maladie de langueur; il devient ensuite furieux, & meurt après neuf années de regne.

INTERREGNE.

1034

RICHSA est déclarée régente du royaume, & tutrice du jeune Casimir son fils. Suivant les auteurs Polonais, la reine, pendant son administration, déploya toute la rudesse & l'âpreté de son caractère; les taxes furent augmentées, exigées avec sévérité, & l'impossibilité d'y satisfaire parut un crime insupportable. Les Polonais exclus des charges, furent remplacés par les Allemands. La nation murmura, fit des représentations inutiles. Les esprits s'aigrirent, les grands menacérent, & le peuple, toujours prêt à suivre l'étendard du conspirateur qui annonce la liberté & la fin de la misere publique, parut disposé à suivre qui éclaterait.

1036

Au milieu de cette fermentation, les Allemands ſentaient bien qu'ils allaient être les premieres victimes ſacrifiées à l'indignation des Polonais. Ils préparérent leur fuite, & preſſérent Richſa de mettre en sûreté ſa perſonne & celle de ſon fils Caſimir. La reine ſuivit leur conſeil & ſe retira auprès de l'empereur Conrad II, avec tous les tréſors dont elle put ſe ſaiſir. Elle ne garda pas ſon fils auprès d'elle : intéreſſée à mettre ſa vie à l'abri des embûches de ſes ennemis, elle l'envoya ſecrettement à Paris, pour puiſer dans cette ville déja célèbre, les vertus néceſſaires pour oublier la perte d'un thrône, ou capables de l'y faire remonter, ſi les circonſtances le permettaient.

1037

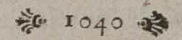
La fuite de Richſa & de ſon fils redouble les malheurs de la Pologne. Sous ſa régence, les loix avaient ſervi de voile aux concuſſions & aux rapines : après ſon départ, elles ſe taiſent tout-à-fait. L'homme puiſſant ne connaît plus de juge que ſon épée. Des tyrans s'élevent de tous côtés : ils déſolent la patrie, ils la déchirent, & au milieu de ſon ſein, ils affichent l'indépendance. Bientôt jaloux l'un de l'autre, ils ſe font la guerre. Les villes ſont détruites, les campagnes ravagées, les moiſſons incendiées, les égliſes profanées. La vertu ne trouve plus d'aſyle. Tout eſt brigand ou malheureux. Peu s'en fallut dans ce tems que la Pologne ne ſe replongeât dans les ténèbres de l'idolâtrie.

1038

Lorſqu'une nation ſe déchire par une guerre civile, elle réveille les guerres qu'elle a eues avec ſes voiſins.

Prédiſlas, duc de Bohême, entre en Siléſie, & ſe rend maître de Breſlaw; il pénétre en Pologne, & brûle Poſnanie & Gneſne.

Prédiſlas fit cette guerre en barbare; il n'épargna ni ſexe, ni âge; cependant il était dévot. Il demande aux citoyens de Gneſne le corps de S. Adalbert, dont il voulait faire le protecteur de ſes Etats. Sur le refus que lui en font les Polonais, il commande des ſoldats pour l'enlever; mais ces gens regardent l'action qu'on leur ordonne comme une profanation, & leur réſiſtance paſſe pour un miracle. Sévere, évêque de Prague, le croit auſſi, & l'attribue aux péchés de la nation. Il déſigne trois jours de prieres, pendant leſquels on jeûnera dans le camp pour obtenir de Dieu la force de ſe ſaiſir de cette relique. Mais les habitans de Gneſne employérent ce tems à cacher le corps de leur martyr, & en ſubſtituérent un autre. Prédiſlas le fit tranſporter en Bohême, où l'on eſt encore perſuadé de poſſéder le véritable corps du ſaint: mais cette prétendue dévotion n'empêcha pas les Bohêmes de piller la ville & de ruiner ſes égliſes. Tel fut le triſte fruit du jeûne indiqué, & de la fauſſe dévotion du barbare duc de Bohême, & tel était dans ce ſiécle l'abus qu'on faiſait de la religion & de ce qu'elle a de ſacré & de reſpectable.



La nation Polonaiſe ſemble revenir d'un long aſſoupiſſement: elle ne voit plus autour d'elle que des débris encore fumans. Elle compte ſes citoyens, & le peu qui lui en reſte ſont ſes tyrans, ſes voiſins ſont ſes ennemis; elle revient de ſes erreurs, & ſent qu'il lui faut un roi. Etienne Poboz, archevêque de Gneſne, & primat du royaume, indique une aſſemblée, il y propoſe de rappeller l'héritier de la couronne: « les loix, dit-il, & la » coutume le reclament, le thrône eſt à lui, & l'on ne » peut le lui refuſer ſans injuſtice. La nation eſt ſa tu-

» trice & sa mere. Doit-elle abandonner son pupille aux » hazards d'une vie obscure, indigne de sa naissance & » de son rang? Son infortune doit le rendre plus cher à » ses sujets : chacun d'eux doit la réparer par un accroissement de tendresse ; & il y a même lieu de présumer » que l'humiliation d'une vie privée lui a inspiré des » sentimens bien différens de ceux dont on craint qu'il » ne soit capable ».

On convint de rappeller Casimir.

1040

Les Polonais ignoraient la retraite que s'était choisi leur jeune roi ; ils s'adressérent à Richsa, qui, vainçue par leur importunité, découvrit qu'il était en France. Casimir y avait fait ses études, & étant passé de-là en Italie, S. Romuald lui avait persuadé d'être moine. De retour en France, ce jeune prince était entré dans l'abbaye de Cluni, où il avait pris l'habit de religieux, & reçu le diaconat.

Casimir fut bien surpris lorsque les ambassadeurs Polonais se présentérent à lui, & lui exposérent l'objet de leur mission. Il n'était plus libre, & en renonçant au monde, il s'était rendu inhabile à porter la couronne. Le Pape pouvoit seul rompre les engagemens du jeune religieux; il fallut avoir recours à lui. Benoît IX fit des difficultés, & ne se rendit enfin aux instances des Polonais, qu'à condition qu'ils paieraient chacun à perpétuité une certaine somme d'argent pour l'entretien d'une lampe dans l'église de S. Pierre : il voulut encore que la nation entiere s'obligeât à porter désormais les cheveux coupés en forme de couronne de moine, & qu'aux grandes fêtes, pendant la messe, les nobles portassent à leur cou une étole de lin. La seconde de ces conditions subsiste encore. (*f*)

(*f*) Quelques auteurs prétendent que la coutume de se raser la

CASIMIR I,

ROI DE POLOGNE.

1041

CASIMIR fut reçu dans ses Etats avec les démonstrations de la plus grande allégresse. Il s'occupa d'abord à faire cesser les troubles du royaume ; & pour empêcher la Russie de l'inquiéter, il fit demander au duc Jaraslaw sa sœur en mariage. Cette princesse était fille de Ulodimir le grand, & d'Anne, sœur de Basile & de Constantin, empereur d'Orient. Les Russes avaient besoin de la paix ; ils saisirent cette occasion d'en resserrer les nœuds avec les Polonais. Cette alliance avec une princesse du Rit grec, ne laissa pas de faire murmurer ; mais les clameurs cessérent lorsqu'avant la cérémonie du mariage on baptisa de nouveau la future reine, dans la crainte que les Russes, encore ignorans & grossiers, n'eussent omis quelque point essentiel dans celui qui lui avait été administré.

---

tête est plus ancienne chez les Polonais. Il est vrai qu'elle était en vigueur chez les Scythes, témoin ce passage de *Priscus* le rhéteur (*in exe. de legat.*) où il parle d'un seigneur Scythe : *capite in rotundum raso*. Cependant les plus anciennes chroniques Polonaises en fixent l'origine au tems de Casimir. Elles ajoûtent que ce prince dut toujours porter l'habit de l'ordre de S. Benoît, qu'il fut défendu aux Polonais de manger de la viande depuis le dimanche de la Septuagésime jusqu'à Pâques, & que le denier, appellé *le denier de S. Pierre*, qu'ils devaient payer par chaque famille tous les ans à la cour de Rome, portait l'empreinte de la tête de S. Jean-Baptiste. Ce tribut d'un denier pouvait être converti en deux mesures d'avoine.

1043

Pendant les troubles de l'interregne, divers ſeigneurs Polonais s'étaient formé des eſpéces de principautés ſouveraines dans le cœur du royaume. Un nommé Maſos ou Maſlaw, échanſon du feu roi, s'était emparé de tout le pays qui eſt entre la Viſtule, la Narew & le Bog : ce diſtrict porte encore ſon nom, & c'eſt lui qui forme aujourd'hui le palatinat de Mazovie. Ce Maſos vit arriver avec chagrin le roi Caſimir : il prétend ſe maintenir dans ſon uſurpation ; il ſe hâte de s'aſſurer des Pruſſiens, & de les conduire en Pologne : battus dans leur premiere tentative, ils tentent une ſeconde fois le ſort des armes ; mais défaits entierement, le peu qui échappe fuit dans ſes forêts. Maſos les y ſuit, dans le deſſein de les exciter à faire de nouveaux efforts, & les Pruſſiens, effrayés de leurs pertes qu'ils rejettent ſur les conſeils de Maſos, pour ſe venger, le font expirer à un gibet. De cé moment, la Mazovie rentre ſous la puiſſance Polonaiſe, & les Pruſſiens offrent de payer tribut.

1044

Caſimir & les Polonais furent vengés cette année des déprédations des Bohêmes dans le royaume. L'empereur Henri III tomba ſur Prédiſlas, avec une partie des forces de l'Empire, & força ce duc de rendre à la Pologne toutes les places qu'il avait uſurpées : il ſe ſoumit, & paya en outre pour les frais de la guerre cinquante marcs d'or & deux mille marcs d'argent.

1044

Le roi Caſimir, délivré des craintes que lui inſpiraient les ennemis de l'Etat au dehors, s'applique à faire fleurir la religion & les mœurs au dedans. Il fonde deux monaſtères,

monaſtères, celui de Tiniec ſur la Viſtule, & celui de Leubus ſur l'Oder en Siléſie. Il fait venir pour les deſſervir douze religieux de l'abbaye de Cluni, ſi féconde alors en perſonnages pieux & ſavants. Le premier abbé de Tiniec eſt un François, nommé Aaron, qui fut enſuite évêque de Cracovie.

1058

Caſimir meurt dans de grands ſentimens de piété : il ne fut pas guerrier, mais il fit la guerre avec la prudence néceſſaire pour rétablir un pays dévaſté par les diviſions inteſtines. Il ambitionnait une gloire moins brillante, mais plus ſolide que celle des conquérans ; la ſatisfaction de rappeller les bonnes mœurs parmi ſes ſujets : ſon exemple y eut autant de part que les ordonnances qu'il fit publier.

BOLESLAS II, *ſurnommé* L'INTRÉPIDE, ROI DE POLOGNE.

1058

Ce fut le cri général de la nation qui porta Boleſlas ſur le thrône, malgré ſon extrême jeuneſſe. On ne put imaginer qu'à ſeize ans le fils de Caſimir fût incapable de gouverner ſon peuple. En effet, Boleſlas en prenant la couronne parut en état d'en ſoutenir le poids. Plein d'ardeur & de courage, il fit la guerre avec ſuccès, & ſa réputation rendit ſa cour l'aſyle des princes malheureux.

1062

Le duc de Bohême attaque les frontiéres de la Polo-

gne. Boleslas marche à lui, & le surprend dans les défilés d'une forêt. Le duc enveloppé de tous côtés, & sans espoir de sauver son armée par une retraite honorable, demande la paix au roi de Pologne; mais les propositions sont rejettées. Réduit à choisir entre la victoire ou la mort, le duc de Bohême ose remettre son salut entre les mains du hazard: s'il est découvert, il se battra en désespéré; s'il ne l'est pas, il tire ses guerriers du piége où son imprudence les a précipités. De grands feux sont allumés dans toute l'étendue de son camp, & par des sentiers sûrs, les troupes défilent à la faveur de la nuit; & en défilant, elles embarrassent les passages. Le jour les trouve déjà loin & en sûreté. En vain Boleslas, qui n'attendait que le soleil pour achever de vaincre son ennemi, veut le poursuivre; il est arrêté à chaque pas, & contraint de reculer, dans l'appréhension d'éprouver le sort qu'il destinait au duc de Bohême. L'année suivante la Pologne accorda la paix à la Bohême, & cette paix glorieuse valut des victoires.

1064

Les Prussiens faisaient toujours des courses sur les terres de la Pologne, & le butin qu'ils en remportaient était déposé dans la forteresse de Gaudentz, bâtie dans un lieu presque inaccessible, sur la Vistule, au confluent de l'Ossa. Boleslas tente de faire le siége de ce repaire de brigands; mais assuré de l'impossibilité de réussir, il feint de se retirer, fait briser tous les ponts derrière lui, & semble prendre toutes les précautions nécessaires pour n'être point inquiété dans sa retraite. A peine est-il sorti de son camp, que les Prussiens se mettent à sa poursuite, & se répandent dans les campagnes pour piller de nouveau. Boleslas revient sur ses pas, passe la rivière à la nâge; il tombe sur ces corps séparés, & chaque attaque particuliére est une victoire complette. Tout le butin

eſt repris, & les Pruſſiens, vaincus & découragés, ſont forcés de rentrer ſous le joug de la Pologne,

1065

Boleſlas mene ſes troupes contre les Hongrois; il gagne ſur eux une bataille. André, qui avait uſurpé le thrône de Hongrie, fuit & eſt tué par les ſiens dans une forêt; & Béla, ſon frere, qui avait imploré l'aſſiſtance de Boleſlas pour reconquérir ſon héritage, eſt conduit à Albe-Royal, où il eſt ſolemnellement élu roi de Hongrie, par les Etats de ce royaume.

1067

Boleſlas avait des droits ſur la Ruſſie, qu'il prétendait faire valoir : pour les appuyer, il ſe choiſit une épouſe parmi eux. A peine les cérémonies de ſes noces ſont achevées, qu'il conduit ſon armée dans ce royaume, ſous prétexte de ſoutenir les intérêts de Jzaſlaw, prince Ruſſe, qui était venu implorer ſon aſſiſtance : « les ſecours » que je lui donne, diſait Boleſlas, je les dois aux ſen- » timens d'humanité qu'on ne peut refuſer à ſon infor- » tune. Un prince malheureux eſt plus à plaindre qu'un » homme ordinaire. S'il doit y avoir des diſgraces ſur la » terre, ceux-là devraient en être exempts, qui ſont » établis pour faire le bonheur des autres ».

1068

Boleſlas venait d'entrer ſur les terres ennemies. Il rencontre les Ruſſes aſſez près de Bialegrudk, à deux lieues de Kiovie, ſur la riviére d'Irpien. Ils étaient commandés par Wſzeſlaw, duc de Poloczk, frere d'Izaſlaw. Ce prince eſt étonné de la contenance ferme des Polonais : ſaiſi de crainte à cette vue, il ſe dérobe de ſon camp; mais honteux de ſa lâcheté, il revient ſur ſes pas : il jette

encore un regard ſur ſes adverſaires, & ſon effroi redoutable, il n'y peut réſiſter, & piquant ſon cheval, il fuit à travers les forêts. Le courage ne ſe commande pas. Les Ruſſes, abandonnés par leur général, partagent ſa frayeur; ils ſe débandent, & bientôt, au lieu d'une armée que les Polonais ſe diſpoſent à combattre, ils ne voient plus devant eux qu'un camp nud & qu'un vaſte déſert. Cet événement entraîna la réduction de Kiovie ; & Boleſlas, protecteur d'un prince Ruſſe, devint plus maître que lui dans ſes propres Etats. Il eût été bien digne d'éloges, ſi ne cédant pas à la dépravation des mœurs du pays, il eût réſiſté aux charmes de la volupté, & s'il n'eût pas fait de Kiovie une nouvelle Capoue.

1076

Les huit années que Boleſlas avait employées à conquérir la Ruſſie & à porter ſes armes en Hongrie, avaient fait naître une ſinguliere révolution dans la Pologne. Il n'était reſté dans le royaume que les femmes, les vieillards, les enfans & les eſclaves ; mais les enfans avaient grandi & étaient devenus des hommes. Les femmes apprennent avec fureur la préférence que donnent leurs époux aux étrangéres avec leſquelles ils vivent familiérement ; &, ſoit principe de vengeance, ſoit ennui d'une trop longue abſence, elles réſolvent toutes de ſe choiſir de nouveaux époux, c'eſt-à dire, de rendre à leurs maris, par un libertinage public, l'affront qu'elles en ont reçu. Chaque Polonaiſe ſe choiſit un complice du crime qu'elle ſe fait une joie de commettre ; & comme il ſe trouve moins de jeunes hommes que de femmes, celles qui ne ſe trouvent point pourvues, ne font nulle difficulté de jetter les yeux ſur leurs eſclaves, auxquels elles font les avances les plus expreſſives & les plus honteuſes. Une ſeule dame eut horreur de cette proſtitution générale, & l'hiſtoire nous a conſervé ſon nom : cette dame ſe nommait Marguerite, & avait pour époux

le comte Zambocin, de la maiſon de Strzemie. Elle ſe refugia ſecrettement au haut du clocher d'une égliſe de ſes terres. Un ſeul domeſtique, inſtruit de ſa retraite, lui portait des vivres, & elle n'en ſortit qu'après le retour de ſon mari. C'eſt peut-être le ſeul Polonais qui ne partagea point la honte de la nation.

1076

La nouvelle de ce qui ſe paſſait en Pologne parvint en Ruſſie juſqu'aux oreilles des ſoldats de Boleſlas : pleins de rage, ils vinrent lui demander à grands cris leur retour dans leurs provinces. Le roi, ſans rejetter, ni ſe rendre à leurs priéres, chercha à les calmer & à les conſoler, ſous l'eſpoir que la guerre ſerait bientôt terminée. Les Polonais impatiens, déſertent par pelotons ; l'armée en eſt affaiblie de plus de moitié, & il ne reſte ſous les drapeaux que ceux pour qui la débauche a encore des attraits, & ceux qui, n'ayant point d'établiſſement ſolide dans leur patrie, aiment mieux l'abjurer que d'aller partager la honte de leurs épouſes infidelles. Les déſerteurs de l'armée furent les moins ſcrupuleux : arrivés en Pologne, ils y reprirent leurs femmes, & oubliérent leurs fautes. Boleſlas, forcé d'abandonner la Ruſſie, les ſuivit de près. Ce fut dans ce moment que ſe développa toute l'atrocité de ſon caractère. Il livre aux bourreaux les plus riches des déſerteurs, il confiſque leurs biens : les femmes, auteurs de ces déſordres, ne peuvent ſe ſouſtraire à ſa vengeance : on leur arrache des bras les enfans qu'elles nourriſſent ; ils ſont barbarement jettés au milieu des campagnes, & deviennent la pâture des bêtes féroces : c'eût été peu : Boleſlas condamne ces femmes coupables à alaiter des chiens, &, ſous peine de la vie, leur ordonne de ne ſe montrer en aucun endroit ſans ces animaux pendus à leurs mammelles.

1077 & 1078

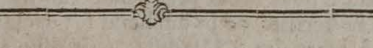
Ces traits mêlés de cruauté & de ridicule furent l'avant-coureur de toutes les barbaries dont une ame qui s'abhorre & cherche à se fuir, peut être capable. Boleslas ne se souvint plus qu'il était chrétien & roi, il oublia même qu'il était homme. Ses courtisans, plus amis de la fortune, qu'attachés aux loix & au bon ordre, devinrent les ministres de ses caprices & de ses fureurs. Le seul Stanislas Szezeponowski, évêque de Cracovie, osa s'élever contre la tyrannie du prince : il en fut puni. Le roi lui suscite un procès (t); mais le saint évêque ayant confondu la calomnie par un miracle, Boleslas en est si furieux, qu'il court à une église où Stanislas célébrait la messe, & là, ne pouvant obliger ses gardes à le venger, il l'assassine lui-même sur les marches de l'autel.

1081

Les pieuses représentations de l'évêque Stanislas avaient excité la colére du roi de Pologne : sa fermeté toujours soutenue, & la nécessité où il s'était trouvé d'excommunier Boleslas, lui valurent le martyre. Le pape Grégoire

(t) On trouve dans les chroniques Polonaises que Stanislas ayant acheté un village d'un gentilhomme, il avait, pendant les troubles, négligé de passer un contrat de vente. Ce gentilhomme étant mort, Boleslas suscita ses héritiers pour répéter ce bien. Stanislas soutint l'avoir acheté & payé : prêt d'être condamné, il demanda un délai de trois jours, qu'il passa en prieres. Il se rend au bout de ce temps sur la fosse du mort, & lui ordonne de se lever & de le suivre. Arrivé devant le Roi, le mort proteste que l'évêque lui a acheté le village que reclament injustement ses héritiers, & retourne dans sa fosse, malgré le choix que lui laissa Stanislas de rester dans le monde, ou de rentrer dans son tombeau. Quelques historiens se taisent sur ce miracle : d'autres en assurent l'authenticité, & relevent la frayeur que dut avoir Boleslas.

VII, ce pontife si entreprenant, ayant appris ces désordres, excommunia Boleslas, le déposa, mit le royaume en interdit & délia les sujets du serment de fidélité. Grégoire, comme pere des chrétiens, était sans doute en droit de faire sentir à Boleslas toute l'atrocité de son crime ; mais Boleslas, soumis comme chrétien au pape, ne relevait, quant à son royaume, que de Dieu & de son épée, & nulle puissance ne pouvait rompre les liens qui lui assuraient l'obéissance de son peuple. Le roi de Pologne, par cette bulle d'excommunication, devenu en horreur à sa nation, & craignant à chaque instant pour sa vie, se sauva en Hongrie, d'où, ne se croyant pas en sûreté, il se réfugia dans un monastère de Carinthie, réduit, disent quelques auteurs, au vil emploi de faire la cuisine : d'autres prétendent, qu'errant dans les forêts, & toujours poursuivi par le souvenir de son crime, il devint furieux, & se donna lui-même la mort.



ULADISLAS,

DUC DE POLOGNE.

1082

ULADISLAS était fils de Casimir, & frere de Boleslas II. La nature semblait l'avoir destiné moins pour le thrône que pour la vie privée. Il tint les rênes du gouvernement d'une main faible & timide, & dans la crainte de déplaire à la cour de Rome (*u*), il abandonna le nom de roi, & prit le titre modeste de duc de Pologne.

(*u*) Grégoire VII, qui occupait alors le thrône pontifical, avait défendu à tous les évêques du royaume de couronner désormais aucun roi sans son consentement ou celui de ses successeurs. On-

1082, 1083 & *suiv.*

Le pape leve l'interdit jetté ſur la Pologne, & il accorde comme une grace au roi & à ſes ſujets de pouvoir remplir dans les égliſes les devoirs de tout chrétien. Uladiſlas, à la priére des Polonais, qui craignaiënt encore le retour de Boleilas, épouſe la princeſſe Judith, fille de Wraliſlaw, & petite-fille d'André, roi de Hongrie: mais Judith ne donne point d'héritiers à ſon époux, & meurt regrettée de tous les Polonais en 1086.

1089

Lorſque Boleſlas avait fui en Hongrie, il s'était fait ſuivre par ſon jeune fils Miéciſlaw; & ſes craintes lui ayant fait quitter cet aſyle, il l'y avait laiſſé. Uladiſlas, en montant ſur le thrône, fit revenir ſon neveu, & parut prendre pour lui la plus tendre amitié, en ſorte que lorſque la ſtérilité de la ducheſſe fut déclarée, & que ſa prompte mort ôta à Uladiſlas tout eſpoir de poſtérité, la nation s'accoutuma à regarder Miéciſlaw comme l'héritier préſomptif de ſon ſouverain. Les heureuſes qualités de ce jeune prince lui obtinrent l'affection générale. Uladiſlas en paraiſſait charmé, & pour ſatisfaire le vœu des Polonais, il lui fit épouſer la princeſſe Eudoxie, fille de Suantopelck, duc de Kiovie. Mais la joie que cette alliance inſpira, fut bientôt changée en triſteſſe; Miéciſlaw mourut empoiſonné. En vain Uladiſlas prétendit rejetter ſur mille complices l'atrocité de cette action;

---

aſſure que ce pape, qui regardait tous les empires & les royaumes comme des fiefs de ſa tiare, était fils d'un charron: on ajoûte qu'un jour, étant encore enfant, il s'occupait à former des lettres avec des coupeaux dans la boutique de ſon pere, & qu'un prêtre y lut: *Dominabor à mari uſque ad mare.* Ce haſard fut, dit-on, ce qui engagea ſes parens à le faire étudier.

le peuple s'en tint à ſes premiers ſoupçons, convaincu par cette maxime, que, où eſt l'intérêt, là doit ſe trouver l'auteur du crime.

1091 & 1092.

La Ruſſie ſe révolte : elle égorge les garniſons Polonaiſes, & s'empare des forterefſes tenues encore par l'ennemi. Cette nouvelle guerre réveille le courage féroce des Pruſſiens & des habitans de la Poméranie. Les Polonais courent au devant de ce torrent; ils ſe font précéder par les flammes. Les deux armées ſe trouvent en préſence le quinziéme d'Août, jour de la fête de l'Aſſomption de la Vierge : la ſolemnité du jour fait ſouhaiter à Uladiſlas de remettre la bataille au lendemain : ce prince qui vient de verſer ſans crainte le ſang de ſon neveu, n'oſe employer à défendre ſon peuple des inſtans réſervés à la priére. Cependant, malgré lui, l'affaire s'engage & les Polonais ſont vainqueurs. La victoire fut due à Sieciech, Palatin de Cracovie, grand-général de la couronne.

1092

Cette année les Polonais faiſaient en Pruſſe le ſiége d'un fort appellé Nackel, ſitué ſur le Notecz. Expoſés aux attaques imprévues des Pruſſiens, ils s'étaient couverts par de profonds retranchemens, & dans la crainte d'être ſurpris, ils faiſaient une ronde continuelle autour de leur camp. Une nuit que le ciel était chargé d'épais nuages qui, pouſſés rapidement par un vent aſſez fort, ne laiſſaient échapper que momentanément la lueur de la lune, l'armée Polonaiſe crut vers l'horiſon appercevoir des bataillons qui ſe formaient. L'œil fixe de ce côté les voit s'ébranler & marcher à eux : ils crient aux armes, on ſe croit ſurpris, le trouble augmente, on ſe précipite hors du camp, & l'on marche à l'ennemi,

A mesure que ces troupes avancent dans la campagne ; elles imaginent voir fuir les Prussiens devant elles, & cette vision leur inspire une nouvelle ardeur à les poursuivre ; mais, arrivés sur la lisiere de la forêt, tout s'évanouit à leurs yeux. La réverbération de la lune, & l'agitation des branches d'arbres, causée par le vent, avaient produit des ombres que l'esprit craintif & inquiet du Polonais avait réalisées. Pendant ce tems, les Prussiens, attentifs à ce qui se passait dans le camp, sortirent de leur forteresse, comblérent les tranchées, incendiérent les palissades, les chariots, les machines de guerre, & enlevérent toutes les provisions. La honte & le découragement poursuivirent les Polonais dans leur pays. Qui croirait que la superstitieuse façon de penser de ce tems trouva à couvrir d'un voile de religion cette lâche terreur ? Comme les Polonais avaient entrepris cette expédition pendant le carême, & que par conséquent ils s'étaient trouvés dans la nécessité de se nourrir de viande, ils publiérent que, pour les punir de cette infraction à la régle, le ciel avait rappellé des tombeaux une foule de morts, & qu'il avait suscité contre eux cette armée de fantômes.

1094

On ne peut passer sous silence un fait étonnant, que rapportent les historiens Polonais, & qu'on serait tenté de contredire, si tous ne se réunissaient pour l'attester. Soit que les Polonais, convenus de payer un tribut aux Bohêmes, y eussent manqué ; soit que les Bohêmes voulussent profiter de l'embarras où la guerre contre les Prussiens mettait les Polonais, les Bohêmes firent une invasion dans la Siléfie. Uladislas, pour se venger, commande à Sieciech d'entrer dans la Moravie, & de la ravager. Boleslas, fils d'Uladislas, jeune prince de neuf ans, écoute avec une attention particuliere les ordres que son pere donne au grand-général de la cou-

ronne. Il fe jette aux pieds d'Uladiflas, & le fupplie avec tranfport de lui permettre de faire la campagne. Cette grace lui eft accordée. Boleflas en profite, non en enfant, mais comme un officier déjà inftruit, & qui veut affurer par la pratique fes vues & fes réflexions : fon goût pour la guerre fe développe, fon génie perce, rien ne femble nouveau pour lui. Soldat, la terre lui fert de lit ; il ne trouve rien de rebutant dans les plus pénibles travaux, ni dans la nourriture la moins délicate : Général, il eft à la tête des plus braves guerriers, il cherche les occafions les plus périlleufes, commande les attaques ; il ordonne les retraites avec ce fang-froid d'un grand militaire qui fait apprécier les dangers, les braver ou les éviter.

1095

Pendant que les Polonais dévaftaient la Moravie, les Poméraniens s'étaient emparés du château de Miedzyrzecz, fur les frontiéres de la grande Pologne ; de-là ils pouffaient des partis qui défolaient toute la campagne. Boleflas demande à y courir, fous la conduite de Sieciech. On affiége ce château ; mais comment pouffer loin des tranchées dans un terrein fangeux, & continuellement inondé par des fources ? Chacun défefpérant du fuccès de cette entreprife, veut l'abandonner, & le général fixe le jour du départ : Boleflas feul s'y oppofe, & fe rend maître des troupes, malgré la réfiftance de Sieciech. L'hyver approchait, & il fe flattait avec raifon qu'une forte gelée lui rendrait faciles les approches du fort. Il ordonne à fes foldats de fe conftruire des baraques. Il fortifie fon camp & en multiplie les défenfes par des efpéces de redoutes conftruites de diftance en diftance. En cet état, il attend tout de la rigueur de la faifon. Les Poméraniens furpris de ces préparatifs, craignant la difette des vivres, & défefpérant d'être fecourus, pren-

nent le parti de se rendre, & obtiennent la liberté de retourner dans leur pays.

1097

C'est ici l'époque du premier démembrement de la Pologne; époque d'autant plus remarquable dans l'histoire de ce royaume, que son affaiblissement actuel y trouve son origine. Uladislas avait un fils naturel, nommé Sbignée, qui, persécuté par le grand-général Sieciech s'était révolté, & depuis, rentré en grace, avait commandé les armées Polonaises, conjointement avec le jeune Boleslas. Ce commandement partagé causa des malheurs à la Pologne, & fit naître la jalousie entre les deux freres. L'indolent Uladislas voulut assoupir ces premieres semences de haine: il promit après sa mort à Boleslas, la Silésie, & les provinces de Cracovie, de Sendomir & de Siradie; & à Sbignée, la partie de la Poméranie qu'il tenait de ses ancêtres, le palatinat de Lencici, & ceux de Cujavie & de Mazovie.

1098

Le partage qu'Uladislas venait faire de ses Etats, entre ses enfans, augmenta le desir qu'ils avaient de regner: leur haine contre Sieciech, & une guerre contre les Bohêmes, dont ils le supposent l'auteur, sert de prétexte à leur rébellion. Maîtres chacun d'une petite armée, ils se réunissent, s'emparent des provinces qu'ils ne doivent gouverner qu'après la mort de leur pere, & marchent conjointement pour assiéger Sieciech dans la forteresse où il s'est retiré. Uladislas, intimidé par les démarches de ses fils, croit qu'ils veulent lui arracher le peu qui lui reste; il fuit dans les bras de son général. Les princes arrivent, ils déclarent qu'ils ne poursuivent que le Ministre; & Uladislas, pour pacifier le

royaume & obtenir la paix, eſt obligé de ſouſcrire à l'exil perpétuel de Sieciech, qui ſe retire en Ruſſie.

1099

Les Bohêmes en 1096 étaient entrés en Siléſie, & après avoir fait le dégât ſur les bords de la riviere de Neiſſ, & démoli le fort Bardo, ils avaient bâti celui de Kamieniec. Le duc de Bohême, charmé de la valeur du jeune Boleſlas, lui fit préſent cette année de ce fort; &, du conſentement des ſeigneurs de ſes Etats, il le créa ſon porte-glaive.

1100

Juſques-là Boleſlas avait donné des preuves de la valeur la plus extraordinaire, ſur-tout dans un âge ſi tendre; mais il n'avait pas encore, ſelon les uſages de ce ſiécle, tiré légitimement l'épée, c'eſt-à-dire, qu'il n'avait pas reçu en cérémonie le baudrier militaire (*x*).

(*x*) C'eſt ainſi qu'on dévouait les jeunes militaires à la profeſſion des armes; le baudrier était la marque diſtinctive des guerriers, & la principale piéce de leur armure: on exigeait d'eux un ſerment qui rempliſſait deux objets, celui de conférer à ceux qui le faiſaient le droit de ſe ſervir de leurs armes, & celui de maintenir la ſubordination parmi les troupes; par ce ſerment on s'engageait à obéir aveuglément à ſon général, & à ne jamais fuir devant l'ennemi. Le baudrier rappellait la promeſſe faite de ſacrifier ſa vie pour la patrie. On trouve chez les Romains l'uſage de ce ſerment, & celui de porter ces ſortes de baudriers, ſur les plaques deſquels ils faiſaient graver des figures, des ſignes céleſtes. On préſume que le baudrier qu'Uladiſlas donna à ſon fils, pouvait bien être chargé de ces eſpéces de taliſmans, auxquels, dans la ſuite, les Polonais firent ſuccéder de petites images de la vierge; & pluſieurs, même actuellement, placent en dedans des reliques, dans l'eſpérance qu'elles les préſerveront de tous dangers dans les combats.

Uladiflas faifait faire les apprêts de cette grande fête, lorfqu'on vint l'informer de l'irruption des Poméraniens fur les terres du royaume. Boleflas part avec ce qu'il peut affembler de troupes ; il marche jour & nuit par des routes détournées, furprend l'ennemi pendant fon fommeil, le taille en piéces, & avec quelques milliers de prifonniers revient à la Cour & y reçoit des honneurs au-deffus de fon âge, mais proportionnés à fon rare courage.

1102

Uladiflas meurt dans un âge avancé : il fut faible & indolent, & fouffrit d'être gouverné ; mais il aima véritablement fa patrie.



BOLESLAS III, *furnommé* KRZYWOUSTY (y), DUC DE POLOGNE.

1102

BOLESLAS aimait fon pere avec tendreffe ; il le regretta & porta fon deuil pendant cinq années : pour s'en rappeller continuellement la mémoire, il avait jour & nuit pendu à fon cou une médaille où ce prince était repréfenté.

1104

Le duc de Pologne, à la priére de fes fujets, époufe la princeffe Zbiflava, fille de Suantopelck, duc de Kio-

(y) Ce mot fignifie en langue Polonaife, *bouche torfe*, parce qu'en effet Boleflas III avait une petite difformité à la bouche.

vie : pendant la cérémonie de ce mariage, on apprend la révolte de Sbignée, qui, de concert avec le duc de Bohême, se prépare à réduire la Silésie. Boleslas eût été lui-même réduire cette province ; mais pressé par son conseil de ne pas s'absenter, il envoie le comte Zélis-kaw mettre tout à feu & à sang dans la Moravie. Ce comte Zéliskaw engagea difficilement les Bohêmes à combattre ; ils craignaient les Polonais : cependant, comme il se retirait, ils attaquérent son arriere-garde; l'affaire devint générale, & aucun parti ne put s'attribuer la victoire. Dans ce combat Zéliskaw eut la main droite coupée, & sur le champ il se vengea, en perçant de la gauche son ennemi. Boleslas loua la bravoure de son général, lui fit présent d'une main d'or, & le combla de bienfaits.

1107

Boleslas tourne ses armes du côté de la Poméranie : il investit la forte ville de Belgard. Deux hérault qu'il envoie aux habitans pour les sommer de se rendre, sont introduits dans la ville & reçus avec le dernier mépris. Ils présentent deux boucliers (z), l'un rouge & l'autre blanc, pour marquer la paix ou la guerre, dont le duc de Pologne offrait le choix aux Poméraniens. » Sortez, dit un des premiers du peuple aux héraults, » sortez promptement de notre enceinte ; nous gardons » vos deux boucliers ; nous choisissons la paix ; mais » nous ne la voulons qu'après nous être abreuvés du sang » de ceux qui veulent nous faire esclaves ». Cette fiére réponse irrite Boleslas : il prépare ses attaques, & tandis qu'il en fait une fausse qui attire sur les remparts

---

(z) Lorsque les Romains voulaient déclarer la guerre à quelque ennemi, ils lui envoyaient un javelot ferré, ou ensanglanté & brûlé par un des bouts.

l'attention de l'ennemi, il ſe met à la tête d'un corps d'élite, franchit les foſſés ſur de longs madriers ; rompt les herſes, enfonce la porte à coups de haches, & bientôt la ville eſt emportée & miſe au pillage.

1108

Sbignée s'était ſouvent révolté contre ſon frere ; & peu ſatisfait de ſon partage, il s'était engagé avec les ennemis de la Pologne, dans le deſſein de dépouiller Boleſlas. Le duc de Pologne l'avait puni, en le privant d'une partie de ſes Etats, & ne lui laiſſant que la Mazovie ; enfin, il s'était vû forcé de lui arracher ce faible reſte de ſa fortune, & de le bannir du royaume. Boleſlas faiſait le ſiége de Wollin ; un corps de Poméraniens tombe ſur ſon camp pendant la nuit : mais il eſt repouſſé & mis en fuite. Entre les priſonniers que firent les Polonais, il s'en trouva un qui s'obſtinait à ne pas lever la viſiere de ſon caſque : on le conduiſit au duc, qui prétendit abſolument le connaître ; c'était Sbignée lui-même. Le conſeil de guerre voulait le faire mourir, les ſoldats étaient prêts de ſe jetter ſur lui & de le déchirer : Boleſlas lui fit grace, & lui défendit une ſeconde fois de rentrer en Pologne, ſous peine d'être livré aux plus honteux ſupplices.

1109

L'empereur Henri V avait formé le projet d'aſſujettir la Pologne : aidé des Bohêmes, des Bavarois & des Saxons, il vint mettre le ſiége devant Glogaw. Les aſſiégés ſe défendirent avec courage ; mais voyant leurs murailles à demi écroulées, ils demandérent une ſuſpenſion d'armes, & offrirent de ſe rendre, ſi dans cinq jours ils n'étaient ſecourus par Boleſlas. L'empereur, pour ſûreté de cet accord, exigea des ôtages, & les principaux de la ville lui envoyérent les plus jeunes de leurs enfans.

enfans. Le duc de Pologne s'avançait à grandes journées au ſecours de Glogaw ; inſtruit de cette convention, il fit dire aux habitans qu'ils tinſſent encore quelques jours, & qu'il ſe faiſait fort de les délivrer. Sur cet avis, ceux de Glogaw creuſent de nouveaux foſſés derriere les bréches, élévent des murs, & ſe préparent à la défenſe la plus vigoureuſe. Hommes, femmes & enfans, tout travaille à ſauver la patrie. Le cinquiéme jour arrivé, Boleſlas ne paraiſſant point, l'empereur envoie un détachement pour prendre poſte dans la ville ; il eſt reçu par une nuee de traits. Henri V, furieux de cette tromperie, fait avancer toute ſon armée, & ordonne un aſſaut général : pour en aſſurer le ſuccès, & ralentir le courage des aſſiégés, il fait placer ſur chaque front de ſes divers détachemens les jeunes ôtages qu'il a reçus. Cette vue attendriſſante n'amollit point la fermeté des habitans de Glogaw : les traits volent de toutes parts, les ôtages en ſont percés, & ce ſpectacle affreux, en redoublant la fureur des peres & des meres qui combattent de deſſus les remparts, ſemble diriger chaque fléche dans le ſein d'un Allemand. Il ne reſtait plus à l'empereur que le parti de la retraite ; il la fit avec précipitation ; mais il n'était pas à une lieue de Glogaw, que Boleſlas parut avec ſon armée, & n'ayant pû engager Henri V à accepter les propoſitions raiſonnables de paix qu'il lui fit faire, il l'attaqua (a), & remporta ſur lui la victoire la plus complette.

(a) La plaine où s'eſt donnée cette grande bataille, s'eſt appellée depuis & s'appelle encore *Hundsfelds*, *le champ des chiens*, parce qu'après la victoire il y reſta une grande quantité de cadavres, & ces cadavres attirérent une multitude de chiens, qui, bientôt accoutumés à la chair humaine, ſe répandirent au loin & dévorérent indiſtinctement hommes, femmes & enfans.

1114

Bolessas faisait la guerre en Bohême, & prêt de passer un défilé, il avait été prévenu par l'armée ennemie, qui s'était emparée des hauteurs; il forme un bataillon quarré de ses troupes, & place dans le centre ses malades, les équipages, le butin & les prisonniers qu'il a déja faits : alors d'une contenance assurée, il semble défier le Bohême au combat. Cependant les Polonais n'étaient pas sans crainte. Un soldat ennemi sort de ses rangs & vient insulter ses adversaires, offrant de se mesurer avec quiconque se présentera. Boleslas, indigné de ce qu'aucun de ses guerriers n'accepte le défi, court sur ce téméraire, & après plusieurs coups donnés & parés avec adresse, il l'étend mort à ses pieds. Cette action rappella le courage des Polonais.

1115

Sbignée exilé de la Pologne, malheureux par-tout, ne cessait d'implorer les bontés de son frere. Boleslas consentit enfin à oublier ses fautes : mais Sbignée, de retour, prouva que les bienfaits sont une faible ressource pour gagner les caractères fourbes & féroces : il cabala avec si peu de circonspection, que la nation entiere s'apperçut de ses mauvais desseins contre Boleslas. Le duc en fut instruit, & quelques mots qu'il lâcha imprudemment à ce sujet, furent l'arrêt de la mort de Sbignée. Soit qu'ils voulussent faire leur cour au duc, soit qu'ils craignissent ce séditieux, des courtisans l'assassinerent : utile leçon pour les princes, dont quelquefois la plus légere indiscrétion prononce la sentence des sujets. Boleslas expia (*b*) ce crime par la pénitence la plus rigoureuse.

(*b*) Boleslas sembla se dégrader dans cette occasion, en se dé-

1117

Un nommé Scarbimir était dans la plus haute faveur de Boleslas, & ce prince lui avait toujours témoigné la plus tendre amitié : de général des armées, il était devenu Palatin de Cracovie. Ebloui par l'éclat de sa fortune, & ne voyant que son maître au-dessus de lui, il devient dur, fier, impérieux ; & prétend que tout fléchisse sous son autorité. Ses discours ne respirent que la sédition ; déja les peuples, entraînés par le brillant de sa réputation & par son éloquence, murmurent contre le gouvernement. Boleslas en est instruit ; il emploie la douceur pour réprimer cet esprit turbulent & dangereux ; & ne pouvant réussir, il le fait arrêter & le condamne à avoir les yeux crevés. C'est à cette occasion qu'il ordonna que désormais le Castellan de Cracovie aurait dans le sénat & dans toutes les cérémonies, le pas sur le Palatin de la province. Ce réglement est encore observé.

1120

Il faut rapporter à cette année la conversion des peuples de la Poméranie, dont Boleslas avait fait la conquête. Otton, évêque de Bamberg, y prêcha l'évangile avec succès. Ce prélat vertueux s'y couvrit d'une gloire d'autant mieux méritée, que dans ce tems les évêques, plon-

---

pouillant des marques de la dignité royale pour faire le personnage de Pélerin. Il entreprit, dit-on, un voyage dans le bas Languedoc pour y visiter le tombeau de S. Gilles ; un autre, au tombeau de S. Etienne, en Hongrie ; & le dernier à Gnésne pour y honorer les reliques de S. Adalbert. Il dota richement grand nombre d'églises, & pieds nuds il récitait chaque jour l'office avec quelques prêtres. Le peuple fut d'autant plus surpris de ces pratiques déplacées de dévotion, qu'il avait jusques-là toujours vû son maître agir en Roi qui savait que, dans un Etat bien policé, l'impunité est plus à craindre que le crime.

gés presque tous dans la mollesse & l'ignorance ; abandonnaient les fonctions sacrées de l'épiscopat à quelques moines dont la conduite dissolue était plus capable de scandaliser les idolâtres, que de les convertir à la foi chrétienne.

1124

Boleslas saisissait toutes les occasions d'exercer son courage & de signaler sa justice. Abel tue son frere Henri, usurpe sa couronne, & devient le tyran du Dannemarck. Les principaux seigneurs de ce royaume fuient de tous côtés. Pierre, un des plus considérables, vient demander asyle au duc de Pologne ; qui le reçoit avec bonté & lui fait épouser une princesse de Russie. Pendant les troubles, le pere de ce seigneur avait soustrait à l'avidité du tyran les trésors de Henri. Il écrit à son fils qu'il veut lui remettre ce dépôt. Pierre confie ce secret à Boleslas. Ce prince équipe une flotte (*c*), débarque en Dannemarck, chasse l'usurpateur, refuse la couronne qui lui est offerte, laisse aux Danois la liberté de se choisir un roi, enleve les richesses de Henri, qu'il remet à Pierre, & revient triomphant en Pologne. On prétend que c'est de Pierre que l'illustre famille de Labeck tire son origine.

1137

Un Palatin de Cracovie, successeur du traître Scarbimir, & dont l'histoire n'a pas conservé le nom, par égard pour ses illustres descendans, ayant fui dans une bataille contre les Russes, Boleslas voulut le faire périr au milieu

(*c*) Tous les auteurs Polonais attestent la vérité de ce fait qui est contredit par les Danois. Les historiens d'une nation gardent toujours un profond silence sur ce qu'ils ne croient pas à sa gloire, tandis que le parti opposé relève avec effort celle dont il fait le tableau.

des supplices; mais faisant réflexion que la honte fait souvent plus d'impression que l'horreur des tourmens, il se contenta de lui envoyer une peau de liévre, une quenouille & un fuseau. Ce lâche guerrier, que la crainte de la mort avait éloigné du combat, ne pu tsoutenir la vue de ces symboles de sa faiblesse (*d*), & se pendit de désespoir.

1139

Boleslas mourut cette année & fut universellement regretté : il fut humain, doux, affable, guerrier intrépide, & prudent général. Quarante-sept batailles qu'il donna pendant le cours de son regne, lui acquirent une gloire immortelle & lui attirérent le respect des nations voisines. Les loix qu'il respecta, & auxquelles il se soumit le premier, lui obtinrent l'amour de son peuple. Son thrône fut constamment l'asyle de l'innocence & des malheureux. Modeste au milieu de ses triomphes, il ne lui manqua que plus de fermeté à soutenir les revers de la fortune qui abrégérent ses jours.

Boleslas laissa quatre fils déja grands, & le cinquiéme au berceau, nommé Casimir. Il partagea ses Etats en quatre parts : il donna à Uladislas les provinces de Cracovie, de Siradie, de Lencici, la Silésie & la Poméranie : à Boleslas, la Mazovie, la Cujavie, les terres de Dobrzin & de Culm : à Miécislaw, les districts de Gnesne & de Calisch avec la Posnanie ; & à Henri, les provinces de Sendomir & de Dublin : & lorsqu'on lui demanda quel ferait donc le partage de Casimir ; « ne voyez-vous » pas, répondit-il, qu'il y a quatre roues à un chariot,

(*d*) On trouve dans l'histoire grecque que le législateur Charondas ordonna que les lâches qui auraient fui dans une bataille devant l'ennemi, seraient exposés pendant trois jours dans la place publique, & livrés aux insultes de la populace.

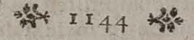
» mais qu'elles ne servent qu'à en soutenir le corps, qui » en est la partie la plus nécessaire? Ainsi, continua-t-il, » les quatre enfans qui vont partager mes Etats, doivent » être l'appui de celui qu'il vous paraît que j'abandonne; » malgré eux ils contribueront à l'élever & à le rendre » le seul d'entr'eux utile à la patrie ».

Par une clause des dernieres dispositions de Boleslas (*e*), l'aîné de ses fils devait avoir une sorte de supériorité sur ses freres. Ce que ce prince mourant avait imaginé pour empêcher les dissensions dans sa famille, fut justement ce qui y répandit la jalousie.



ULADISLAS II,

DUC DE POLOGNE.



ULADISLAS, excité par son épouse Christine, fille de Henri IV, empereur d'Allemagne, princesse hautaine & ambitieuse, veut dépouiller ses freres de leurs héri-

(*e*) Sous le regne de ce prince, les Palatins commandaient les armées & prirent le nom de *Woiwody*. Ces armées n'étaient point composées de troupes régulières, & ne recevaient aucune solde; le butin fait sur l'ennemi leur en tenait lieu. Les bourgeois, s'il en était alors, & les païsans suivaient leurs seigneurs à la guerre, aimant, ainsi que les anciens Germains, mieux provoquer l'ennemi au combat & en recevoir des blessures, que de tirer de la terre une nourriture abondante aux dépens de leur sueur & de leurs travaux.

Vers ce temps les ecclésiastiques étaient dans la plus haute considération: il ne faut pas s'en étonner, ils étaient les seuls savans: heureux s'ils n'avaient pas abusé quelquefois de leur pouvoir, en voulant s'élever au-dessus de leurs souverains!

tages. Pierre Dunin, comte de Skrzyn, ce fameux Danois pour qui Boleſlas Krzywouſty avait tenté l'invaſion du Dannemarck, eſſaya vainement de rapprocher les quatre freres : la ducheſſe le haïſſait trop pour que des paroles de paix ne perdiſſent pas de leur énergie en paſſant par ſa bouche. Les hiſtoriens rapportent ainſi le motif de cette averſion. « Un jour, dit un d'eux, Ula- » diſlas & le comte de Skrzyn ſe perdirent dans un bois, » à la pourſuite d'un ſanglier, & furent contraints d'y » paſſer la nuit couchés à terre : ils s'amuſérent à plai- » ſanter ſur la ſingularité de leur aventure : *votre femme*, » dit Uladiſlas à Dunin, *eſt ſans doute à préſent mieux* » *que nous entre les bras de l'abbé de Skrzyn, qu'elle aime.* » Le comte, piqué au vif de cette groſſiére raillerie, lui » répartit ſur le champ : *& la vôtre, la croyez-vous plus* » *mal à côté de Dobieſz votre gentilhomme ?* » Uladiſlas eut la faibleſſe de rendre cette converſation à Chriſtine, qui, de ce moment, jura la perte du comte. Elle le fit enlever au milieu de la ville de Breſlaw, dont il avait le gouvernement, & lui fit arracher la langue & crever les yeux.

1145

Uladiſlas pourſuit ſes freres avec fureur : Boleſlas & Miéciſlaw, chaſſés de leurs provinces, ſe retirent à Poſnanie, ville de la dépendance des Etats de Henri : ils y ſont aſſiégés par le duc. Un jour que les ennemis étaient plongés dans la débauche, les aſſiégés ſortent de la ville avec des flambeaux allumés, mettent le feu au camp, maſſacrent tout ce qui oſe faire réſiſtance, & pourſuivent au loin les fuyards. Uladiſlas, au lieu de ſe retirer à Cracovie, place forte, d'où il aurait pu rétablir ſes affaires, ſe ſauve en Allemagne : il abandonne ſon impérieuſe épouſe à la vengeance de ſes freres outragés & tout-puiſſans ; mais ces princes ne l'eſtimant point aſſez pour la craindre, lui laiſſérent la vie & la renvoyérent à ſon lâche époux.

BOLESLAS IV, *dit le* CRÊPU, DUC DE POLOGNE.

1147 & 1149

BOLESLAS, comme aîné de ses freres, fut reconnu duc de Pologne, sans contradiction ; mais l'empereur Conrad, de retour en Allemagne de sa malheureuse expédition d'Asie, prit ou feignit de prendre les intérêts d'Uladislas & de Christine : il assemble des troupes, & lui-même les conduit sur les frontiéres de la Pologne. Boleslas veut prévenir les ravages de sa patrie ; il obtient un sauf-conduit & passe dans le camp de l'empereur. Introduit dans le conseil, il y peint avec force la tyrannique ambition de Christine, la souplesse & la lâcheté d'Uladislas, & les malheurs auxquels les Polonais ont été exposés pendant leur administration. « C'est Uladislas, dit-il, qui m'a mis les armes à la main : il en » voulait à ma vie & à celle de mes freres. L'empereur » voudrait-il appuyer l'injustice qu'il devait punir, & la » faire triompher de l'innocence qu'il devait protéger ? » Quel chagrin n'aurait-il point de replonger la nation » dans des désordres d'autant plus affreux, qu'Uladislas, » rétabli sur le thrône, le souillerait plus que jamais par » ses vengeances, & le perdrait peut-être de nouveau » par ses cruautés ? Pourrait-on l'y remettre qu'il n'en » coûtât du sang à l'Empire ; & quelle reconnoissance, » quels services l'Empire pourrait-il attendre d'un prince » qui n'a pas sû respecter les droits les plus sacrés de la » nature ? Quel sujet notre pere lui a-t-il donné d'enfreindre ses dispositions ? Par quel crime avons-nous mérité » son aversion, nous qui n'avons rien oublié de tout ce » qui pouvait désarmer sa colere »? Ce discours fit un tel

effet, que dès le lendemain l'armée Impériale se sépara, malgré tout ce que put faire Uladislas pour retenir Conrad dans ses intérêts.

1158

Frédéric Barberousse occupait alors le thrône de l'empire : il prend la résolution de rétablir dans ses Etats le fugitif Uladislas. Avant tout il députe à Boleslas & à ses freres pour leur enjoindre de rendre toute justice à ce prince, & exiger un tribut annuel de cinq cents marcs d'argent, ou en cas de refus, pour leur déclarer la guerre. « Nous aimons trop notre patrie, répondent les » princes pour la livrer à Uladislas. Jaloux de notre » juste indépendance, nous ne savons point être esclaves » pour regner : la perte de nos Etats & la mort même » nous effraient moins que l'abbaissement qu'on nous » propose : nous pouvons succomber ; mais notre courage » nous excusera aux yeux de l'univers ». L'armée impériale vient fondre sur la Pologne. Boleslas fait le dégât devant elle ; il brûle villes, bourgs, villages, pour lui ôter les moyens de subsister. Il oppose à des forces nombreuses, de petits partis qui harcélent sans cesse l'ennemi. Toujours vainqueur, il fuit toujours & reparaît aussi-tôt. L'ennemi est épuisé par ces escarmouches continuelles, la disette se fait sentir & les maladies enlévent les deux tiers des troupes de Frédéric : cet empereur demande une entrevue à Boleslas (*f*) ; on con-

---

(*f*) Il n'y a point de fait dans l'histoire de Pologne plus embarrassant à éclaircir que celui-ci. Il s'agit de savoir si ce royaume a été, ou non, tributaire de l'Empire. Tous les historiens Allemands le prétendent, ceux même qui écrivaient dans le tems de ce traité, dont il est question ; mais généralement tous les auteurs Polonais s'inscrivent en faux contre cette assertion ; ils rapportent simplement ce que nous venons d'exposer dans l'article qui donne

vient de quitter les armes,& les princes cédent la Siléfie à Uladiflas & promettent de fournir à Frédéric trois cents lances pour fon expédition d'Italie.

1159 & 1163

Uladiflas meurt dans un endroit appellé Aldembourg, dont on ignore abfolument la pofition. L'empereur oblige Boleflas de partager la Siléfie (*g*) aux trois fils de ce prince, & c'eft la premiere fois que cette province fortit des mains des Polonais, qui la regardérent toujours comme un fief de leur couronne ; mais ce fief perdit bien-tôt jufqu'à l'ufage de fa langue maternelle, par l'attention qu'eurent les héritiers de la peupler d'étrangers, & d'en éloigner les mœurs Polonaifes.

1164 & 1167

Boleflas tourne fes armes contre la Pruffe encore idolâtre & en force les habitans à détruire leurs bois facrés & à brûler leurs faux dieux ; mais bien-tôt ce peuple, accablé d'impôts & tyrannifé par les Polonais, chaffe fes

---

lieu à cette note, tandis qu'un de leurs adverfaires, auteur contemporain, dit expreffément : » que Boleflas, preffé par les troupes » de l'empereur, n'obtint la paix qu'à condition que, plus exact » déformais à remplir fes devoirs de vaffal, il paierait, en attendant, deux mille marcs d'argent à Frédéric, mille aux princes » de fa Cour, deux cents aux officiers de fa maifon, & vingt » marcs d'or à l'impératrice. Il ajoûte que Boleflas promit de rétablir dans fes Provinces fon frere Uladiflas, & qu'il jura que » dans tout ce qu'il avait fait, il n'avait eu aucun deffein d'offenfer l'Empire «. De part & d'autre on ne peut qu'oppofer des conjectures pour appuyer fon fentiment.

(*g*) La Siléfie fut partagée entre les trois fils d'Uladiflas : l'aîné eut la principauté de Breflaw ; Miéciflaw, celles d'Oppelen, de Ratibor, de Tropaw & de Tefchen ; & Conrad, celles de Glogaw, de Croffen & de Sugan.

prêtres & retourne à ses Idoles. Boleslas revient en Prusse, suivi de toutes les forces de ses Etats : il se fie imprudemment à des transfuges, qui engagent l'armée dans des défilés où les barbares en font un carnage horrible. Cette défaite, la plus considérable que les Polonais aient soufferte, épuisa tellement la nation d'hommes & de chevaux, que de long-tems elle ne fut en état de mettre une armée sur pied, & qu'elle sembla avoir oublié sa gloire passée, & cet amour qu'elle avait toujours eu pour le métier des armes.

1173

Boleslas IV meurt à Cracovie. Ce prince, plus politique que guerrier, avait des qualités essentielles pour bien gouverner l'Etat. Ce qu'il n'aurait pu enlever par la force, il sçavait l'obtenir par la persuasion. Fécond en ressources, sage, prudent, modéré, c'était en voilant ses passions, qu'il donnait du jeu à celles des autres, lorsqu'elles pouvaient le conduire au but qu'il s'était proposé. Il légua à son fils Leszko les duchés de Mazovie & de Cujavie.

MIÉCISLAW III,

DUC DE POLOGNE

1174 & 1177

Le choix que la Nation fit de Miécislaw pour duc ne fut pas heureux : elle plaça sur son thrône un tyran infléxible qui brava impunément les loix, ouvrit la porte à tous les vices, & qui, d'autant plus hautain qu'il était lâche & craintif, ne chercha à faire usage de son autorité que pour faire des injustices criantes. Gédéon, évêque

de Cracovie, se chargea de porter aux pieds du cruel monarque les plaintes du peuple désespéré ; elles ne servirent qu'à irriter ce caractére féroce. N'ayant pû réussir, le prélat assembla secrettement les grands du royaume: on déposa Miécislaw, & après quelques débats Casimir son jeune frere fut élu à sa place.



CASIMIR II, *surnommé* LE JUSTE, DUC DE POLOGNE.

1180

PAR une coutume établie en Pologne de tems immémorial, lorsque les gentilshommes voyageaient d'une province à l'autre, les paysans étaient obligés de leur fournir le logement, la nourriture des chevaux & tout ce dont ils pouvaient avoir besoin pendant leur séjour. Ce droit abusif était exercé par les nobles avec tant de tyrannie que le peuple de la campagne, cette portion de l'Etat, si utile & trop méprisée, réduit à une extrême misére, ne pouvait plus supporter ces véxations, ni fournir aux taxes publiques. Casimir signala son avénement au thrône par l'abolition de ce droit barbare, qui était devenu une source de rapines & de dissolutions. Il priva aussi les nobles du droit injuste de s'emparer des biens ecclésiastiques, lors de la mort des possesseurs.

1181

C'est au régne de Casimir II qu'on doit rapporrer l'époque de cet esprit d'indépendance qui constitue aujourd'hui le caractère des Polonais : indépendance d'autant plus dangereuse qu'en dictant des loix sévéres, elle semble accorder la liberté de ne s'y pas soumettre, & qu'en

plaçant un maître ſur le thrône, elle donne le droit de ne lui pas obéir. Les nobles qui avaient dépoſé Miéciſlaw & donné leurs ſuffrages à Caſimir, crurent que ce prince ne devait ſe conduire que par eux. Miéciſlaw ſollicite ſon frére de lui rendre ſe Etats. Cette demande indiſcrette, au lieu d'irriter Caſimir, lui laiſſe croire qu'il ne poſſéde le thrône qu'à titre d'uſurpateur : il veut abdiquer ſur le champ, mais il ne le peut légitimement, ſi les nobles qui l'ont élu, n'y conſentent. Il les fait aſſembler & leur repréſente ſes doutes, les malheurs de ſon frere & la réſolution qu'il a priſe de lui reſtituer la couronne. Loin d'attribuer à la généroſité de leur prince cette propoſition à laquelle ils ne croyaient pas devoir s'attendre, les ſeigneurs Polonais l'enviſagent comme une lâcheté impardonnable : » que pouvez-vous vous promettre, lui dit hardi» ment l'un d'entr'eux, d'un prince inhumain par ſenti» ment, méchant par habitude, & qui ne reſpirant que » la vengeance, croira n'être plus cruel que par raiſon ? » Vous-même que penſez-vous devoir attendre de lui ? » Pouvez-vous douter qu'il ne vous faſſe payer par la perte » même de vos duchés, la miſére où vous l'avez réduit » en le privant de ſon royaume, en permettant que ſon » fils s'emparât de ſes Etats (*h*) ? Mais après tout, plu» tôt que de devenir les complices d'une injuſtice, dont » vous oſez vous faire honneur, plutôt que de nous rendre » les miniſtres de vos malheurs & des nôtres, ſi vous » perſiſtez dans vos ſentimens, nous renonçons à votre » empire, & nous allons choiſir un maître moins barbare » par pitié, & plus jaloux de notre bonheur & de notre

---

(*h*) Lorſque Miéciſlaw fut dépoſé, Othon ſon fils aîné, mécontent de la préférence qu'il donnait à ſes freres, gagna ſes ſoldats, s'empara des provinces qui lui reſtaient, & en fit hommage à Caſimir, à qui il céda la ville de Gneſne. Miéciſlaw, ainſi depouillé, fut, avec ſa femme & ſes enfans, chercher un aſyle à Ratibor, dans la haute Siléſie.

» gloire. » Caſimir fut contraint de céder aux vœux de ſes ſujets & de reſter ſur le thrône.

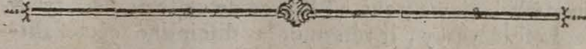
1182

Caſimir veut reprendre le duché d'Halitz, uſurpé par les Ruſſes. Ces peuples féroces, mal diſciplinés, mais courageux par tempérament, viennent au-devant de lui, dans l'eſpérance de ſatisfaire la haine qu'ils ont pour ſa nation. Les Polonais ſont intimidés par la multitude qui leur tombe ſur les bras. » Rappellez votre valeur, leur » dit Caſimir. Vous avez un ſûr moyen de vaincre les » Ruſſes, c'eſt de ne les pas redouter. Ils vous menaçent » de la mort & de l'eſclavage : promettez-moi tous vos » efforts, & je vous réponds de votre liberté & de votre » vie : au reſte, je ne vous cache point que vous allez » combattre dans les mêmes champs où périrent autre- » fois la plûpart de vos peres (*i*) par la lâcheté de ceux » même de la nation, qui n'eurent pas honte de les » abandonner. C'eſt ici l'occaſion de réparer l'opprobre » des uns & de venger la mort des autres ; ces héros qui » repoſent ſous vos pieds vous y exhortent. Si vous reſ- » pectez leur valeur, pouvez-vous craindre la mort » qu'ils ont mépriſée ? En eſt-il de plus glorieuſe que » celle d'un citoyen, qui juſques dans ſes derniers mo- » mens ſe rend utile à ſa patrie ? Mais enfin, je vais mon- » trer comme on doit la ſervir. Tout péril qu'on oſe » affronter, n'eſt plus redoutable ». Les Polonais enflammés par ce diſcours, fondent ſur l'ennemi & remportent une victoire complette.

(*i*) En 1137 Boleſlas Krzywouſty conduiſit les Polonais contre Waſilkon qui s'avançait pour envahir le duc d'Halitz. Ils furent enveloppés par les Ruſſes, & malgré la valeur de Boleſlas, l'armée fut miſe en déroute. C'eſt à l'occaſion de cette bataille qu'on a fait mention de la lâcheté d'un Palatin de Cracovie, à qui le duc envoya une peau de liévre, une quenouille & un fuſeau.

❧ 1194 ❧

Après avoir rétabli la paix dans le royaume, réprimé les entreprises séditieuses de Miécislaw, qu'il avait fait descendre du thrône, contenu les princes de Silésie ses neveux, & dompté les Prussiens, Casimir mourut cette année, regretté de ses sujets, non sans quelque soupçon d'avoir été empoisonné. Ce prince à qui on donna le nom de juste en montant sur le thrône, s'appliqua pendant toute son administration à mériter ce titre. Il eut des vertus & quelques faiblesses, que les historiens font difficulté de lui pardonner, comme si les erreurs de l'amour, qui ne prennent rien sur l'exacte observance des devoirs essentiels, étaient capables de dégrader un cœur que, dans tous les cas, la justice, le courage & l'humanité conduisent.



LESZKO, *surnommé* LE BLANC, DUC DE POLOGNE.

❧ 1194 ❧

CET amour de l'indépendance, que les Polonais appellent liberté, jette quelques légers rameaux à la mort de Casimir II. Ils se croyent en droit de choisir un souverain, dédaignent les jeunes fils du feu duc, & sont prêts de couronner Miécislaw le vieux. Fulques, évêque de Cracovie, combat cette résolution & prouve aux seigneurs assemblés, que l'exclusion qu'ils donnent aux successeurs légitimes est une espéce de perfidie & de révolte : il les raméne à son sentiment, & Leszko est proclamé duc, sous la régence d'Héléne sa mere.

❧

1197

Dans ce tems la religion fouffrait de la diffolution des mœurs. Le clergé, plus que les autres, était répréhenfible : il vivait dans la molleffe, l'ignorance & le relâchement. Comblé de richeffes, adminiftrateur des biens des pauvres, il ne regardait plus les utiles pratiques de la religion que comme la groffiére pâture des ames vulgaires, dont il ne devait plus fe nourrir : le fcandale était public, & l'on voyait des prêtres entretenir des concubines, fe lier à des époufes, & leurs fils fuccéder à leurs bénéfices. A l'imitation des pafteurs, les citoyens ne regardaient plus le mariage que comme des chaînes qu'il leur était permis de rompre au gré de leurs paffions & de leurs caprices. Pierre, légat du pape, connu fous le nom du cardinal de Capoue, vient en Pologne, & fecondé de Philippe, évêque de Pofnanie, de l'illuftre maifon de Wieniawa, qui eft la tige de celle de Perfztyn & de Lefczczynsky, il réforme la difcipline eccléfiaftique, prononce des peines terribles contre les prêtres concubinaires ou mariés, & à l'égard des féculiers, déclare que déformais ils fe marieront en face de l'églife, afin qu'elle puiffe dans tous les tems rendre témoignage de la célébration de ces nœuds facrés.



MIÉCISLAW.

MIÉCISLAW III, *furnommé* LE VIEUX, DUC DE POLOGNE.

1200

LES troubles de l'Etat, excités par Goworeck, Palatin de Sendomir, & par Nicolas, Palatin de Cracovie, fournirent à Miécislaw les moyens de remonter fur le thrône: il fit entendre à la régente qu'elle & fon fils ne feraient jamais tranquilles, qu'ils ne lui euffent cédé le droit de gouverner. « Ces hommes, ajoûta-t-il, qui fe font fait » les maitres de la nation, ont-ils affez de talens pour » lui procurer tout le bonheur où elle peut prétendre? » Egaux au refte des Polonais, ont-ils réuffi à les fou- » mettre? Nés pour fervir, font ils capables de com- » mander? Ne fait-on pas qu'ils ne font jaloux de leur » pouvoir que par l'abus qu'ils fe promettent d'en faire? » Au refte, fi je demande la couronne, c'eft pour l'af- » fûrer à mon neveu, plus que ne l'a pu faire une élec- » tion frivole, contre laquelle je réclame par des motifs » d'équité, & que je puis anéantir par la force des » armes ». Hélene fe laiffa prendre à ces amorces. Miécislaw ne voulait éloigner Lefzko du thrône que pour y placer fes fils.

1202

Lefzko, defcendu du thrône par la perfidie de fon oncle, y remonte par les intrigues de fa mere, pour en redefcendre une feconde fois; mais une mort fubite enléve le traître Miécislaw. Ce prince bas & méprifable dédaignait l'eftime des hommes, & ne connaiffait d'autres plaifirs dans la fouveraine autorité que la barbare fatisfaction d'être le tyran de fes peuples.

ULADISLAS III, *surnommé* LASKONOGI (*k*), DUC DE POLOGNE.

1203

Il était à présumer qu'après la mort de Miécisſlaw, le jeune Leſzko remonterait ſur le thrône : en effet tous les Grands du royaume offrirent de ſe ſoumettre à lui, mais à condition qu'il chaſſerait Goworeck, Palatin de Sendomir, ſon miniſtre & ſon ami. « Le Palatin, répondit » Leſzko à ceux qui lui firent cette propoſition, eſt un » homme ſage & prudent, ſes conſeils me ſont néceſ» ſaires & m'ont été toujours utiles ; je ſuis fait pour » protéger l'innocence & non pour la punir : l'exil de ce » miniſtre ſerait un crime, & je ne crois pas devoir » acheter ſi cher une couronne, qui d'ailleurs m'appar» tient par droit de naiſſance, pour ne la tenir que du » choix impérieux de mes ſujets ». Uladiſlas, fils aîné de Miéciſlaw, fut élu, & ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt que ce prince, auſſi grand, auſſi généreux que Leſzko, refuſa long-temps la couronne, qu'il ſavait appartenir légitimement à ſon couſin, & ne l'accepta enfin qu'avec ſon conſentement. De pareils exemples ſont grands, mais bien rares.

1206

Leſzko, redevenu particulier & ſimple ſouverain de Sendomir & de quelques autres provinces, ſe voit attaqué, par Romain, duc de Lucko, à qui il avoit cédé le duché d'Halitz. Il arme ce qu'il peut raſſembler de trou-

(*k*) Parce qu'il avait les jambes longues & très-minces.

pes, livre bataille à son ingrat ennemi, qui l'est venu provoquer, & remporte sur lui une des plus mémorables victoires que les Polonais aient gagnées sur les Russes. La gloire dont il se couvrit dans cette action fit croire à toute la nation que lui seul était capable de tenir d'une main ferme les rênes de l'Etat. Goworeck venait de mourir & n'était plus un obstacle à son élévation. Uladislas, qui n'était monté sur le thrône qu'à regret, en descendit avec joie pour y placer son cousin ; action mémorable, qui n'a peut-être jamais été répétée.

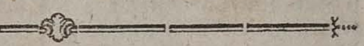
LESZKO, *surnommé* LE BLANC, DUC DE POLOGNE.

1227

Le regne de Leszko aurait sans doute été aussi long qu'il était glorieux, si le fer d'un assassin ne l'eût terminé cruellement. Le comte de Suantopelk, gouverneur de la Poméranie orientale, tout-puissant dans cette province, prétend s'y rendre souverain, & faire passer cette usurpation à ses fils, comme on transmet un héritage légitime. Il refuse à la Pologne le tribut de mille marcs d'argent qu'il lui doit par chaque année. Sa rébellion devenue manifeste, on l'invite à venir assister à une diette qui doit se tenir à Gansaw dans la grande Pologne. Instruit, peut-être par ses remords, Suantopelk ne s'y rend qu'accompagné d'un grand nombre de soldats, dont il cache la marche, & qu'il distribue secrettement aux environs du lieu où se tient l'assemblée. Ce perfide, dans le moment que Leszko sort du bain, sans armes & presque nud, le fait massacrer par ses satellites.

La Pologne se glorifie encore d'avoir été gouvernée par Leszko. Simple, modeste, il aima la paix & chérit

ſa patrie : au-deſſus du thrône qu'il occupait, il en dédaigna l'éclat, & ne chercha dans l'autorité ſuprême que la facilité de faire du bien & de rendre la juſtice. Ennemi du faſte, il deſcendit juſqu'aux moindres ſujets de ſon Etat pour en connaître la miſére & les beſoins, & pour leur porter de prompts ſecours.



BOLESLAS V, *ſurnommé* LE CHASTE, DUC DE POLOGNE.

1227 & 1228

BOLESLAS V, âgé ſeulement de ſept ans, ſuccéde à ſon pere Leſzko. Conrad, duc de Mazovie, oncle du jeune prince, & Henri le Barbu, duc de Siléſie, ſe diſputent la régence du royaume. La guerre civile ravage toutes les provinces de la Pologne, & n'eſt terminée que par les ſoins d'Hedwige, femme de Henri, qui engagea ſon époux à ſe déſiſter de la régence.

1230

Les Pruſſiens portent le fer & la flamme dans la Pologne ; ils ſaccagent la province de Culm, brûlent plus de deux cent cinquante égliſes, emménent captifs une quantité prodigieuſe de citoyens, & étendent leurs ravages juſques dans la Mazovie. Le régent Conrad, à qui il ne reſte que la ſeule ville de Ploczko, appelle à ſon ſecours les chevaliers Teutoniques (*l*). Herman de Salza,

(*l*) L'Ordre Teutonique prit naiſſance pendant le ſiége d'Acre dont les Sarraſins s'étaient emparés en 1188 ; échec cruel qui obligea Baudouin, roi de Jéruſalem, d'implorer les ſecours de

leur Grand-maître, retiré à Venise avec ses guerriers, depuis que l'Ordre avait été forcé d'abandonner la Terre-sainte, envoie sept députés en Pologne pour traiter des conditions auxquelles Conrad les recevrait. Ils s'engagérent à faire une guerre continuelle aux Prussiens, jusqu'à ce que ces idolâtres eussent embrassé la religion chrétienne. Conrad leur assigna pour établissement le château de Dobrzyn & ses dépendances; & quelque temps après, satisfait de leurs services, & en espérant encore de plus considérables, il leur céda le territoire de Culm (*m*)

---

tous les princes chrétiens. Ce siége fut meurtrier, dura une année, pendant laquelle les maladies firent périr encore plus d'assiégeans que le fer de l'ennemi. Cinq citoyens de Brémen & trois de Lubec, touchés des maux des Allemands leurs compatriotes, entreprirent de les soulager. Ils enlevérent les voiles de leurs vaisseaux & en formérent des espéces de tentes, sous lesquelles ils reçurent tous les malades & blessés de l'armée, auxquels ils administrérent les plus utiles secours. Cette charité obtint bientôt les louanges qu'elle méritait, & les encouragemens nécessaires pour fonder des hôpitaux dans Acre, après la prise de la ville, & ensuite dans Jérusalem, avec une église, sous l'invocation de la Vierge. Ce nouvel Ordre fut confirmé en 1191 par une bulle du pape Célestin III, sous le titre de *Freres hospitaliers de la Vierge*, & il eut pour premier Grand-maître Henri Waelpot. Ces chevaliers, soumis à la régle de S. Augustin, prirent l'habit blanc, avec la croix noire: ils étaient au nombre de vingt-quatre, & sept prêtres qui avaient le droit de célébrer la messe en cuirasse & l'épée au côté. On prétend qu'ils devaient alors coucher sur la dure & se laisser croître la barbe; mais ils dégénérérent beaucoup de leur austérité sous le regne de l'empereur Fréderic II, à qui ils rendirent d'importans services, & qui leur accorda de grands priviléges.

(*m*) Il s'éleve ici une grande difficulté qu'aucun historien, réellement impartial, n'a encore osé résoudre. Il s'agit de savoir si cette donation a été faite à perpétuité, ou seulement pour un temps limité. Les uns avancent que la premiere donation ne portait qu'une aliénation de vingt années; mais que Conrad, sollicité par Henri le Barbu, duc de Silésie, céda aux chevaliers, en toute propriété, les terres dont ils n'avaient que la jouissance. D'autres rapportent un titre, daté de Kruswick en 1230, qui dit expressé-

& tout le pays ſitué entre la Viſtule, la Mocra & la Drwencza, aux conditions de les lui reſtituer lors du partage des conquêtes à faire ſur les Pruſſiens, & avec cette clauſe intéreſſante, qu'ils n'entreprendront rien contre la Pologne, & qu'ils ſeront toujours prêts à la ſecourir contre ſes ennemis.

L'ambition immodérée des chevaliers Teutons cauſa long-tems les malheurs de la nation Polonaiſe, & rappella ſouvent avec déſeſpoir l'aveugle facilité de Conrad.

1238

Boleſlas V, en âge de gouverner par lui-même, prend les rênes de ſon Etat, mais avec bien moins de talens pour les conduire que n'en avait montré Henri, duc de Siléſie, qui s'était élevé à la régence ſur les débris de l'autorité du duc Conrad. Ce prince épouſe Cunégonde, fille de Béla, roi de Hongrie. La politique forma ces nœuds, & l'eſtime ſeule entretint la concorde entre les deux époux. Cunégonde était belle & ſemblait l'ignorer. Indifférente pour les plaiſirs les plus permis, elle joignait à la pudeur la plus ſévere une piété ſolide. Boleſlas, grave & ſérieux, inſenſible ſans doute aux douceurs de l'amour, regarda Cunégonde comme une amie, &, ſoit excès de dévotion, ou tout autre motif, vécut avec elle

---

ment » que Culm, ſes droits & dépendances ſont donnés irrévo- » cablement à l'hôpital de Sainte-Marie de l'Ordre Teutonique, » & aux freres de cette maiſon «. Les chevaliers conſervent un diplôme de l'empereur Fréderic II, qui leur confirme la poſſeſſion de Culm & des conquêtes faites & à faire ſur les idolâtres de Pruſſe. Mais quel droit l'empereur avait-il de diſpoſer des biens d'une Puiſſance qui ne lui était pas ſoumiſe? Comment s'imaginer que Conrad ait été aſſez peu politique, pour démembrer ſes domaines en faveur d'un Ordre naiſſant qui ne lui avait rendu que peu de ſervices? Au milieu de ces difficultés, il n'eſt, je crois, permis de prendre aucun parti.

dans la plus rigide continence. Cette union extraordinaire lui mérita le nom de *Chaſte*, mais ne lui obtint aucun éloge de la part de ſes ſujets, qui, dans la poſition où ils ſe trouvaient, avaient beſoin d'un chef actif & intrépide.

1240 & 1241

Cette année eſt fameuſe par la premiere incurſion des Tartares (*n*) dans la Pologne. Ces farouches guerriers tra-

---

(*n*) Les auteurs ne ſont pas d'accord ſur l'origine du nom de *Tartares* : ceux qui penſent que c'eſt le nom primitif de ces peuples, le tirent de celui de *Tatar-Kan*, chef d'une de leurs tribus. Les autres prétendent que c'eſt un nom abuſif, que cette nation rejette, & que les Tartares ne s'appellent entr'eux que Turcs. Quoi qu'il en ſoit, les Tartares deſcendent des Scythes inconteſtablement. Les Scythes immolaient à leurs idoles les priſonniers qu'ils faiſaient à la guerre ; les Tartares les gardent dans un dur eſclavage, ou les vendent à des maîtres cruels. Les Scythes ne cultivaient pas la terre, ils nourriſſaient des troupeaux & buvaient le lait de leurs cavales : ils logeaient ſur leurs chariots, étaient vêtus de peaux d'animaux tués à la chaſſe, ſe ſervaient de fléches empoiſonnées, paſſaient les riviéres ſur des ſacs remplis de liége & n'avaient de loix que celles que nous dictent les lumiéres naturelles. Tels ſont encore, à quelques nuances près, les uſages des Tartares. Lorſque les Scythes ſe voulaient jurer une amitié inviolable, l'un d'eux ſe faiſait une inciſion au bras, recevait le ſang qui coulait, dans un vaſe, & chacun trempait dedans la pointe de ſon épée & la ſuçait avec joie : les Tartares trempent leurs ſabres dans l'eau, qu'ils avalent auſſi-tôt. Les Scythes furent brigands, guerriers & vagabonds ; tels ſont aujourd'hui les Tartares : on connaît les exploits de Gengis-Kan ; on ſait qu'il conquit la Chine, que ſes ſucceſſeurs ont poſſédée juſqu'en 1368 qu'ils en furent chaſſés, & qu'une autre tribu s'eſt emparée en 1644 de ce vaſte royaume, vraiſemblablement pour toujours. Timurlang, que nous nommons Tamerlan, fut un de leurs plus fameux conquérans. Il mit ſous le joug les Indes, la Perſe, vainquit les Turcs & ravagea l'Egypte. Les Tartares d'aujourd'hui, avec peut-être la même valeur qui caractériſait leurs ancêtres, ne ſont plus les mêmes ; intimidés par les nations inſtruites, ils ont perdu l'eſpoir des conquêtes. D'ailleurs ſubju-

verſent le royaume avec une intrépidité étonnante, & viennent juſqu'aux portes de Cracovie, ſans que le timide Boleſlas, enfermé dans ſa capitale, oſe en ſortir pour défendre ſon peuple. Ces barbares font un butin immenſe, & emménent avec eux une foule innombrable

---

gués en partie par les Monarques de la Chine & de Ruſſie, le reſte, commandé par différens Kans, eſt diviſé d'intérêt & ne ſe trouve plus animé du même eſprit.

On diviſe communément les Tartares en trois tribus.

Les Tartares, proprement dits, qui habitent les environs de la mer Caſpienne, dont les plus conſidérables ſont les Yuſbecs; & les plus féroces, ſont les Dagheſtans, horde qui a conſervé ſon indépendance.

Les Nogais & les Baskirs, qui occupent, les uns les environs du Wolga & les landes d'Aſtracan, & les autres ceux de Caſan.

Les Callmoucks qui demeurent dans cette vaſte étendue de païs qui eſt entre le Mongul & le Wolga.

Ces derniers ſont petits, robuſtes, infatigables & courageux. Ils ſont preſque noirs, à force d'être brûlés par l'ardeur du ſoleil, ont le viſage plat & le nez écraſé, les yeux vifs & petits, peu de barbe & un ſeul toupet de cheveux ſur la tête; leur habillement eſt un bonnet fourré & une peau de mouton où tient la laine: leurs armes ſont l'arc & la fléche, une arquebuſe & une lance; ils ſont tous payens & deſcendent des anciens conquérans de l'Aſie.

Les petits Tartares, voiſins de la Pologne, ſont diviſés en quatre hordes; les Kubans, les Tartares de Crimée ou de Pérécop, compoſent les deux premiéres: celle d'Oczakow & celle de Budziack ſont les deux derniéres.

Les Kubans habitent le pied du mont Caucaſe, entre la mer noire & les Palus méotides, & ne vivent que de brigandages.

L'horde de Pérécop occupe la péninſule de Crimée, qui eſt très-fertile; elle eſt vaſſale du Sultan des Turcs.

Les Tartares d'Oczakow ſont ſitués à l'embouchure du Borysthène, & ceux du Budziack, les plus dangereux de tous, ſont répandus dans le païs qui ſe trouve entre la grande embouchure du Danûbe & celle du Boryſthène, ou autrement Nieſter.

Nous aurons occaſion de parler de quelques-unes de ces hordes dans la ſuite.

d'hommes & de femmes enchaînés. Une ſanglante bataille ſe livre dans les plaines de Cracovie ; mais les Tartares ſont vainqueurs. Boleſlas fuit d'abord en Hongrie, & de là dans un monaſtere de l'ordre de Cîteaux, ſitué au fond de la Moravie. Le peuple, abandonné par ſon maître, déſerte le royaume, & va cacher ſa honte en Hongrie, en Allemagne, ou dans les forêts & les marais les plus inacceſſibles.

1241

Les mêmes Tartares pourſuivent leurs ravages : ils pénétrent dans la Siléſie, trouvent Breſlaw encore fumant de l'incendie qu'y ont allumé les citoyens avant de ſe retirer dans le château : ils en forment le ſiége, & ſe flattent que bientôt la famine les en rendra maîtres ; mais tout-à-coup l'air s'enflamme (*o*), des arcs de feu ſemblent ſe détacher du ciel & fondre ſur les aſſiégeans : ils ſont effrayés, croient que leurs divinités ſont irritées de leur opiniâtreté, & fuient avec la plus grande précipitation. Les Siléſiens attribuent à un miracle cette délivrance ſoudaine, & en rendent graces à Dieu.

(*o*) Tous les Polonais, d'après leurs premiers hiſtoriens, atteſtent l'authenticité de ce miracle ; mais en confeſſant avec vérité & du profond du cœur la toute-puiſſance divine, il eſt permis d'examiner ſi cet événement eſt dû aux priéres d'un ſupérieur des Dominicains, ou s'il n'eſt pas ſimplement l'effet d'une terreur panique, occaſionnée par une cauſe naturelle, & dont Dieu a bien voulu ſe ſervir pour arrêter les cruautés des Tartares. Les anciens connaiſſaient ces feux répandus dans l'air, & ils les appellaient *cœli ardores* ; ce ſont vraiſemblablement les mêmes que nous nommons *aurores boréales*. Ces feux s'élévent de la terre ſouvent en jets de lumiére, & s'étendent en proportion qu'ils montent ; ce qui peut laiſſer imaginer à des eſprits troublés par la crainte, qu'ils tombent en pointe ſur la terre. Les Tartares n'avaient jamais vû de ſemblables phénomènes ; & dans la joie de leur délivrance, les Siléſiens y apperçurent quelque choſe de ſurnaturel.

1241

Les Polonais, nombre d'Allemands, les Siléſiens & les chevaliers Teutons ſe réuniſſent pour s'oppoſer aux incurſions des Tartares. Les deux armées ſe rencontrent près de Lignitz ; la victoire eſt long-temps diſputée, & les Chrétiens allaient l'obtenir, « lorſque, diſent les an» ciens & les nouveaux auteurs Polonais, un officier Tar» tare déploya tout-à-coup un grand drapeau où était » peinte la lettre X, & ſur la pointe duquel était peinte » une tête d'homme noire & hideuſe, ayant les yeux en» foncés & ardens, avec une barbe extrêmement longue. » De ce drapeau que le Tartare ſecouait violemment, il » ſortait une fumée ſi épaiſſe, qu'en un moment elle dé» roba les barbares aux yeux de ceux qui les attaquaient ; » & cette eſpéce de vapeur était en même temps ſi puan» te, qu'elle étourdit ceux-ci & les fit tomber à terre, » privés de connaiſſance & de ſentiment ». Sans prendre la peine de réfuter cette fable abſurde, il ſuffit de dire que les Chrétiens furent entierement défaits, & que les Tartares, pour calculer le nombre de leurs ennemis tués, leur firent couper à chacun une oreille, & en remplirent, dit-on, neuf grands ſacs.

1241 & *ſuiv.*

La fuite honteuſe de Boleſlas V, lorſque ſon bras était néceſſaire au ſoutien de ſa patrie, obligea les Polonais à ſe choiſir un autre duc. Tous les ſuffrages ſe réunirent en faveur de Boleſlas, ſurnommé le Chauve, fils de Henri le Pieux, duc de Siléſie : mais ce prince ne put ſoutenir ſon élection contre les forces que lui oppoſa Conrad ſon compétiteur. La guerre civile ſe joint à celle des Tartares & achéve de dévaſter le royaume. Au milieu de ces troubles, Boleſlas V eſt rappellé par ſes ſujets, & ſa préſence ne rétablit pas la tranquillité : eh ! comment,

quand même il eût eu les talens néceſſaires, aurait-il pû la faire renaître ? Dans ce tems la Pologne était partagée entre vingt-quatre vaſſaux, auſſi puiſſans que leur chef, qui tous déchiraient la patrie pour maintenir une autorité dont ils prétendaient étendre l'uſurpation.

1251

Les papes ont long-temps prétendu qu'ils étaient ſeuls en droit d'accorder le titre de roi. Le pape Innocent IV créa cette année Mandog roi de Lithuanie. Tels ſont les termes de la bulle : « Nous recevons ce nouveau royaume » de Lithuanie au droit & à la propriété de Saint Pierre, » vous prenant ſous notre protection, vous, votre femme » & vos enfans ». Cette bulle n'a pu empêcher la Lithuanie d'être incorporée à la Pologne.

1279

Boleſlas meurt regretté des gens d'égliſe, à qui il fit beaucoup de bien, mais peu eſtimé de ſes ſujets, qui ne trouvérent jamais en lui un défenſeur contre leurs ennemis : ſa dévotion, qui fut celle d'un particulier, multiplia les malheurs de la patrie, & ſon indolence les aggrava. Les hiſtoriens lui reprochent de s'être laiſſé ſouvent prévenir, & d'avoir perſécuté l'innocence par ignorance ou par avarice. Petit dans les pratiques journalieres de la religion, il eût été bon moine, & fut mauvais roi, parce que ſon génie trop rampant ne put jamais s'élever à la ſublime hauteur des ſentimens qu'elle inſpire.





LESZKO II, *surnommé* LE NOIR, ROI DE POLOGNE.

1279

Le plus dangereux ennemi qu'eut Leſzko, que Boleſlas avait nommé ſon ſucceſſeur, long-temps avant ſa mort, fut Paul Przémakow, évêque de Cracovie, de la maiſon de Pulkozyc. Ce prélat, livré aux paſſions les plus honteuſes, avait enlevé une religieuſe du monaſtere de Skala & la retenait dans ſon palais, dont il avait fait une école de libertinage. Boleſlas, n'ayant pu réuſſir par ſes remontrances à lui faire quitter ſa vie impudique, le fit enlever & l'enferma dans une étroite priſon. L'archevêque de Gneſne, irrité de ce que le prince prétendait châtier un évêque ſéditieux, & qui déshonorait publiquement ſon caractere, réclama Przémakow & jetta un interdit ſur toute la province. Boleſlas fut obligé de plier : il rendit le priſonnier, & pour avoir oſé exercer la portion la plus légitime de ſon autorité, il ſe vit contraint à payer deux cents marcs d'argent, par forme d'amende ; à ériger en duché une terre du licencieux prélat, & à jetter en priſon les officiers qui l'avaient arrêté. Telles étaient alors les mœurs de la Pologne & le deſpotiſme qu'exerçaient les eccléſiaſtiques. En haine de ce traitement, lorſque Boleſlas nomma Leſzko, petit-fils de Conrad, duc de Mazovie, ſon ſucceſſeur au thrône, Przémakow arma, pour s'y oppoſer, tout ce qu'il put de brigands & de banqueroutiers, & offrit la couronne à Uladiſlas, duc d'Oppellen. On ſe battit, & le parti de l'évêque fut entierement exterminé. A la mort de Boleſlas, Przémakow voulut encore remuer ; mais trop faible pour

s'oppoſer au vœu général de la nation, il renferma ſa haine & ſe ſoumit au nouveau duc Leſzko.

1282

Léon, un des plus puiſſans princes de Ruſſie, aidé des Lithuaniens & de quelques Tartares, entre en Pologne, & met à feu & à ſang le Palatinat de Sendomir : il eſt battu par Leſzko & ſe retire : mais bientôt après les Lithuaniens font une nouvelle irruption dans le palatinat de Dublin, & le déſolent avant que le duc ait le tems d'arriver pour les combattre. Il était queſtion de les ſuivre ; & les Polonais, fatigués d'une longue marche, n'y paraiſſaient pas diſpoſés. Leſzko les harangue : « Mes amis, » leur dit-il, l'ange Gabriel m'a apparu cette nuit, & » m'a exhorté à ſuivre l'ennemi & à l'attaquer ſans craindre ſes forces : marchons, puiſqu'il m'a promis que je » ne perdrais aucun des braves ſoldats qui auraient l'au» dace de m'accompagner ». Les Polonais reprennent courage, ils partent, joignent l'ennemi, qui avait déja paſſé une riviere, tombent ſur lui, & en font un horrible carnage. Il eſt de la politique de ſavoir quelquefois profiter de la crédulité du peuple.

1283

Dans une bataille contre les Lithuaniens, les Polonais intimidés commençaient à fuir, Leſzko ſe préſente à eux : « vous perdez en fuyant, leur dit-il, ce qui pouvait le » plus contribuer à votre victoire ; l'ennemi craint en» core plus votre réputation que vos armes ; faites-lui » face, vous le verrez ſe diſſiper devant vous ». Ce peu de mots ranime le courage des plus lâches ; ils reviennent ſur le champ de bataille, & remportent une victoire complette. Les priſonniers que Leſzko délivra dans cette occaſion flattérent plus ſon ame noble & ſenſible que la gloire dont il ſe couvrit.

1285

A l'inftigation de Przémakow, ce féditieux évêque de Cracovie, les principaux Palatins du Royaume fe révoltent contre Lefzko; mais ils font défaits & demandent grace. Le duc de Pologne, au lieu de les punir févérement, s'applique à mortifier leur orgueil en les accablant de bienfaits, & les Allemands qui lui avaient rendu les plus grands fervices dans cette guerre civile paffagere, font chargés de la garde de Cracovie & de l'intendance des fortifications. Il s'habilla comme eux, & fe laiffa croître les cheveux, à leur exemple, pour fe les attacher plus intimement.

1289

Quelque valeur qu'eût montré Lefzko dans les différentes guerres qu'il eut à foutenir, il ne laiffa pas de fe fauver en Hongrie pendant l'irruption que les Tartares firent l'année précédente dans la Pologne : il y revint lorfqu'ils eurent faccagé le royaume, & mourut bientôt après. Les mœurs de ce prince étoient douces & fimples : il favoit defcendre du thrône pour fe plier à tous les goûts & à tous les caracteres. Il eut de la valeur & aima la juftice.



PRZEMISLAS II,

ROI DE POLOGNE.

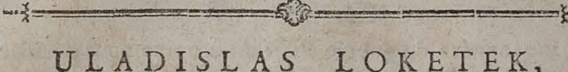
1295

CINQ années de guerre ſuffirent à peine pour décider entre les concurrens à qui appartiendrait la couronne de Pologne. L'indépendance des Palatins avait produit l'anarchie ; & l'anarchie, en diviſant les membres, avait ruiné le corps de l'Etat. A peine Przémyſlas fut-il monté ſur le thrône, que, pour réunir ſes forces éparſes, il reprit le titre de roi, & peu inquiet de ce qu'en penſerait la cour de Rome, qui l'avait ôté à ſes prédéceſſeurs, ſe fit ſacrer à Gneſne par Jacques Swinka, archevêque de cette ville.

1296

Les Polonais perdirent bientôt les eſpérances que leur avaient donné les premiers mois du régne de Przémyſlas. Les marquis de Brandebourg, qui fondaient l'augmentation de leur puiſſance ſur les troubles de la Pologne, & qui attendaient l'occaſion favorable d'en arracher quelques débris, irrités de voir leurs projets traverſés par les ſoins du nouveau duc, réſolurent de ſe défaire, par un aſſaſſinat, d'un prince qu'ils n'auraient oſé combattre à force ouverte. Przémyſlas eſt ſurpris à Rogozno, par les marquis Otton le Long, un autre Otton, & Jean de Brandebourg, accompagnés d'une troupe de ſatellites, & eſt inhumainement maſſacré dans ſon lit. Przémyſlas était capable de rétablir la Pologne dans ſon ancienne ſplendeur : ferme dans le danger, hardi à s'y précipiter, mais l'évitant avec prudence ; fier ſans hauteur, liant ſans baſſeſſe, il poſſédait toutes les qua-

lités propres à ſe concilier l'eſtime & le reſpect des grands du royaume. Il eût vengé les loix, & les eût fait aimer : ſévère ſans acception de perſonne, on n'aurait remarqué ni paſſion dans ſes ſentences, ni faibleſſe dans ſa clémence, & le peuple ſe ſerait cru libre en portant ſes fers.



ULADISLAS LOKETEK,

ROI DE POLOGNE.

1296

ULADISLAS Loketek avait déja diſputé la couronne à ſon frere Przémyſlas ; après ſa mort, il fit revivre ſes droits, & fut unanimement reconnu. Ce prince, par les grandes provinces qu'il poſſédait en Pologne, pouvait ſeul raffermir le royaume ébranlé. Ses premiers commencemens éblouirent les peuples ; ſes guerres furent heureuſes ; mais, enflé de ſes ſuccès, il ceſſa tout-à-coup d'être un grand roi, pour ne montrer à la nation ſurpriſe qu'un débauché obſcur & cruel. En vain l'évêque de Poſnanie s'efforça-t-il en paſteur zélé de prodiguer les avis & les remontrances, tout fut inutile, & l'excommunication qu'il lança enſuite n'eut pas plus d'effet. La nation murmura, & laſſe d'être tyranniſée, elle dépoſa Uladiſlas, & appella à ſa place Wenceſlas, roi de Bohême.



WENCESLAS,

ROI DE POLOGNE ET DE BOHEME.

1300

WENCESLAS, pour appuyer ſon élection, épouſe la fille de Przémyſlas, & ſe fait couronner à Gneſne. Il parcourt rapidement toutes les villes de la Pologne, qui ſe rendent à lui; mais Uladiſlas Loketek, réfugié en Hongrie, &, par ſon infortune, revenu de ſes erreurs, repaſſe dans la Pologne avec quelques troupes, & s'empare de pluſieurs places du duché de Cracovie. L'eſpoir que leur maître gouvernera avec plus d'équité, & la honte d'obéir à un étranger, & d'être eſclaves des Bohêmes, redonnent à Uladiſlas quelques partiſans, avec leſquels il rentre dans Cracovie. Pendant ce tems, une langueur cauſée par ſes revers, ou peut-être par l'effet d'un poiſon lent, le délivre de ſon rival Wenceſlas, & ſon bonheur le fait encore triompher par la mort de l'héritier de ce prince, lorſqu'il ſe diſpoſait à faire valoir les droits qu'il prétendait que ſon pere lui avait tranſmis ſur la couronne de Pologne.

ULADISLAS LOKETEK,

ROI DE POLOGNE.

1306 & *ſuiv.*

CE n'eſt plus cet Uladiſlas craint & mépriſé de ſes ſujets; à ſon retour, tous les cœurs volent au devant de lui. Il donne de nouvelles loix à la Poméranie, & con-

fie la garde de Dantzick à un gentilhomme nommé Boguff, homme plein de courage, & capable de la défendre contre les marquis de Brandebourg qui la menacent d'un siége. En effet, les Brandebourgeois parurent bientôt dans la place : Boguff fit dans cette occasion tout ce qu'on peut attendre d'un guerrier expérimenté ; mais sa garnison, presque toute composée d'Allemands, au désespoir d'avoir à combattre des compatriotes, secondait mal son commandant. Boguff prend un parti extrême : il sort de la ville, & va représenter à Uladislas le triste état de cette forteresse ; il lui conseille de bonne foi, mais imprudemment, d'appeller à son secours ces fiers chevaliers Teutons, qui se sont engagés à défendre la Pologne contre leurs ennemis. Cet avis est suivi, les chevaliers arrivent, Dantzick est délivré ; mais à peine a-t-elle r'ouvert ses portes, que ces insidieux alliés s'en rendent maîtres, jettent Boguff dans une prison, & ne le relâchent qu'à condition de conserver la place jusqu'à ce qu'ils soient indemnisés des avances faites pour la secourir.

1309

Uladislas, indigné de la trahison des chevaliers, demande une entrevue au grand-maître de l'ordre : elle est indiquée à Kraiowicze, près de Radzieiow, dans le Palatinat de Cujavie. « Avez-vous donc oublié, lui dit-» il, qu'aucune Puissance de l'Europe ne daignait vous » offrir un asyle, lorsque chassé de la Palestine, & ne » sachant où porter les tristes débris de votre Ordre, l'un » de mes prédécesseurs vous recueillit dans une pro-» vince de ses Etats ? ce prince, ajoûta-t-il, vous per-» mit de vous étendre dans les contrées de la Prusse ; il » ne les possédait plus à la vérité ; mais elles lui appar-» tenaient encore. Il pouvait les subjuguer par ses » armes ; du moins aurait-il dû les réserver à la valeur » de ses descendans ; & il aima mieux les livrer à vos » conquêtes. Aujourd'hui, maître de ce pays, vous » n'avez point encore rendu celui qu'on n'avait fait,

» pour ainsi dire, que vous prêter dans votre infortune.
» Vous nous avez même enlevé par de lâches trahisons
» des terres que vous n'osiez, ni ne pouviez nous
» arracher à force ouverte. Nous connaissons l'insatia-
» ble avidité qui vous domine, & jusqu'aux ressorts
» qu'elle emploie pour nous asservir. Sous l'humble de-
» hors d'un respect affecté, vous cachez le joug que
» votre orgueil nous prépare, & en nous forçant à nous
» remettre nous-mêmes sous votre empire, vous voudriez
» encore paraître étonné de nous y voir assujettis » . . .
» C'était donc là tout ce que nous devions attendre de
» vos promesses, de vos sermens, de vos traités ? Plus
» barbares que les peuples que nous vous avons laissé
» subjuguer, ne deviez-vous payer nos bienfaits que par
» des outrages » ? L'artificieux grand-maître ne cher-
cha point à réfuter ce discours ; il convint des torts de son Ordre, & promit de restituer Dantzick & son fort, suivant la teneur des traités ; mais il porta si haut les indemnités stipulées par la convention, qu'il était en quelque façon impossible, & même honteux d'y satisfaire.

1310

Les chevaliers Teutons veulent s'emparer de ce qui n'est pas encore sous leur puissance dans la Poméranie. Ils assiégent la ville de Dirschaw : le grand-maître, pour intimider la garnison, fait élever près des remparts deux gibets, & menace d'y attacher tous ceux qui leur tomberont entre les mains, si les gouverneurs ne leur envoient des ôtages pour traiter de la capitulation. Chaque jour ils y font pendre quelques malheureux paysans, & s'il en faut croire tous les historiens Allemands & Polonais réunis, le commandeur de Gniew, Ziffrid de Weissenfelt, sortait tous les matins à cheval, avec autant de cordes qu'il en avait pû ramasser dans les tentes, & jurait de ne point manger, qu'il ne les eût employées

à étrangler tous les Poméraniens qui lui tomberaient ſous la main. Cette ville ſoumiſe enfin au pouvoir des chevaliers les mit en poſſeſſion de toute la Poméranie.

1313, 1316 & 1320

Une affreuſe diſette met Uladiſlas dans l'impoſſibilité de tirer vengeance des inſultes & des déprédations de l'Ordre Teutonique : ne pouvant lui faire la guerre, il ſollicite le pape de punir ces ambitieux chevaliers. L'inſtant lui paraiſſait d'autant plus favorable, que, dans un concile tenu à Vienne en Dauphiné, l'Ordre des Templiers venait d'être aboli, & leur grand-maître brûlé à Paris. Deux années de vacance du ſiége de Rome entre la mort de Clément V, & l'inſtallation du pape Jean XXII, arrêtérent cette négociation, conduite par Gérard, évêque d'Uladiſlaw, qui, en ſollicitant la reſtitution de la Poméranie, demandait au ſouverain pontife qu'il fût permis à ſon ſouverain de prendre la qualité de roi (*p*). Le pape ne prononça rien ſur cette demande ; mais il laiſſa aſſez à entendre qu'Uladiſlas pouvait prendre ce titre de lui-même. Il s'expliqua plus clairement au ſujet de la reſtitution de la Poméranie, & ordonna à l'archevêque de Gneſne, d'excommunier les chevaliers, s'ils perſiſtaient à garder cette province. Ce fut au milieu de ces troubles & des horreurs de la famine, qu'Uladiſlas ſe fit ſacrer à Varſovie (*q*).

(p) Uladiſlas, en demandant au pape & au ſacré collége la permiſſion de reprendre le titre de roi, ne prétendait pas avoir beſoin de leurs ſuffrages pour s'en décorer ; mais il aimait mieux s'adreſſer à Rome qu'au chef de l'Empire qui aurait pû en prendre ſujet de réveiller des droits de ſupériorité qu'il croyait avoir ſur la Pologne.

(q) Juſqu'à Uladiſlas les rois de Pologne s'étaient toujours fait ſacrer à Gneſne ; mais depuis ce prince, ils l'ont été conſtamment à Cracovie, malgré les repréſentations de l'archevêque de cette Métropole.

1320

La famine devient ſi horrible, que les citoyens, pour ſubſiſter, égorgent les citoyens, & ſe repaiſſent de leurs cadavres. Uladiſlas ne peut ni punir ces meurtres, ni les tolérer. Preſque tous les coupables trouvaient la mort dans cette nourriture exécrable : le nouveau roi employa la douceur, où la ſévérité n'aurait fait qu'accroître les maux de la patrie. Il ſe procura quelques ſecours à force d'argent; & ſans ajoûter à la déſolation par une juſtice trop rigoureuſe, il arrêta les progrès de ces aſſaſſinats, & attendit des bienfaits de la prochaine récolte le ſalut du reſte des Polonais.

1321

Les commiſſaires apoſtoliques s'aſſemblent pour juger l'Ordre Teutonique : il eſt condamné à reſtituer la Poméranie à Uladiſlas, & à lui payer pour les dépens cent-cinquante mille marcs en gros de Bohême (*r*), & pour les dommages & intérêts trente mille marcs en monnoie de Pologne. Tous les chevaliers ſont excommuniés, & leurs provinces miſes en interdit.

1322

La Siléſie, ce grand fief de la Pologne, ſe ſépare pour jamais de ce royaume : diviſée en quantité de petites ſouverainetés, chaque prince ſe déclare vaſſal de Jean, roi de Bohême, dont les intrigues n'avaient pû l'élever au thrône de Pologne; mais qui trouva dans ſa politique aſſez de reſſources pour lui arracher cette riche province.

(*r*) On ne ſait pas exactement la valeur du gros de Bohême; on ſait ſeulement qu'il valait trois gros de Pologne; 150000 marcs devaient faire une ſomme exorbitante pour le temps.

1325

Uladiflas, dans le deffein de reprendre la Poméranie fur les chevaliers Teutons, veut avant tout empêcher les marquis de Brandebourg de leur prêter des fecours. Un autre motif l'engage encore à leur faire la guerre : il prétend tirer une vengeance de l'infâme affaffinat de Przémyflas, fon prédéceffeur. Il affemble une armée de Ruffes, de Valaques & de Lithuaniens, foldats féroces & avides de butin : il entre fur les terres ennemies, fans que perfonne ofe s'oppofer à cette incurfion, ravage toute la Marche Brandebourgeoife, & emmene avec lui plus de fix mille efclaves.

Au milieu des horreurs & des profanations dont fe fouillérent ces brigands, qu'alors on nommait guerriers, on raconte un trait héroïque qui mérite place dans l'hiftoire, s'il eft auffi vrai que formellement attefté par les auteurs Polonais. Une religieufe Pruffienne, prête d'être déshonorée par un de ces barbares, préféra la mort à cette infamie. « Ne me faites aucune infulte, lui dit-» elle, & je vous rendrai invulnérable : je tiens ce fe-» cret de mes peres ; & pour preuve que je ne vous en » impofe pas, je confens que vous en faffiez l'épreuve » fur moi-même ». Le foldat croit ce que lui dit cette chafte religieufe ; il tire fon fabre, lui tranche la tête, & la fauve malgré lui des outrages dont il voulait la couvrir (*f*).

1325

Uladiflas marie fon fils Cafimir à une fille de Gédimin, duc de Lithuanie, & cette alliance eft la caufe

---

(*f*) On trouve dans l'hiftoire ancienne un trait femblable à celui-ci ; & il n'eft pas impoffible que la pudeur ait infpiré à deux filles le même moyen de fe fauver d'un péril éminent.

éloignée de l'union de ce duché à la Pologne, ſous le regne de Jagellon. Ce Gédimin avait été grand écuyer de Withen, duc de Lithuanie, qu'il aſſaſſina pour uſurper ſes Etats : les hiſtoriens en parlent comme du héros de ſon ſiécle. Il fut tué d'un coup d'arme à feu. Il était idolâtre, & ſon corps fut brûlé, ſelon l'uſage ſans doute des Lithuaniens. Il fut placé ſur ſon cheval de bataille, & lié à un homme vivant. On attacha à ce bûcher deux éperviers, deux chiens de chaſſe & deux pieds d'ours ; on y mit le feu, & tout fut entiérement conſumé avec le cadavre & l'homme vivant.

1330

Caſimir, fils d'Uladiſlas, était auprès de Charles, roi de Hongrie, qui avait épouſé Eliſabeth ſa ſœur. Il devient éperduement amoureux de Claire, une des filles d'honneur de la reine, fille du comte Félician, de l'illuſtre maiſon de Zaach. Déſeſpéré de ne pouvoir ſéduire cette jeune perſonne, il obtient par la violence ce qui a été refuſé à la perſuaſion : & l'on prétend que ſa ſœur l'aida dans cet affreux projet. Rendue à elle-même, Claire avoue ſon malheur à ſon pere : elle nomme Caſimir, qui avait déja fui. Félician, guidé par cette fureur qui tient de la rage, oſe concevoir & exécuter le deſſein le plus téméraire. Il épie l'inſtant que le roi eſt à table, & lui porte un coup de poignard que le prince évite par un mouvement involontaire : au cri qu'il pouſſe, la reine qui voit arriver ſur elle le meurtrier, a le tems de ſe mettre en défenſe, & ne reçoit que quelques bleſſures aux mains : alors Félician s'élance ſur les fils du roi, André & Louis, & il les aurait abattus à ſes pieds, ſi quelques gardes, accourus au bruit, n'avaient maſſacré ce pere forcené. Si l'attentat était terrible, la punition fut affreuſe : on vole à l'hôtel de l'aſſaſſin, on le ſaiſit, on l'attache à la queue d'un cheval, & ainſi on le traine vivant dans les rues. L'infortunée Claire a le nez, les

lévres & les doigts coupés ; & dans cet état, elle eſt livrée aux inſultes de la populace.

1331

Uladiſlas ſentait que ſon ame encore vive ne pouvait plus que difficilement animer ſon corps affaiſſé ſous le poids de l'âge & des fatigues. Il ſouhaitait ardemment revivre dans ſon fils Caſimir, & laiſſer à ſes ſujets un prince digne de les gouverner. Il l'établit ſouverain de la grande Pologne, dont Samohély, qui avait aidé à la conquérir, était le Palatin. Samohély ſe croit mépriſé, & pour ſe venger, il appelle à ſon ſecours les chevaliers Teutons : ils entrent à main armée dans la grande Pologne, manquent de ſurprendre Caſimir dans Pyzdry, ſe répandent en ravageant tout le pays, des deux côtés de la Wartha, mettent ſous le joug les provinces de Cujavie & de Siradie, brûlent Lencici & Gneſne, & pillent le Palatinat de Kaliſch. Le vieux Uladiſlas vient s'oppoſer à ce torrent ; il n'a que peu de troupes, & ne croit pouvoir ſe ſoutenir qu'en s'attachant à éviter une bataille déciſive, tandis qu'il harcélera l'ennemi : il tente de ramener à lui le perfide Samohély. Le Palatin preſſé par ſes remords, reprend des ſentimens vertueux dans l'entrevue qu'il a avec ſon maître, & promet de ſeconder ſon entrepriſe. La même nuit, déterminé à fondre ſur les chevaliers, il harangue ſes ſoldats, & n'oublie rien pour ranimer en eux le ſouvenir de leurs exploits, l'amour de la patrie & l'intérêt de la religion. « Pluſieurs » de vos concitoyens, leur dit-il, ſont eſclaves dans ce » camp que nous allons forcer : vous pourriez entendre » d'ici leurs voix plaintives ; concevez du moins par les » maux qu'ils endurent, quel ſerait leur empreſſement » à vous en délivrer, s'ils vous ſavaient dans le même » état, & que, libres comme vous, il ne tînt qu'à leur » valeur de rompre vos chaînes. Mais à quels ennemis » avons-nous affaire? A des ingrats, qui ſe ſervent de nos

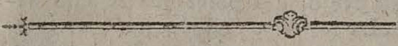
» propres bienfaits pour nous écraſer ; à des brigands » qui, nourris dans le ſang & le meurtre, ne ſavent » que déſoler nos provinces pour les conquérir, & vou- » draient ne nous y laiſſer pour tout bien que l'air qu'on » y reſpire ; à des impies qui brûlent nos temples, dé- » pouillent nos autels, ſe jouent de tous les anathêmes » de l'égliſe ; à un ramas confus de gens de différentes » nations qui n'aiment que la licence, & que rien ne » touche moins que l'honneur : de tels hommes ſont-ils » ſi fort à craindre ? Ne doutez point que le ciel de- » mande leur perte. La religion éplorée joint ſes inté- » rêts à nos armes : vengeons ſes injures & les nôtres. » Ses vœux ſont les préſages de nos ſuccès ». Il attaque les chevaliers ; la victoire eſt balancée pendant plu- ſieurs heures ; mais enfin Samohély tient ſa promeſſe ; placé dans les derniers rangs de ſon armée, il donne le ſignal à ceux qu'il a gagnés par ſes préſens, & attaque en queue les chevaliers preſſés en tête par les Polonais. Quelques minutes ſuffirent alors pour achever la déroute des ennemis, qui laiſſérent vingt mille ſoldats ſur le champ de bataille.

1333

Uladiſlas meurt cette année à Cracovie. Telles ſont les inſtructions que, ſur le point d'expirer, il donna à ſon fils Caſimir. « Si vous aimez votre gloire, lui dit- » il, gardez-vous de rien céder aux chevaliers Teutons : » prenez plutôt le parti de vous enſevelir ſous les débris » de votre thrône, que de leur abandonner ces portions » de votre héritage qu'ils poſſédent, & que vous devez » à vos peuples & à vos enfans. Ne laiſſez point à vos » ſucceſſeurs un exemple de lâcheté capable de ternir » vos vertus & tout l'éclat de votre regne. Puniſſez les » perfides ; & plus heureux que votre pere, chaſſez-les, » s'il ſe peut, d'un royaume, aſyle reſpectable que la

» pitié leur avait ouvert, & qu'ils n'ont pas craint de » profaner par la plus noire ingratitude ».

La fougue des passions entraîna Uladislas dans des désordres qui lui ravirent le thrône & lui arrachérent l'estime de ses sujets. Revenu de ses égaremens, en reprenant le sceptre, il trouva dans son adversité passée un maître qui plia aisément son cœur à l'usage des vertus. Il fut affable, favorisa le mérite, sut le faire éclorre, le placer & le récompenser.



CASIMIR III, *surnommé* LE GRAND, ROI DE POLOGNE.

1333 & 1335

A Peine Casimir fut-il monté sur le thrône, qu'il prolongea la tréve conclue par son pere avec les chevaliers Teutons, & s'appliqua à punir sévérement les brigandages des Polonais qui, pendant les troubles du royaume, étaient à un point d'atrocité difficile à concevoir. Ensuite par la médiation des rois de Hongrie & de Bohême, la paix fut signée entre la Pologne & l'Ordre Teutonique : les chevaliers restituérent à la Pologne le Palatinat de Cujavie & le district de Dobrzin, & payérent dix mille florins, & Casimir renonça pour lui & pour ses successeurs à tous ses droits sur la Poméranie (*t*).

(*t*) On trouve dans ce traité : » que Casimir, autant pour le » bien de la paix, que pour se rendre le ciel propice, & pour » contribuer au repos de l'ame de ses prédécesseurs, céde & aban- » donne la province de Poméranie, comme une aumône perpé- » tuelle, *in perpetuam eleemosynam*, à l'Ordre Teutonique, &c. « Ces mots sont clairs & prouvent évidemment qu'avant ce traité les chevaliers Teutons n'avaient aucun droit réel à la Poméranie : ils

1336 & 1339

A peine la paix est signée avec les chevaliers, qu'elle est rompue. Ils ne prétendent évacuer la Cujavie que lorsque Casimir aura fait approuver le traité par tous les Ordres du royaume. Le roi convoque une diette générale ; il y éprouve tout ce que le germe de la liberté peut produire de plus impérieux : on avoue que la situation critique du royaume pouvait autoriser la paix honteuse qu'on venait de faire ; mais on lui expose durement qu'un souverain doit porter ses vues au-delà de son regne, & préparer à sa nation les moyens de réparer ses malheurs ; enfin on conclut à rejetter toute convention faite avec les chevaliers, & à implorer de nouveau les foudres de Rome. L'Ordre Teutonique est une seconde fois excommunié par Bénoît XII ; mais il méprise les décrets de ce pontife, & s'adresse à l'empereur Louis de Baviere son ennemi, qui lui défend, sous de griéves peines, de se dessaisir sans son consentement des biens qu'il posséde.

1339

Casimir n'ayant qu'une fille de son mariage avec Anne, fille du duc de Lithuanie, choisit pour successeur son neveu Louis, fils de Charles Robert, roi de Hongrie. Après de violens débats, il réussit à faire approuver ce choix. Il fut stipulé dans l'acte solemnel qui appellait Louis au thrône de Pologne, que ce prince ne pourrait y prétendre, en cas qu'il survînt des enfans mâles au roi Casimir, ou qu'après leur décès, si le ciel lui en accordait.

---

font naître aussi une réflexion qui développe les mœurs de ce siécle : c'est que les princes qui marquaient le plus grand zéle pour la religion, se couvraient de son manteau pour masquer leur politique.

1340

La mort de Boleſlas, duc de Ruſſie, donne à Caſimir les moyens de reprendre ſes provinces qui avaient appartenu à la couronne de Pologne. Il perd ſon épouſe Anne de Lithuanie, & peu après il ſe marie à Hedwige, fille du Landgrave de Heſſe; mais fatigué par ſon orgueil inſurmontable, & ſur-tout par ſes reproches continuels, touchant ſes fréquentes infidélités, il l'exile à Zarnowiec.

1341

Le roi de Pologne devient amoureux d'une demoiſelle de qualité, de Bohême, nommée Rokicz; & ne pouvant pas la ſéduire, il conſent à l'épouſer. A la place de l'évêque de Cracovie, que cette jeune perſonne n'avait jamais vû, il ſubſtitue l'abbé Tyniek, qui ne craint point en habits pontificaux, de proſtituer ſon miniſtère pour plaire à ſon maître. Ce faux mariage eſt célébré & conſommé; mais bientôt Rokicz eſt inſtruite de ſon déshonneur; & n'ayant nuls moyens de ſe venger de l'affront qu'elle vient de recevoir, elle conſent de s'abaiſſer au titre honteux de concubine. Si les princes ne rougiſſaient pas de ces actions odieuſes, quelles devaient être les mœurs de toute la nation?

1341

Caſimir vole à de nouvelles amours, & prend pour maitreſſe Eſther, fille Juive, d'une beauté ſurprenante: ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'ayant eu de ce commerce deux garçons & deux filles, le roi fit élever les deux garçons dans la religion chrétienne, & permit qu'Eſther élevât les filles dans la loi judaïque. C'eſt cette Eſther qui obtint pour ſa nation les grands priviléges dont elle jouit dans le royaume, & qui a donné lieu à

un auteur d'appeller la Pologne le paradis des Juifs.

1343 & 1347

Communément les grands hommes se livrent à l'impétuosité de leurs passions, sans perdre de vue les devoirs que la gloire leur impose. Tel fut Casimir, dont on ne peut excuser les mœurs licencieuses : il signe la paix avec les chevaliers Teutons, se fait restituer la province de Cujavie & le territoire de Dobrzin, & abandonne enfin sans retour la Poméranie, la province de Culm, & le district de Michalow. Il attaque la Silésie, & incorpore à la couronne la forte ville de Fravenstadt, qui depuis n'en a point été séparée; il bat les Russes, & chasse honteusement le roi de Bohême qui a fait une invasion dans ses Etats ; toutes actions brillantes, qui peuvent s'allier avec les plaisirs ; mais ce qu'on a peine à se représenter, c'est que ce prince voluptueux devienne le législateur de sa nation. Casimir attaque la licence des mœurs, & réforme la justice. Pour terminer un procès, les Juges faisaient écrire un serment qu'ils donnaient à l'une des parties : si celui qui le lisait ne le prononçait pas d'une voix ferme, s'il hésitait, s'il changeait le moindre mot, ou marquait quelque altération sur son visage, quel que fut son bon droit, il perdait sa cause & devenait l'objet du mépris public. Le roi abolit cet affreux usage.

1347

Casimir aimait réellement son peuple, & sur-tout les gens de la campagne. On rapporte que, lorsque quelques-uns de ces derniers venaient se plaindre à lui de l'injustice de leurs maîtres, il avait pour habitude de leur demander s'ils n'avaient chez eux ni pierres ni bâtons pour se défendre. Avant ce prince, tous les biens d'un paysan mort sans enfans, étaient dévolus à son seigneur : il ordonna que désormais ils seraient l'héritage des plus pro-

ches parens. Il permit à tout payſan vexé par ſon maître, ou deshonoré par lui, de ſe retirer où bon lui ſemblerait, & défendit à tout ſeigneur de donner ſon ſerf en ôtage ou pour caution. Tant de réglemens faits en faveur de la partie ſouffrante de la nation, firent donner à Caſimir le nom de Roi des Payſans; & je ne ſais ſi ce ſurnom ne vaut pas tous les titres que les bons rois ont obtenus.

1349 & 1350

Les grandes vertus ſont ſouvent accompagnées de grands vices. Caſimir porta les plaiſirs de la table à un excès impordonnable, & à ſon exemple les Polonais s'y livrérent avec une indiſcrétion que le temps ni la raiſon n'ont point encore amortie. Il ne permit plus de bornes à ſon incontinence: ſes palais devinrent des lieux de proſtitution, où, ſans goût, ſans choix, ſans délicateſſe, d'indignes victimes raſſemblées furent journellement ſacrifiées ſur l'autel de la débauche. La nation imita ſon maître, & de proche en proche la corruption des mœurs s'étendit à tous les états. Un prêtre de Cracovie, nommé Martin Bariczka, oſa élever la voix & reprocher au Salomon de la Pologne l'atrocité de ſa conduite: ſon zèle indiſcret fut ſur le champ puni; le roi le fit précipiter dans la Viſtule. Cette action, digne d'un tyran, ſouleva tous les Polonais contre Caſimir, & la peſte, qui ſuivit de près ce trait inhumain, leur parut un châtiment envoyé du ciel pour l'expiation de ce crime.

1352

Cette année la Pologne ſe trouva inondée par un débordement de ces ſectaires infâmes appellés Flagellans. Sortis de Hongrie & de Bohême (*u*), ils ſe répandirent

---

(*u*) Il n'eſt guères poſſible de fixer l'année de l'origine de

dans toutes les provinces du royaume, & leur fausse piété, leurs pratiques outrées de religion, leur zèle bisarre & superstitieux, séduisirent les peuples; mais si d'un côté ils produisirent quelque mal, de l'autre ils firent entrer le repentir dans l'ame de Casimir: désespéré du meurtre de Martin Bariczka, il en sollicita à Rome l'absolution, & se soumit à la pénitence qui lui fut imposée. On ne fut pas long-tems dupe de l'hypocrisie des Flagellans; ils furent bientôt chassés de la Pologne, & n'y ont pas reparu (*x*).

---

cette secte: on sait qu'elle parut dans la Bohême vers 1261, & qu'en 1309 elle infestait presque toutes les parties de l'Europe. Ces fanatiques entraient processionnellement dans les villes, le corps découvert jusqu'à la ceinture, & se donnant à chaque pause des coups de discipline qui faisaient ruisseler le sang de toutes parts. Après le service divin, ils se répandaient nuds dans les cimetieres, & là, couchés sur le ventre ou sur le dos, & les bras étendus en croix, un d'entr'eux venait les toucher, en leur disant: *Dieu te remet tes péchés, léve-toi*: ensuite ils entonnaient un cantique où, à un verset qui rappelle la mort de notre Sauveur, ils se roulaient indifféremment dans la fange & sur les cailloux qui se trouvaient devant eux. Ces enthousiastes, faux ou véritables, n'admettaient ni la nécessité, ni l'efficacité des sacremens, & par une explication forcée corrompaient les principaux dogmes de la religion. D'ailleurs, ramas de gens chargés de crimes, d'hommes proscrits & de femmes déshonorées; ces malheureux vivaient dans la licence la plus effrénée.

(*x*) De ce débordement de fanatiques il est resté en Pologne des confréries de pénitens qui, pendant le carême, vont en procession dans les églises, & jusqu'au sang se donnent la discipline en présence du peuple. Les évêques ont toléré jusqu'à présent cette coutume pour entretenir la piété des fidèles. On trouve de ces sortes de confréries en Italie, en Espagne, en Allemagne & même en France; mais les ministres de l'Eglise ont fait dans ces païs les plus grands efforts pour abolir ce cruel & indécent usage de se déchirer le corps en public.



1355

Si l'on veut trouver l'origine des libertés actuelles de la nation Polonaise, on doit la chercher pendant le regne de Casimir le Grand. Ce législateur qui, sous le voile de la modération, avait sçu se rendre despotique, ne commandait qu'à des sujets soumis en apparence, mais révoltés en effet contre son autorité. Ce peuple altier avait reconnu & approuvé l'élection que son roi avait faite de Louis, souverain de Hongrie, pour lui succéder. Il envoya des députés à Bude, qui lui firent pressentir la mort prochaine de Casimir son oncle, & qui exigérent de lui des priviléges qui devaient augmenter l'affection des sujets qui le portaient sur le thrône. Soit que Louis ne pressentît pas les conséquences de ce qu'on exigeait de lui, soit qu'il se proposât de manquer un jour à ses promesses, il s'obligea « à décharger la nation Polonaise de » toute taille & de toutes contributions en prenant la » couronne ; de ne se servir d'aucun prétexte pour impo- » ser des subsides ; de ne prétendre rien dans ses voyages » pour l'entretien de sa cour, malgré l'usage établi ; » de rembourser les dépenses & même les dommages » causés par rapport aux guerres qu'il pourrait entre- » prendre contre les Puissances voisines ». Et l'acte qui contenait ces articles était signé tant pour lui que pour ses successeurs à perpétuité, & devait à jamais avoir force de loi dans le royaume.

1359

Etienne, fils du feu Woiewode de Moldavie, ayant été chassé de ses Etats par Pierre son jeune frere, vient implorer le secours du roi de Pologne. Casimir trouve de la grandeur à soutenir un prince malheureux : il conduit son armée contre les Valaques. L'usurpateur Pierre n'a pu retarder la marche des Polonais ; il les attend dans le

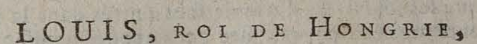
le bois de Ploniny, dont il a fait ſcier tous les arbres, de maniere cependant qu'ils ſe tiennent encore debout, & lorſque les ſoldats de Caſimir ſont entrés dans la forêt avec leurs gros équipages, des gens apoſtés pouſſent ces arbres, qui, en tombant, écraſent tout ce qui ſe trouve à leur portée, & par leurs ſecouſſes abattent ſucceſſivement ces maſſes énormes de proche en proche, & par leur chûte jettent la confuſion dans toute l'armée. Les Valaques n'eurent que la peine de tuer; & Caſimir, humilié de ſa défaite, ſe vit contraint de fuir, ſans eſpérance de pouvoir un jour ſe venger.

1370

Par la mort de Caſimir le Grand, le thrône de Pologne échappa à la maiſon des Piaſt, qui lui avait donné des princes pendant 528 ans.

Si Caſimir eut des défauts, il les racheta par des vertus : il fut doux, affable, complaiſant, & ſçut le grand art de ſe captiver les cœurs. Quoique vif, impétueux, il paraiſſait moins donner des ordres, que riſquer des conſeils pour la réuſſite d'une affaire. Ardent à chercher le mérite, à le placer, à le récompenſer, il employa une égale activité à découvrir la trahiſon & l'injuſtice, & ſa ſévere équité pourſuivit ces vices juſques dans ſes amis : » mais, dit un auteur, il punit toujours en pere, & il ré» compenſa toujours en roi ».





LOUIS, ROI DE HONGRIE, ROI DE POLOGNE.

1370

Les premiers pas de Louis (*y*), en montant ſur le thrône, lui aliénérent les cœurs de ſes nouveaux ſujets : il caſſa le teſtament de Caſimir, ôta aux propriétaires les domaines & les palatinats qu'ils tenaient de la munificence de ce roi, les diſtribua à ſes créatures, & relégua en Hongrie deux filles de ſon prédéceſſeur, qu'il fit déclarer illégitimes, dans la crainte qu'elles n'épouſaſſent dans la ſuite des princes qui puſſent un jour lui diſputer la couronne. Une conduite ſi peu réfléchie donna de nouvelles forces à cet eſprit d'indépendance déja répandu dans la nation, & Louis, indigné, retourna dans ſes Etats, & laiſſa le gouvernement de la Pologne entre les mains de la reine Eliſabeth ſa mere.

1372

Louis, pour ſe venger des murmures des Polonais, déſeſpérés de la ceſſion qu'il vient de faire à ſon gendre Sigiſmond, marquis de Brandebourg, de toutes ſes prétentions ſur la Siléſie, renouvelle, contre ſes ſermens, l'ancienne taxe appellée *krolewczyzna*, nom qui ſignifie cens royal. Cet impôt obligeait de rendre au prince un

(*y*) Louis doit être regardé comme le premier prince étranger qui ait gouverné la Pologne ; car quoique Wenceſlas II, roi de Bohême, ſe ſoit vû appellé au thrône de ce royaume par quelques mécontens, Uladiſlas Loketek, de la maiſon régnante, ne ceſſa de le lui diſputer pendant ſa courte adminiſtration.

boisseau d'avoine & de bled pour chaque arpent de terre, & douze gros, argent du pays. Les Polonais font de vives représentations, & obtiennent que la taxe des douze gros sera réduite à deux ; mais à condition qu'ils déféreront la couronne à une des filles de Louis s'il vient à décéder sans héritier mâle. La nation ne craint point d'introduire un ordre de succession jusqu'alors inconnu dans le royaume : elle marche à la liberté par le chemin d'une feinte obéissance ; elle exige que les deux gros imposés soient l'unique taxe sur les nobles & les paysans, que les charges soient conférées à vie, toujours à des Polonais, & surtout que la garde des forts & des châteaux soit confiée aux simples nobles, & non à ceux qui par leur opulence pouvaient se faire chefs d'un parti dangereux. Louis accorde tout, & de ce moment s'éleve ce gouvernement républicain, toujours occupé à soutenir les priviléges qu'il s'est donnés lui-même contre les prérogatives de la couronne.

1381

Les querelles subsistaient toujours entre le souverain & le sénat. Les Lithuaniens avaient ravagé plusieurs provinces, & Louis venait de conclure avec eux une paix assez peu glorieuse. La nation voulait affermir sa liberté naissante, & le roi prétendait maintenir ses droits. Au milieu de cette fermentation, Louis indique une diette à Bude en Hongrie, où, selon bien des auteurs, il ne se rend que douze sénateurs, qui souscrivent à la demande qu'il fait de démembrer du royaume quelques provinces de la Russie. Ces historiens ajoûtent que le seul André Lubranski, évêque d'Uladislaw, s'opposa à cette lâcheté, & qu'ayant instruit de ce qui venait de se passer Raphaël Granowski, grand-maréchal de la couronne, ce dernier, de concert avec l'archevêque de Gnesne & le général de la grande Pologne, convoqua une assemblée où le roi & les sénateurs de son parti furent invités. Le roi y vint avec ses amis ; aussi-tôt Granowski fait saisir les onze

ſénateurs & ordonne qu'on leur tranche la tête : les cadavres de ces malheureux Polonais ſont mis ſous les pieds & à côté du thrône, couverts d'un tapis. Louis, qui ignore cette terrible exécution, entre dans la ſalle du ſénat ; alors le grand-maréchal prend la parole, il reproche au roi tout ce qu'il vient de faire contre les intérêts de l'Etat ; il caſſe tout ce qui a été arrêté à Bude, & levant le tapis & montrant les corps ſanglans des ſénateurs, « voilà, dit-il à Louis, quelle ſera dans la ſuite la punition » de tous les traîtres qui épouſeront vos intérêts au pré» judice de la république (z) ».

1382

Louis venait d'envoyer ſon gendre Sigiſmond pour gouverner la Pologne en ſon nom, lorſqu'il mourut à Tyrnau dans le comté de Neitra. On ne peut reprocher à ce prince que ſon trop grand amour pour les Hongrois, qui lui fit négliger de ſe rendre aimable aux Polonais : d'ailleurs il fut grand capitaine & bon politique ; il aima les ſciences & les cultiva autant qu'elles pouvaient l'être dans le ſiecle où il a vécu ; & jaloux de voir par ſes yeux, il ſe déguiſa ſouvent pour chercher la vérité juſques dans les cabanes des pauvres.

1382 & 1383

La mort de Louis redoubla la confuſion qui regnait depuis long-temps en Pologne. Ce prince, par une diette vendue à ſes intérêts, avait fait reconnaître Sigiſmond, marquis de Brandebourg, pour ſon ſucceſſeur.

(z) On s'eſt efforcé, dans ces derniers temps, de révoquer ce fait en doute ; cependant un ſi grand nombre d'auteurs l'atteſtent, qu'il eſt bien difficile de n'y pas ajoûter quelque croyance ; d'ailleurs, il eſt bien dans le caractère de ces premiers Polonais qui ont poſé les fondemens de leur liberté.

Les Polonais, rendus à eux-mêmes, refusérent de souscrire à cette élection, & appellérent au thrône la princesse Hedwige, seconde fille de Louis, aux conditions qu'elle épouserait un prince agréable à la nation. On raconte à ce sujet qu'un gentilhomme, envoyé à Hedwige pour presser son départ, fit en vingt-quatre heures soixante milles de Hongrie; ce qu'on a peine à concevoir, & ce qu'actuellement tous les Polonais regardent comme un événement unique, mais vrai.



JAGELLON, OU ULADISLAS V, ROI DE POLOGNE.

1387

ENTRE les princes qui prétendirent au thrône de Pologne & à la main d'Hedwige, Jagellon fut préféré par les grands avantages qu'il offrit à la république. Idolâtre (a),

(a) Les Lithuaniens s'étaient fait du feu une divinité à laquelle ils rendaient un culte journalier; ils l'entretenaient religieusement dans leurs temples. Le tonnerre s'attirait aussi leurs hommages, & les arbres des forêts leur inspiraient une telle vénération, qu'ils n'osaient les couper, & qu'ils étaient convaincus qu'en y touchant ils se seraient exposés à une mort certaine, ou que, tout au moins, ils seraient restés perclus de quelques membres. Ils conservaient des serpens & des vipères auxquels ils immolaient des coqs; souvent ils leur faisaient des libations de lait. La fête la plus solemnelle de ce peuple se célébrait vers le mois d'Octobre, temps destiné à immoler des victimes à leurs Dieux, dont les chairs servaient à traiter leurs amis pendant plusieurs jours. Ainsi que dans l'enfance de presque toutes les Nations, ils faisaient des captifs à la guerre; le plus jeune était brûlé vif en l'honneur de leurs divinités, & offert en holocauste, dit un auteur, pour l'expiation de leurs péchés.

il promit de se faire chrétien, & tint parole. Maître de puissans Etats, il les réunit au royaume : ainsi la Lithuanie, la Samogitie & une partie de la Russie devinrent provinces de la Pologne, & il s'engagea à reconquérir la Poméranie, la Silésie, le Palatinat de Culm & tous les pays arrachés à l'Etat par les guerres malheureuses sous les regnes de ses prédécesseurs.

1388

Hedwige aurait vécu heureuse avec le roi son époux, si la calomnie n'eût versé sur elle son dangereux poison. Un nommé Dalewicz, par un motif que l'histoire ne nous a pas conservé, fit entendre à Jagellon que la reine conservait de la tendresse pour Guillaume, duc d'Autriche, son premier amant, & que même ce prince l'avait vue en secret. Jagellon à cette nouvelle ne peut modérer ses transports, & il se serait sur le champ séparé d'Hedwige, si quelques-uns de ses favoris n'avaient pris soin d'éclaircir cette noirceur. Ils interrogérent le délateur; ils l'intimidérent, & ce malheureux ne pouvant soutenir son accusation par aucune preuve, fut condamné à la peine des calomniateurs (*b*).

(*b*) Rien de plus singulier que cette punition, qui est encore en vigueur dans la Pologne. Lorsqu'après toutes les informations nécessaires un calomniateur est juridiquement convaincu de son crime, on le conduit dans la salle du Sénat, où il est obligé de se coucher à terre sous le siége de celui qu'il a offensé, & là, dans cette humiliante situation, il faut qu'il prononce, à haute voix, » qu'il se repent amérement des bruits injurieux qu'il a malignement répandus contre la réputation de tel ou tel, & *qu'il* » *en a menti comme un chien* «. Après cette confession publique, le coupable est obligé de contrefaire par trois fois l'abboiement d'un chien ; ce qui termine cette singuliere scène.

1399

La reine Hedwige meurt en odeur de ſainteté. Jagellon qui, revenu de ſes erreurs, lui avait rendu ſon amitié, en eſt inconſolable. Il veut abdiquer la couronne, qu'il croit ne tenir que des droits de ſon épouſe défunte, & ſe retire dans ſes Etats de Ruſſie. Les principaux du royaume, conſternés de cette fuite inattendue, vont trouver le roi, & lui prêtent de nouveau ſerment de fidélité : ils l'engagent à reprendre les rênes du gouvernement & à épouſer la princeſſe Anne, niéce de Caſimir le Grand.

1402

Jagellon refuſe la couronne de Bohême qui lui eſt offerte, & que Wenceſlas déshonorait par ſes infâmes débauches. « Votre roi, dit-il aux députés, ne reléve d'aucune puiſſance, & n'eſt comptable de ſes défauts qu'à » Dieu ſeul : s'il déshonore ſon rang par ſa conduite, ſes » ſujets ne ſont point ſes juges, & c'eſt même un avantage » pour eux de ne l'être pas : ils ne peuvent être heureux » qu'autant que la puiſſance légiſlative réſide uniquement dans la perſonne du ſouverain. Il n'eſt point de » malheurs pareils à ceux d'un Etat où l'autorité ſe trouve » partagée avec la multitude : la confuſion que vous voulez introduire dans votre royaume y ſerait encore » plus funeſte que les vices d'un maître dont vous abhorrez les excès : il ne vous reſte d'autres armes que » la patience, & tout ſenſible que je ſuis à votre eſtime, » je ſuis beaucoup moins touché de vos hommages qu'étonné de votre aſſurance à me propoſer une injuſtice » oppoſée à mes ſentimens ».

1410

Jagellon faiſait la guerre à l'Ordre Teutonique, &

avait confié ſous lui le commandement de ſon armée à Vitolde ſon couſin, gouverneur de la Lithuanie. Comme le roi entendait la meſſe, pluſieurs de ſes généraux vinrent à différentes repriſes l'avertir que les chevaliers approchaient. Sigiſmond continua dévotement ſes prieres, & ſans doute on attribua à lâcheté ce qui n'était qu'une pieuſe réſignation à la volonté de Dieu. Les ennemis ne remarquant pas que les Polonais s'ébranlaſſent, en jugérent de même, & leur grand-maître députa au roi de Pologne deux chevaliers, qui lui préſentérent deux épées nues & enſanglantées : « Notre chef, lui dirent-» ils, ne craint point de vous fournir des armes pour » vous inſpirer plus de courage, ſur le point d'ouvrir le » combat : ſi le terrein où vous campez vous paraît trop » étroit & trop ſerré pour faire vos manœuvres, nous » conſentons à reculer de quelques pas ». Jagellon ne daigna pas s'offenſer de cette bravade : « Je ſuis ſurpris, » répondit-il aux députés, que votre grand-maître ſe » preſſe ſi fort de me rendre les armes : je reçois celles » que vous me préſentez avec plaiſir, & j'en tire un fa-» vorable augure pour le ſuccès de cette journée ». Jamais audace ne fut punie plus cruellement ; de cent quarante mille ſoldats dont était compoſée l'armée Teutonique, cinquante mille reſtérent ſur le champ de bataille, entre leſquels on compta le grand-maître & trois cents chevaliers ou commandeurs, outre quatorze mille priſonniers.

1410

Dans la bataille (c) précédente, Jagellon, qui venait de s'appercevoir qu'une aîle de ſon armée commençait

(c) C'eſt pendant cette guerre qu'on trouve, pour la premiére fois, des troupes étrangéres, (*ſtipendiarios*) à la ſolde de la Pologne : l'armée fut alors rangée ſous cinquante banniéres, & elle eut deux quartiers-maîtres de camp : (Oboznych) ;

à plier, s'échappa du milieu de ses gardes & y courut pour la ramener au combat. Un cavalier ennemi, armé de toutes piéces, vint fondre sur lui le sabre à la main. Un jeune Polonais, nommé Sbignée Olesnicki, vit seul le danger que courait le roi : il ne lui restait qu'un tronçon de lance ; il en frappe le téméraire, l'étend à ses pieds & sauve ainsi la vie à son maître. Jagellon, pénétré de reconnaissance, & enchanté du zèle & du courage de son libérateur, voulut sur le champ l'honorer du baudrier militaire ; mais le modeste Sbignée le refusa, en avouant qu'il se destinait au service de l'église. Jagellon lui donna dans la suite l'évêché de Cracovie.

1413

C'est à cette année que les historiens Polonais fixent la conversion des peuples de la Samogitie à la religion chrétienne. Cette conversion est d'autant plus remarquable, qu'au défaut d'ecclésiastiques qui sçussent la langue du pays, le roi fut obligé lui-même de prêcher l'évangile.

1427

Jagellon avait épousé en quatriémes noces Sophie, fille d'André, duc de Kiovie. La fécondité de cette princesse, déja enceinte de son troisiéme enfant, & les indignes menées de Vitolde, irritérent la jalousie de ce prince, déja sur le retour. Il se crut déshonoré, & prétendit se venger juridiquement de l'auteur & des complices de cet affront prétendu. On trouva moyen d'appaiser le roi, & il fut décidé que Sophie se purgerait par serment & par le témoignage de quelques femmes d'honneur. Sept dames jurérent avec la reine, & Jagellon satisfait lui rendit sa tendresse (*d*).

(*d*) Ceci prouve que l'usage de se purger par serment était alors,

1433

Les Polonais, dans une diette tenue à Brzescie, avaient nommé Uladislas, fils aîné de Jagellon, pour régner après lui, mais sous la promesse que le roi confirmerait leurs anciens priviléges & qu'il leur en accorderait de nouveaux. Cette année les États du royaume, assemblés à Lencici, sommérent ce prince de remplir son engagement. Jagellon, pressé de se déclarer, & outré de l'audace avec laquelle on s'explique, répond que, ce qu'on lui demande (*e*) étant injuste, l'honneur lui défend de l'accorder. Alors un cri d'indignation s'éleve dans toute la salle : on somme l'évêque de Cracovie de présenter l'acte de l'élection qui lui avait été confié, & l'on a l'impudence de le déchirer à coups de sabre aux yeux du roi. Jagellon ne se déroba à de plus grands outrages qu'en montrant une intrépidité qui en imposa aux séditieux. Telles étaient dès ce temps les bourasques d'une nation fiere de sa liberté naissante, & que dans la suite on verra se porter aux plus coupables excès.

---

en vigueur dans la Pologne. On trouve plusieurs faits semblables dans l'histoire Germanique ; & si l'on veut lire les historiens Français, on verra qu'à la mort de Chilperic, Frédégonde fut obligée de jurer avec trois évêques & trois seigneurs de la Nation, que Clotaire était le véritable fils de Chilpéric.

(*e*) Entre les priviléges que la Nation exigeait de Jagellon, & qu'il fut contraint d'accorder, on compte ceux déjà consentis par le roi Louis, auxquels il en ajoûta plusieurs. Il s'engagea à ne conférer les dignités & les charges de l'Etat qu'à des Polonais qui posséderaient des biens dans les diverses provinces où ces emplois devraient être exercés ; à n'y jamais nommer avant leur vacance ; à ne faire battre aucune monnoie qu'avec le consentement des prélats & des barons, & à ne faire arrêter aucun noble qu'il ne fût convaincu en justice réglée du crime pour lequel il aurait été poursuivi.

1434

Jagellon allait jouir des douceurs de la paix & du fruit de ſes travaux, lorſqu'une fiévre violente le mit au tombeau. Ce prince, né idolâtre, en embraſſant la religion chrétienne, prouva à ſes peuples, par ſa ſolide piété, que la conviction ſeule l'avait déterminé, & non les avantages d'un thrône qu'il occupa avec gloire dans les tems les plus difficiles. L'honneur, la probité, la bonne-foi furent ſes vertus favorites. Plein de courage, il le fit ſouvent céder à une politique qui, moins brillante, mais plus ſûre, favoriſait ſes entrepriſes. Libéral, il donnait avec choix & avec profuſion. Avare du temps, il l'employait à rendre juſtice aux malheureux, à s'informer de leur miſere & à la ſoulager. Le ſeul amuſement qu'il ſe permit était la chaſſe, pour laquelle il avait une paſſion décidée.

ULADISLAS VI,

ROI DE POLOGNE.

1434

Uladislas n'avait encore que dix ans à la mort de Jagellon ſon pere, & ſa grande jeuneſſe ſervit de prétexte à quelques ſéditieux pour s'oppoſer à ſon élection. Sbignée Olesnicki, évêque de Cracovie, ami de la famille royale, tenta vainement de les ramener par la douceur. Ne pouvant y réuſſir, il s'aviſa d'un expédient inuſité juſqu'alors, & qui depuis n'a point été mis en uſage : il feint de vouloir remettre au ſort la nomination du nouveau chef de la république, & prie le grand-maréchal d'annoncer que ceux qui refuſaient leurs voix à Uladislas, aient à ſe ſéparer des partiſans de ce prince, afin

qu'on puiſſe compter les ſuffrages & ſe décider, eu égard au plus grand nombre. La rumeur qui s'éléve alors intimide les ſéditieux ; on ne peut ſe concerter ; chacun craint de ſe trouver ſeul dans ſon parti, & de s'expoſer à la haine & à la vengeance de la faction contraire. Tous demeurent immobiles, & le jeune Uladiſlas eſt, ſans oppoſition, proclamé roi de Pologne.

1040 & 1442

Uladiſlas VI, devenu majeur, eſt appellé au thrône de Hongrie par une partie de cette nation, intimidée des puiſſans armemens que les Turcs préparent contre elle. Il conduit dans ce royaume une nombreuſe armée, avec laquelle il s'empare de Bude & ſe fait couronner, malgré le parti oppoſé, qui prétendait conſerver le ſceptre au fils poſthume dont venait d'accoucher la reine douairiere Eliſabeth. Cependant la faction du jeune prince prend de nouvelles forces, & celle d'Uladiſlas eſt prête à ſuccomber. Le roi de Pologne raſſemble les ſeigneurs qui lui paraiſſent encore les plus affectionnés à ſon ſervice, & leur tient ce diſcours : « eſt-ce là, leur dit-il, » ce que je devais attendre de votre empreſſement à me » choiſir pour roi ? Je venais pour combattre des ennemis » déja maîtres de vos frontieres, & vous m'en offrez de plus » dangereux dans le ſein même de votre Etat. Faut-il » que j'achéve de vous détruire pour continuer à vous » gouverner, & que je ne tienne que de la force de mes » armes ce que j'avais peine d'accorder aux ſuffrages de » tous vos citoyens ? Ce n'eſt pas, ajoûta-t-il, que je » n'euſſe ſujet de me défier de ce concert unanime, qui » les portait à ſe ſoumettre à mes loix. Je connais les » hommes : ils ne s'accordent que pour ſe déſunir ; mais » devais-je m'attendre à la défection preſque générale » d'un peuple qui, par ſes cris & ſes gémiſſemens, m'oblige de compatir à ſes peines; &, dans le temps qu'une

» de mes provinces (*f*) était prête à m'échapper, m'arrache à mes Etats, m'engage à le ſecourir, me force à » lui ſacrifier le bien & le repos de mes ſujets, peut-être » auſſi mon honneur & ma vie même? Il ne me reſte » donc qu'à vous abandonner aux dangers qui vous menacent au dehors, & aux maux que vous vous êtes faits » à vous-mêmes; & quand je pourrais vous garantir de » vos propres fureurs, pourrais-je également vous ſauver » des mains des Infidéles? J'irai donc combattre ces barbares avec un peuple preſque épuiſé par une guerre » civile, avec des hommes ſouillés du ſang de leurs parens, de leurs freres, de ceux de leurs citoyens qui » avaient le plus à cœur la gloire & le ſalut de la nation. Au reſte ne croyez pas que je redoute ce ſultan » des Turcs, cet Amurat qui vous paraît ſi terrible: ſi » c'était-là votre idée, réuniſſez-vous, reconnaiſſez » votre maître, ſuivez-moi, & tout affaiblis que vous » êtes, je vous rends vainqueurs de votre ennemi. Mais » ſi vous tardez à rentrer dans vos devoirs, ne ſoyez pas » étonnés que j'aille retrouver des ſujets plus fidéles ». La noble audace qui caractériſe ce diſcours ranima le parti d'Uladiſlas, qui ſe ſoutint, avec des ſuccès divers, juſqu'à la mort d'Eliſabeth, & lorſque cette princeſſe, vraiment au-deſſus de ſon ſexe, venait de ſigner la paix avec le rival de ſon fils.

1444

Uladiſlas, ſeul maître en Hongrie, tourne toutes ſes forces contre le ſultan des Turcs: il remporte ſur lui des avantages ſignalés, & l'oblige à demander la paix. L'obſervation de ce fameux traité eſt jurée par les Chré-

---

(*f*) La Lithuanie qui, par les intrigues de Caſimir, frere d'Uladiſlas, venait de ſe révolter & cherchait à ſecouer le joug de la Pologne.

tiens sur l'évangile, & sur l'alcoran par Amurat : mais le pape désapprouve cette paix glorieuse & nécessaire ; il releve de son serment l'imprudent Uladislas, & lui remet les armes à la main. Bientôt ces intrépides rivaux se trouvent en présence près de Varna, la bataille s'engage, & pour prix de son parjure & de sa crédulité, le roi de Pologne y reçoit la mort. Ce prince, âgé de vingt ans, serait devenu le premier capitaine de son siecle : aux vertus d'un héros, il joignait toutes les qualités aimables qui font adorer les souverains.



CASIMIR IV,

ROI DE POLOGNE.

1445 & *suiv.*

LA fausse politique de Casimir, frere d'Uladislas VI, & déja duc de Lithuanie, pensa lui ravir la couronne de Pologne : il ne prétendait l'accepter qu'aux conditions que les Lithuaniens recouvreraient leur indépendance ; & que la république leur restituerait la province de Podolie & quelques duchés. La fermeté des Polonais lassa la hauteur de Casimir : il feignit de se rendre ; mais à peine monté sur le thrône, dans une diette tenue à Lublin, il rappella les prétentions de ses sujets favoris. En vain on lui représenta que Casimir le Grand avait conquis la Podolie sur les Tartares, & que tous les revenus de la Lithuanie ne suffiraient pas à rembourser les Polonais des sommes qu'avaient coûté Kaminieck & les autres forteresses élevées dans le pays. Le roi ne voulut rien entendre. Alors un sénateur se leva : « Est-ce aux Lithua-
» niens, dit-il, à nous solliciter de rompre une union
» dont ils ont jusqu'ici retiré tant d'avantages ? N'est-ce
» pas à nous qu'ils doivent leur noblesse, leur liberté,

» tous leurs priviléges? Les bienfaits augmentent les de-» voirs: croient-ils donc qu'ils en difpenfent? Et quels » intérêts peuvent-ils avoir à rompre des traités qu'ils » devraient eux-mêmes nous contraindre à garder, fi ja» mais nous étions capables de les enfreindre »? Cafimir infifta toujours fur la liberté des Lithuaniens; mais la république ne fe relâcha d'aucun des droits, & elle porta l'emportement au point de déclarer à fon maître, » que l'Etat ne reconnaiffait plus en lui l'autorité qu'il » lui avait confiée, & qu'il ne lui reftait d'autre moyen » de la conferver ou de la reprendre, que de s'engager » par ferment à ne jamais donner atteinte aux libertés » de la nation «.

1452

Telle était alors l'audacieufe témérité des républicains de Pologne, qu'il n'y en avait aucun qui ne fe crût en droit de reprocher au roi fes défauts. Un fimple chanoine de Gnefne vint un jour le trouver dans fon palais, & s'annonçant comme un envoyé de Dieu, il ofa lui faire la remontrance la plus infultante. Soit infenfibilité, foit crainte, Cafimir écouta tranquillement le difcours du fanatique: il ne daigna pas punir fa révoltante indifcrétion; mais il ne fe corrigea pas.

1455

Sbignée Olesnicki, évêque de Cracovie, dont il a déja été parlé, eft le premier Polonais honoré de la pourpre romaine. Il fut fucceffivement fait cardinal par trois papes, Eugène IV, Félix V, & en dernier lieu par Nicolas V. Cette éminente & nouvelle dignité caufa des troubles dans la république. L'archevêque de Gnefne, primat du royaume, difputa le pas au cardinal évêque, & après bien des débats, il fut décidé qu'où l'archevêque & le cardinal fe trouveraient, foit dans les diettes, foit dans les confeils, il donnerait la main au cardinal; mais

en même temps il fut défendu à tout prélat Polonais de solliciter le chapeau de cardinal sans la permission de la république & du roi (g).

1457

Les Prussiens, accablés sous la tyrannie de l'Ordre Teutonique, se donnent à la république de Pologne. Casimir reçoit à Thorn les hommages de ses nouveaux sujets. Les chevaliers arment pour faire rentrer les Prussiens sous leur obéissance. Ils battent les Polonais; mais la garnison de Marienbourg, n'étant point payée, livre cette importante forteresse au roi Casimir pour la somme de 476 mille florins, & cet achat valut à la nation plus que quatre victoires.

1459

Casimir n'était point aimé de ses peuples, qui lui imputaient tous les mauvais succès contre la Prusse. Il craignait que les Polonais n'eussent déja pris la résolution de le déposer, & dans cette idée il ne voulut paroître à la diette de Petrikow qu'avec une escorte capable d'en imposer aux séditieux. A la vue des gens armés dont le roi se fit accompagner, les nobles du palatinat de Cracovie prirent les armes, & la ville ressemblait à une plaine où deux armées n'attendent que le signal du combat. Après que les différens partis se furent observés quelque temps dans la première séance de la diette, Jean Rythwienski, starofte de Sendomir, prit la parole, & s'adressant au roi, il osa lui reprocher tous les désordres qui troublaient la république, l'oubli de la justice

(g) En Pologne, chaque évêque a son rang marqué dans le Sénat, qu'il ne souffre pas qu'on usurpe; & c'est, si je ne me trompe, la raison qu'il y a eu jusqu'ici très-peu de cardinaux. Souvent même les rois ont accordé à des étrangers leur nomination au chapeau, préférablement à leurs sujets.

&

& l'énormité des taxes dont il accablait les nobles & les payſans : puis, élevant la voix ; « & quel eſt donc, » s'écria-t-il, quel eſt le mérite de ces Lithuaniens que » vous nous préférez, & qui, aſſujettis à notre Empire, » mais fiers de l'appui que vous leur pretez, voudraient » ceſſer de nous avoir pour maitres, ou nous rendre » nous-mêmes leurs vaſſaux ? Ils ont trahi vos péres ; » ils vous ont trahi vous-même (*h*), & vous les aimez ! » Sentez du moins ce qu'ils ont toujours été & ce que » nous ſommes (*i*). N'eſt-ce pas nous qui avons tiré le » roi votre pere de l'obſcurité où il vivait dans un pays » barbare, qui l'avons fait connaitre à tout l'univers par » l'éclat de ſes victoires ? Et combien ces victoires ne » nous ont-elles pas coûté ? Que de ſang n'avons-nous » pas répandu pour mettre votre frere (*k*) ſur le thrône » de Hongrie ? Et vous-même, à qui devez-vous la » gloire de nous commander & celle que vous venez » d'acquérir avec les Teutoniques ? Quel eſt donc au- » jourd'hui la récompenſe de nos ſervices, & quelle peut » être déſormais notre ſoumiſſion à vos loix » ?

1466

Cette année eſt mémorable dans les faſtes de la Pologne. Un traité ſolemnel termina enfin les guerres cruelles qui avaient ſi long-temps ravagé le royaume.

(*h*) Il était très-vrai que les Lithuaniens trahiſſaient Caſimir & prétendaient ſe donner un autre ſouverain : ils attendaient le moment où toutes ſes forces ſeraient employées dans la Pruſſe, pour faire éclater leur révolte & s'emparer de la Podolie : cependant Caſimir, qui avait éventé leur projet, les aimait encore, tout ingrats qu'ils étaient ; ce qui lui rendit d'autant plus ſenſible le reproche de Rythwienski.

(*i*) Les Polonais avaient choiſi Uladiſlas Jagellon pour épouſer Hedwige, héritiére du thrône, quoiqu'il fût encore idolâtre.

(*k*) Uladiſlas VI.

L'ordre Teutonique, effrayé des pertes irréparables qu'il venait d'essuyer, restitua à la république le duché de Poméranie & les districts de Culm & de Milhalow, qui en étaient démembrés depuis cent quatre-vingt ans : il lui céda les villes de Dantzick, de Marienbourg & d'Elbing & tout ce qui compose la Prusse royale, & s'obligea à faire hommage de l'autre moitié de la Prusse qu'il retenait au roi & à la république. Ainsi finit cette derniere guerre, qui durait depuis douze ans, coûtait aux Prussiens un million de florins, quinze cent mille aux chevaliers, & plus de trois millions aux Polonais. Ajoûtons à ces pertes que de vingt-un mille villages que l'on comptait en Prusse avant ces ravages, il n'en restait plus que trois mille treize échappés aux horreurs des incendies, & que trois cent mille soldats avaient perdu la vie dans une prodigieuse quantité de petits combats.

1466

La guerre de Prusse avait absorbé tous les revenus de l'Etat & fait contracter des dettes immenses qu'il fallait éteindre : de nouveaux impôts étaient nécessaires ; mais la nation voulait examiner l'emploi, & régler la maniére de les lever. Jusques-là tous les nobles Polonais qui avaient droit de suffrage à la diette, s'y trouvaient indifféremment, & la confusion naissait de la multitude de ces membres factieux ou peu instruits. On décida que chaque Palatinat enverrait des députés, qui furent appellés *nonces terrestres*, & qui, semblables aux tribuns du peuple à Rome, ou aux éphores des Lacédémoniens, entreraient dans tous les détails du gouvernement. La diette, qui fut convoquée sur ce nouveau plan, eut le succès le plus heureux : elle fut tranquille, dura peu, & rétablit l'ordre dans l'administration (*l*).

(*l*) Les plus judicieux d'entre les Polonais doutent encore si

❧ 1492 ❧

Casimir IV mourut peu regretté, après un regne de quarante-sept ans. Ce prince, réellement faible & indolent, aimait plus la fausse gloire qu'il n'avait d'ambition : jaloux de s'entendre louer, il se mettait au-dessus du déshonneur; libéral par ostentation, il était avare par tempérament; sa dévotion n'était que grimace; passant ses jours dans une fastueuse paresse, pendant son administration la Pologne dut moins ses succès à son habileté qu'au concours des circonstances.



JEAN ALBERT (*m*),

ROI DE POLOGNE.

❧ 1492 ❧

Ce furent moins les suffrages du sénat & des nonces, que les voix tumultueuses du peuple, qui, dans l'assem-

---

cet établissement des nonces n'a pas été plus préjudiciable qu'utile à l'Etat. Les nonces s'estiment le premier Ordre de la République; au lieu de se regarder comme la Puissance intermédiaire entre les chefs & les premiers membres, ils n'entrent souvent dans les diettes que pour manifester leur indépendance, en faisant échouer les desseins les plus salutaires du prince, & en contrariant les avis du Sénat : de-là les partis, par lesquels ils se font acheter les troubles, les dissensions, les guerres civiles, & l'anéantissement de la liberté opprimée par des esprits brûlans, forment dans la république autant de républiques qu'il s'y trouve de différentes factions.

(*m*) Jean Albert eut pour précepteur Philippe Buonaccorsi, un des beaux esprits de ce temps. Ce savant, qui avait pris le surnom de Callimaque, poëte Grec, si célébre par l'élégance & la simplicité de

blée de Pétrikow, élevérent au trône de Pologne Jean Albert, troisiéme fils de Casimir IV, & qui déconcertérent les partisans de ses freres, Alexandre, duc de Lithuanie, Uladislas, roi de Hongrie, & ceux de Jean, duc de Mazovie, de l'ancienne maison des Piast. La valeur qu'Albert avait fait paraître dans une guerre contre les Tartares, réunit en sa faveur toutes les acclamations de la multitude.

1493

Il fit cette année en Pologne une chaleur si extraordinaire dans les mois de Janvier & de Février, que tous les arbres furent chargés de fleurs, & que l'herbe des prairies se trouva presque au point d'être fauchée; mais ce printems anticipé fut suivi d'un si grand froid pendant les mois de Mars & d'Avril, que ces heureuses espérances s'évanouirent, & ne laissérent que les regrets de voir manquer tout-à-coup les apparences de la plus belle récolte.

1500

Jean Albert, menacé par les Moscovites, qui veulent s'emparer du duché de Smolensko, sollicite les secours de Schahmatei, kan des tartares de la Bulgarie d'Asie, pays situé entre le fleuve Jaick & le Wolga, &

---

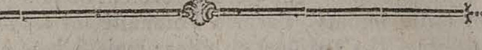
ses expressions, entra dans sa jeunesse au service du pape Pie II, & fut lié d'amitié avec Pomponius-Lœtus, Platina & quelques autres personnages recommandables par la vaste étendue de leurs connaissances. Ces zélés restaurateurs des sciences, accusés du plus hardi pyrrhonisme, furent en bute à tous les traits de la calomnie armée du poignard de l'ignorance. Paul II, successeur de Pie, ne vit dans ces savans que des novateurs qui sourdement attaquaient ce que la religion a de plus sacré : il fit emprisonner les uns & persécuta les autres. Buonaccorsi, soupçonné de quelque intrigue, abandonna Rome secrettement, erra long-tems dans la Gréce, l'Egypte & la Macédoine, & se fixa enfin en Pologne.

borné au nord par le royaume de Casan. Schahmatei, selon la coutume des Tartares, avait trempé la pointe de son sabre dans l'eau, & fait serment de joindre, avec cent mille soldats, l'armée Polonaise sur les bords du Boristhéne. Il s'y trouva en effet; mais Albert ne parut point. Bientôt le kan de Krimée, allié des Moscovites, vint tomber sur lui avec des forces nombreuses, & ce ne fut que par des efforts incroyables qu'il força la victoire à se déclarer en sa faveur. Ce dont les députés de Schahmatei avaient été témoins à Pétrikow, autorisait la confiance aveugle de ce prince, qui n'osa encore, après le manque de parole des Polonais, soupçonner la bonne-foi d'Albert. Pierre, fils du dernier Woiewode de Valaquie, était venu implorer la protection de la Pologne. Etienne, Woiewode regnant, le redemandait, & prétendait qu'il n'était pas permis à la république, suivant les traités, de donner asyle à son ennemi. Albert feignit de le croire; il ne voulut pas livrer à Etienne l'infortuné fugitif; mais il lui fit couper la tête par un bourreau en présence des députés du Woiewode & de ceux de Schahmatei. Ce qui aurait dû révolter le kan des Tartares, fut ce qui le confirma dans l'idée que les Polonais étaient esclaves de leur parole.

1501

Une attaque d'apopléxie emporta cette année Jean Albert. Le regne de ce prince ne fut marqué que par des actions de faiblesse : une molle indifférence était la base de son caractère : facile à recevoir toutes les impressions qu'on lui donnait, il n'avait point assez de discernement pour distinguer les bons des mauvais conseils : incapable de réflexion, nourri dans les préjugés, sans goût, enfin sans principes, ses fautes dûrent être attribuées à la politique de son gouverneur Callimaque, qui craignit de l'éclairer, pour se conserver, sous un maître imbécile, une coupable autorité; & à des favoris,

qui, pour écarter leurs rivaux, avaient intérêt de flatter ſes défauts.



ALEXANDRE,

ROI DE POLOGNE.

1501

L'INTÉREST, plus que la politique, porta Alexandre, quatriéme fils de Caſimir IV, & duc de Lithuanie, ſur le thróne de Pologne : il fallait le recevoir pour maître, ou voir pour jamais la Lithuanie ſéparée de la Pologne. En prenant le ſceptre, Alexandre convint, « que déſormais les Polonais & les Lithuaniens ne feraient plus » qu'un même peuple ſoumis à un même roi ; que ce » roi ſerait toujours élu dans la Pologne ; que les nonces » & les grands de Lithuanie concourraient à le choiſir ; » que les deux nations n'auraient plus que les mêmes » conſeils, le même eſprit, les mêmes prérogatives, » les mêmes intérêts, les mêmes eſpeces de monnoie ; » que tout ſerait commun entr'elles, les pertes, les » avantages, les biens & les maux : à cela près qu'elles » conſerveraient chacune dans leurs tribunaux la forme » dont elles avaient accoutumé de rendre la juſtice ». Ainſi fut entierement confirmé le fameux projet d'Uladiſlas Jagellon.

1505

Le reſpectable, mais trop crédule Schahmatei, ce kan des Bulgares, dont il vient d'être parlé, ayant vainement attendu les Polonais, ſe vit abandonné par la moitié de ſes troupes, qui ſe jettérent dans le parti des Tartares de Krimée. Obligé de ſoutenir un combat inégal contre ce ramas de brigands & de fugitifs, il fut

battu près de Kiovie, & après avoir erré long-temps dans les déſerts de la Podolie, il revint à Kiovie, où il fut arrêté par le Palatin de cette province, qui l'envoya à Wilna, en attendant les ordres du roi. Ce malheureux prince reſta en priſon juſqu'à cette année, qu'il fut conduit à Radomsko, où, en plein ſénat, il adreſſa ce diſcours à Alexandre : « Je n'ai garde de vous reprocher » avec aigreur les inſultes que vous m'avez faites, ce » ſerait le moyen de les mériter ; mes pertes, ma cap- » tivité, vos remords, vous diſent aſſez quelle eſt votre » injuſtice : n'était-ce donc que pour me faire périr que » vous m'avez attiré de ſi loin dans ces contrées ? Je » me ſuis fié à vos promeſſes, à vos ſermens, à vos » preſſans beſoins : j'ai perdu pour vous mes ſujets, mes » forces, ma gloire, ma nation ; où eſt la récompenſe » de tant de ſacrifices ? Quel eſt le peuple qui traite- » rait un ennemi avec autant de barbarie que vous trai- » tez un ami & un allié ? Mais qui manque de parole à » Dieu peut bien en manquer aux hommes ». Il leva alors les mains au ciel, & le prenant à témoin de l'ingratitude du roi & de la république : « ô ciel, s'écria- » t-il, tu me vengeras un jour des maux qu'on me fait, » & puiſſé-je encore retenir ta juſtice & n'avoir à te » louer que des ſecours que tu me dois dans mes mal- » heurs » ! Schahmatei enſuite inſiſta ſur l'obligation de rompre ſes fers, & promit en reconnaiſſance de lever une nouvelle armée & de la conduire contre les ennemis de la Pologne. « Au reſte, ajoûta-t-il, vous héſitez » peut-être à me donner la liberté, par la crainte du » reſſentiment que je pourrais avoir des injures que j'ai » reçues : mais apprenez à me connaître ; je n'ai plus » rien à venger ſi vous vous repentez de vos injuſtices, » & il n'y a que les bienfaits qui s'impriment profondé- » ment dans mon cœur ». Quelle grandeur, quelle nobleſſe dans ce diſcours, & combien les Polonais dûrent être humiliés ! On retint Schahmatei, on voulut le tromper : il tenta par la fuite de ſe tirer des mains de

ſes ennemis ; mais repris, il fut plus étroitement gardé ; & n'ayant pu ramener Alexandre aux principes de la juſtice, il eut du moins la conſolation de le faire rougir par ſa fermeté & ſon courage.

1506

Alexandre était à l'agonie, lorſqu'on lui apporta la nouvelle d'une victoire remportée ſur les Tartares par ſon favori Glinski. Dans ce combat mémorable, le champ de bataille fut couvert de vingt mille barbares ; on leur prit vingt-trois mille chevaux & l'on délivra quarante mille Polonais, qu'ils emmenaient en eſclavage. Les yeux du roi ſe mouillérent de larmes, il leva les mains au ciel, & expira peu de tems après.

Ce prince, qui eut à peine des talens médiocres, oſa former de grands projets, dont le poids l'accabla. Craintif, inquiet, crédule, il ſe laiſſa toujours gouverner par des flatteurs lâches & intéreſſés. Ce jugement naturel que tout homme apporte en naiſſant, il héſita de s'en ſervir pour rejetter les conſeils de ces hommes faux & avares. Faſtueux ſans magnificence, prodigue ſans diſcernement, il donna juſqu'aux biens attachés à la couronne ; & inſenſible aux beſoins de l'Etat, il ſe fit une néceſſité de ſatisfaire les mépriſables beſoins d'une volupté baſſe & déshonorante.





SIGISMOND I,

ROI DE POLOGNE.

1506

SIGISMOND, frere de Jean Albert, qui venait d'être nommé duc de Lithuanie par les principaux de ce duché, jouit en Pologne d'une gloire bien rare dans la diette d'élection : il fut proclamé roi par acclamation, & sans aucune division de suffrages.

1510

Vers cette année un gentilhomme Polonais, nommé Jacques Mestinski, gouverneur de Brezin, soit aliénation d'esprit, soit plutôt fourberie, osa se faire passer pour Jésus-Christ. Il se choisit quelques compagnons, & avec ces faux apôtres il courut les villes & les villages de la Pologne. Pour en imposer à la populace crédule, il fallait s'annoncer par des prodiges : Mestinski ressuscita des morts, ou plutôt il feignit de rappeller à la vie des fripons que ses suppôts avaient gagnés par argent. Pêcher des poissons dans un marais bourbeux où jamais il n'y en avait eu, mais qu'il y avait fait cacher, était pour lui un jeu, ainsi que de faire cuire des pains dans un four qui paraissait n'avoir pas été chauffé. Tant de prétendus miracles donnérent à Mestinski une célébrité étonnante. Un trait hardi acheva d'assurer sa réputation : cette troupe de scélérats se rendit au monastère de Czenstokowa, où l'on révérait une image miraculeuse de la Vierge. Là, un de ces faux apôtres contrefit l'Energumene : Mestinski le fait conduire au pied de l'autel, & ne voulant pas se servir de son pouvoir, il prétend, par

l'interceſſion de ſa ſainte mere, chaſſer le démon du corps de ce malheureux. L'énergumene, préparé au perſonnage qu'il doit jouer, & habillé en conſéquence, fait les plus horribles contorſions. Un moine qui garde les riches offrandes dépoſées ſur l'autel, en eſt effrayé & fuit. Le fourbe ſaiſit ce moment pour s'emparer de cet argent; mais, la frayeur un peu diminuée, le peuple ſe rapproche; le moine revient; il s'apperçoit du vol; il crie, ſoupçonne l'énergumene & l'arrête; on fouille le fripon, qui aidant lui-même à défaire ſes habits, laiſſe tomber une quantité prodigieuſe de petits cailloux. (Les offrandes étaient dans un ſecond habit placé ſous la chemiſe.) Le peuple crie miracle, & plus que jamais le faux Jéſus-Chriſt eſt en vénération. Cependant cette bande, qui commençait à être ſoupçonnée d'impoſture, ſe retira en Siléſie: après s'être fait fournir leur ſubſiſtance, qu'ils payaient par un ſigne de croix dans toutes les hôtelleries de la route, ils arrivérent près d'un château, où Meſtinski envoya demander la permiſſion de faire la cêne. La dame du lieu, craignant les reproches de ſon mari abſent, s'excuſa de les recevoir, & fit difficulté de leur donner les nappes dont ils prétendaient avoir beſoin; mais elle leur montra un coffre qui en était rempli: un de ces ſcélérats ouvrit ce coffre, y gliſſa une méche allumée & le referma, en diſant à Meſtinski qu'il devait ſe retirer, puiſque cette dame dédaignait l'honneur que Jéſus-Chriſt voulait lui faire. Ils ſortent; bientôt le coffre eſt enflammé; le feu ſe communique dans tout le château. Le mari arrive; on l'inſtruit de ce qui s'eſt paſſé; il ſoupçonne les faux apôtres, ſur ce que ſa femme lui avoue que ce malheur eſt en punition du mauvais accueil qu'elle a fait à Jéſus, & ſur le récit qu'il a entendu de leurs impoſtures; il les pourſuit avec ſes payſans, & les atteint bientôt: des coups & quelques inſultes furent le châtiment trop doux infligé à ces miſérables, dont on ne rapporte l'audace criminelle & les déportemens ſacriléges, que pour donner une idée de la groſ-

fiére ignorance & de la ſuperſtition des peuples de ce contrées.

1514

Glinski avait trahi ſa patrie & était paſſé au ſervice du czar de Moſcovie. Il ſe repentait & voulait rentrer en grace auprès de Sigiſmond : il s'agiſſait de lui faire ſçavoir qu'il ſerait reçu avec bonté. Un jeune Polonais eſt chargé de l'aller trouver dans le camp ennemi. Il feint d'être déſerteur ; mais interrogé ſévérement, il eſt reconnu pour un eſpion. Vainement cherche-t-on à tirer ſon ſecret par les tourmens; Trepka, c'eſt le nom de ce brave ſoldat, eſt impénétrable ; attaché à une broche, & conſumé peu-à-peu par les flammes les plus vives, ce nouveau Scévola ſouffre & ſe tait juſqu'à la mort.

1515

Des raiſons de politique engagent Uladiſlas roi de Hongrie, Louis roi de Bohême, & Sigiſmond roi de Pologne, à avoir une conférence avec l'empereur Maximilien. Les trois princes ſe rendent auprès de Vienne, où le chef de l'Empire leur donne audience ſous un arbre. La méfiance était ſi grande alors entre les ſouverains, que ces rois, ſuivis d'une foule de ſeigneurs armés, avaient refuſé de loger dans la ville, & occupérent au dehors des maiſons ruſtiques & peu commodes, devant leſquelles on faiſait jour & nuit une garde exacte. Sigiſmond ſurmonta enfin la fauſſe crainte qu'on lui avait inſpirée, il entra ſeul dans Vienne, viſita familiérement l'empereur, & bien-tôt les deux rois ſuivirent ſon exemple.

1525

Ces guerres cruelles entre la Pologne & l'Ordre Teutonique, ceſſent enfin cette année ; le grand-maître Al-

bert (*n*) offre à Sigiſmond de partager ſes Etats, dans la crainte que la République ne les revendique ou par intérêt ou par zele. Par le traité il fut convenu : » que déſormais les villes, les châteaux, toutes les contrées de la » Pruſſe, cédées aux chevaliers par le traité fait entre le » roi Caſimir IV & le grand-maître Louis Erlichauſen, » appartiendraient uniquement à Albert; qu'elles paſſeraient à ſes fils, & au défaut de ceux-ci à ſes fréres; que » ces derniers pourraient en diſpoſer en faveur de leurs » enfans mâles; mais qu'au cas que leur poſtérité vînt à » s'éteindre, elles rentreraient ſous la domination des » Polonais; que chacun de ces princes ſerait tenu d'en » faire hommage au roi & à la république, & ne pourrait » les vendre, ni les aliéner, les engager, ni les démembrer, ſans le conſentement des diettes; qu'il y aurait » appel de tous les jugemens de ces princes au tribunal » du royaume; & comme membres de l'Etat, qu'ils pourraient avoir ſéance dans toutes les aſſemblées publiques, où ils occuperaient la premiere place après le » roi. »

1530

Tel était l'amour des Polonais pour leur roi Sigiſmond, que, ſans égard aux conſtitutions de la république, ils nommérent ſucceſſeur au thrône & couronnérent ſon fils Sigiſmond, appellé Auguſte, parce qu'il était né le premier du mois d'Août. La cérémonie s'en fit cette année avec éclat.

(*n*) Albert, fils de Frédéric d'Anſpach, & de Sophie, ſœur de Sigiſmond, & petit-fils d'Albert, ſurnommé l'Achille, marquis & électeur de Brandebourg, avait été chanoine de Cologne, & ſervait au ſiége de Padoue, dans l'armée de l'empereur, lorſqu'il fut nommé Grand-maître de l'Ordre Teutonique. Ce qui détermina les chevaliers à lui donner leurs voix, ce fut ſa qualité de neveu du roi de Pologne.

Rien ne peut mieux faire connaître le caractére de Sigismond I, que les leçons qu'il donna à son fils quelque tems avant sa mort, & qu'un ancien historien nous a transmises.

» Mon fils, disait ce grand homme au prince son successeur, je vois depuis long-tems avec un plaisir extrême tous les cœurs de mes peuples, qui se tournent vers vous, & je ne doute pas que vous ne remplissiez un jour leurs espérances.

» Vous n'ignorez pas que la Pologne nous doit beaucoup; apprenez aujourd'hui que nous lui devons encore plus nous-mêmes. C'est elle qui nous préférant, nous & nos ancêtres, à des princes, qui étaient au-dessus de nous par leurs biens & par leur puissance, peut-être même par leur naissance & par leurs talens, nous a choisis pour ses chefs & ses maîtres. Et combien dans le cours d'un siécle & demi, ne nous a-t'elle pas donné des marques de son zéle! c'est elle qui vous a jugé digne de ses suffrages, lorsqu'à peine vous êtes capable de les mériter. Est-il rien de si pénible, rien de si grand, que vous ne deviez entreprendre pour son repos & pour sa gloire?

» Vous la satisferez sans doute, si vous n'affectez point de gouverner en souverain des peuples que leur liberté doit rendre les arbitres de votre conduite, & les juges mêmes de vos vertus. Vous ne pouvez les dominer que par la sagesse de vos conseils, leur rien ordonner que par l'autorité des loix qu'ils se sont faites, leur rien commander, si j'ose ainsi dire, qu'en leur obéissant. Ce n'est qu'en ménageant leurs priviléges, que vous acquerrez sur eux quelque pouvoir.

» Descendez vers eux sans vous abaisser; flattez leur ambition sans vous avilir: gagnez leur confiance, ils vous abandonneront tous leurs droits: faites en sorte

» qu'ils ne vous craignent point : dès ce moment ils ne » craindront que pour vous, & vous n'aurez point ſujet de » les craindre.

» N'ayez jamais d'autres ennemis que les leurs ; mais » ſongez moins à les défendre qu'à les rendre heureux. » Fidéle dans vos promeſſes, équitable dans vos juge- » mens, magnifique dans vos largeſſes, obligeant même » dans vos refus, réduiſez-les à n'oſer mettre des bornes » à votre pouvoir qu'ils ne craignent en même tems d'en » donner à la félicité publique «.

1548

Sous l'adminiſtration de Sigiſmond I, les Polonais triomphérent preſque toujours de leurs ennemis ; entre un nombre très-conſidérable de batailles rangées ou de combats particuliers, on ne compte que trois occaſions, où ils eurent du deſſous. Pendant ſon régne les villes devinrent floriſſantes : on vit s'élever de ſomptueux édifices publics, & les fortereſſes ſe multipliérent. Les ſciences & les arts accueillis par le prince, adoucirent les mœurs de la nobleſſe : l'agriculture, recommandée & protégée, répandit l'abondance dans toutes les provinces, & le royaume prit une nouvelle face. Ce prince mourut âgé de quatre-vingt-deux ans, & fut ſincérement pleuré de tous ſes ſujets : grave dans ſon maintien, ſimple dans ſes habits, il dédaigna toujours ce faſte éblouiſſant qui n'en impoſe qu'au vulgaire ſtupide, & qu'il prend trop ſouvent pour véritable grandeur. La langue latine, peu uſitée alors, lui était familiére, il la parlait avec préciſion, & s'en ſervait préférablement à la Polonaiſe & à l'Allemande. Maître de ſon ambition, qu'il tenait captive, il ſçavait la plier aux intérêts de ſon peuple, qui étaient conſtamment le motif de ſes entrepriſes. Plus jaloux du bonheur de la nation, que de la gloire de régir de nouveaux royaumes, il refuſa les couronnes de Suéde, de Hongrie & de Bohême ; courageux ſans témérité, har-

di ſans préſomption, ferme ſans opiniâtreté, il enchaîna l'humeur turbulente des Polonais, en reſpectant leurs privilèges, & s'attira l'eſtime & la confiance de ſes voiſins, moins par ſa puiſſance & les forces réelles de ſes Etats, que par l'exacte probité avec laquelle il rempliſſait ſes engagemens. Un hiſtorien dit de lui que ſi Charle-Quint & François I n'avaient pas été ſes contemporains, Sigiſmond aurait mérité de régner ſur l'Europe entiere (*o*).



SIGISMOND AUGUSTE,

ROI DE POLOGNE.

1548

SIGISMOND Auguſte, reconnu roi par la nation, du vivant de ſon pere, monta ſur le thrône ſans contradiction. Ce prince avait épouſé en premieres noces l'archiducheſſe Eliſabeth, fille de Ferdinand, roi des Romains; mais devenu bien-tôt veuf, il s'était livré à une paſſion violente pour une jeune veuve, fille de Georges Radziwil, caſtellan de Vilna. N'ayant pû la ſéduire, il réſolut de l'épouſer: le mariage arrêté, il ſe fit ſans le conſentement du roi, ſans celui du ſénat & ſans autres témoins que les parties contractantes: telle était la ſituation des choſes, lorſque le courier, qui venait apporter la nou-

(*o*) Son épitaphe, qui ſe lit ſur ſon tombeau dans l'Egliſe de Cracovie, eſt conçue en ces termes: » *Divus Sigiſmundus Jagello-* « *nius, Poloniæ rex, & Lithuaniæ dux magnus, Scythicus, Va-* » *lachicus, Moſchoviticus, Pruſſicus victor ac triomphator, pater* » *patriæ, ſub hoc monumentum à ſe magnificentiſſimè erectum* » *requieſcit* «.

velle de la mort de Sigiſmond I, arriva à Vilna. Le roi fait cacher ce courier durant trois jours : pendant ce tems il annonce ſon mariage & ordonne aux Palatins de Lithuanie & aux grands officiers de reconnaître la princeſſe pour leur reine.

1548

Le lendemain des obſéques du feu roi, Sigiſmond Auguſte donna un ſplendide feſtin : c'était un mercredi, & l'on ſervit en gras. Les Polonais, depuis leur converſion à la foi chrétienne, accoutumés à faire maigre tous les mercredis de l'année, furent extrêmement ſcandaliſés de voir leur prince manquer à cet uſage. Cette action, ſans doute indifférente en elle-même, leur donna une aſſez mauvaiſe idée de ſa religion, & tant eſt dangereuſe une ſuperſtition enracinée par le tems, qu'ils lui auraient plutôt pardonné l'oubli du devoir de piété le plus eſſentiel. Combien de réflexions utiles ce trait peut nous ſuggérer, & qu'il peint bien les mœurs de ce tems!

1549

La nouvelle du mariage de Sigiſmond Auguſte, fait ſans la participation de la république, indiſpoſa toute la nation contre lui, & fut l'objet des délibérations de la diette de Petrikow. » L'État, y dirent les nonces, ayant » beſoin d'alliances utiles, doit régler celles de ſes rois. » Il ne tiendrait donc qu'à leur aveugle paſſion de ſe lier » à des cours jalouſes de notre bonheur, à des maiſons » dégradées, ou flétries! & que voit-on dans l'union » dont il s'agit ici ? où ſont les avantages que le royau- » me peut s'en promettre ? quels ſecours, quels biens, » quelles reſſources peut lui apporter la fille, la veuve » d'un ſujet, dont la naiſſance, quelque diſtinguée qu'el- » le ſoit, eſt fort inférieure au rang où elle a cru pouvoir » s'élever, où elle eſpére de ſe maintenir ſans nos ſuffra-

ges? » la diette décida que le roi devait prêter les mains à la caſſation de ſon mariage, & en contracter un nouveau plus honorable & plus avantageux à la république. Le roi prit la parole: «ſouffrez, dit-il avec douceur, que » je ne démente en rien la probité que vous me ſouhaitez » vous-mêmes. Attaché à la république, je ne veux point » bleſſer ſon autorité : lié à mon épouſe, je mourrais plutôt que de trahir ſa confiance. Si j'ai enfreint vos loix, » ſi j'ai bleſſé vos priviléges, je remets celles-là dans leur » force par l'aveu que je fais d'y avoir manqué, & je vous » offre un moyen de rentrer dans vos droits en vous priant » de conſentir à mon mariage; ne pouvant le diſſoudre, » il ne vous reſte qu'à l'approuver. Il en coûtera moins à » mon honneur ; & vous ne perdrez rien de l'auſtére liberté dont vous vous faites gloire. » Ce diſcours ſi ſimple, ſi raiſonnable, loin de calmer les eſprits, ne fit que les irriter. Un évêque oſa avancer que, « s'il y avait » du mal à renvoyer une épouſe légitime, il ne devait y » avoir aucun Polonais qui, pour le bien de l'Etat, n'en » dût prendre une partie ſur ſa conſcience. » Un autre évêque conclut à la diſſolution du mariage, & pour appuyer ſon ſentiment, il cite ce fameux paſſage d'Euripide : « que s'il faut violer la juſtice, c'eſt particuliérement » lorſqu'il s'agit de régner. » Les harangues ſe multiplient; Sigiſmond Auguſte ne veut plus les entendre ; les ſénateurs ſe jettent à ſes pieds, il les rebute : un d'eux, les yeux mouillés de larmes, fait encore une nouvelle tentative ; mais le roi lui impoſe ſilence. Alors le jeune Raphael Leſzczenski, Palatin de Brzeſcie, ſe léve, & avec un hardieſſe, puniſſable en tout autre royaume que celui de Pologne, il s'adreſſe à Sigiſmond, & lui dit : » votre majeſté a-t-elle oublié à quels hommes elle prétend commander ? nous ſommes Polonais, & les Polonais, ſi vous les connaiſſez, ſe font autant de gloire » d'honorer les rois qui reſpectent les loix, que d'abbaiſſer la hauteur de ceux qui les mépriſent. Prenez garde » qu'en trahiſſant vos ſermens, vous ne nous rendiez les

» nôtres : le roi votre pere écoutait nos avis, & c'eſt à » nous à faire en ſorte que déſormais vous vous prêtiez à » ceux d'une république, dont vous paraiſſez ignorer » que vous n'êtes que le premier citoyen «. Rien ne fut capable d'ébranler la fermeté du prince, ni de calmer l'opiniâtreté des Polonais : la diette fut rompue, & ſi vers ce tems les Tartares n'avaient pas fait quelques incurſions dans le royaume, cette étincelle pouvait cauſer un incendie général & renverſer Sigiſmond de ſon thrône.

1551

L'héréſie de Luther ſe répand dans le royaume ; bientôt on y trouve des Zuingliens, des Calviniſtes, & des Mélanchtoniens ; nombre de prêtres, pluſieurs évêques ſe marient publiquement (*p*).

1552

L'ouverture des diettes ſe fait ordinairement par une meſſe ſolemnelle : dans celle que le roi convoqua cette année à Pétrikow, Raphael Leſzczenski, qui venait de ſe démettre de ſon Palatinat de Brzeſcie, pour ſuivre plus librement les erreurs de Luther, oſa y paraître debout, la tête couverte, ſans qu'aucune repréſentation, ni le reſpect dû à la majeſté royale, puſſent l'engager à ſe tenir avec plus de décence. Tous les nonces attachés à la nouvelle doctrine imitérent l'exemple de cet audacieux apoſtat.

1556

Sigiſmond Auguſte profite des troubles de la Livonie pour ſoumettre cette belle Province à la domination de

---

(*p*) Les prêtres & les chanoines étaient anciennement preſque tous mariés en Pologne. Cet abus a duré juſqu'en l'année 1195,

la Pologne. Il contraint, par la force de ſes armes, le grand-maître de l'Ordre des chevaliers Porte-glaives (q) à ſigner un traité par lequel il ſe déclare vaſſal de la couronne & s'oblige à ne faire aucune alliance avec les Ruſſes que du conſentement de la république.

1561

Gothard Kettler, grand-maître de l'Ordre des chevaliers Porte-glaives, ne pouvant ſe ſoutenir contre la formidable puiſſance des Ruſſes, rendit la Livonie feudataire de la Pologne, aux conditions qu'il poſſédera la Curlande & la Semigalle, ſous le titre de duché, dont lui & ſes ſucceſſeurs à perpétuité feront hommage au roi & à la république. Kettler, en ſignant ce traité, remit ſa croix, le ſceau de l'Ordre, les clefs de la ville & du château de Riga & fut proclamé duc héréditaire de Curlande & de

(q) Il faut obſerver que les chevaliers Porte-glaives avaient été long-tems unis aux chevaliers de l'Ordre Teutonique de Pruſſe, dont ils prirent la régle & l'habit. Vers l'an 1200, un certain Meinhard, de Lubec, ſuivi de quelques marchands, vint prêcher, la foi chrétienne en Livonie, & donna lieu à l'établiſſement de cette milice. Meinhard fut le premier évêque de cette contrée encore idolâtre, & il eut pour ſucceſſeur Berthold, abbé de l'Ordre de Cîteaux, qui reçut la couronne du martyre par les mains des infidéles. Volquin, chef de ce nouvel Ordre, engagea ſes chevaliers à ſe réunir à l'Ordre Teutonique, dont Conrad, marquis de Thuringe, était alors Grand-maître; ce que le pape Grégoire IX confirma par une bulle, & les Porte-glaives ſe ſoumirent à payer aux chevaliers Teutons une légére redevance annuelle. En 1513 Albert de Brandebourg, Grand-maître de l'Ordre Teutonique, affranchit de cette dépendance les Livoniens, moyennant une ſomme d'argent. Au reſte ces chevaliers gouvernaient deſpotiquement la Livonie, ſous l'autorité de leur Grand-maître : les principaux commandeurs de l'Ordre étaient l'archevêque de Riga & les évêques de Derpt, d'Habſel, d'Oſel, de Curlande & de Revel, qui tous avaient des revenus conſidérables, & dont le faſte & la magnificence ne le cédaient point à la pompe des plus grandes cours.

Sémigalle. On doit peu s'étonner de la facilité avec laquelle ce grand-maître se dépouilla d'une partie de ses Etats; moins soutenu que le fameux Albert de Brandebourg, ayant comme lui changé de religion, il aima mieux partager ses Provinces avec un allié assez fort pour le soutenir contre ses ennemis, que de les voir envahir de tous côtés par un voisin puissant.

1568

Albert Frédéric ayant succédé à son pere Albert, duc de Prusse, vint cette année à Lublin demander à la république de Pologne l'investiture de ses Etats. Il la reçut en pleine diette, & promit au roi Sigismond *de lui être fidele & obéissant, comme à son seigneur naturel & héréditaire.* Le roi lui remit un étendard blanc, sur lequel on voyait une aigle noire, portant sur son estomac les deux lettres S. A. (Sigismond Auguste): le serment fait, le roi ceignit trois fois au côté du duc une épée à deux tranchans, & lui passa une chaîne d'or au cou pour marque de chevalerie.

1569

Enfin, cette année, est consommée la grande affaire de la réunion de la Lithuanie à la Pologne, telle qu'elle subsiste de nos jours. Par cet accord l'un & l'autre Etat doit concourir également à l'élection des rois, & nul ne peut être roi de Pologne qu'il ne soit en même tems duc de Lithuanie. Sigismond Auguste renonça pour lui & pour ses enfans au droit que ses peres lui avaient laissé sur ce duché, & consentit qu'on ne le regardât plus comme un apanage de sa famille.

1571

La mort de Sigismond Auguste affligea d'autant plus ses peuples, qu'elle arriva pendant que la Pologne était ravagée par une peste cruelle.

Ce prince, né avec des vertus & quelques défauts, ſçut ſe captiver l'eſtime & l'amour de ſes ſujets: ennemi de la flatterie, il la regarda toujours comme une offenſe: lent à concevoir un projet, il réparait, par la vivacité de l'exécution, le tems qu'il avait employé de trop à la préparer: habile à ramener les eſprits à ſon ſentiment, il ſe ſervait pour y réuſſir de cette inſinuation douce qui laiſſe croire aux autres qu'on défere à leurs avis: au-deſſus des dangers que la guerre offre à chaque pas, il ſçavait s'y livrer pour vaincre, & les éviter pour n'être pas vaincu. Dans un tems où l'ignorance ſemblait être l'apanage de la grandeur, un goût décidé lui fit chérir les ſciences & les beaux arts; mais la vivacité de ſon eſprit ne lui permit pas de connaître les bornes où il devait s'arrêter: ébloui par le faux brillant des nouvelles erreurs, il ne ferma point les avenues du thrône aux novateurs, & laiſſa croire qu'il était en même tems Catholique & Réformé, ou plutôt qu'il n'était préciſément ni l'un ni l'autre. Sa prudente lenteur dans les opérations le fit appeller le roi du lendemain, & ſon peu de délicateſſe dans le choix de ſes maitreſſes donna à ſoupçonner que l'habitude journaliére du plaiſir, & non cette paſſion d'une ame tendre & ſenſible, qu'on nomme amour, déterminait ſa conduite peu réglée. Ce fut dans ce prince que s'éteignit la race des Jagellons, qui avait occupé le thrône pendant cent quatre-vingt-ſix ans.



HENRI DE VALOIS,

ROI DE POLOGNE.

1573

Entre les prétendans au thrône de Pologne, on distingua sur-tout l'archiduc Ernest d'Autriche, fils de l'empereur Maximilien II, le roi de Suéde & son fils, le duc Albert de Prusse, l'électeur de Saxe & le marquis d'Anspach; mais cette couronne était réservée à Henri de Valois, duc d'Anjou, frere du roi Charles IX. Il est certain que la cour de France, alors sans relation avec la Pologne, ne songeait point à lui donner un maître. Un nain, gentilhomme Polonais, vû de bon œil par la reine Catherine de Médicis, qui se plaisait à sa conversation & l'avait comblé de richesses, en fit la premiére ouverture. De retour dans sa patrie, le nain Crasoski parla si avantageusement des grandes qualités du duc d'Anjou, qu'à la mort de Sigismond Auguste, une partie de la noblesse s'empressa de porter ce prince sur le thrône & qu'il fut enfin élu (r), malgré les efforts des partisans de l'archiduc d'Autriche.

(r) Cette élection se fit près de Varsovie, au-delà de la Vistule, dans la plaine de Prag. Actuellement ces diettes se tiennent en-deçà de cette ville, dans une vaste campagne appellée *Wola* : ce n'était d'abord qu'un camp; aujourd'hui c'est un édifice de bois, soutenu par des piliers, de distance en distance, qui ressemble assez à une halle; ce bâtiment est entouré d'un fossé, qui, des quatre côtés, laisse seulement un espace de terre, pour servir d'entrée aux gens de pied : on le nomme *Szopa*.

C'est dans cette diette qu'on trouve pour la premiere fois le nom de *dissidens* que se donnérent les hérétiques, & sous lequel ils voulurent aussi comprendre les Catholiques ainsi que les Grecs, les So-

1574

Tandis que la faction, qui avait porté Henri de Valois sur le thrône, recevait ce Prince avec les marques de la plus grande joie, le parti contraire, tout composé des sectateurs de la nouvelle doctrine, cherchait les moyens de l'intimider par les humiliations qu'il lui préparait. Le jour destiné pour le couronnement arrive: on se rend à l'église cathédrale de Cracovie, & le primat va commencer cette auguste cérémonie. Firley, grand-maréchal de la couronne, se léve, & d'un ton audacieux, s'adressant aux Polonais de sa faction: » c'est donc en vain, » leur dit-il, que vous & moi, nous nous sommes flattés » jusqu'à ce jour d'être libres. On se joue de nos privi- » léges, & presque tous nos citoyens, par un silence in- » fâme & perfide, se condamnent eux-mêmes à un es- » clavage éternel. Qu'ils plient, à la bonne heure, sous » le joug de la servitude, ces hommes indignes de jouir » de la liberté: mais, nous, mes fréres, qui avons tout » à la fois nos loix & notre religion à soutenir, faisons » voir par notre hardiesse, ou par notre mort, comment » on s'oppose à la tyrannie. Vous vous rappellez sans » doute ces vœux unanimes de toute la nation, ces de-

---

ciniens, & toutes les espéces de religions pratiquées dans le royaume.

C'est aussi à cette diette qu'on doit remonter pour trouver l'origine des conventions des rois de Pologne avec la république, auxquelles on donna le nom de *Pacta conventa*, & qui furent insérées parmi les constitutions du royaume. Le dernier article des conventions signées par le roi Henri de Valois, porte que ce prince reléve ses nouveaux sujets du serment de fidélité, s'il manque aux engagemens qu'il vient de jurer. Tous les *Pacta conventa* signés depuis, à l'avénement des rois de Pologne, ont eu celui-ci pour modéle, & la derniére clause n'a point été omise. C'est ainsi que les Polonais ont cherché à se conserver le droit de déposer leurs souverains, s'ils ne sont pas fidéles à leurs promesses.

» mandes équitables qu'elle avait faites ; penſez-vous
» qu'il nous convienne de les oublier, parce que le roi
» les méconnait & les rejette ? Quel aviliſſement, quelle
» honte pour nous, ſi nous attendions plus long tems à
» lui faire exécuter ſes promeſſes ! pour moi, ajoûta-
» t-il, je ne ſouffrirai point un plus long délai. Il faut
» qu'il accepte ſur le champ les conditions qu'il a accor-
» dées (*ſ*), & qu'il en jure l'obſervation, ou, dès cet
» inſtant, je m'oppoſe à ſon ſacre. » Cet acte de rébellion pouvait finir par un combat ſanglant, lorſque (*t*) Pibrac feignit de s'approcher de l'oreille de Henri de Valois, comme pour prendre ſes ordres, & ſe relevant auſſi-tôt & s'adreſſant à Jacques Uchanski, archevêque de Gneſne, « monſieur le primat, lui dit-il, le roi vous ordonne
» de commencer la cérémonie pour laquelle nous ſom-
» mes aſſemblés ; ſa majeſté avec le ſénat réglera le
» reſte. » Ce ton de fermeté & de confiance intimida les conjurés, ils ceſſérent leurs clameurs inſultantes, & laiſſérent achever la cérémonie.

1574

Lorſque les eſprits ſont échauffés en Pologne, le plus léger incident peut cauſer un bouleverſement général. Samuel Zborowſki, jeune homme impétueux & dont l'unique talent était de manier un cheval avec adreſſe, vient dans la cour du château planter une lance ſous les fenêtres du roi, & crie à haute voix : « quiconque vou-
» dra ſignaler ſon zéle pour notre nouveau maître, doit
» me diſputer la gloire d'enlever cette lance. » Un gentilhomme, nommé Charwaſki, au ſervice du comte Te-

(*ſ*) Il était queſtion du libre exercice de la nouvelle religion, que l'ambaſſadeur de France avait été obligé de promettre au nom de Henri de Valois.

(*t*) Gui Dufaur de Pibrac.

hczyn ; caſtellan de Woyniez, entre en lice & remporte le prix de ce ridicule combat. Zborowſki, honteux de ſe voir vaincu par un homme qu'il mépriſe, s'en prend au comte de Tenczyn, qu'il ſuppoſe l'auteur de cette inſulte prétendue. Il veut que le téméraire reporte la lance & lui faſſe publiquement excuſe de ſa témérité. Le caſtellan à qui Zborowſki s'adreſſe, répond avec douceur qu'il n'a aucun ordre à donner à un gentilhomme, ſujet d'une république libre, & qui ſert d'une maniére diſtinguée dans les troupes nationales. La querelle s'échauffe, les amis accourent pour ſoutenir leurs amis : il ſe livre un combat furieux dans la cour même du château. Le roi qui ſortait alors du ſénat, croit que les Catholiques ſont aux mains avec les Proteſtans ; il veut avancer pour appaiſer le tumulte ; mais tous les Polonais de ſa ſuite l'abandonnent, &il ne reſte que les Français auprès de ſa perſonne. Alors il ſe perſuade que l'on en veut particuliérement à lui, & fait auſſi-tôt raſſembler tous ceux qui lui ſont dévoués. Pendant ce tems le combat continuait. Une foule de Polonais perce juſqu'à la porte de ſon appartement. Plein de fureur, & comptant vendre cher ſa vie, le prince fait ouvrir & ſe préſente aux prétendus ſéditieux ; mais il ne voit que des gens effrayés, qui ſe jettent à ſes pieds & implorent ſa juſtice, en lui montrant le caſtellan de Przémyſlie noyé dans ſon ſang. Henri promit de punir les coupables. La cauſe fut plaidée juridiquement, & Zborowſki fut condamné à un banniſſement perpétuel, mais ſans tache d'infamie. Cet arrêt, trop doux, ſans doute, ne contenta aucun parti, & ne fit qu'augmenter l'animoſité des Proteſtans contre les Catholiques. En effet Henri ne ſuivit,dans ce jugement, ni ſa conſcience, ni l'honneur, ni la politique. Il donna la place du malheureux caſtellan, à un parent de ſon meurtrier.

❀

1574

Nous avons vu des princes employer tous les moyens possibles pour acquérir une couronne ; il était réservé à Henri de Valois de s'en débarrasser d'une, par une fuite précipitée. Charles IX, roi de France, meurt le 30 de Mai : quatorze jours après, Henri est informé de cette nouvelle par Chemerault. Sans doute le sénat de Pologne aurait mis obstacle au départ du roi ; mais ce prince trompe ses courtisans, & la nuit du dix-huit Juin, suivi de peu de personnes, il fuit jusqu'en Silésie. La consternation devint générale lorsqu'on apprit que Henri avait abandonné la Pologne : on députa le grand-chambellan, comte de Tenczyn, pour le poursuivre, l'arrêter & le faire revenir de force, au cas que les pressantes priéres qu'il était chargé de lui adresser n'eussent aucun effet. Tenczyn ne put joindre le roi qu'en Silésie : il se jetta à ses pieds, il le conjura de céder à l'empressement que ses sujets avaient de le revoir ; il lui peignit le triste état du royaume livré aux factions intestines, il pleura : tout fut inutile ; Henri avait pris son parti ; il congédia Tenczyn avec des promesses vagues de revenir, & d'envoyer, en attendant son retour, des ministres sages & prudens qui veilleraient au repos de la Pologne.





ETIENNE BATTORI, PRINCE DE TRANSILVANIE, ROI DE POLOGNE.

1575

LES Polonais, persuadés que Henri de Valois les avait quittés pour toujours, déclarérent le thrône vacant. Alors la nation se partagea en deux factions ; l'une, entre tous les compétiteurs à la couronne, proclama roi l'empereur Maximilien II : l'autre déféra le thrône à la princesse Anne Jagellon (*u*), aux conditions qu'elle le partagerait avec (*x*) Etienne Battori, prince de Transilvanie, qu'elle lui désigna pour époux. La mort de Maximilien délivra bientôt la Pologne d'un dangereux ennemi qui se préparait à profiter des divisions du royaume pour soutenir les droits qu'une partie de la nation lui avait donnés.

1576

La ville de Dantzick refuse de reconnaître Etienne Battori ; elle est déclarée rébelle à la patrie, & assiégée par ce prince, qui veut bien ensuite la recevoir en grace & lui confirmer ses priviléges. Pendant ce siége, il se donna un combat, dont l'issue devrait paraître bien dou-

---

(*u*) Fille de Sigismond I, & sœur de Sigismond Auguste, dernier roi de Pologne de la race des Jagellons : la république accorda pour dot, à cette princesse, l'usufruit du duché de Moravie.

(*x*) Les Etats nommérent seize sénateurs pour suivre le Roi & l'aider de leurs conseils. C'est l'origine des Sénateurs résidens.

teuſe, ſi elle n'était atteſtée par pluſieurs auteurs dignes de foi. Deux mille Polonais battirent quinze mille tant rebelles qu'Allemands. Quatre mille cinq cents reſtérent ſur la place, & quinze cents furent faits priſonniers. Zborowski commandait ces braves citoyens.

1577

Marc Sobieski, ayeul paternel du prince, dont bientôt nous rapporterons les hauts faits, bat près de Dirchaw les rebelles Dantzicois : il pourſuit leur général juſqu'au milieu de la Viſtule, il l'atteint & le tue ſous les yeux mêmes du roi. C'eſt à cette occaſion qu'Etienne Battori dit : « que s'il fallait commettre la fortune de la » Pologne à un combat ſingulier, comme autrefois celle » de Rome fut confiée aux Horaces, il n'héſiterait pas » de nommer Marc Sobieski ».

1577

Juſqu'au régne d'Etienne Battori, les Coſaques avaient vécu dans une eſpéce d'indépendance; ce prince voulut réduire cette nation fiére & tumultueuſe, & l'aſſujettir à des loix, pour en faire un rempart à la Pologne contre les Turcs & les Tartares. Il forme chez ce peuple une milice qui doit être perpétuelle, lui permet de s'élire un chef, de bâtir la ville de Terechtemirow, & lui aſſigne une certaine étendue de pays, ſur les frontiéres du royaume (y).

(y) Les Coſaques tirent leur origine d'un amas de brigands Ruſſes & Polonais, qui, après avoir fait le dégat, tantôt dans un royaume, tantôt dans l'autre, ſe réfugiaient au milieu des iſles que le Boriſthéne forme près de ſon embouchure dans la mer noire. Ce peuple a pouſſé ſes courſes juſqu'à Conſtantinople, Sinope & Trébizonde, dont il a pillé les fauxbourgs.

1577

Le roi Etienne réforme la justice (z); & fait de nouvelles ordonnances militaires. Il rétablit la discipline dans la cavalerie Polonaise, & institue cette sorte de milice à laquelle on a donné le nom de *Quartienne*, parce que le prince a affecté la quatriéme partie de ses revenus à l'entretien de ces troupes, destinées à combattre les Tartares; elle fut envoyée dans la province d'Ukraine, qui n'était pour lors qu'une campagne déserte depuis Bar, Braclau & Kiow, jusqu'à la Mer noire, & qui est maintenant remplie de villes opulentes, & de villages très-peuplés.

1579

Les Polonais entrent en guerre avec les Russes: ils assiégent Polock, ville de Lithuanie, conquise par ces derniers, sous le régne de Sigismond II. Ils la prennent & se flattent d'y faire un butin immense; mais l'ennemi avait eu la prudence d'en retirer ce qu'il y avait de plus précieux, excepté la bibliothéque. On y trouva des annales intéressantes, & plusieurs peres de l'église Grecque, traduits en langue Esclavonne, par Méthodius, apôtre des *Slaves*, & son frere Cyrille, connu sous le nom de Constantin.

(z) L'établissement du grand tribunal de la couronne lui est dû. Les causes de la noblesse de la grande Pologne se jugent à Pétrikow; celles des nobles de la petite Pologne, à Lublin. Les procès des nobles Lithuaniens sont du ressort d'un tribunal institué trois ans après celui dont il est question, & qui siége six mois à Vilna, & six mois alternativement à Novogrodek, ou à Minsk.

C'est Etienne Battori qui fit passer en loi perpétuelle, qu'aucun roturier ne pourra être ennobli sans le consentement de la diette.

1579

Gothard Kettler prête hommage au roi & à la république, & reçoit l'investiture solemnelle du duché de Curlande.

1579

Fondation de l'académie de Vilna, qui est confirmée par une bulle de Grégoire XIII.

1580

On trouve cette année, dans les historiens, qu'un nommé Ulan commandait un corps de Tartares dans l'armée Polonaise ; mais on ne peut découvrir si ce nom est celui d'une famille ou celui d'une dignité. Vers l'an 1410 les auteurs font mention de quelques compagnies de Tartares, qui servaient sous Alexandre, grand duc de Lithuanie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ainsi que les Cosaques, les Ulans sont une milice, & non une nation : en 1673, ils furent exemptés des tailles & impôts de la roture, & c'est vraisemblablement en conséquence de cette honorable distinction qu'ils prétendent tous être gentilshommes.

1582

La paix se fait entre le Czar de Russie & les Polonais, par la médiation du pape ; les Russes rendent trente-quatre forteresses de la Livonie, & par cette restitution ils perdent toute communication avec la mer Baltique. Le fameux Jésuite Possevin, légat du saint-Siége, homme versé dans les négociations, rapproche les esprits des deux cours ; mais il manque son but, qui était de réunir l'église Grecque à l'église Latine.

1585

On veut introduire l'uſage du nouveau calendrier Grégorien dans la Livonie. Le peuple ſe révolte à Riga : il ne peut point comprendre que des découvertes aſtronomiques ne ſoient point des dogmes de religion. Tandis que, par ordre des magiſtrats, les bourgeois vaquent à leurs affaires, & laiſſent les prédicateurs s'égoſiller dans la ſolitude de leurs temples ; au contraire, ils ceſſent les travaux, lorſque les dimanches & les fêtes tombent ſelon l'ancien calendrier, & vont s'aſſembler ſans miniſtres pour chanter leurs hymnes. Telle eſt la biſarrerie du préjugé, la haine de parti, que la raiſon ni les remontrances les plus ſolides ne peuvent détruire.

1586

La Pologne perdit cette année Etienne Battori. L'adverſité fut l'unique maître de ce prince, & il lui dut ſes vertus & ſes connaiſſances. Attaché à Ferdinand, roi de Hongrie, il perdit la liberté, en combattant pour lui ; & ſon amitié & ſes ſervices furent payés d'ingratitude. Jean, prince de Tranſilvanie, l'attira à ſa cour, & le chargea d'une commiſſion importante auprès de l'empereur Maximilien II, qui le fit arrêter, ſous prétexte qu'il avait contrevenu à la trêve. Les trois années qu'il paſſa dans ſa priſon, il les employa à s'inſtruire par la converſation des ſavans, l'étude de l'hiſtoire & la lecture des bons livres : ainſi que le grand Condé, il ne permit jamais qu'on lui lût les commentaires de Céſar. Après la mort de Jean, les Etats de Tranſilvanie l'élurent unanimement pour leur prince, & bientôt après, la Pologne lui déféra ſa couronne

Etienne Battori joignait à la taille la plus avantageuſe une facilité extrême à s'exprimer : il était affable, humain, compatiſſant, & ne parut jamais redoutable qu'aux

ennemis de sa patrie. Sa mort affligea les Polonais ; & eut cela de particulier, qu'elle éleva une querelle littéraire entre ses médecins. Chaque docteur prétendait que son adversaire avait mal connu la maladie du prince ; & qu'en conséquence, il avait mal appliqué les remédes qu'il s'était cru autorisé à lui administrer. Les politiques décidérent qu'il avait été empoisonné.

1587

Deux factions divisaient alors les Polonais ; l'une prétendait avoir un Piast pour roi, l'autre voulait donner la couronne à un prince étranger : chaque parti soutint ses sentimens avec tant d'opiniâtreté, qu'il se fit une scission dans le sénat.

SIGISMOND III, PRINCE DE SUEDE, ROI DE POLOGNE.

1587

Tandis que les vrais patriotes, pour prévenir une guerre civile, nommaient roi Sigismond, fils de Jean roi de Suéde, & de Catherine Jagellon, fille d'Auguste I, la faction contraire proclamait l'archiduc Maximilien. Le prince Autrichien se présente avec quelques troupes ; mais il est battu & obligé de fuir en Silésie. Sigismond arrive, il est couronné. On poursuit Maximilien, on l'assiége dans Vitsen, la place est emportée, & ce malheureux prince se rend prisonnier. Ce ne fut que l'année suivante qu'il obtint sa liberté, sous condition qu'il ne conserverait pas le titre de roi.

1588

On accorde l'*Indigénat* à André & à Balthaſar Battori, neveux du feu roi Etienne. C'eſt le premier exemple de naturaliſation qui ſe trouve dans l'hiſtoire de Pologne. Avant cette année, tous les étrangers établis dans le royaume jouiſſaient des priviléges des nationaux, ſans avoir beſoin d'être naturaliſés.

1589

Le premier majorat (*a*) connu en Pologne, eſt celui qu'on nomme d'*Olika*, établi cette année en faveur de la maiſon de Radzivil: le ſecond, appellé *Zamowcie*, fut conſenti en faveur du grand-général Zamoisky.

1589

Le pape Sixte V, par une bulle, confirme à l'archevêque de Gneſne le droit de nommer le roi, élu légitimement par les Etats, à l'excluſion de tous les autres évêques, pourvû que le roi élu faſſe profeſſion de la religion Catholique.

1589

Les Tartares, au nombre de ſoixante-dix mille chevaux, veulent ſe venger ſur les Coſaques des ravages que ces brigands ont faits dans leur pays. Ils traverſent le Boriſthene, & viennent camper près de Léopold de

(*a*) On appelle majorat, un droit d'aîneſſe par lequel les aînés des grandes familles ſuccédent aux principales terres, ſans aucun partage avec les cadets, & ſans aucune charge d'hypothéques. Ce droit, qui tire ſon origine de l'Eſpagne, eſt particuliérement en vigueur dans ce royaume.

Ruſſie. Le général Zamoyski eſt chargé de porter du ſecours aux Coſaques. D'abord ils ſont victorieux ; mais aveuglés par leurs ſuccès, ils tombent dans une embuſcade, où, près d'être maſſacrés, ils offrent de ſe rendre à certaines conditions honorables. Le Kan des Tartares, qui était accouru avec une nouvelle armée pour ranimer le courage de ſes ſujets, refuſe toute eſpéce de traité. Les Coſaques au déſeſpoir s'exhortent mutuellement à vendre cher leur vie, ils ſe jettent avec fureur ſur les Tartares, ils ſe font jour à travers les bataillons qui les environnent ; le ſang coule de toutes parts ; on marche ſur les morts & les mourans ; tout fuit ; le Kan lui-même eſt bleſſé, & ſon fils, percé de coups, expire ſous ſes yeux. Les Coſaques remportent une victoire complette. Que de traits ſemblables l'on pourrait raſſembler dans les hiſtoires ! Réduire un ennemi au déſeſpoir, c'eſt lui rendre ſes armes, & lui offrir les moyens de nous vaincre.

1589

Dans une diette tenue cette année, on décide qu'au défaut de deſcendans mâles du duc Gothard Kettler, la Curlande ſera gouvernée immédiatement par le roi. On y fait auſſi l'état des biens de la couronne, tant en Pologne qu'en Lithuanie. Telle en eſt la liſte : les ſalines de Cracovie, les mines d'Olkusz, les douanes de la couronne & celles de la Ruſſie ; les ſalines de la Ruſſie, les ſtaroſties de Sendomir & de Sambor, les diſtricts d'Ozimin & de Medeniec, les œconomies de Marienbourg, de Rogozno & de Dirschau, les douanes de Dantzick, d'Elbing, de Plocko & de Riga en Lithuanie, les œconomies de Grodno, de Szawle, de Brzeſc, de Kobryn, de Mohilow & d'Olita ; & les produits des monnoies & voitures publiques.

1591

Les Cosaques, fiers de la protection de la Pologne, faisaient de continuelles incursions sur les terres des Tartares: ce peuple députe plusieurs d'entr'eux à la république: les ambassadeurs introduits dans le sénat, fléchissent le genou droit, s'appuyant sur leur main droite, & ensuite se mettent à genoux; dans cette posture ils exposent leurs griefs contre les Cosaques, & demandent réparation des torts qui leur ont été faits. Les Polonais leur firent présent d'une grande quantité de peaux de moutons, & leur promirent vingt mille ducats par an. Les Tartares regardérent ce don comme un tribut.

1593

Jean, roi de Suéde, étant mort en 1592, le roi de Pologne part pour se mettre en possession de ce royaume: il passe à Dantzick: un Polonais de sa suite blesse imprudemment un porte-faix; aussi-tôt l'émeute est générale dans la ville: on en ferme les portes, on s'arme, on approche du canon, & l'on en tire quelques volées contre la maison que le prince occupe. Plusieurs Polonais sont tués. Après bien des difficultés, le calme renaît, & Sigismond s'embarque pour Stockolm. Tout dans ces contrées se ressent de l'abus de la liberté.

1594

Sigismond III est couronné roi de Suéde à Upsal; & après avoir confirmé les priviléges de la nation, il en remet le gouvernement à son oncle, Charles de Sudermanie, pere du célébre Gustave Adolphe, qui vint au monde cette année. Avant de parvenir à assurer la tranquillité du royaume, il y eut bien des débats: le roi prétendait rétablir la religion Catholique, & le Sénat insistait pour sa

proſcription. Toute l'autorité du prince fut obligée de fléchir ſous le ſentiment unanime des ſeigneurs & de la multitude. Sigiſmond partit ſans avoir pû éteindre le feu qui commençait à embrâſer toutes les parties de l'Etat.

1595

Les États de Suéde s'aſſemblérent cette année en diette à Sudercoping. L'affront le plus ſanglant que pouvait recevoir Sigiſmond, fut une ſuite de leur délibération : ils prononcent que Charles de Sudermanie eſt établi non-ſeulement régent du royaume, par le choix du roi, mais encore par le vœu de la nation, & que le prince ne pourra, ſous quelque prétexte que ce ſoit, le priver de cette importante dignité. Charles, quoique d'accord avec les Etats, abdique la régence par politique ; mais il la reprend bientôt, lorſque la diette lui en fait la priere. Tels furent les degrés par leſquels Charles de Sudermanie monta ſur le thrône de Suéde, au préjudice des droits de Sigiſmond.

1596

Grande diſſenſion entre l'égliſe Grecque & la Catholique Romaine. Les Catholiques avaient ſû engager le métropolitain de Kiovie, l'archevêque de Polock & quatre autres évêques de cette communion, à ſe réunir à eux. Déja ceux-ci avaient député au Pape pour lui témoigner leur ſoumiſſion. Leurs freres ſe ſéparent d'eux auſſitôt : on appelle unis, ceux qui ſe joignent aux Catholiques, & déſunis, les Grecs qui rejettent les dogmes romains. La haîne de parti aiguiſe le fer du fanatique, le fiel & la calomnie inondent les écrits, & les deux égliſes ſe font une guerre ouverte.

1600

Les démêlés entre le roi Sigiſmond & Charles de Sudermanie, ſon oncle, étaient de nature à ne pouvoir s'arranger que par les armes. Sigiſmond avait pour lui des droits ſacrés; mais Charles avait l'amour des peuples. Ces deux rivaux ſe trouvent en préſence près de Stegeborg; la bataille s'engage, & Sigiſmond eſt vaincu : alors la déciſion de ce grand différend eſt remiſe à la diette de Stockolm qui, après avoir demandé vainement que Sigiſmond vînt réſider en Suéde, ou que du moins il y envoyât ſon fils pour être élevé dans la religion dominante, prononça que le duc Charles ſerait roi, & fit le procès aux ſénateurs qui tenaient encore le parti de ſon concurrent. Sigiſmond ſe plaignit amérement de cet injuſte procédé à la diette de Varſovie; mais il ne put perſuader aux Polonais d'entrer dans une guerre dont la cauſe paraiſſait, ſinon contraire, au moins tout-à-fait étrangere aux intérêts de leur république.

1605

Une guerre ſanglante en Livonie, eſt la ſuite malheureuſe de la querelle des deux rois : cette riche province eſt dévaſtée, & pendant cinq années les deux partis ſont tantôt vaincus & tantôt vainqueurs. Cependant les Polonais, ſoutenus par les troupes amenées par Frédéric, duc de Curlande, font lever le ſiége de Riga, & chaſſent les Suédois de la Livonie; mais ils ne ſavent pas profiter de leurs avantages, ou craignent, en pourſuivant leur victoire, de prêter des forces dangereuſes pour leur liberté à la puiſſance royale. D'ailleurs, dans ce tems, ils étaient aigris contre Sigiſmond, qui était prêt à ſe marier à une princeſſe Autrichienne, ſœur de ſa premiere épouſe, & ils ſuppoſaient que le deſſein du

roi était de quitter la couronne de Pologne pour la remettre à Ladiſlas ſon fils.

1606 & 1607.

L'État eſt dans la plus horrible confuſion. Les nobles s'uniſſent pour obliger le roi à ſe diſculper de la mauvaiſe adminiſtration de la république, & à réformer les abus qui s'y ſont introduits : tous ceux qui n'entrent pas dans cette ligue, ſont déclarés ennemis de la patrie. Les mécontens arment ; le roi raſſemble ſes troupes, & marche contre les ligueurs ; on eſt prêt d'en venir aux mains : cependant, au moment même où le citoyen ne ſonge plus qu'à égorger le citoyen, les ſénateurs s'abouchent avec les chefs anti-royaliſtes, qui conſentent d'attendre tranquillement la déciſion de la diette de Varſovie, à condition que le roi n'y aſſiſtera pas en perſonne. Ce traité n'eut pas lieu ; & tandis que Sigiſmond, pour pacifier l'Etat, uſait des plus grands ménagemens, les ligueurs oſérent, dans une eſpéce de conciliabule, déclarer le thrône vacant, & les adhérens du prince, traîtres à la patrie. Radzivil, échanſon de Lithuanie, pouſſa l'audace juſqu'à convoquer les Etats à Varſovie, pour l'élection d'un nouveau roi. Ces troubles empoiſonnérent le regne de Sigiſmond, & ne ceſſérent qu'à ſa mort.

1610

Le fameux général Zolkiewski bat Baſile, Czar de Ruſſie, qui veut ſecourir Smolensko, aſſiégé par les Polonais : il s'empare de Moſcow, fait Baſile priſonnier, & reçoit les ſermens des Ruſſes, qui proclament Uladiſlas, fils de Sigiſmond III, Czar de Ruſſie. On voyait encore les monumens de cette victoire ſur un plafond du château de Varſovie, lorſque le Czar Pierre le grand vint en Pologne au ſecours du roi Auguſte, attaqué par Charles

XII. Ce prince eut la faiblesse de faire enlever ces peintures ; mais il n'a pû ravir à la postérité le plaisir d'admirer ces glorieuses actions du général Polonais.

1611

Zolkiewski fait une entrée triomphante à Varsovie ; il est suivi de tous les prisonniers Russes, à la tête desquels on remarque le Czar Basile Zuski & ses deux freres. Jamais général n'a joui d'une gloire plus pure & mieux méritée.

Cette même année, Jean Sigismond, électeur de Brandebourg, reçoit en personne, devant l'église des Cordeliers, l'investiture solemnelle du duché de Prusse.

1620

Zolkiewski est envoyé avec huit mille hommes pour secourir Gratien, Palatin de Moldavie, contre les Turcs & les Tartares. Investi par cent mille combattans, il s'ouvre un passage à travers cette armée, qui le harcéle pendant près de cent lieues. Arrivé sur les bords du Boristhene, il s'y croyait en sûreté, lorsque sa cavalerie l'abandonne & passe le fleuve à la nâge : alors le fils du grand-général se jette à ses pieds, & le conjure de penser à son propre salut. « La république, répondit » Zolkiewski, m'a confié l'armée entiere ; je périrai » avec mon infanterie ». En effet, les Turcs & les Tartares fondent sur cette troupe faible & isolée ; le carnage est horrible : le fils, percé de coups, tombe entre les bras de son pere, qui lui-même expire sur ce corps sanglant, quelques minutes après. Pour rassurer l'empire Ottoman, le commandant Turc fit couper la tête de ce brave général, & l'envoya à Constantinople. Les Polonais rachetérent bientôt cette tête précieuse, & le mê-

me tombeau renferma le pere & le fils, avec cette inſcription latine :

Exoriare aliquis, noſtris ex oſſibus, ultor.
Puiſſe un vengeur ſortir de nos cendres !

La république a fait depuis élever une pyramide ſur le champ de bataille : on y lit en quatre langues l'éloge de Zolkiewski; &, juſqu'à préſent, cette pyramide a été reſpectée par les Turcs, & même par les Tartares. Ce monument inſtruit la poſtérité comment on doit mourir pour la patrie.

1620

Un fanatique, nommé Michel Piekarski, en ſortant de l'égliſe de ſaint Jean à Varſovie, porte au roi deux coups d'un marteau d'armes; ſans le prince Ladiſlas, qui, en oppoſant ſon bras, rompit la force des coups, Sigiſmond reſtait ſur la place. Le parricide fut puni; mais on laiſſa ignorer ce qui l'avait pouſſé à ce crime.

1621

Sultan Oſman, jeune, fougueux, & ne reſpirant que la guerre, vient attaquer les Polonais avec trois cent mille ſoldats, & cent mille Tartares. Les Polonais n'ont que ſoixante-cinq mille hommes, & ſe retranchent près de Choczin, ville de la Moldavie. Oſman veut forcer le camp des Polonais; en pluſieurs attaques, il perd quatre-vingt-cinq mille combattans. Les Turcs déſeſpérés, offrent la paix, & les Polonais, ſans munitions de guerre & de bouche, l'acceptent avec facilité. Il fut inſéré dans un des articles que le Sultan contiendrait les Tartares, & que Sigiſmond réprimerait les brigandages des Coſaques; & dans un autre, qu'Oſman nommerait le Woiewode de Moldavie; mais qu'il ne pourrait élever à cette

éminente dignité qu'un prince chrétien & ami des Polonais. Ainsi finit cette guerre qui avait effrayé les principales Puissances de l'Europe.

1624

La diette du royaume fait éclater ses murmures contre le roi. Elle se plaint, 1°. de ce qu'il a nommé à l'évêché de Varmie, son fils Albert, âgé de neuf ans; 2°. de ce qu'il envoie toujours des Cosaques au secours de l'empereur, contre les Turcs; 3°. de ce que la reine a acheté le territoire de Zyviec, sur les frontiéres de la Silésie & de la Hongrie, contre la constitution qui défend au roi & à la reine d'acquérir des biens-fonds dans le royaume. Pour appaiser les esprits, Sigismond III promet que son fils, parvenu à un âge mûr, prêtera serment de fidélité à la république, & l'on déclare infâmes & rebelles les Polonais qui serviront dans les armées étrangeres. Il ne fut point parlé des acquisitions de la reine.

1631

La diette décide cette année que les biens héréditaires des nobles, ne pourront être transférés qu'à leurs égaux; que la république, ou quelque noble, sera libre de racheter de la reine le territoire de Zyviec, & que le roi ne donnera les dignités vacantes qu'à des nobles Polonais.

1632

Le regne de Sigismond III, rempli d'évenemens malheureux, fait époque dans l'histoire de Pologne. Appellé au gouvernement de ce royaume par un parti formidable, il triomphe des forces de la maison d'Autriche & l'emporte sur Maximilien, son compétiteur; mais il perd un thrône héréditaire, pour courir après une couronne élective. Maître dans la Moscovie, il n'eut ni

assez d'habileté, ni assez de fermeté pour s'y soutenir. Opiniâtrément attaché à ses idées, il n'étudia jamais le génie de ses peuples; il se laissa toujours maîtriser par le tems & les circonstances. Pendant des jours paisibles, Sigismond, sans doute, aurait été un grand roi; mais au milieu des secousses politiques qu'éprouva la Pologne sous son régne, il tint les rênes de l'Etat d'une main faible, & vit attribuer à ses fautes & à son infléxibilité, ce qui pouvait être mis sur le compte de la bizarrerie de la fortune. Il mourut près de Varsovie, âgé de soixante-six ans.



ULADISLAS,

ROI DE POLOGNE.

1632 & 1633

La diette de convocation fut tumultueuse, quoiqu'aucun candidat ne se présentât pour obtenir la couronne, excepté le prince Uladislas, fils de Sigismond III. L'électeur de Brandebourg, comme duc de Prusse, prétendit avoir droit de suffrage, & l'on remit au roi qui serait élu, à décider de la validité de cette prétention. A l'égard de celle que formérent les Cosaques à ce sujet, elle fut rejettée avec indignation. Une autre querelle s'éleva à l'occasion de l'arrivée du prince Uladislas, & donna lieu à la loi qui contraint les prétendans au thrône à se tenir éloignés. Dans cette diette, la ville de Dantzick obtint le droit de suffrage, à l'instar de celles de Varsovie, de Vilna & de Léopold. Enfin, Uladislas fut proclamé unanimement roi de Pologne, & prononça les sermens ordinaires pour le maintien des libertés & priviléges de la nation.

1633

Il faut que le roi ſoit élu, *nemine contradicente*. Un ſeul Polonais s'oppoſa à l'élection d'Uladiſlas. On lui demanda la raiſon de ſon oppoſition, & ce qu'il avait à reprocher au prince : *rien*, dit-il ; *mais, je ne veux pas qu'il ſoit roi*. L'élection fut ſuſpendue, & l'on eut bien de la peine à ramener ce gentilhomme au vœu de l'aſſemblée. Quelque tems après, Uladiſlas le fit venir & lui demanda pourquoi il lui avait été contraire : *Je voulais*, répondit-il, *voir ſi notre liberté ſubſiſtait encore ; je ſuis content, & vous n'aurez pas de meilleur ſujet que moi*.

1634

Peu de princes ont ſignalé leur avénement au thrône auſſi brillamment qu'Uladiſlas : à peine eſt-il couronné, qu'il fait que les Ruſſes portent le ravage ſur ſes frontiéres : il marche contre eux, & par des manœuvres ſavantes, il les attire dans des détroits, & les force de ſe rendre à diſcrétion. Les Turcs, pour ſoutenir les Ruſſes, leurs alliés, font une diverſion du côté de la Moldavie ; Uladiſlas vole au-devant de ces nouveaux ennemis, & les bat complettement. Une paix avantageuſe à la Pologne fut le fruit de ces deux victoires, & mit ſon prince au nombre des plus illuſtres guerriers de ce ſiécle.

1637 & 1638

Il faut rapporter à ces années l'origine de la fameuſe & cruelle guerre contre les Coſaques. Cette milice, comme on a vu, deſtinée à s'oppoſer aux invaſions des Turcs & des Tartares, avait obtenu du roi Etienne Battori des terres en Ukraine, des priviléges, & ſurtout le libre exercice de la religion Grecque. Dans la ſuite, les établiſſemens des Coſaques devinrent l'aſyle

de tous les payſans Polonais qui voulurent ſe ſouſtraire à la tyrannie de leurs maîtres. Les ſeigneurs redemandérent leurs ſerfs ; les Coſaques refuſérent de les rendre, & l'on réſolut de les arracher de force, & de réduire les Coſaques à la dure condition des payſans du royaume. Nicolas Potocki conduit des troupes en Ukraine ; il y éleve une fortereſſe ſur les bords du Boriſthene. A la vue de ce rempart, qui menace leur liberté, les Coſaques prennent les armes; mais ils ſont défaits, & malgré la foi d'un traité, on tranche la tête à leur général Paulux, & à quelques autres chefs. Juſques-là cette brave milice n'avait nul deſſein de ſe ſouſtraire à l'obéiſſance de la Pologne ; on verra bientôt que, pouſſée à bout, elle ſe porta aux plus grandes extrémités.

1638

Jean Caſimir, frere du roi Uladiſlas, s'embarque pour paſſer en Eſpagne : obligé par les vents contraires de relâcher ſur les côtes de Provence, il veut viſiter avec attention les fortereſſes de Toulon & de Marſeille ; mais débarqué ſans paſſe-port, il eſt arrêté par Margonne, gouverneur de la Tour du Bouc. Les Français avaient d'autant plus de raiſons de ſe tenir ſur leurs gardes, qu'étant en guerre avec l'Eſpagne, ils ſavaient que Caſimir devait prendre le commandement de la flotte ennemie : c'eſt ſans doute ce motif qui autoriſa la cour de France à retenir chez elle pendant deux ans le prince de Pologne.

1640

Le roi & la république de Pologne ayant obtenu la liberté de Jean Caſimir, ce prince ſe rendit à Rome, &, ſoit dévotion, ſoit mélancolie, il entra dans l'ordre de la compagnie de Jéſus.

1645

Un des grands projets du roi Uladiſlas était de réunir enſemble les Catholiques, les Luthériens & les Calviniſtes. Il indique un colloque à Thorn, où les théologiens des trois communions pourront expoſer leur doctrine, & qui ſera préſidé par le grand-chancelier, au nom du roi. Cette aſſemblée, à laquelle on attribua abuſivement le titre de charitable, loin de rapprocher les eſprits, ne fit que les irriter davantage, & les théologiens ſe quittérent plus ennemis que jamais.

1646

Uladiſlas, menacé par les Turcs & par les Tartares, fait alliance avec les Vénitiens, & obtient du pape & des princes d'Italie de conſidérables ſubſides pour la guerre qu'il va entreprendre. La république a connoiſſance de ce traité fait à ſon inçu, & ſuppoſant que ſa liberté eſt en danger, elle oblige le roi de promettre ſolemnellement, tant pour lui que pour ſes ſucceſſeurs, de ne lever aucun corps de troupes, de ne faire ni alliance, ni paix, ni guerre, de n'envoyer aucun ambaſſadeur, de n'admettre aucun étranger dans ſon conſeil, & de n'augmenter ſes gardes au-delà de douze cents hommes, qu'avec le conſentement des Etats.

1647

Le roi de Pologne, qui était déja revêtu de l'Ordre de la Toiſon d'or, reçoit cette année celui du S. Eſprit de la part de Louis XIV. Uladiſlas, au commencement de ſon régne, avait inſtitué un Ordre militaire, ſous le nom de l'Immaculée Conception de la Vierge, qui avait été approuvé par le pape Urbain VIII; mais il ne put engager les Polonais à s'en décorer: un collier, un cordon piquent peu la vanité d'un noble Polonais. Jaloux

du droit honorable de nommer son roi, & pouvant légitimement lui-même aspirer au thrône, son orgueil lui fait regarder, sinon avec mépris, au moins avec indifférence, tout ce qui flatte la gloire des courtisans. On a souvent vu, pendant les interrégnes, des sénateurs se dépouiller des Ordres étrangers qu'ils portaient, pour se rendre plus agréables à leurs freres, & captiver par ce sacrifice leur bienveillance & leurs suffrages.

1648

Uladislas qui se trouvait à Meretz en Lithuanie, y meurt cette année, sans postérité. Ce prince eut toutes les qualités d'un grand capitaine. Plein de courage & d'activité, il affronta les dangers sans les craindre & sans les mépriser. Bienfaisant & généreux, il sut se faire aimer; mais trop jaloux de se concilier la noblesse Polonaise, il lui sacrifia souvent le bien général de la nation.

JEAN CASIMIR V,

ROI DE POLOGNE.

1648

La mort d'Uladislas fut le signal de la révolte des Cosaques. Privés de leurs priviléges, inquiettés sur leur religion, pillés par les seigneurs Polonais, ils n'attendaient qu'un chef pour éclater. Ils le trouvérent dans la personne d'un nommé Bogdan Chmielnicki. Le pere de cet homme fameux, originaire de Lithuanie, était venu former un établissement dans l'Ukraine. Son fils, après sa mort, enlevé par les Tartares, racheté par sa mere, avait revu sa patrie, & cultivait paisiblement son

petit héritage. Jatinski, commandant de la ville de Czehrin, enléve quelques moulins à Chmielnicki. Le Coſaque en porte ſes plaintes au roi de Pologne, & ne peut obtenir juſtice. Piqué au vif, il murmure contre le prince & contre Jatinski, qui le fait ſaiſir & le condamne à être fouetté dans la place publique. Si l'on en croit pluſieurs hiſtoriens, on doit ajoûter que cet homme cruel enleva la femme de Chmielnicki, qu'il la viola & qu'il la fit enſuite maſſacrer avec ſon fils. Cet époux déſeſpéré, fuit vers les bords du Boriſthene, fait ſoulever les Coſaques, & bientôt, d'un conſentement unanime, il eſt déclaré leur général. Il ne perd point de temps : ſoutenu par les Tartares, il met tout à feu dans la Pologne : le ſang des nobles coule de toutes parts. Les payſans ſeuls ſont épargnés. Léopold ne ſe ſauve du pillage qu'aux dépens de ſon or. Les ornemens royaux ſont tirés de Cracovie, que les rebelles menacent. Les ſeigneurs aſſemblés en diette à Warſovie propoſent de fuir à Dantzick. La Pologne était détruite, ſi les Coſaques & les Tartares ne ſe fuſſent brouillés pour le partage du butin. Leur querelle fut le ſalut de la république : ils ſe retirérent pour un temps dans leurs pays.

1648

La diette, revenue de ſa premiere terreur, procéde à l'élection d'un roi. Pluſieurs candidats ſe mettent ſur les rangs. Georges Ragotski, prince de Tranſilvanie, ſe préſente à la tête de trente mille hommes, qui doivent combattre contre les Coſaques s'il eſt élu, ou ſe joindre à eux s'il eſt refuſé. Cette propoſition indécente lui fait donner l'excluſion. On n'a pas plus d'égard pour la demande du Czar de Ruſſie, qui oſe parler en maître à une nation libre. Un parti ſe forme en faveur de Charles Ferdinand, évêque de Breſlaw, & de Plosko, dernier des fils de Sigiſmond II ; mais enfin tous les ſuffrages ſe réuniſſent pour porter Jean Caſimir ſur le

thrône. Ce prince, Jésuite, comme on l'a vu, fut relevé de ses vœux par le pape, qui lui avait donné un chapeau de cardinal, qu'il changea aussi-tôt contre une couronne.

1648

A la bataille de Pilawiecz, les Cosaques avaient fait lâcher le pied à l'armée Polonaise. Dans ce temps les princes Sobieski revenaient d'un voyage qu'ils avaient fait en Europe. Leur mere va au-devant d'eux, & les voyant : « Venez-vous nous venger, leur dit-elle ? je ne » vous reconnais pas pour mes fils si vous ressemblez aux » combattans de Pilawiecz. » Lorsque ces deux jeunes Polonais étaient partis pour la France, leur pere leur avait dit : « mes enfans, instruisez-vous de tout ce qui » est utile. Quant à la danse, vous l'apprendrez avec les » Tartares ».

1649

A peine Jean Casimir fut-il couronné, que toute la nation le sollicita de se mettre à la tête d'une puissante armée pour se venger des déprédations des Cosaques : mais ce prince, qui voulait tenter de ramener cette milice par la douceur, dit à ceux qui lui donnaient ce conseil : « il ne fallait pas brûler les moulins de Chmiel- » nicki, encore moins violer sa femme & la massacrer » avec son fils ; nous ne serions pas réduits à tirer ven- » geance des crimes que nous avons autorisés par les » nôtres ».

1649

Les Polonais font une tréve avec Chmielnicki, qui est déclaré général ou *hettman* des Cosaques. Des députés de la république lui présentent le bâton de commandement, la queue de cheval & l'étendard, marques de l'autorité qui lui est conférée sur la milice d'Ukraine. Cette tréve est bientôt rompue ; la guerre recommence. Les Polonais

Polonais sont battus, & consentent enfin à accorder une amnistie sans réserve aux Cosaques, & la confirmation de tous leurs priviléges.

1650

Jean Casimir ne se fiait pas beaucoup aux sermens des Cosaques. Il demande au pape des secours pour leur faire la guerre : le saint-pere lui envoie des indulgences & des bénédictions. Pendant ce temps l'ambassadeur de Charles II, roi d'Angleterre, sollicitait auprès de la république quelques subsides en argent, pour soutenir son maître fugitif. La diette établit un impôt sur les marchands Anglais & Ecossais, qui doivent payer le dixiéme denier de leurs biens au profit de leur malheureux roi.

1651

Les Cosaques lévent encore l'étendard de la rébellion : ils se joignent aux Tartares, & composent une armée de plus de trois cent mille combattans. Jean Casimir, à la tête de cent mille Polonais, gagne sur eux une victoire complette. Elle est suivie d'une nouvelle paix, par laquelle les Cosaques renoncent à l'alliance des Tartares.

1652

Les Cosaques venaient à peine de se soumettre, qu'ils se révoltérent encore une fois, à la persuasion des Turcs. Aussi tôt on convoque une diette, pour trouver les moyens de les réduire ; mais elle est rompue par la contradiction d'un seul nonce (*b*), nommé Siczynski, député du dis-

(*b*) Un simple gentilhomme, avec le mot *veto*, peut arrêter l'activité d'une diette assemblée, anéantir les délibérations les mieux

trict d'Upita en Lithuanie. C'eſt le premier exemple de cet abus de la liberté Polonaiſe, que la confédération générale de 1696 appella *unicum & ſpecialiſſimum jus cardinale.* Ce droit, dont les ſages Polonais gémiſſent, n'en eſt pas moins l'idol e de la nation.

1652

Jérôme Radziejowski, vice-chancelier de la couronne, eſt convaincu d'avoir excité la révolte des Coſaques : il fuit, & le tribunal des maréchaux le condamne à perdre l'honneur & la vie : cependant cette peine eſt commuée en un banniſſement perpétuel. On prétend que le vice-chancelier ne ſe rendit coupable que par jalouſie : ſon épouſe était belle, & le roi lui faiſait aſſidûment la cour. Nous verrons un de ſes fils (c) troubler le regne d'Auguſte II, comme le pere avait troublé celui de Jean Caſimir.

1654

Cette année Chmielnicki ſe met ſous la protection de la Ruſſie : il reçoit l'Ukraine en fief du Czar, & ce beau pays eſt pour jamais ſéparé de la Pologne. Les Coſaques ſervent dans les armées Ruſſiennes à titre de troupes auxiliaires.

1656

Dans ce temps il ſemblait que toutes les Puiſſances voiſines ſe fuſſent unies pour la deſtruction de la répu-

---

concertées, & annuller toutes les réſolutions qu'elle pourrait précédemment avoir priſes.

(c) François Erdmann, prince de Saxe-Lawembourg, frere du dernier duc de cette maiſon, obtient l'indigénat, ainſi que les prinſes de Schafgotſch.

blique : les Suédois étaient maîtres de la plus grande partie de la Pologne ; les Russes ravageaient la Lithuanie, & les Cosaques venaient de s'emparer de la Russie rouge. L'infortuné Jean Casimir n'espére que du ciel la fin de tant de maux : il met son royaume sous la protection de la sainte Vierge. Louis XIII, roi de France, lui avait donné l'exemple de cet acte de piété en 1638.

1657

Célébre traité de Vélau entre la Pologne & le Brandebourg, sans doute bien désavantageux à la république. Il y est dit que l'électeur restera allié perpétuel de la Pologne, mais ne sera plus son vassal ; qu'il possédera en toute propriété & souveraineté, lui & ses descendans mâles, la Prusse orientale, sauf les priviléges de la nation. Par un autre traité, Elbing & son territoire sont cédés à l'électeur, jusqu'au paiement d'une somme de 400000 écus.

1657

Au milieu des troubles d'une guerre horrible, les Polonais songeaient à soutenir la religion Catholique dans toute sa pureté. La diette renouvelle une ancienne loi d'Uladislas Jagellon contre les hérétiques. Elle condamne les Sociniens & les Ariens à perdre les biens, l'honneur & la vie, ou à sortir du royaume, si dans trois ans ils ne renoncent à leurs erreurs.

1658

Pendant la guerre contre la Russie, on assiégea Vilna, dont les ennemis s'étaient emparés. Le commandant de la ville eut quelques soupçons qu'un prêtre Polonais le trahissait : il le fit mettre dans un mortier & fit lancer cette affreuse bombe sur les assiégeans. Cette cruauté, & nombre d'autres qu'il exerça pendant le siége, firent

résoudre les officiers de la garnison à livrer ce cruel entre les mains des Polonais. Ceux-ci le condamnérent à être exécuté par le bourreau : il ne s'en trouva point dans l'armée. Son cuisinier s'offrit & lui trancha la tête. Quel maître ! quel serviteur !

1661

Lorsque Jean Casimir avait quitté le chapeau de cardinal pour monter sur le thrône de Pologne, il avait épousé la veuve de son frere, Louise-Marie de Gonzague. Ce cas était le même que celui où s'était trouvé Henri VIII, roi d'Angleterre, lorsqu'il avait épousé Catherine d'Arragon, veuve de son frere Artur. Ainsi que les théologiens de Londres, ceux de Warsovie s'étaient partagés. Les théologiens du parti du roi avaient cité le *Deutéronome*, qui permet non-seulement, mais qui ordonne *d'épouser la veuve de son frere, quand elle n'a point d'enfans*. La faction contraire avait objecté le *Lévitique*, qui défend *de révéler la turpitude de la femme de son frere*. Les sénateurs, moins savans, ne citérent ni le Lévitique ni le Deutéronome ; mais ils dirent au roi : « Comment osez-vous former un pareil nœud, après » tous les malheurs arrivés à l'Angleterre sous Henri » VIII, & à la Pologne sous Sigismond votre pere ? » Est-ce parce que votre pere a épousé les deux sœurs (*d*) » que vous voulez vous unir à la veuve de votre frere ? » Nous pensons comme pensaient les sénateurs de ce » temps-là. Vous sçavez qu'ils écrivirent au pape Clément VIII, qu'ils ne souffraient pas même ces sortes » d'unions dans leurs haras ». Ces remontrances n'empêchérent pas ce mariage d'être célébré. Cette reine, qui

---

(*d*) Il avait épousé les archiduchesses Anne & Constance, filles de l'empereur Ferdinand II.

Le traité d'Oliva rend la paix à la Pologne.

avait un ascendant prodigieux sur l'esprit de Jean Casimir, se servit de son adresse pour engager son époux à faire désigner successeur à la couronne Henri-Jules de Bourbon duc d'Enghien, fils du grand Condé. Le roi fit cette étrange proposition, si contraire au serment que fait le prince élu, de ne jamais proposer un successeur. Lubomirski répondit à Casimir : « on ne vous permettrait pas » pour votre propre fils ce que vous tentez pour un étran» ger ».

1661

La capitation des Juifs est fixée à 105000 florins de Pologne, & pour la premiere fois on met une imposition sur le tabac en Lithuanie. Les Sociniens sortent du royaume, & à cette occasion le pape Alexandre VII accorde à Jean Casimir le titre de roi orthodoxe.

1663

On tremble en Pologne lorsque l'armée se confédére (*e*) ; ce qui arriva cette année à l'occasion d'un long retard de paie. Sans comprendre les prétentions des Lithuaniens, celles des seuls Polonais excédaient vingt-six millions de florins de Pologne. Pour satisfaire à ces demandes exorbitantes, on établit une capitation générale, on bat une nouvelle monnoie, inférieure en

---

(*e*) Aussi-tôt que l'armée a formé une confédération, toute discipline est anéantie ; le soldat ne met plus de bornes à ses déprédations, il méconnait l'autorité du grand-général & se choisit un chef qui, semblable à un dictateur, réunit le pouvoir de tous les Ordres de la république. Ce maréchal de la confédération commande l'armée, léve des troupes, établit des impôts, reçoit les ambassadeurs, & a droit de vie & de mort. Ces sortes de confédérations sont proscrites par les loix ; mais la force & les succès semblent les rendre légitimes ; elles ne deviennent criminelles que lorsqu'elles se trouvent les plus faibles.

titre à l'ancienne, & l'on compose avec les Polonais, qui s'accordent à recevoir huit millions de florins.

1664 & *suiv.*

On vient de voir Lubomirski, grand-maréchal (*f*) & général de la couronne, s'élever avec force contre l'élection d'un successeur au thrône : on suppose maintenant pour le perdre qu'il a fomenté les troubles qui déchirent la république ; qu'à l'instar du régicide Cromwel, il prétend introduire dans l'Etat la nouvelle forme de gouvernement reçue en Angleterre, se faire déclarer protecteur, & assurer cette éminente dignité à ses descendans. Lubomirski accusé se retire à Breslaw. Bientôt il rentre en Pologne avec quelques amis : cette faible troupe devient une armée. Sobieski, d'enseigne de la couronne, fait grand-maréchal & petit-général, marche par ordre du roi contre Lubomirski. Il est battu par cet illustre proscrit. Cette défaite abbat le courage des Royalistes, & la générosité de Lubomirski rend sa victoire plus glorieuse. Il renvoie ses prisonniers sans rançon. Content d'avoir humilié ses ennemis & d'avoir fait révoquer sa sentence de proscription, mais redoutant les sourdes menées d'une haîne couverte, il retourne à Breslaw, où six mois après il meurt subitement.

(*f*) La charge de grand-maréchal de la couronne n'est point une dignité militaire. La république a quatre grands officiers qui se partagent les quatre branches principales de son gouvernement. Le grand-général a la direction de la guerre & de tout ce qui en dépend ; il commande les armées : le grand-chancelier est le chef de la justice : le grand-trésorier préside aux finances de l'Etat, & le grand-maréchal est à la tête de la police. On appelle ces quatre grands officiers, *bracchia regalia*, les bras du roi ; & en effet lorsqu'ils tiennent le parti de la cour, le prince s'en sert utilement pour frapper la république.

1667

Le grand-maréchal Sobieski épouſe Marie-Caſimir de la Grange, fille de Henri de la Grange, marquis d'Arquien, capitaine des gardes de Philippe d'Orléans, frere unique de Louis XIV, & de Françoiſe de la Châtre, qui avoit été gouvernante de la reine Louiſe. Cette reine ne jouit pas long-temps de la ſatisfaction d'avoir uni ces deux époux. Dans le temps qu'elle les comblait de biens, & lorſqu'elle travaillait à porter ſur le thrône de Pologne le grand Condé ou ſon fils le duc d'Enghien, elle mourut pleurée du roi, & peu regrettée des Polonais.

Louiſe-Marie, lorſqu'elle épouſa Jean Caſimir, était veuve du feu roi Uladiſlas. Cette reine avait toutes les qualités d'un homme d'Etat. Ame du conſeil ſecret de Caſimir, elle en dirigeait toutes les opérations : elle ſe montra ſouvent dans les diettes, où ſa préſence animait ſes partiſans, & influait néceſſairement ſur les réſolutions de l'aſſemblée. Pieuſe, dévote même, au milieu des intrigues politiques, elle fut aſſez forte pour inſpirer à ſon époux le deſſein d'abdiquer la couronne.

1667

Sobieski venait de perdre une protectrice dans la reine Louiſe; mais il lui reſtait deux puiſſans ſoutiens, l'eſtime publique & l'amitié de ſon roi. Il en ſentit les effets lors de la mort du grand-général Potocki. Il lui ſuccéda dans cette dignité avec une approbation univerſelle, & Caſimir, en lui remettant le bâton (g) de commande-

(g) Le grand & le petit-général de Pologne & de Lithuanie, pour marque de l'autorité qui leur eſt confiée, reçoivent du roi un bâton appellé *boulaf* : c'eſt une maſſe d'armes courte, avec une

ment, ſongea moins à ſatisfaire ſon penchant pour Sobieski, qu'à donner un défenſeur zélé à la république.

1667

Cent mille Tartares viennent ravager les provinces de Podolie & de Volhinie : les Coſaques ſe joignent à eux. Les Polonais n'avaient pas douze mille ſoldats ſous les drapeaux : le roi crut tout perdu. Sobieski ſeul ne déſeſpéra pas : il fait des levées d'hommes ſur ſes terres ; il les dépouille pour amaſſer des ſubſiſtances : il vuide ſes coffres ; il emprunte ſur ſon crédit ; enfin il aſſemble une armée de vingt mille combattans. C'eſt dans ce temps qu'il écrivit à ſon épouſe : « *Tel jour* je m'enfer-» merai avec douze mille hommes dans un camp re-» tranché devant Podahiec, place que le Coſaque Doroſ-» censko veut aſſiéger : le lendemain & les jours ſuivans » je ferai des ſorties ſur les ennemis ; j'ai diſpoſé des » embuſcades ſur tous les paſſages, & je compte bien-» tôt ruiner cette grande armée ». Le grand Condé lut cette lettre & douta du ſuccès. Les Polonais blâmérent leur général & murmurérent tout haut. Il les harangua en ces termes : « je ne changerai rien à mon » plan ; le ſuccès fera voir s'il eſt bien conçu : au reſte » je ne retiens point ceux qui n'ont pas le courage d'af-» fronter une belle mort ; qu'ils ſe retirent pour périr » ſans gloire par le fer du Coſaque ou du Tartare : pour » moi je reſterai avec les braves gens qui aiment leur » patrie ; ce grand nombre de brigands ne m'épouvante » pas : je ſais que le Ciel a donné plus d'une fois la vic-» toire au petit nombre que la valeur anime ; & doutez-

pomme de vermeil, quelquefois enrichie de pierreries. A l'armée on porte devant le général une lance ornée d'une queue de cheval. Les deux généraux campent l'un à droite, l'autre à gauche de la ligne, lorſqu'ils ſe trouvent enſemble.

» vous que Dieu ne soit pour nous contre les infidèles » ?
Les Polonais rougirent, mais ils restérent.

❧ 1667 ❧

Du milieu de ses retranchemens, où il avait tout à craindre, Sobieski insultait à cent mille ennemis qui l'assiégeaient. Il donna la liberté à quelques prisonniers : » allez, leur dit-il, rapportez à Nuradin, sultan, que je » le traiterai comme il a traité mon frere (*h*) ; ce sera » tête pour tête ».

❧ 1667 ❧

La bataille la plus importante & la plus décisive n'a souvent pas duré plus de quatre heures : le gain de celle-ci fut disputé pendant dix-sept jours consécutifs, durant lesquels ce ne fut qu'attaques infructueuses, assauts donnés, sorties, combats, & enfin une affaire générale, où les Tartares, après des efforts incroyables, laissérent vingt mille hommes sur la place. Les Polonais furent étonnés de leurs succès : la Pologne entiere & le grand Condé restérent dans l'admiration. Sobieski, par la supériorité de son génie & par son expérience, avait tout prévu, & l'Etat fut sauvé.

❧ 1668 ❧

Depuis la victoire que Sobieski venait de remporter sur les Tartares, la Pologne commençait à respirer : sa joie fut bientôt troublée. Casimir, fatigué des dégoûts qu'il avait essuyés sur le thrône pendant un régne trop

(*h*) Marc Sobieski, en 1648, avait été fait prisonnier par les Tartares, ainsi que trois cents gentilshommes Polonais : leur chef fit couper la tête à cette illustre noblesse, & leurs corps servirent de pâture aux bêtes carnaciéres.

agité, résolut d'en descendre, & convoqua une diette pour faire part de sa résolution. Le vice-chancelier Olsowski y lut, par son ordre, un papier contenant ces mots : « le roi a résolu de mettre un intervalle entre l'a- » gitation du thrône & le repos de l'éternité, dont il » veut s'occuper uniquement : le moment n'est pas loin » où il ne pourra plus soutenir le poids de la couronne; » il aime mieux le prévenir que d'en être prévenu. Il a » entendu les murmures contre son gouvernement. Il a » sçu les interprétations sinistres qu'on a données plus » d'une fois à ses intentions, jusqu'à l'accuser de ma- » chiner une élection violente pour se donner un succes- » seur. Il va donc délivrer la république de ses crain- » tes, en lui remettant le sceptre qu'il tient d'elle : » c'est un dessein irrévocablement arrêté ; c'est pour- » quoi il prie le sénat de s'épargner & à lui d'inutiles » représentations ». Peut-être les Polonais n'avaient-ils jamais aimé réellement Casimir. Ce trait, qui avait toutes les apparences de la grandeur, leur arracha des larmes. Le primat, au nom de la république, représenta à Casimir, « qu'il y avait de la dureté à répudier une » nation qui avait répandu tant de sang pour lui, à li- » vrer une république chrétienne aux coups des bar- » bares ; qu'elle ne souffrirait point que le sang de ses » rois, errant sur la terre, cherchât une retraite, sans » savoir où la trouver ; que s'il aimait le repos, la répu- » blique avait des généraux & d'excellens ministres ; » que si sa conscience le tourmentait, il y avait des évê- » ques & un pape ». Le primat & les sénateurs étaient prêts de se prosterner aux pieds du roi, lorsqu'il se déroba à cet acte d'humiliation, inconnu jusqu'alors dans la république. L'instant du dénouement approchait : le sénat assemblé, Casimir, pour la derniere fois, monta sur le thrône & parla ainsi :

» POLONAIS,

» Il y a deux cent quatre-vingts ans que ma maiſon » vous gouverne ; ſon regne eſt paſſé & le mien expire. » Fatigué par la guerre, par les conſeils & par l'âge, » accablé par les travaux & les ſollicitudes de vingt-» un ans de regne, moi votre roi & votre pere, je remets » entre vos mains ce que le monde eſtime le plus, la » couronne, & je choiſis pour thrône ſix pieds de terre » qui me réuniront à mes peres. En montrant mon tom-» beau à vos enfans, dites-leur que j'étais le premier » dans les combats & le dernier dans la retraite ; que » j'ai renoncé à la grandeur des rois pour le bien de la » patrie ; que j'ai rendu le ſceptre à ceux qui me l'a-» vaient donné : ce fut votre amour pour moi qui me » plaça au premier rang, & c'eſt mon amour pour vous » qui m'en fait deſcendre. Pluſieurs de mes prédéceſ-» ſeurs ont tranſmis le ſceptre à leurs fils ou à leurs fre-» res ; pour moi je les remets à la patrie, dont j'ai été » l'enfant & le pere, & dès ce moment, du faîte des » grandeurs, je rentre dans la foule ; de ſeigneur, je de-» viens ſujet ; de roi, votre concitoyen ; & je laiſſe ma » place à celui que vous jugerez digne de vos ſuffrages : » la république choiſira bien & proſpérera, ſi le Ciel » m'écoute dans la ſolitude où je vais me retirer. Il ne » me reſte plus qu'à remercier la république de tous les » ſervices qu'elle m'a rendus, de tous les conſeils qu'elle » m'a donnés, de tout le zèle qu'elle m'a marqué ; & ſi, » contre ma volonté, j'ai eu le malheur de déplaire à » quelques uns, je les prie de l'imputer au malheur des » temps ou au ſort, & de me pardonner comme je par-» donne à ceux qui ont pu m'offenſer. Je vous dis adieu » à tous en vous portant dans mon cœur : la diſtance des » lieux pourra me ſéparer de la république ; mais mon » cœur ſera toujours avec cette tendre mere, & j'or-

» donne que mes cendres ſoient dépoſées dans ſon » ſein ».

Caſimir donna en forme le diplôme de ſon abdication, dont la république lui préſenta un réverſal & lui accorda trois cent mille florins de penſion.

Jean Caſimir était le dernier prince de la race des Jagellons. Né fils de roi, il fut jéſuite, cardinal, monta ſur le thrône de Pologne & en deſcendit pour aller en France gouverner les moines de Saint Germain-des-prés & de Saint-Martin de Nevers, dont Louis XIV lui accorda les abbayes. Caſimir fut excellent mari, bon maître, bon ami, guerrier plein de courage, juge intégre; mais il était inappliqué, & manquait de cette activité néceſſaire pour bien gouverner : les plaiſirs du jour prenaient ſur le travail du lendemain, & fait pour la vie privée, ſes vertus tranquilles ne purent briller dans le tourbillon de la vie publique. On prétend qu'en France il épouſa ſecrettement Marie Mignot, cette blanchiſſeuſe, veuve d'abord d'un conſeiller du Parlement de Grenoble, & enſuite du maréchal de l'Hôpital : au moins c'eſt ce que Gourville aſſure lui avoir été certifié par cette femme ſinguliere.

On peut fixer l'époque de la décadence de la république au régne de Jean Caſimir. Les Coſaques ſouſtraits à l'obéiſſance de la Pologne, la Pruſſe devenue ſouveraine, les diſtricts de Lavebourg & de Butow conférés en fief à l'électeur de Brandebourg, Elbing & la ſtaroſtie de Draheim engagés au même prince, une grande partie de la Livonie, l'Eſthonie, Œſel, les palatinats de Smolensk, de Sévérie & de Czerniechow démembrés du royaume, enfin l'altération dans les monnoies, ſont les ſiniſtres événemens qui ont marqué l'adminiſtration de Caſimir. Il mourut en 1672, frappé, dit-on, de la nouvelle de la priſe de Kaminiec par les Turcs : ſon cœur fut dépoſé dans l'égliſe de S. Germain-des-prés à Paris, & l'on tranſporta ſon corps en Pologne.

MICHEL CORIBUT WIEÇNOWIEÇKI,

ROI DE POLOGNE.

1669

L'ABDICATION de Casimir ouvrit les chemins du thrône de Pologne à tous les princes étrangers qui se crurent dignes d'y prétendre. On vit paraître dans la lice le fils du Czar de Russie ; Ragotski, prince de Transilvanie ; le jeune duc d'Enghien, au cas que la république rejettât le grand Condé son pere ; la fameuse reine Christine de Suède ; le prince Charles de Lorraine & le duc de Neubourg. Sous diverses raisons, ces candidats furent éconduits ; le fils du Czar, par rapport à la religion ; Ragotski, en haîne de la guerre que son pere avait faite à la Pologne ; le grand Condé & son fils, parce que Casimir s'était, avant son abdication, déclaré trop ouvertement en leur faveur, & sur-tout parce qu'on rapportait du pere, que soupant avec le cardinal Mazarin, il avait dit à un page : *Donne-moi du vin dont le cardinal boit quand il est tête-à-tête avec madame de* *** ; enfin la reine Christine, vû son inconstance ; le duc de Neubourg, attendu qu'il était séxagénaire ; & le prince de Lorraine, parce qu'on ne le croyait pas en état de réaliser les offres brillantes qu'il faisait faire. Les différens partis allaient en venir aux mains, lorsqu'un sénateur leur proposa d'élire un Piast. Alors une voix s'écrie avec une sorte d'enthousiasme : *vive le roi Michel*. On court chercher Wieçnowieçki. On le trouve dans un couvent de Warsovie ; on lui annonce qu'il est roi. Il pleure ; il se déclare incapable de soutenir le poids de la couronne ; enfin il se laisse entraîner, & les genoux tremblans il monte sur un thrône qu'il n'est pas en état de raffermir.

Lorſque Caſimir apprit cette élection, il s'écria : Quoi! » ils ont couronné ce pauvre homme « !

1671

Les Coſaques menacent la Pologne : on emploie inutilement les négociations pour détourner la guerre. Sobieski, chargé de les réduire, commence par jetter entr'eux la diviſion : enſuite il les attaque & leur arrache les villes de Bar, de Nimirow, de Braclaw & tout le pays entre le Bog & le Nieſter. C'eſt à cette occaſion que le vice-chancelier écrivit au général : « on ne peut aſſez » admirer votre courage & votre prudence dans cette » expédition. Comment, avec une poignée de ſoldats, » avez-vous pu reconquérir tant de places ; Braclaw » ſur-tout, qui ſeule vaut une victoire? Vous nous ouvrez » toute l'Ukraine, & vous acheverez de nous la rendre. » Vous forcez l'envie même à convenir que la Pologne » vous doit ſon ſalut ».

1671

La nation Polonaiſe ne tarda pas à ſe repentir d'avoir couronné Michel Wieçnowieçki. Elle éclata en murmures lorſqu'elle apprit ſon mariage avec Eléonore, archiducheſſe d'Autriche, & qu'elle le vit décoré de l'Ordre de la Toiſon d'or. « Ce n'eſt pas ainſi, diſaient les » plus audacieux, que ſe conduiſit Etienne Battori lorſ» que l'ambaſſadeur d'Eſpagne lui préſenta le même Or» dre. Ce roi, que nous regrettons encore, avoit fait » faire un collier, où, en place du mouton, on voyait » un roi armé de dents menaçantes (*i*). *Voilà mon Ordre*,

(*i*) Ce ſont les armes de Tranſilvanie, dont Battori avait eu la ſouveraineté avant de parvenir à la couronne de Pologne.

» dit-il ; *j'accepterai le vôtre quand mon frere le roi d'Es-*
» *pagne aura reçu le mien* «.

1672

On veut faire descendre Michel du thrône : on prétend casser son mariage avec l'archiduchesse d'Autriche, couronner roi le comte de Saint-Paul, duc de Longueville, qui fut tué au fameux passage du Rhin, & lui faire épouser la reine. Le primat ose tenir à Michel le discours suivant : « La nation vous a fait roi, & vous la
» perdez : au lieu de travailler à pacifier l'Ukraine,
» vous avez irrité ses douleurs. Vous n'avez pas réparé
» les fortifications de Kaminiec, ce boulevard de la
» Pologne. Vous retenez la garde Allemande, que la
» république ne voyait qu'à regret sur les pas de votre
» prédécesseur, quoiqu'il la payât de ses deniers. Vous
» avez des hommes dans votre cour, dans votre cabi-
» net, qui sacrifient les intérêts du royaume à ceux du
» roi. Les nonces étaient en chemin pour vous prier
» d'éloigner ces pestes publiques. Vous avez trouvé le
» secret de les éloigner eux mêmes. Vous disposez,
» contre nos constitutions, des starosties & des places
» de sénateurs avant la mort de ceux qui les occupent.
» Vous avez rompu deux diettes pour ne pas exposer
» votre autorité à l'animadversion des loix. Vous avez
» réclamé hautement les anciens droits des rois, & pro-
» testé contre tout ce qui peut les blesser. Ces anciens
» droits qu'ils peuvent étendre si loin, où en ferez-vous
» la recherche ? Sera-ce dans les archives de Vienne
» & de Madrid ? Tremblons, sénateurs, si nous méri-
» tons nos places : ce que vous avez dit après votre
» couronnement, ce que quelques personnes ont enten-
» du, que vous aviez juré les *pacta conventa* avec une
» restriction mentale, n'est que trop vrai. Quelle foi
» pouvons-nous ajoûter à vos sermens ? Nous rompons
» les nôtres à votre exemple «.

1672

Michel aſſemble cent mille gentilshommes de la petite nobleſſe dans le camp de Golembe, ſur les bords de la Viſtule. Il choiſit pour maréchal de cette confédération royale Czarneski, à qui il donne le pouvoir de lever une nouvelle armée. Celle de la couronne ſe confédére auſſi ſous ſon grand-général Sobieski, qui établit ſon camp à Lowitz dans le palatinat de Rava. Pendant ce temps le roi mettait à prix la tête de Sobieski & celle du primat, ſans conſidérer que Mahomet venait fondre ſur la Pologne avec toutes les forces de l'empire Ottoman. Ce fut à cette occaſion que les officiers du grand-général lui jurérent de le défendre juſqu'à la mort. « J'accepte » vos ſermens, leur répondit-il; mais défendons la » patrie avant tout ». A l'approche des Turcs & des Tartares, les cent mille royaliſtes ſe diſſipent, & le roi ſe ſauve à Lublin. Alors Sobieski, n'ayant plus rien à craindre de ſes concitoyens, ſe livre à toute ſa valeur. Vingt combats qu'il donne, & une action générale où il remporte la victoire la plus complette, font fuir les Tartares & rendent la liberté à trente mille Polonais. Si cette immenſe nobleſſe confédérée avait ſecondé ſes opérations, les Turcs ne ſe feraient pas rendus maîtres de Kaminiec, de l'Ukraine & de la Podolie, qui leur furent cédées par un traité flétriſſant, dans lequel le roi Michel s'obligea à un tribut annuel & perpétuel de cent mille ducats d'or envers la Porte.

1672

Un major d'artillerie, dont l'hiſtoire aurait dû nous conſerver le nom, indigné de voir qu'on rendait Kaminiec, qui pouvait encore être défendue, ne voulut pas ſurvivre à cette perte. Il place une méche allumée dans une tour qui renferme un magaſin à poudre, & monte tranquillement

tranquillement ſur la plate-forme : le magaſin ſaute ; & engloutit tout ce qui ſe trouve de Turcs aux environs.

1672

Au milieu des troubles qui menaçaient d'engloutir dans ſes ruines la république de Pologne, un partiſan de la cour s'aviſa de lui faire cette épitaphe ;

Née de la trop grande indulgence
Des rois, nourrie par l'arrogance
Des Sénateurs, véxée par la licence
De l'Ordre Equeſtre, proſtituée par
L'avarice de tous les Ordres, devenue
Tributaire des infidéles, elle s'eſt
Enfin enſevelie ſous ſes ruines.

1673

On ſollicite Sobieski de ſe rendre à la diette de Warſovie pour propoſer des remèdes aux maux de la patrie. Quel que ſoit le danger qu'il y puiſſe courir, il l'affronte. Il découvre les plaies de l'Etat, & il offre en même temps de les cicatriſer. Il verſe des larmes ſur l'humiliant traité de Boudchaz, & conclut qu'on doit le déclarer nul. « Rien n'eſt plus aiſé à Warſovie, lui dit un ſénateur ; mais comment verra-t-on cette rupture à » Conſtantinople ? Avec fureur, ſans doute, répond » Sobieski ; mais il nous reſte des ſabres & du courage : » nous n'attendrons pas que l'ennemi vienne à nous, » il faut aller à lui ». Pour appuyer ſon ſentiment, il continua ſon diſcours avec cette éloquence mâle & rapide qui enflamme l'auditeur & ne laiſſe aucune priſe à la réflexion, « Je connais comme vous, dit-il, le petit » nombre de nos troupes, & l'épuiſement des finances ; » mais ces deux maux ne ſont pas ſans remédes. Ce

» peuple de ferfs qui laboure nos terres, fe met dans
» une efpéce de liberté en prenant les armes, & bien-
» tôt il eft foldat, fi le chef eft général. Je ne demande
» que foixante mille hommes pour vous arracher au
» joug Ottoman. Mais vous me demandez à moi où l'on
» trouvera des fonds pour les foudoyer ? Si je vous pro-
» pofais de vendre les vafes facrés, vous devriez y con-
» fentir, parce que la patrie eft plus facrée que les inf-
» trumens de la religion. Mais non . . . . la république
» a un tréfor dans le château de Cracovie. Attendez-
» vous que Mahomet vous l'enléve dès qu'il en aura
» connaiffance ? Employons-le à brifer les fers qu'il nous
» a donnés. Vous voulez attendre un temps plus favo-
» rable, des alliances, des fubfides : les négociations
» font longues ; l'avenir eft incertain ; le préfent eft en
» notre puiffance. Vos ancêtres auraient préféré la mort
» à un an d'efclavage ». L'ame de Sobieski échauffa celles de tous les fénateurs ; le traité fut rompu, & la guerre réfolue.

1673

Un infâme délateur accufe Sobieski d'avoir appellé les Tartares en Pologne, & d'avoir reçu de l'argent pour livrer Kaminiec. Le grand-général furpris & indigné fe retire. L'accufateur eft arrêté : on lui fait fon procès. Il tergiverfe, & eft convaincu de la plus horrible calomnie. Il avoue qu'une puiffante cabale l'a pouffé à cette méchante action. Il eft condamné à mort ; mais on le remet entre les mains de Sobieski, qui, comme grand-maréchal, doit en ordonner l'exécution. C'était lui fauver la vie. Sobieski lui pardonna.

1673

Un Aga des Turcs vient demander aux Polonais l'humiliant tribut accordé par le dernier traité de paix. Il trouve le roi Michel expirant, & ne peut lui remettre

la lettre du Grand-Seigneur. Pendant ce temps Sobieski livre & gagne l'étonnante bataille de Choczim, où vingt mille infidéles restent sur la place & dix mille se noient dans les eaux du Niester. Les vainqueurs ne perdirent pas six mille hommes.

1673

Il semblait que la victoire n'attendit pour se déclarer en faveur de la Pologne que la mort de Michel ; il mourut le même jour que se donna la bataille de Choczim. Faible de corps, sans génie, sans capacité, un de ces caprices singuliers de la fortune le plaça sur le thrône, & sa mort prévint des trames sourdement tissues pour l'en faire descendre. Un auteur a dit de lui ce que Tacite a appliqué à l'empereur Galba, ce que Pallavicini dit du pape Adrien, & le président Hénault de Henri III : » il parut digne de l'Empire tant qu'il ne régna pas ».

JEAN SOBIESKI,

ROI DE POLOGNE.

1674

JAMAIS il ne s'était trouvé autant de compétiteurs à la couronne de Pologne. Les ducs de Lorraine & de Mantoue, le comte de Soissons, le fils aîné du duc de Neubourg, le fils du Czar, les ducs de Baviére, d'Yorck & de Vendôme, le prince de Transilvanie, & Dom Juan d'Autriche, bâtard de Philippe II, roi d'Espagne, firent les offres les plus brillantes pour obtenir les suffrages de la nation. Tous ces candidats furent éclipsés par le mérite & la réputation de Jean Sobieski ; un consentement presqu'unanime le porta sur le thrône.

Outre les *Pacta conventa* qu'on fit jurer à ce prince, il s'obligea de payer, des revenus royaux, le douaire assigné à la reine Eléonore ; de remettre à la république une prétention de cent cinquante mille florins ; de racheter de ses deniers les pierreries de la couronne, engagées pour trois cent trente-huit mille florins ; de fonder une école militaire, & de faire fortifier deux villes. Si l'on considére le poids de ces obligations, il semble que c'était moins obtenir qu'acheter le thrône.

1674

Nous avons rapporté quelques traits de la mâle éloquence des Polonais, lorsqu'en pleine diette ils discutent les intérêts de leur patrie ; donnons une idée de celle de Gninski, Palatin de Culm, qui eut l'honneur de complimenter le roi le jour de son couronnement. On aura peine à se persuader que ce panégyrique n'a pas été prononcé par un moine. « Comme » autrefois S. Jean préparait les voies du Messie, ainsi » la république en donnant le diplôme de la royauté » à Jean Sobieski, prépare les voies à son seigneur, » dont le nom est Jean.

» La Vierge Marie sanctifia Jean dans le sein de sa » mere ; la reine Louise-Marie, épouse de Casimir, » avait rempli de bénédictions le roi Jean en le ma- » riant avec Marie d'Arquien, cet océan de qualités » angéliques. La république s'était trompée dans la » précédente élection, en choisissant Michel ; elle cor- » rige son erreur en prenant Jean. Jean est un nom de » grace, qui rétablira la discipline militaire & la for- » tune de la Pologne. Les Moldaves & les Valaques ont » adopté Jean, & nous ont appris à l'adorer nous-mê- » mes, comme le sauveur de toute la chrétienté. » Le soleil se montre après les nuages ; mais souvent » il en produit d'autres. L'astre nouveau qui se léve » sur notre horison, nous promet du pain, & non pas

» des foudres. Nous avons attendu le Saint-Esprit aux » fêtes de la Pentecôte ; nous l'avons reçu dans la per» sonne de Jean. Aujourd'hui l'Eglise célébre la fête » du Sauveur, caché sous les espéces du pain ; voilà » que nous nous sommes donné un autre Sauveur » sous la forme d'un homme. C'est un Samedi, veille » de la Trinité, que nous nous sommes tous réunis » pour élire Jean ; il est lui-même une Trinité, no» tre enfant, notre pere & notre roi. Ce n'est point » le hazard qui a remis l'élection au tems de ces gran» des fêtes. Celle de la Trinité annonce que la mai» son de Jean régnera au moins trois cents ans ; & plût » à Dieu trois mille ! C'est la semence de Jacob qui » ne périra jamais, & qui fera toujours le bonheur de » la république, &c ». On ne reconnaît guères dans ce morceau la fierté des Polonais ; mais c'est un discours d'apparat, qui ne tire point à conséquence.

1675

Les Turcs s'avançaient vers la Pologne avec une armée formidable. Sobieski part de l'Ukraine : il vient camper sous Léopold : il n'a que quinze mille hommes à opposer au grand Visir ; mais, tandis qu'il se retranche, il apprend que le mal-à-droit général Turc, au lieu de marcher à lui, entre en Ukraine, & s'amuse à assiéger Human. C'est alors que ce héros dit : « puis» qu'il n'en fait pas davantage, je rendrai bon comp» te de sa grande armée avant la fin de la campa» gne ». Cependant le Visir détache cinquante mille soldats, qui doivent écraser la petite troupe de Sobieski. Les Polonais s'effraient moins pour eux que pour leur roi ; ils le conjurent de mettre au moins sa personne en sûreté : « vous me mépriseriez, répondit» il, si je suivais votre conseil ». Les Turcs attaquent les Polonais ; mais à la seconde charge, ils sont repoussés, & bientôt la déroute se met parmi eux. On les

pourſuit juſqu'à un marais où un grand nombre trouve la mort : le champ de bataille eſt jonché de quinze mille cadavres, & la nuit ſeule arrête le carnage. Cinquante mille ſoldats détruits par quinze mille, firent regarder cette action comme un miracle que Dieu venait d'opérer pour la conſervation de la Pologne.

1675

Pendant qu'une partie de l'armée des Turcs ſe faiſait battre ſous les murs de Léopold, le grand Viſir Kara-Muſtapha s'occupait à réduire la fortereſſe de Trembowla, dans la Podolie. Cette place était confiée à Samuel Chraſonowski, homme de tête, & bon ſoldat, qui avait abjuré le Judaïſme : il lui fait écrire par ſon priſonnier Makowiski : « qu'il ne s'obſtine pas à défen» dre une place qui ſera infailliblement priſe ; qu'il » penſe plutôt à mériter la clémence du vainqueur, » qu'à irriter ſa colère ; qu'en ſe ſoumettant à un deſtin » inévitable, il ſera traité favorablement, lui, la gar» niſon & la bourgeoiſie ; que, malgré les ordres ſévéres » de Mahomet, il peut faire grace à qui il veut, & » ſur-tout diſtinguer les gens de cœur ». Chraſonowski répondit en ces termes à Makowiski : « Je ne ſuis » pas ſurpris, qu'étant dans les fers, tu aies l'ame d'un » eſclave : mais ce qui m'étonne, c'eſt que tu oſes me » parler de la clémence du Viſir, après les malheurs » de Podhayec & les tiens. Adieu, tout le mal que je te » ſouhaite, c'eſt de vivre long-tems dans l'infamie & » les fers que tu mérites. La mort que tu ne ſais pas te » donner, ſerait une grace pour toi ». Il écrivit au Viſir : « Tu te trompes ſi tu crois trouver ici de l'or : il » n'y a que du fer & des ſoldats en petit nombre ; mais » notre courage eſt grand. Ne te flatte pas que nous » nous rendions : il faut que tu nous prennes. Lorſque » le dernier de nous expirera, je te prépare une autre » réponſe par la bouche de mon canon ». La femme de

ce brave commandant, aussi courageuse que son mari, versait le sang des Turcs, conduisait des sorties, & combattait sur la bréche. Elle sait que la noblesse renfermée dans la ville est assemblée, & parle de se rendre ; elle en instruit son époux. Chrasonowski vole au milieu d'eux : « Il n'est pas certain, leur dit-il, que » l'ennemi nous prenne ; mais il est certain que je vais » vous brûler dans cette salle même, si vous persistez » dans votre lâche dessein. Deux soldats sont aux por- » tes, la méche allumée, pour exécuter mes ordres ». On se tut & l'on reprit les armes ; mais après quatre assauts soutenus avec vigueur, Chrasonowski lui-même parut trembler pour le succès du cinquiéme. Ce fut alors que cette héroïne du Nord, armée de deux poignards, dit à son mari : « En voilà un que je te destine, si tu te » rends ; l'autre est pour moi ». Jean Sobieski arriva avec trente-cinq mille hommes ; la ville fut sauvée, & le Visir qui avait levé le siége, perdit dans sa retraite huit mille soldats.

1676

C'est à Cracovie (*k*) que se fait le couronnement (*l*)

(*k*) La premiere & la plus célébre Université de la Pologne est celle de Cracovie. On l'appelle la ville de Sorbonne, parce qu'en effet ce sont des docteurs de Sorbonne qui l'ont fondée, sous le regne de Casimir le grand. Mal-à-propos les dictionnaires de Moréri & de Trévoux font honneur de cet établissement à Casimir I ; la Sorbonne n'existait pas encore.

(*l*) La pompe funébre du dernier roi précéde toujours la cérémonie du couronnement. Cette année on vit, sur le même char, le corps du roi Casimir, mort en France, & celui du roi Michel. Lorsque les corps furent posés sur le catafalque, on vit un hérault, armé de pied en cap, entrer à toute bride dans l'église, & venir rompre un sceptre ; cinq autres vinrent de même briser la couronne, le globe, le cimeterre, un javelot & une lance, au bruit d'une musique guerriére.

des rois de Pologne, depuis qu'au quatorzieme ſiécle, le roi Uladiſlas Loketek s'y eſt fait couronner. Sobieski arriva dans cette ville avec une pompe vraiment aſiatique; & les Polonais s'y ſurpaſſérent par leur magnificence. La nation entiére, pleine de reconnaiſſance, vit avec joie ſa couronne (*m*) affermie ſur la tête d'un prince qui avait ſi ſouvent ſauvé la patrie.

1676

Les reines de Pologne ont un vif intérêt à ſe faire couronner (*n*) : ſans cette cérémonie (*o*), lorſqu'elles de-

---

(*m*) C'eſt dans l'une des cérémonies du couronnement qu'un roi de Pologne peut faire des nobles; la nobleſſe ne ſe confére qu'en pleine diette, & après dix ans de ſervices militaires.

(*n*) Deux reines ont refuſé cet honneur, & toutes deux par attachement pour leur religion : la premiere, épouſe du roi Alexandre, voulut demeurer dans la communion grecque : la ſeconde, femme d'Auguſte II, refuſa d'abjurer le Luthéraniſme qu'elle profeſſait : elles ne furent couronnées ni l'une ni l'autre.

(*o*) Un uſage aſſez ſingulier termine le couronnement des rois & des reines. &, pour en connoître l'origine, il faut remonter juſqu'au onziéme ſiécle. En 1077, Staniſlas Szczeponowski, évêque de Cracovie, avait oſé remontrer apoſtoliquement au roi Boleſlas II, toute l'horreur de ſa conduite : Boleſlas, indigné, jure de tirer vegeance de cet affront : il envoie des gardes pour aſſaſſiner le ſaint prélat; ils ont horreur de ce crime; il s'en charge lui-même, & porte le coup de la mort à Staniſlas. Ce roi cruel, haï de ſes ſujets, excommunié par le pape, abandonna le thrône, & fut mourir inconnu hors de ſa patrie : depuis ce temps tous les rois, après leur couronnement, ont été faire une eſpèce d'amende-honorable ſur le tombeau du ſaint évêque. Jean ſe rendit à pied dans la chapelle où ce crime s'eſt commis, & là il confeſſa « que » ce crime était atroce; il dit qu'il en était innocent, qu'il le » déteſtait & en demandait pardon, en implorant la protection du » ſaint martyr ſur lui & ſur ſon royaume «. Un tel uſage devrait être introduit dans tous les lieux que les tyrans ont teints du ſang du juſte.

viennent veuves, elles ne ſont plus traitées en reines, & perdent le douaire de deux mille ducats de rente que la république leur aſſigne ſur les ſalines & les ſtaroſties de Spiz & de Grodeck. Ce ne fut pas ſans beaucoup de tumulte que la reine de Pologne obtint d'être couronnée avec ſon époux; mais que pouvait-on refuſer au vengeur de la patrie?

1676

Une nombreuſe armée de Turcs & de Tartares menace encore d'engloutir la Pologne. Sobieski vole au-devant d'elle avec trente-huit mille ſoldats; il vient aſſeoir ſon camp près de Zurawno, bourgade de la province de Pokucie, au confluent de la Scévitz & du Nieſter. Là, il ſe voit preſqu'aſſiégé par l'ennemi qui l'entoure. Les Polonais tremblent. » Ne vous ai-je pas ſauvés, leur » dit le roi, au camp de Podhayec où nous n'étions que » vingt-quatre mille hommes? La couronne aurait-elle » affaibli ma tête? « Bientôt toute communication eſt coupée; les Turcs creuſent des tranchées pour aller aux Polonais, & les Chrétiens travaillent à des contre-tranchées pour éloigner les Turcs. C'eſt la premiére fois qu'on a vu deux armées s'approcher par-deſſous terre. Dans cette poſition dangereuſe, Sobieski oſe refuſer les propoſitions de paix qu'on lui fait; il déteſte tout article où il ſerait fait mention du tribut impoſé à ſon prédéceſſeur; il ne veut qu'un eſpace ſuffiſant pour décider, les armes à la main, de la fortune des deux Empires. En parlant avec cette hauteur, il faut convenir que le roi de Pologne était bien inſtruit de ce qui ſe paſſait en Europe, ou que ſon courage était bien au-deſſus de ſes forces. Les Tartares murmuraient; la Ruſſie armait pour délivrer la Pologne; les Puiſſances Chrétiennes ſe propoſaient pour médiatrices de la paix, ou menaçaient de prendre part à la guerre. Ibrahim ne parla plus de tribut; il conſerva la fortereſſe de

Kaminiec, rendit les deux tiers de l'Ukraine, & ſigna la paix.

1677

Dans le traité fait avec la Porte, Sobieski s'était engagé à envoyer une ambaſſade ſolemnelle au Grand-Seigneur. Gninski, Palatin de Culm, eſt chargé de cette commiſſion; il part, accompagné de ſept cent Polonais: arrivé à une lieue de Conſtantinople, il prétend, contre l'uſage, que le Grand-Viſir vienne le recevoir à la porte de la ville. Kara-Muſtapha le laiſſe quelque temps à Daud-Pacha, lieu de plaiſance des Sultans, où il s'eſt arrêté; mais lorſqu'il demande des proviſions pour les ſept cent Polonais de ſa ſuite, le Viſir lui fait dire: » que s'il eſt venu pour prendre » Conſtantinople, il a trop peu de monde; mais que ſi » ce n'eſt que pour repréſenter, il en a trop; qu'au » reſte il eſt auſſi aiſé au Grand-Seigneur de fournir » des tables à ſept cent Polonais, que d'en nourrir ſept » mille qui rament ſur ſes galères «. Lorſque cet ambaſſadeur fit ſon entrée, il avait ordonné qu'on attachât légérement les fers d'argent de ſes chevaux, afin qu'ils puſſent ſe perdre plus aiſément dans la marche. On apporta un des fers d'argent au Viſir, qui dit: » cet » infidéle a des fers d'argent, mais il a une tête de » plomb; puiſqu'envoyé par une pauvre république, » il ne ſait pas employer l'argent utilement «.

1678

Jean Sobieski avait voyagé en France pendant ſa jeuneſſe, & il y avait eu quelques bonnes fortunes: monté ſur le thrône, il reçut une lettre d'un nommé Briſacier, ſecrétaire des commandemens de la reine de France, Marie-Thérèſe; par laquelle il ſe félicitait d'être ſon fils, étant le fruit caché de ſes amours avec madame Briſacier. Le roi n'avait aucune idée de cette

intrigue passagére; mais une lettre de change de cent mille écus, le portrait de la reine, enrichi de brillans, & une lettre de cette princesse, dans laquelle elle le pressait de reconnaître Brisacier pour son fils, & de solliciter pour lui le titre de duc, lui laissérent voir de la possibilité dans cette aventure. Ce qu'il y avait de singulier, c'est que dans le même temps Sobieski pressait Louis XIV d'accorder ce titre au marquis d'Arquien, son beau-pere, & que le marquis de Béthune, qui aspirait aussi à devenir duc, s'était flatté, auprès des ministres, d'obtenir la protection du roi de Pologne. Sobieski parla de cette lettre & de Brisacier au marquis de Béthune, qui avait ordre de savoir si effectivement ce prince était persuadé que Brisacier fût son fils. Le roi répondit plaisamment : » qu'entre quelques » bonnes ou mauvaises fortunes qu'il avait pû avoir » en France, où les femmes sont si douces, madame » Brisacier pouvait bien être du nombre «. La lettre dont il a été parlé fut confiée à Béthune, qui la fit passer à son maître. La reine la vit & reconnut sa signature ; mais en la lisant, elle s'écria que Brisacier était sans doute devenu fou, & qu'elle n'avait jamais pensé à faire écrire semblable impertinence. On arrêta Brisacier, qui bientôt avoua son imposture, & au lieu d'un hôtel qu'il devait acheter, & où, sans doute, il comptait faire apposer ses armes de Duc, on lui accorda un logement à la Bastille. Un Carme avait été son ministre secret à Warsovie.

1681

La diette, cette année, se tint à Grodno, suivant la proposition qui en avait été faite en 1673. La reine y ménageait quelques intérêts personnels touchant l'augmentation de sa maison : comme elle assistait dans une tribune aux délibérations de l'assemblée, elle s'apperçut que le roi n'entamait pas son affaire : elle l'envoya prier

par ſon chancelier, homme d'égliſe, de ſonger à elle. Le roi refuſe d'écouter le chancelier & le congédie: obligé de revenir, il eſt encore plus mal reçu, & il échappe au prince quelques propos durs & inſultans; alors le chancelier, avec autant de reſpect que de fermeté, lui dit: » Si votre majeſté oublie que je ſuis prê» tre, qu'elle ſe ſouvienne du moins que je ſuis gen» tilhomme. Il me ſuffit, reprit le roi, que vous ſoyez » homme, je ſens mon tort; vous n'aurez plus à vous » plaindre de moi «. Le chancelier s'en retourna pénétré du bon cœur du roi, & la reine fut ſatisfaite.

1681

Un malheureux, ſorti du ſein de la nobleſſe, avait vomi mille injures contre le roi, &, comme s'il s'était voulu affermir la main, il avait tiré ſur ſon portrait & l'avait percé d'une balle. Ce monſtre interrogé, convaincu de ſon crime, fut condamné à périr par le ſupplice des infâmes : les loix prononcérent l'arrêt; la clémence de Sobieski ſigna la grace: » Je ne la ferais » pas, dit-il, s'il avait outragé la Patrie «.

1681

Un revenant faiſait grand bruit dans la province de Volhinie; les diſcours qu'il tenait intéreſſaient la réputation des premiers membres de l'Etat, & ſur-tout la gloire du roi & la ſageſſe de ſon gouvernement. Le Jéſuite Gnievoſz, théologien du grand-général, atteſtait avec ſerment la réalité du revenant; mais Sobieski, moins crédule, envoya ſur les lieux un militaire adroit, qui découvrit que la fourberie ordinaire qui préſide à ces ſortes de ſcènes, étoit encore l'inſtrument de celle-ci. Lorſque l'officier rendit compte au prince de la découverte qu'il venait de faire, il était entouré d'un grand nombre de courtiſans & de ſon con-

feſſeur Pikarski : » hé bien! que répond à cela votre » fourbe Gnievoſz, dit le roi à ce Jéſuite «? Le ton de colére avec lequel Sobieski prononça ces paroles, fit une telle impreſſion ſur l'eſprit du confeſſeur, qu'il ſe mit au lit & en mourut huit jours après. Le fourbe Gnievoſz ne fut pas puni, & l'innocent Pikarski expira de douleur. Un autre grief avait irrité Sobieski contre les Jéſuites. Ces peres poſſédaient de grands biens à Jaroſlaw, ville de la Ruſſie noire, où la reine avait auſſi des domaines conſidérables, ſur leſquels ils anticipaient chaque jour. Sobieski ne voulant pas employer ſon autorité pour faire rendre juſtice à ſon épouſe, écrivit en ces termes au général des Jéſuites : » Je ne veux pas faire juger vos freres de Jaroſlaw dans la diette où j'aurais pour moi la juſtice » & le reſpect qui m'eſt dû : je craindrais encore d'envenimer la haine qu'on vous porte déja : défiez-vous » de ceux que vous prépoſez à vos maiſons : ils mettent leur gloire à en étendre les domaines par toutes » ſortes de voies, ſans conſulter la juſtice : ordonnez-leur de produire leurs titres à deux commiſſaires que » je nommerai, afin que tout ſe termine paiſiblement, » & ſans ſcandale. Adieu; ſouvenez-vous que je ſuis » roi «. L'affaire s'accommoda, & par la facilité avec laquelle les Jéſuites terminérent ce différend, ils ne laiſſérent pas douter combien ils s'étaient rendus coupables.

1681

La diette de Grodno, qui avait déja duré ſix mois, fut rompue par un de ces abus de la liberté que l'on rencontre ſi ſouvent dans l'hiſtoire de Pologne. Un uſage, paſſé en loi, veut que chaque ſéance ſe termine au jour. On avait encore bien des affaires à traiter; & pour en hâter l'expédition, le roi Sobieski, dans une de ces ſéances, s'aviſa de faire allumer des chandelles : c'était contrevenir à la loi. Auſſi-tôt le

nonce Priemski rompt la diette, protefte & fe retire; on ne put jamais l'engager à revenir.

1683

Dans l'armée que Sobieski conduifit cette année au fecours de Vienne, affiégée par les Turcs, il y avait un bataillon affez mal vétu. Le prince Lubomirski, pour l'honneur de la Nation Polonaife, confeilla au Roi de ne le faire paffer que la nuit fur le pont de Thuln, par où il devait faire fa jonction avec les Impériaux. Sobieski ne fut point de cet avis: il fit avancer cette troupe, & lorfqu'elle fut fur le milieu du pont: regardez-» la bien, dit-il aux fpectateurs; c'eft une troupe in-» vincible, qui a fait ferment de ne jamais porter que » les habits de l'ennemi. Dans la derniére guerre ils » étaient tous vétus à la Turque «. Un auteur dit que fi ces paroles ne les habillaient pas, elles devaient les cuiraffer.

1683

Le roi Jean, après avoir délivré Vienne, conjointement avec les Allemands, voulut battre les Turcs fans eux, & fon armée reçut un terrible échec. Près de prendre fa revanche le lendemain, il écrivit à la reine fon époufe: » je marche aux ennemis; il faut, » Madame, vous attendre à leur défaite, ou à un éter» nel adieu «.

1684

Pendant que Sobieski faifait des difpofitions pour reprendre Kaminiec, & que les armées Polonaife & Turque campaient fur les deux rives du Niefter, un Tartare diftingué, qui autrefois avait été à la cour de Pologne pour traiter de la rançon de fon frere, s'écria à haute voix qu'il voulait voir encore une fois le grand roi. Jean lui fit dire qu'il pouvait paffer le fleuve, qu'il

lui enverrait une escorte, & même des ôtages. Le Tartare répond : « la seule parole de Sobieski vaut mieux » que tous les ôtages ». Il s'élance dans le fleuve, & vient trouver le roi.

1684

Un Jésuite nommé *Vota*, habile négociateur, fin politique & adroit courtisan, avait sçu s'insinuer dans les bonnes graces du roi; envoyé par l'empereur pour retenir Sobieski dans la ligue contre les Turcs, il ne s'était annoncé en Pologne que comme un voyageur avide de connaissances, zélé pour la religion, & qui, chargé de proposer au Czar des moyens de réunir les communions Grecque & Romaine, revenait avec le chagrin d'avoir manqué son entreprise. La nation ne put long-tems souffrir sans murmure l'ascendant que prenait sur Sobieski ce religieux intriguant : elle s'en vengea par des sarcasmes. Le Palatin Martin Matczinski fit faire un tableau qui représentait une procession, dont la marche était fermée par un Jésuite qui battait la mesure; le roi suivait le Jésuite, & devant lui, deux peres de la Société tenaient ouvert un livre de musique, sur lequel il regardait attentivement. Ce tableau ne manqua pas d'être expliqué de bien des façons désavantageuses au prince & à son nouveau favori.

1685

Selon la loi, la diette devait s'ouvrir cette année à Grodno en Lithuanie : Sobieski l'indique à Warsovie, & pour raison de cette contravention, il oppose l'éloignement de Grodno, d'où il ne serait pas possible d'arriver à tems aux frontiéres pour entrer en campagne. Les Lithuaniens ne reçoivent pas cette excuse. Ils s'assemblent à Grodno, forment un sénat & une chambre des Nonces, & opposent diette à diette. L'affaire allait devenir sérieuse, lorsque le roi proposa d'élire un Lithuanien pour maréchal de la diette, & de donner au conseil de la ré-

publique, tenu à Warſovie, le nom de diette de Grodno. Ce tempérament calma les eſprits & prévint un ſchiſme dangereux : il fut approuvé. Tant il eſt vrai que les plus entêtés peuvent aiſément ſe laiſſer ſéduire par les mots, tandis qu'ils négligent la réalité des choſes.

1685

La diette de Grodno fut on ne peut pas plus orageuſe. Le roi, dans ſon conſeil privé, avait nommé Oginſki, Palatin de Troki, à l'éminente charge de grand-chancelier de Lithuanie ; & la nobleſſe Polonaiſe prétendait que cette nomination aurait dû être faite en pleine diette. Grands débats à ce ſujet. Les Lithuaniens prétendent qu'Oginski ſe démette de ſa charge, ou qu'après une nouvelle nomination, il prête ſerment dans l'aſſemblée, pour conſerver le reſpect dû à la loi. Paç, proche parent du feu Chancelier, s'était flatté de lui ſuccéder. Privé de cet eſpoir, il ſe laiſſa emporter à des diſcours ſi audacieux, que le roi, oubliant dans ce moment ce qu'il ſe devait à lui-même, porta la main ſur la poignée de ſon ſabre, & le tirant à moitié, lui dit : » ne m'obligez pas à vous faire ſentir la peſanteur de » mon bras ». Paç, avec un geſte pareil, oſa répondre à Sobieski : « ſouvenez-vous qu'au tems de notre égalité, » vous avez ſenti vous-même ce que je ſavais faire en ce » genre » (*p*). L'hiſtoire de Pologne peut ſeule nous préſenter de tels faits. La reine, protectrice d'Oginski, avait ſuſcité la querelle ; elle trouva le moyen de l'éteindre. Par ſon conſeil, on demanda aux Lithuaniens par quelle autorité leur diétine préliminaire à la diette avait été convoquée : ils ne purent s'empêcher d'avouer

(*p*) Ces mots doivent avoir rapport à quelque combat précédent, ou à quelque diſpute dans une diette où, comme dit un auteur, ils avaient argumenté le ſabre à la main.

qu'elle

qu'elle l'avait été par l'autorité du Chancelier, dont ils contestaient la nomination. « En ce cas, leur dit-on, » vous n'êtes pas Nonces, si ce magistrat n'est pas légi- » time ». Les Nonces, qui voulaient rester Nonces, permirent qu'Oginski restât Chancelier.

1685

Dans une retraite que faisait le général Konski, en présence d'une armée Turque, du double supérieure à la sienne, ses officiers & ses soldats lui criaient de se ménager pour leur salut & celui de la patrie : « Je ne suis » pas blessé, répondit-il, & j'en vois parmi vous qui » combattent avec des blessures ».

1685

Le roi, dont la santé avait été long-tems chancelante, prit, cette année, pour la rétablir, l'exercice d'une de ces chasses dont le reste de l'Europe ne nous fournit qu'une image bien légere. On marque une enceinte à cinq cents Janissaires au service du prince ; ils tendent leurs filets dans une forêt qui, par une seule ouverture, répond à la plaine. Les chasseurs décrivent une ligne derriere cette troupe. Le signal se donne : des chiens parcourent les taillis, & chassent indifféremment tout ce qu'ils rencontrent : ils attaquent cerfs, élans, *aurox* (taureau sauvage, d'une force étonnante), loups-cerviers, sangliers & ours. Les chasseurs ne se mêlent du combat que lorsque les chiens paraissent succomber.

1687

Une ancienne blessure qui lui causa des douleurs aiguës, & des attaques de gravelle mirent, cette année, Sobieski dans un état dangereux. Ses médecins lui conseillérent de cesser de commander son armée, & lui re-

commandérent de donner moins d'application aux affaires du gouvernement. « Pourquoi fuis-je roi, leur dit-» il? Si vous me guériffez, ce ne fera pas dans le re-» pos ».

1688

En parcourant l'hiftoire de Pologne, on s'apperçoit que la difcorde eft l'ame de toutes les diettes, & que le plus léger incident détruit les meilleures intentions. Les Nonces affemblés à Grodno, s'indignent que le roi veuille faire affeoir fur le thrône à côté de lui le prince Jacques, fon fils. (*q*) On crie à la violation des loix : on prétend que Sobieski veut donner un roi à la Pologne malgré la nation, & l'on menace de rompre la diette, fi le jeune prince ne quitte la Lithuanie. Il en fort en effet; mais la reine, pour fe venger, fufcite un Nonce turbulent qui, par un *veto*, prononcé d'une voix tonnante, ôte l'activité à la diette. Le roi efpére qu'un fénatus-confulte remédiera à ce malheur; mais un fauteuil difputé le prive de cette reffource. Radziowski, évêque de Varmie, comme évêque, avait de droit fa place au fénat; mais ayant reçu la barrette de Rome, comme cardinal, il prétendait au premier fauteuil.

Cette préféance (*r*) n'aurait pas eu lieu, fi l'archevêché de Gnefne, devenu vacant, n'avait pas été donné à Radziowski, qui, en qualité de primat, ne devait plus avoir de concurrent; cependant les évêques infiftérent fur ce qu'il n'avait pas encore reçu fes bulles, & l'on

---

(*q*) Il s'y était placé en 1686, mais ce n'avait été que dans un *Senatus-confulte*, & non en préfence de la Nation affemblée.

(*r*) Selon les loix de Pologne, la Pourpre Romaine ne donne aucun rang, ni aucune préféance au prélat qui en eft revétu. On ne comptait encore dans ce temps que trois cardinaux Polonais; un Ozius, un Radziwil & le prince Cafimir qui quitta le chapeau pour être roi. Radziowski fut le quatriéme.

eut beaucoup de peine à leur faire entendre que les bulles regardaient uniquement les fonctions ſpirituelles, & non les prérogatives de la primatie. L'évêque de Varmie avait été l'ami du roi; Radziowski, primat, fut ſourdement ſon antagoniſte.

1689

Pendant les troubles qui agitaient la république, un prédicateur oſa, en parlant de la confeſſion, adreſſer ces paroles à la reine: « les rois confeſſent les petits péchés » & n'accuſent pas les grands: on connaît un prince qui » ne croit pas ſans doute que ce ſoit un crime de ven- » dre les charges de la république, & d'immoler la » patrie à ſa complaiſance aveugle pour une épouſe ». L'enthouſiaſte fut forcé de ſe retracter en chaire; mais il ne fut pas puni, & ce trait ſanglant ulcéra tous les cœurs.

1689

On ne peut, ſans déplorer l'aveuglement humain, ſe rappeller le triſte ſort d'un gentilhomme Lithuanien. Lyſinski, c'eſt ſon nom, homme riche, ſavant paiſible, excellent patriote, en ſortant de la ſociété des Jéſuites, dans laquelle il avait paſſé quelques années, s'était livré tout entier au commerce des lettres. Plein de reſpect pour les vérités de la religion, il avait blâmé hautement pluſieurs ſuperſtitions polonaiſes. Un certain Brzoska, homme en place, oſe l'accuſer d'athéiſme. Il produit un livre allemand, ſur l'exiſtence de Dieu, à la marge duquel, pour fronder la faibleſſe & la fauſſeté des raiſonnemens de l'auteur, Lyſinski a écrit de ſa main *ergo non eſt Deus*, donc il n'y a point de Dieu; ſans s'appercevoir que c'eſt ſur l'inſuffiſance des preuves que porte cette remarque, on ne voit plus dans le gentilhomme qu'un monſtre qui nie la divinité. Les évêques reçoivent l'accuſation; le procès eſt inſtruit, la ſenten-

ce est prononcée, & Lysinski est la proie des flammes. Son arrêt déclarait singuliérement que non-seulement le coupable était convaincu d'avoir nié l'existence de Dieu, mais encore la Trinité des Personnes & la maternité divine de la Vierge Marie. En réfléchissant sur cette absurdité, qui se flatte de paraître innocent aux yeux de juges ignorans ou avares? Lysinski était riche, & la moitié de ses biens revenait au délateur.

1689

Une des dix plaies qui désolérent l'Egypte au tems de Moyse, ravagea la Pologne cette année. D'affreuses nuées de sauterelles, poussées par un vent d'Asie, vinrent couvrir les campagnes du royaume, à la hauteur d'un pied : elles dévorérent tous les fruits de la terre, & jusqu'à l'écorce des arbres. Ce fléau dura deux mois; mais un vent du Nord, qui amena le froid, le fit cesser. Les sauterelles périrent, & leurs cadavres aidérent à produire une abondante moisson l'année suivante.

1692

Deux Juifs protégés par la reine, eurent la principale autorité sous le regne de Sobieski : l'un, nommé Jonas, fut son médecin, & vraisemblablement il l'empoisonna pendant sa derniere maladie, en lui faisant prendre une trop forte dose de mercure; l'autre, appellé Bethsal, prit les terres du roi au-dessus de leur valeur, & s'en dédommagea en vexant le peuple, & en vendant les graces de son maître. Deux estampes coururent à ce sujet dans Warsovie : dans l'une, on remarquait le Juif Bethsal pésant des ducats que des gens de toutes nations lui apportaient, & le roi en mettant dans un coin de sa veste; dans l'autre image on voyoit un prince exténué, assis sur les genoux d'une jeune femme, & suçant la mammelle d'une vieille. Plusieurs couronnes

où il manquait nombre de fleurons, lui surchargeaient la tête. Par ces trois personnes, on désignait Sobieski, son épouse & la jeune princesse royale, sa belle-fille, sœur du duc de Neubourg.

1693

Par un usage établi dans la Pologne, lorsque le grand-général fait la répartition des quartiers d'hyver, il a soin d'épargner les terres de l'église & les domaines de la noblesse. Sapiéha, grand-général de Lithuanie, pressé par la nécessité, crut devoir faire céder cette sorte de loi au bien public. Nulle terre privilégiée ne fut exceptée. L'évêque de Vilna, Constantin Brzotowski, lança en ces termes les foudres spirituelles sur ce prétendu coupable. « Comme Casimir Sapiéha, grand-général de Lithuanie, renonçant aux obligations de son baptême, pour obéir à l'instigation du diable, a violé les immunités ecclésiastiques, c'est au glaive de l'excommunication à retrancher ce membre pourri, de crainte qu'il ne porte la corruption dans le corps des fidéles; c'est pourquoi, par le pouvoir que Dieu nous a donné de lier & de délier dans le ciel & sur la terre, au nom de la sainte Trinité, de saint Pierre & de tous les saints, nous le privons de l'entrée de l'église, des sacremens, & de la société des Chrétiens, & nous le livrons avec ses adhérens à la puissance de Satan, & au feu éternel ». Le roi voulant humilier Sapiéha, soutenait l'évêque de Vilna. Les nobles tenaient pour Sapiéha : les ecclésiastiques appellérent dans leurs écrits les décisions de trois conciles & de plusieurs papes, en faveur des immunités, & sur-tout la fameuse bulle de Paul V, *in cœnâ Domini*, & les ordonnances de cinq rois de Pologne. Les nobles répliquaient que Sapiéha, ayant traité par nécessité les terres ecclésiastiques comme celles des nobles, y avait été autorisé par la répu-

blique, & que par conſéquent l'excommunication était injuſte & nulle. Cette querelle diviſa la nation & cauſa des maux affreux.

1694

Le roi de Pologne avait preſque conclu le mariage de ſa fille unique, Thérèſe-Cunégonde Sobieska, avec l'électeur de Baviere ; un incident penſa rompre cette alliance. L'envoyé de l'électeur exigeait en dot une ſomme de cinq cent mille impériales. Un financier ou un négociant les aurait comptés ſur le champ ; un roi de Pologne ne put le faire. La reine, à ſon inſçu, s'engagea de payer une partie de cette dot ; elle fit charger dix vaiſſeaux Suédois de bled de Pologne pour la France, où la famine faiſait des ravages, &, par un commerce lucratif, elle trouva le moyen d'acquitter ſa parole.

1694

La querelle entre Sapiéha & l'évêque de Vilna durait toujours : le fils du caſtellan de Lencici prend diſpute à ce ſujet avec un officier de la cour. Il va le chercher juſques dans les appartemens de la reine. Des injures, un ſoufflet, des coups de ſabre ; tout cela eſt auſſi prompt que l'éclair : l'officier de garde, qui s'eſt jetté à travers les épées, en eſt bleſſé. Au bruit qui ſe fait, la reine ſe réveille, elle ouvre ſa porte, & voit le ſang rougir le parquet. Des ſoldats accourent, ils parviennent à ſéparer les combattans : les complices du fils du caſtellan ſont arrêtés; mais on le laiſſe échapper, quoique le plus criminel. Dans un tems calme, cet attentat, décidé crime de lèze-majeſté, aurait été puni rigoureuſement ; au milieu des orages qui tombaient ſur la république ; il reſta ſans vengeance.

1694

Pendant que les nobles Polonais & les nobles Lithuaniens troublent la diette par leur animosité réciproque, leurs valets, nobles pour la plûpart, s'assemblent dans un quartier de la ville, forment deux armées, l'une Polonaise, l'autre Lithuanienne, élisent deux maréchaux, sortent dans la campagne au son des instrumens guerriers, se battent à coups de pierres & de bâtons, se poursuivent, s'assiégent dans les chaumiéres des paysans, font des prisonniers, les rendent & entrent dans la ville avec la subordination des troupes réglées. Cette action, quoique meurtriére, n'aurait été qu'un jeu; mais deux officiers Lithuaniens arrivent sur le champ de bataille avec cent cinquante cavaliers, & tombent sur la livrée polonaise à coups de sabres & de pistolets. Alors la terre est couverte de sang, & jonchée de morts. Les Polonais fuient. La nuit ne put appaiser le désordre. On expose le lendemain les cadavres de ces malheureux à la porte de la diette. Les deux officiers veulent y venir prendre place; on les insulte, on les frappe, & la livrée polonaise a l'audace de les poursuivre jusques dans la chambre des Nonces. Les Lithuaniens effrayés s'éloignent en s'écriant qu'il n'y a plus de sûreté pour eux dans le sanctuaire de la république. La diette est rompue. Quelle liberté!

1696

Jean Sobieski approchait de sa fin, & la reine aurait souhaité qu'il fit un testament : un évêque se chargea de lui en faire la proposition. Il feignit d'aller prendre congé du roi; « je vais, lui dit-il, ordonner dans mon diocèse des priéres publiques pour le rétablissement de » votre santé. Je les aimerais mieux, répondit Sobieski, si elles n'étaient pas ordonnées. Restez dans ma » cour : vous aurez assez de tems pour vous ennuyer à

» Pioczko. Je ne m'y ennuie pas, reprit l'évêque, parce » qu'après avoir rempli les devoirs de pasteur, je m'oc- » cupe agréablement avec saint Ambroise, saint Chry- » sostôme, Platon & Isocrate : mais en réfléchissant » derniérement que ces grands hommes sont morts, je » fis mon testament ».... Votre testament! s'écria » le roi, éclatant de rire, & en prononçant ce vers de » Juvenal :

. . . . O medici, mediam pertundite venam.

» O médecins, ouvrez-lui la veine du front pour lui » rendre son bon sens..... Il s'imagine que les vivans » ne sauront pas s'arranger sans le consentement des » morts ». L'évêque saisit ce moment pour lui insinuer la nécessité de déclarer ses dernieres volontés. « A quoi » remédierai-je, dit le roi plus sérieusement? Ne voyez- » vous pas que tous les cœurs sont corrompus; qu'un » esprit de vertige s'est emparé de tous les Polonais? » Dois-je me flatter de ramener l'ordre par un testament? » Malheureux rois! nous ordonnons vivans, on ne nous » écoute pas; nous écoutera-t-on, quand nous ne serons » plus? Il ajoûta : je loue celui qui au milieu de sa car- » riere fait du bien à ses proches & à ses amis ; mais » sait-il si ce qu'il leur laisse en mourant leur passe (s)? » Que sont devenues les dispositions des rois mes prédé- » cesseurs? Dans une nation où l'or commande, c'est » l'argent qui juge, & vous voulez que je fasse un testa- » ment! Qu'on ne m'en parle plus ».

(s) Pour bien entendre ceci, il est bon de sçavoir qu'en Pologne les testamens sont bien plus favorables aux exécuteurs qu'aux héritiers. Comme ces exécuteurs sont toujours choisis dans la classe des gens puissans, ils ne manquent pas de moyens pour retenir l'héritage des pupilles.

1696

Une attaque d'apoplexie priva la Pologne d'un de ſes grands rois. Sobieski mourut le dix-ſeptiéme Juin, dans la ſoixante-ſixiéme année de ſon âge, & la vingt-troiſiéme de ſon régne.

A l'aménité des mœurs, à la tendreſſe conjugale, à l'amour paternel, Sobieski joignait un eſprit cultivé, une aiſance ſinguliére à s'exprimer en pluſieurs langues, une éloquence naturelle, une connaiſſance exacte des loix de ſa patrie & des intérêts politiques de ſes voiſins & ſur-tout ce que l'étude la plus réfléchie peut ajoûter au génie d'un grand-général. Ses ſervices militaires lui applanirent les degrés du thrône. Citoyen roi, il pardonna les inſultes perſonnelles, & ne punit que les offenſes envers la patrie. Plein de reſpect pour la religion, il écarta de la Pologne toutes les horreurs de l'intolérance. Les Polonais l'admirérent & ne purent l'aimer. Un peuple libre & qui tremble ſans ceſſe pour ſa liberté, aime rarement ſes rois. Charles XII verſa des larmes en voyant ſon tombeau, & s'écria: « un ſi grand roi ne devait pas » mourir.



FRÉDÉRIC-AUGUSTE II, ELECTEUR DE SAXE; ROI DE POLOGNE.

1697

Les ſuffrages du champ électoral ſe partagérent entre le prince de Conti, & Frédéric-Auguſte, électeur de Saxe. Tous deux furent élus par leurs factions; mais Frédéric-Auguſte l'emporta ſur ſon compétiteur. Entre les prétendans (*t*) à la couronne, on avait compté Dom Livio Odeſcalchi, neveu du pape Innocent XI. Le détail de ſes biens, dont ce prince fit une énumération faſtueuſe, lui attira une cruelle raillerie de la part des Polonais. On fit courir dans Warſovie une liſte des tableaux, des ſtatues antiques que le candidat devait faire paſſer en Pologne, pour remplir les promeſſes qu'il faiſait à la république. Une médaille d'Othon en grand bronze était deſtinée à payer deux quartiers à l'armée de la couronne; & les fameuſes ſtatues de Paſquin & Marforio devaient ſervir d'ornement à une des places publiques de la capitale, auſſi-tôt qu'il ſerait couronné.

1697

Le parti du prince de Conti ſe ſoutint juſqu'à la fin de l'année, ayant toujours le primat du royaume à ſa tête; & quoique Auguſte, pour aſſurer ſon droit, mul-

(*t*) Les autres prétendans furent le prince Jacques, fils du feu roi; le prince Charles de Neubourg, frere de l'électeur Palatin; Léopold, duc de Lorraine; Louis, prince de Bade.

tipliât les actes d'autorité, la nation ignorait encore à qui son thrône était réservé. C'est à cette occasion que l'on fit courir une pasquinade, sous le titre de comédie de Cracovie, en cinq actes, avec les argumens à chaque acte (*u*); le premier était un roi sans diplôme; le second, une pompe funébre sans cadavre; le troisiéme, un couronnement sans primat; le quatriéme, une diette sans Nonces; & le cinquiéme, des protestations sans effet : tous traits sanglans sur ce qui venait de se passer à Cracovie.

1698

Le prince de Conti avait paru à la rade de Dantzick avec une petite flotte; mais les troupes Saxones, répandues de ce côté, intimidérent tellement les Polonais, que bien peu osérent se déclarer. Ce prince, digne du thrône où il était appellé, ne pouvant plus compter sur les secours qui lui avaient été promis, aima mieux abandonner la couronne à son compétiteur, & se retirer en France, que de verser des flots de sang, qui, dans la situation où se trouvait la Pologne, ne lui en auraient pas assuré le sceptre. La retraite du prince de Conti rendit le cardinal primat moins difficile à l'accommodement qu'Auguste II lui proposait pour le reconnaître. On s'adressa de sa part à madame Towianska, parente chérie du primat, qu'il appellait *domesticam suam*, & que les Suédois nommérent madame la *cardinale*. Les difficultés s'applanirent, les embarras cessérent, & madame Towianska vit avec joie ses émeraudes changées en brillans.

1699

Ce que le roi Michel avait perdu ignominieusement,

(*u*) La cérémonie du couronnement de Frédéric-Auguste fut dans tous ces cas.

& ce que Jean Sobieski n'avait pû reprendre au milieu de deux guerres ſanglantes, Auguſte II le recouvra ſans verſer le ſang de ſes ſujets. Par la paix de Carlowitz la Porte Ottomane reſtitua à la Pologne la forterеſſe de Kaminiec & toutes les places qu'elle avait uſurpées tant dans la Podolie que dans l'Ukraine.

1699

Cette même année une diette de pacification confirme l'élection d'Auguſte II, le maintien de la religion Catholique & tous les droits de la nation : on aſſure au prince celui de nommer aux abbayes & aux évêchés. En 1736, Auguſte III ſe réſerva ſeulement la nomination de douze abbayes & d'une prevôté, & permit aux autres moines d'élire leurs abbés.

1700

Une grande ſcène s'ouvre dans le Nord. Kaminiec, repaſſé ſous la puiſſance Polonaiſe, n'était pas le ſeul démembrement qu'en jurant les *Pacta conventa*, le roi Auguſte II s'était engagé à rendre à la république : la belle province de Livonie lui avait appartenue, il s'agiſſait de la reprendre ſur la Suéde. Auguſte fait inveſtir Riga, il en forme le ſiége, écraſe la ville par ſes bombes, mais inutilement ; les Suédois commandés par le vieux général d'Albert ſe défendent en héros. Il ne reſtait au roi de Pologne d'autre parti que celui de voir périr ſon armée au milieu des neiges, ou de ſe retirer couvert de honte. Heureuſement les Hollandais avaient des richeſſes conſidérables dans Riga ; ils députérent à Auguſte pour le prier de prendre en conſidération la perte qu'ils feraient, s'il ruinait la place. Le prince ſaiſit cette occaſion offerte pour lever ce ſiége avec honneur.

1701

Auguste s'allie au Czar de Russie contre Charles XII. Leur entrevue se fit à Birzen, petite ville de Lithuanie. Auguste promet à son allié de lui fournir cinquante mille Allemands, achetés des différens princes de l'Empire, & le Czar doit envoyer en Pologne cinquante mille Russes, pour y apprendre l'art militaire. Si ce traité avait eu sa pleine exécution, il est à présumer que ces deux Puissances auraient donné des loix à une partie de l'Europe. Il ne produisit que des maux à la Pologne. Le roi de Suéde bat les Saxons près de Riga; il s'empare de la Curlande, & poursuit ses ennemis sur les terres de la république. La nation se divise; une faction prend ses ordres de Charles XII; & l'autre, tremblante pour sa liberté, soutient faiblement son roi légitime.

1702

Auguste apprend que le sénat veut envoyer une ambassade à Charles XII: il se détermine à prévenir ce coup contre son autorité, aimant mieux encore recevoir la loi d'un ennemi généreux, que de séditieux sujets. Il députe secrettement au roi de Suéde la comtesse Konigsmark (x), Suédoise d'une grande naissance, d'une beauté peu commune & d'un esprit délicat & fin, à laquelle il était alors attaché. La comtesse fut trouver Charles dans la Lithuanie; & quelques efforts qu'elle fit, elle ne put obtenir audience. Jalouse de réussir, elle s'imagina qu'en se présentant sur son chemin dans une pro-

(x) Mere du fameux Comte de Saxe, que nous avons vu commander les armées Françaises, avec tant de gloire, d'expérience & de bonheur.

menade, il n'aurait pas l'impoliteſſe de la fuir. En effet; l'occaſion s'offrit bientôt: la comteſſe rencontra le roi dans un ſentier étroit; il venait à elle; Madame Konigſmark deſcendit de carroſſe; Charles la ſalua, tourna la bride de ſon cheval, & ſe retira au galop. C'eſt à cette femme aimable qu'on attribue les vers ſuivans, en l'honneur de l'Alexandre du Nord.

» A la table des Dieux, Mercure louait fort
» Le jeune Monarque du Nord,
» En parlant des Héros qui régnent ſur la terre:
» Mars ſur-tout vantait les lauriers
» Qu'il a remportés à la guerre;
» Mais Jupiter fut des premiers
» A faire remarquer ſa bonté, ſa clémence;
» Sa piété, ſa tempérance,
» Si rares parmi les guerriers;
» Minerve applaudiſſait ſans ceſſe
» A ſa prudence, à ſa ſageſſe.
» Ce roi-là, dit Momus, ne ſera pas un ſot.
» Enfin chacun des Dieux diſcourant à ſa gloire,
» Le plaçait, par avance, au Temple de Mémoire:
» Mais Vénus & Bacchus n'en dirent pas un mot.

1702

Si les Polonais avaient combattu avec autant de valeur que les Saxons à la bataille de Cliſſow, la guerre était terminée, & l'Europe n'aurait vu dans Charles XII qu'un imprudent monarque que guidait un courage aveugle. Ce combat devait décider de la fortune des deux rois. Ils y firent des prodiges. Auguſte rallia ſes ſoldats juſqu'à trois fois. Charles trois fois ſoutint l'impétuoſité des troupes Saxones; mais l'aile droite d'Auguſte,

toute composée de Polonais, s'enfuit dès le premier choc, & la victoire demeura au roi de Suéde. Tels furent les funestes effets de cette haîne que les Polonais avaient conçue contre les Saxons. Tremblans pour leur liberté, les sujets du roi craignaient autant les sujets de l'électeur, qui venaient les défendre, que les Suédois qui voulaient les opprimer,

1703

Le cardinal primat cachait, autant qu'il lui était possible, son animosité contre le roi Auguste; dans la diette extraordinaire que l'on tint cette année à Lublin, ce prélat allait jurer qu'il n'avait jamais rien entrepris contre son souverain : Auguste l'arrêta : « Je veux vous sauver un parjure, lui dit-il ; jurez seulement que désormais vous n'entreprendrez rien contre moi ».

1704

A peine le primat venait-il de quitter Lublin, qu'il se rendit à l'assemblée de Varsovie, tenue sous les auspices du roi de Suéde, & qu'il y déclara « Auguste, électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne, & prononça la vacance du thrône. Le dessein de Charles XII était de donner le sceptre au prince Jacques Sobieski, fils aîné du feu roi; mais ce prince & son frere Constantin avaient été enlevés par un parti Saxon, & conduits dans la forteresse de Leipsic. Alors Charles jetta les yeux sur Alexandre, le plus jeune des Sobieski. « L'éclat du thrône ne m'éblouit pas, dit-il au roi, &, pour l'obtenir, rien ne pourra m'engager à profiter du malheur de mon aîné ». L'Europe fut étonnée de ce refus généreux, & ne savait lequel elle devait le plus admirer, ou l'Alexandre du Nord qui, à vingt-deux ans, pouvant garder pour lui sa conquête, donnait la couronne de Pologne; ou le jeune Sobieski qui avait la grandeur d'ame de la refuser.

STANISLAS LECZINSKI,

ROI DE POLOGNE.

1704

Stanislas Leczinski eſt envoyé à Charles XII par l'aſſemblée de Warſovie. Sa phyſionomie ouverte, un certain air de franchiſe & de probité qui frappe & qu'on ne peut rendre, une éloquence forte, mais ſimple, une politique ſage & modérée, faite pour concilier les eſprits les plus diviſés ; enfin, cet amour de la Patrie, dont les élans échappent comme malgré ſoi, fixérent l'attention du roi de Suéde. « Comment pourrons-nous faire » une élection, dit Staniſlas, ſi les princes Jacques & » Conſtantin Sobieski ſont captifs ? Comment délivre- » ra-t-on votre république, répliqua le roi, ſi on ne » fait pas une élection » ? ces mots portérent Staniſlas ſur le thrône de Pologne : il fut proclamé le 12 Juillet.

1704

Charles XII venait de partir pour faire la conquête de Léopold : le roi Staniſlas ſe préparait à le ſuivre ; on vient l'avertir qu'Auguſte approche de Warſovie avec vingt mille hommes, après avoir trompé les Suédois par une marche admirée de tous les militaires ; la fuite eſt l'unique parti qu'il ait à prendre. Au milieu du déſordre qu'accompagne un départ auſſi précipité, la ſeconde fille du roi Staniſlas, âgée d'un an, eſt égarée par ſa nourrice, dans un village voiſin de la ville : ce jeune enfant fut retrouvé dans l'auge d'une écurie. C'eſt cette même princeſſe que nous avons vû illuſtrer le thrône de France

France par ses vertus, & dont nous déplorerons long-tems la perte.

1704

Le pape Clément XI tenait le parti du roi Auguste; il envoya des brefs à tous les prélats de Pologne, par lesquels il les menaçait de les excommunier, s'ils osaient assister au sacre du roi Stanislas. On prit d'inutiles précautions pour empêcher cette piéce d'entrer en Pologne. Un Franciscain du Couvent de Warsovie reçut ces brefs, avec ordre de les distribuer secrettement. Il en remit d'abord un au suffragant de Chelm, qui le porta au roi, tout cacheté. Stanislas fait venir le religieux: » Comment avez-vous osé, lui dit-il, vous charger de » cette distribution? C'est, répondit le Franciscain, par » ordre de mon général. Allez, lui répliqua Stanislas, » je vous ordonne d'écouter désormais les ordres de vo- » tre roi préférablement à ceux du général des Francis- » cains ». Le bon pere quitta aussi-tôt Warsovie.

1705

Le cardinal primat, retiré à Dantzick, était sollicité de venir faire la cérémonie du couronnement de Stanislas I. Mais, voulant ménager en même tems Charles XII, Auguste, Stanislas & le Pape, il s'avisa de faire afficher pendant la nuit le bref de Clément XI, aux portes des églises. En vain les magistrats firent-ils des perquisitions pour découvrir les coupables; le cardinal était bien sûr qu'on ne les connaîtrait pas. Il survécut peu de jours à cette finesse. Il n'est pas bien aisé de saisir le caractère d'un homme d'Etat, lorsqu'il s'est trouvé emporté par le tourbillon des discordes publiques. Si l'on en croit les déclamations des partisans du roi Auguste, Radzieowski fut ingrat, fourbe & artificieux. Si l'on suit le rapport de ses amis, ce fut un politique consommé, plein de tendresse pour sa patrie, & qui porta dans les affai-

res, tout ce que la pénétration, la prudence & l'habileté peuvent inspirer de plus raisonnable. Les gens indifférens ne l'ont regardé que comme un homme ordinaire, timide & irrésolu.

1705

Quoiqu'il soit d'usage que le couronnement des rois de Pologne se fasse à Cracovie, attendu les troubles du royaume, la cérémonie du sacre de Stanislas I se fit à Warsovie, en présence du roi de Suéde, qui y assista *incognito*. Le prince élu, ayant juré la veille les *pacta conventa*, on se rendit à l'église de S. Jean le lendemain matin. Devant le roi marchaient les ambassadeurs de Suéde, le porte-épée de Posnanie avec l'épée royale, le castellan de Zadziec avec la pomme, ceux de Juny, Wladislaw & de Leure, portant les sceptres; & le grand-général de Lithuanie & le castellan de Siradie, les couronnes. Le roi parut ensuite, armé de toutes piéces, ayant un long manteau rouge, doublé de martres zibelines : la reine suivait en long habit de drap d'argent. Lorsqu'on fut arrivé près de l'autel, l'archevêque de Léopold, qui faisait les fonctions du primat, se plaça dans un fauteuil, & l'évêque de Kaminieck lui adressa les paroles suivantes : « Notre mere sainte Eglise desire que » ce vaillant cavalier, élu roi, soit couronné. En est-il » digne, demanda l'archevêque, & remplira-t-il ses de- » voirs ? Il en est digne, reprit l'évêque, & remplira » ses devoirs ». Le roi ôta alors son casque, & renouvella ses sermens sur l'évangile. Alors l'archevêque l'oignit de l'huile sainte à la main, au coude & entre les épaules. On présenta l'épée nue à Sa Majesté, qui en forma quelques croix en l'air, & la remit dans le fourreau. On procéda ensuite au couronnement de la reine, avec à-peu-près les mêmes cérémonies, qui furent terminées par le *Te Deum* en musique. Les deux époux couronnés communiérent sous les deux espéces à la fin

de la Messe, prérogative dont ils ne jouissent que le seul jour de leur couronnement (*y*).

1705

Pendant qu'on arrachait le sceptre à Auguste II, ce prince renouvellait l'Ordre de l'Aigle blanc, dont la devise : pour la foi, la loi & le roi. Ce n'était d'abord qu'une médaille que les chevaliers portérent sur l'estomac, attachée à un petit ruban bleu ; & ce ne fut qu'en 1713 qu'ils commencérent à porter un grand cordon.

1706

Dans le tems que Charles XII était maître en Saxe, il se fit apporter tous les regiftres des différens tribunaux, & vit que, depuis le commencement de la guerre, on avait transporté de Saxe en Pologne dix-huit cents piéces de canons, trente-six mille six cents quarante-huit soldats, tous morts ou prisonniers, & qu'on avait jusqu'à huit millions huit cent mille florins.

(*y*) On fit les vers suivans, à l'occasion du couronnement de Stanislas I.

» LAURUS GOTHICA,

„ Vaticano fulmini opposita, cùm illustrissimus & reverendissimus archiepiscopus Leopoliensis dominus Zielinscius serenissimum regem Poloniarum Stanislaum primum coronaret.

Quid metuis latii, Zielinsci, fulmina cœli,
Imponas regi cùm diadema novo ?
Nam si cœlesti laurus non tangitur igne,
Aspice, jam tanto parta medela malo est.
Frondes, laurigero quas portat Carolus ense,
Adde comis : beato fulmine tutus eris.

1707

Staniſlas I, ſoutenu par Charles XII, s'affermiſſait en Pologne, tandis qu'Auguſte, pour ſauver l'Electorat de Saxe d'une ruine totale, était obligé de conſentir à une paix honteuſe. Outre les pierreries & les archives de la couronne qu'il fut obligé de rendre, il ſe vit dans l'humiliante obligation d'écrire la lettre ſuivante à ſon ſucceſſeur :

MONSIEUR ET FRERE,

« Nous avions jugé qu'il n'était pas néceſſaire d'entrer » dans un commerce particulier de lettres avec Votre » Majeſté ; cependant, pour faire plaiſir à Sa Majeſté » Suédoiſe, & afin qu'on ne Nous impute pas que Nous » faiſons difficulté de ſatisfaire à ſon deſir, Nous vous » félicitons par celle-ci de votre avénement à la cou- » ronne, & vous ſouhaitons que vous trouviez dans vo- » tre patrie des ſujets plus fidéles que ceux que nous y » avons laiſſés. Tout le monde nous fera la juſtice de » croire que nous n'avons été payés que d'ingratitude » pour tous nos bienfaits, & que la plûpart de nos ſu- » jets ne ſe ſont appliqués qu'à avancer notre ruine. » Nous ſouhaitons que vous ne ſoyez pas expoſé à de » pareils malheurs, vous remettant à la protection de » Dieu ».

A Dreſde, *le* 8 *Avril* 1707.

Votre frere & voiſin,
AUGUSTE, roi.

Le roi Stanislas fit à cette lettre la réponse suivante :

MONSIEUR ET FRERE,

« La correspondance de Votre Majesté est une nou-
» velle obligation que j'ai au roi de Suéde. Je suis sen-
» sible aux complimens que Vous me faites sur mon
» avénement : j'espére que mes sujets n'auront point
» lieu de me manquer de fidélité, puisque j'observerai
» les loix du royaume ».

STANISLAS, roi de Pologne.

1707

Le Czar, indigné de la paix qui venait de se conclure entre Charles XII & Auguste II, permit à ses troupes de faire des ravages affreux dans la Pologne. De trois mille maisons, dont était composée la jolie ville de Lissa, dix-sept seulement échappérent à l'incendie, & tous les ouvriers qui faisaient fleurir une brillante manufacture de draps, furent transportés à Moscow. Un amas considérable de précieux tableaux, de statues antiques & modernes, & d'ornemens d'églises, qui dans les palais & dans les temples de Warsovie attestaient la piété, le goût & la magnificence des Polonais, en furent tirés & mis en ballots sur des chariots, pour être conduits en Russie, sous bonne escorte : mais un brave officier, nommé Smiégelski, vint attaquer les Russes, avec quelques soldats aussi courageux que lui; il les battit & enleva ce riche butin, dont Pierre I avait dessein de décorer sa nouvelle résidence de Pétersbourg.

1708

Charles XII venait d'ôter la couronne à Auguste ; mais son projet n'était pas rempli, s'il ne renversait du

thrône le Czar, son implacable ennemi. Cette idée le fit se précipiter au milieu des malheurs qui l'attendaient dans les déserts de l'Ukraine (z), & les secours que lui promettait l'Ettman Mazeppa, l'étourdirent sur les dangers qu'il allait courir. Il est nécessaire de connaître ce fameux chef des Cosaques. Mazeppa, gentilhomme Polonais, du Palatinat de Podolie, fut page du roi Jean Casimir, & reçut dans sa cour une éducation digne de sa naissance. Surpris dans une intrigue avec la femme d'un seigneur distingué, ce mari jaloux le fit attacher sur un cheval indompté, & l'abandonna dans cet état à la fougue de ce terrible animal. Le cheval avait été pris dans les forêts de l'Ukraine; il y retourna & tomba de fatigue sur le bord d'une riviere avec Mazeppa à demi-mort. Des Cosaques le secoururent; il vécut parmi eux, & se signala souvent dans des courses contre les Tartares. Sa bravoure & ses exploits lui acquirent une sorte de supériorité sur ses nouveaux compatriotes. Un jour que, député à Moscow pour les intérêts de la nation, il mangeait avec le Czar, ce prince lui proposa de civiliser les Cosaques, & d'en faire des sujets soumis. Mazeppa, que Pierre I venait de nommer chef de ce peuple, lui répondit que des obstacles insurmontables, pris dans le génie féroce & indépendant des Ukrainiens, s'opposeraient à ce projet. Le Czar, échauffé par le vin, & naturellement colère, le traita de traître, & le menaça du

(z) L'Ukraine est située entre la petite Tartarie, la Pologne & la Russie: elle occupe environ cent lieues du midi au septentrion, & presqu'autant de l'orient au couchant; le Boristhène la partage en deux: sa ville capitale est Bathurin, sur la riviére de Sem. Ce grand pays serait riche, s'il était cultivé; & la nature, pour accorder tous les fruits, n'y demande que des bras laborieux. Environnés de Puissances formidables, les Cosaques ont été forcés de se choisir entr'elles des protecteurs. Gouvernés par les Polonais, qui les traitaient en sujets, ils se sont jettés entre les bras des Russes, qui en ont fait des esclaves.

dernier ſupplice. Mazeppa ſe ſauve, fait partager ſon reſſentiment à ſes amis, & appelle dans ſon pays Charles XII ; mais il ne put remplir ſes promeſſes : le Czar l'avait prévenu. Après avoir vu ſes troupes battues par les Ruſſes, ſes villes incendiées, ſes tréſors pillés, ſes magaſins au pouvoir de l'ennemi, il vint joindre le roi de Suéde, avec ſix mille fugitifs, échappés au maſſacre général. Ce brave Coſaque ſe ſauva de la déroute de Pultawa, & ſuivit Charles dans ſa fuite. Il mourut à Conſtantinople.

1709

La défaite des Suédois à Pultawa r'ouvrit le chemin du thrône de Pologne à Auguſte II, & en briſa le ſceptre dans les mains de Staniſlas I. Une bulle du pape, publiée à propos, applanit les plus grandes difficultés, en relevant du ſerment de fidélité les partiſans de l'ami de Charles XII, qui eut la grandeur d'ame de renoncer à une couronne qu'il ne pouvait s'efforcer de retenir qu'en comblant les malheurs de ſa patrie.



FRÉDÉRIC-AUGUSTE II, *ROI DE POLOGNE.*

1710

Si Frédéric - Auguste n'avait employé que l'or ou la force pour soumettre de nouveau les Polonais à sa domination, il ne serait peut-être jamais parvenu à éteindre la guerre civile, ni à rapprocher de lui les esprits de ces fiers Républicains. Il usa de modération, il fut juste, il sut pardonner & punir; & bientôt la noblesse rentra dans le devoir. Un colonel tue à coups de sabre un député de Czéra, dans l'hôtel du staroste Live : le roi en est instruit ; il fait saisir le coupable, qui, peu de jours après, condamné à passer par les armes, subit son jugement. Cet acte de justice calma la fureur des nobles, déja décidés à tirer de ce meurtre une vengeance éclatante ; & gagna plus de partisans à Frédéric-Auguste, que l'amnistio générale qu'il venait de faire publier.

1711

Auguste & le roi de Dannemarck forment le siége de Stralsund ; ils manquent d'artillerie, & l'on donne ordre au commandant de Rostock d'en faire passer aux assiégeans, à quelque prix que ce soit. Le commandant s'adresse aux magistrats, & leur demande la permission de visiter les magasins : on la lui refuse ; il veut enfoncer les portes pendant le service divin : les bourgeois sortent de l'église, ils s'arment & jurent de périr plûtôt que de se laisser enlever leurs canôns : ils en tirent quelques piéces de l'arsenal, qu'ils chargent à mitrailles, après avoir tendu des chaînes, & menacent de les décharger sur les premiers qui oseront les attaquer ; ainsi la

force ni la ruse ne purent rien obtenir de ces fiers citoyens, & les deux rois manquérent Stralsund. Cet événement fut attribué à des causes politiques, & ne fut en effet que la suite de l'opiniâtreté des habitans de Rostock.

1713

Le roi de Prusse, inquiété du voisinage des Russes, se ligue avec le roi & la république de Pologne, pour les renvoyer dans leur pays, & rendre la tranquillité au Nord; il espére que Charles XII y prêtera les mains, & il est sûr que Stanislas y concourra par l'abandon volontaire de la couronne. Le roi de Suéde, à qui Stanislas fait cette proposition par lettre, refuse d'entrer dans cette ligue. Stanislas, pénétré des maux que souffre sa patrie, prend l'étrange & généreuse résolution d'aller lui-même en Turquie presser son ami de consentir à une abdication devenue nécessaire. Il se dérobe de l'armée Suédoise, qu'il commandait en Poméranie; il prend le nom de Haran; il est souvent arrêté par des partis ennemis, & relâché aussi-tôt à l'inspection de son passe-port. Arrivé en Moldavie, on lui demande son nom; il se dit Major au service de Suéde : cette réponse lui donne des fers : il est conduit chez le Hospodar, qui veut absolument savoir quel est son grade dans l'armée Suédoise. *Major sum*, lui réplique Stanislas. *Imò, maximus es* (a), repart le prince Moldave, & sur l'heure il lui rend tous les honneurs dûs à la majesté royale; mais il le retient prison-

---

(a) Le combat de Bender, si fameux par sa singularité, où Charles XII, avec ses domestiques, & quelques généraux, se défendit contre une armée de Turcs, & dix piéces de canons, venait de se donner, & avait entiérement changé les dispositions du Sultan en faveur du roi de Suéde; ce qui occasionna la détention du roi Stanislas, dont le Hospodar avait appris la fuite de l'armée en Poméranie.

nier, & le fait conduire à Bender, d'où, peu après, il eut la liberté de se retirer.

1717

Pendant trois années consécutives, la Pologne venait d'être en proie aux divisions les plus cruelles; le séjour des troupes Saxones dans le royaume, en avait été le motif & avait servi de voile aux confédérations des mécontens. Par un traité signé à Warsovie le trente Janvier tout fut pacifié, & l'on donna une forme toute nouvelle à la milice (*b*). Ce traité fait époque dans l'histoire de Pologne.

(*b*) Avant ce traité les troupes étaient obligées d'attendre l'issue d'une diette, souvent infructueuse, pour obtenir leur paye sur les impôts qu'elle établissait; & lorsqu'il arrivait quelque retardement dans la perception de ces taxes, le soldat se croyait autorisé à vivre de concussion & de rapine. Cette diette déclara illicite toute confédération, cassa l'armée entiére, & en forma une nouvelle, composée de troupes nationales & étrangéres.

Les troupes nationales sont partagées en *Pulks*, ou brigades: elles comprennent en Pologne les hussards (gens d'armes & tous gentilshommes), les pancernes (aussi composés de la noblesse Polonaise), & les troupes légeres, appellées *Petyhorskie*. L'armée de Lithuanie est distinguée en hussards, troupes légéres & quelques escadrons de Tartares & de Cosaques. Les corps étrangers sont plusieurs régimens d'infanterie & de dragons sur le pied Allemand, & quelques compagnies de Hongrois & de Janissaires. Par ce détail on voit clairement que la principale force de l'armée Polonaise consiste dans la cavalerie.

Les fonds destinés au paiement de ces troupes sont, 1°. une capitation prélevée sur chaque Palatinat, de façon que telle brigade ou tel régiment en tire sa paye: 2°. les hibernes & la capitation des Juifs: voilà pour la Pologne. En Lithuanie, on léve, pour remplir cet objet, les hibernes, l'impôt sur la boisson, la capitation des Juifs & la taxe sur les cheminées & sur les douanes; il y a un fonds particulier affecté à l'artillerie.

1718

En 1661, la république aſſemblée décida formellement que tout ſujet Proteſtant pouvait être élu nonce, & en faire les fonctions : cette année, on diſputa à Piotrowski, nonce de Vielun, le droit de donner ſa voix dans la diette tenue à Grodno, parce qu'il profeſſait la religion Réformée. Ce privilége, ôté aux diſſidens, eſt la véritable cauſe des troubles qui régnent actuellement dans le royaume, puiſque, n'ayant plus la liberté de s'oppoſer aux loix qui leur étaient défavorables, ils en ont été ſucceſſivement accablés. Pendant la diette de convocation de 1733, on arrêta qu'à l'avenir « tous les diſſidens ſeraient exclus des charges & dignités de la couronne, des nonciatures, députations, commiſſions & ſtaroſties avec juriſdiction »; & la conſtitution de 1735 donna à ce réglement force de loi fondamentale.

1718

Le baron de Gortz, miniſtre de Charles XII, avait formé le plus étonnant projet pour rétablir le roi Staniſlas ſur le thrône de Pologne. Le comte de Flemming, favori d'Auguſte II, en eſt informé, & ne trouve d'autre moyen de le rompre, que d'eſſayer d'enlever ce prince, tranquille dans ſa retraite de Deux-Ponts, dont le roi de Suéde lui avait abandonné les revenus. Un nommé Faiſan, aventurier Français, ſe charge de l'entrepriſe, elle manque : les complices de Faiſan ſont découverts, & le roi Staniſlas, ſi digne de l'auguſte ſurnom de Bienfaiſant, ſe contente de leur reprocher doucement toute l'atrocité de leur perfidie, les renvoie & leur fait diſtribuer de l'argent pour leur route. Après cet acte de généroſité, Staniſlas perdit ſon bienfaiteur & ſon ami Charles XII, & le duché

de Deux-Ponts retournant par cette mort à un prince de la Maiſon Palatine, il ſe retira à Weiſſembourg, ville de l'Alſace Françaiſe.

1719

Le comte Poniatouwski eſt chargé de conſommer le (c) traité de paix entre la Suéde & la Pologne : il y eſt dit que la princeſſe Ulrique, reine de Suéde, reconnaîtra Auguſte II, électeur de Saxe, comme légitime roi de Pologne, & qu'elle ne ſoutiendra plus le comte Staniſlas Leczinski. Il eſt ſtipulé dans ce traité que Staniſlas retiendra le nom & les honneurs de roi ; que tous ſes biens héréditaires lui ſeront rendus ; qu'on lui accordera des revenus convenables pour ſoutenir ſa dignité, & que tous ſes partiſans rentreront dans leurs titres, biens & prérogatives dont ils avaient été dépouillés.

Le général Poniatowski était un de ces génies rares, que la nature ſe plaît quelquefois à former : ferme & tranquille dans les dangers, il ſçut toujours prendre le parti le plus avantageux. Colonel de la garde Suédoiſe du roi Staniſlas, il ſe concilia facilement l'amitié de Charles XII, qui aimait & reſpectait la valeur ; & quoique ſans commandement, il le ſuivit à la fameuſe journée de Pultawa. Pendant la déroute de cette bataille, ce fut à lui que Charles s'adreſſa pour ſavoir ce qu'étaient devenus ſes généraux ; & ayant appris qu'ils étaient priſonniers chez les Ruſſes ; « chez les Ruſſes ! reprit-il en » hauſſant les épaules ; allons, allons plûtôt chez les » Turcs ». Pendant le ſéjour du roi de Suéde à Bender, Poniatowski ne ceſſa de négocier avec la Porte ; il en fit trembler les miniſtres, remua le ſerrail, & parvint à mettre la ſultane Validé, mere du ſultan, dans les intérêts du prince réfugié. Ce fut par ſon moyen, qu'après avoir fait paſſer pluſieurs mémoires à l'empereur, il fit dépo-

(c) Ce traité ne fut rendu public que l'année ſuivante.

ſer le grand Viſir, & qu'il balança long-tems l'influence des Ruſſes dans cette cour. Il courut riſque d'être empoiſonné par ſes ennemis; mais le domeſtique chargé de conſommer ce crime fut découvert à tems, & jugé digne des galères, par les Turcs, qui ne condamnent point à mort pour des crimes ſans effet. Pendant que l'armée du Grand-Seigneur tenait preſque priſonniére celle du Czar, ſur la riviere de Pruth, il conſeilla au grand Viſir de ne penſer qu'à affamer les Ruſſes, qui, ſous vingt-quatre heures, ſeraient forcés de ſe rendre à diſcrétion. On n'écouta pas ſon conſeil, & la paix qui ſe fit bientôt, ruina toutes les eſpérances de Charles XII. Enfin, Poniatowski, qui avait conſervé la vie au roi de Suéde à la malheureuſe bataille de Pultawa, la lui ſauva encore dans l'iſle de Rugen, où bleſſé, & près d'être fait priſonnier, il le remit à cheval. Tels ſont les principaux traits de la vie du général Poniatowski.

1720

A peine les troubles civils paraiſſaient-ils calmés; qu'un incident des plus futiles penſa les ranimer; & ce n'eſt qu'en Pologne qu'on peut trouver ces exemples de l'abus de la liberté. Les ſceaux du royaume, dont le prince Wieſnowiski avait été honoré au préjudice du prince Czarſtoriski, qui y prétendait, avaient jetté une ſi grande méſintelligence entre ces deux familles, qu'elles n'attendaient que l'occaſion de s'attaquer. Un domeſtique de Wieſnowiski eſt chaſſé par ce ſeigneur, pour cauſe de malverſation, & il obtient la protection de Czartoriski. Ce dernier en porte ſes plaintes, & au lieu d'être écouté, Wieſnowiski lui donne un grade dans la Staroſtie, d'où il a été renvoyé. Czartoriski le ſait, & vole au palais de Wieſnowiski; il enfonce la porte de ſon cabinet, & ne le trouvant pas, il bleſſe à coups de ſabre ſon ſecrétaire. Ce différend échauffa tous les ordres de l'Etat, qui prirent parti ſelon les liaiſons qu'ils avaient

avec ces deux familles, & chacun armait déja ses vaisseaux pour accabler son rival, lorsque le roi interposa ses bons offices, & parvint à assoupir cette malheureuse affaire.

1723

Le primat du royaume étant mort, le roi Auguste conféra cette éminente dignité à l'évêque de Warmie, en lui disant : « Monsieur l'évêque de Warmie, je vous déclare primat du royaume : il y a long-tems que je vous ai destiné cette dignité ; mais plusieurs raisons m'en ont fait différer la déclaration. Je suis persuadé que vous aurez soin de la patrie, & je ne veux pas que vous fassiez rien pour moi qui soit injuste & contre les loix ».

1724

Cette année il y eut une émeute considérable à Thorn, ville de la Prusse Polonaise. Pendant une procession que faisaient les peres Jésuites, des écoliers Luthériens insultérent, dit-on, les Catholiques. Il y eut des injures de dites, & beaucoup de coups donnés. Des bourgeois se mélérent de la querelle, & furent maltraités. L'auteur du tumulte fut mis entre les mains de la garde. Le lendemain les étudians de part & d'autre se rassemblérent en plus grand nombre, & la bourgeoisie ne resta pas oisive. Les écoliers, vainqueurs par-tout, prétendirent qu'on relâchât leur camarade, & n'ayant pu l'obtenir, ils se saisirent d'un écolier Allemand, qu'ils trouvérent en robe de chambre sur le pas de sa porte, & après l'avoir presqu'assommé, ils le jettérent dans une fosse ; ensuite ils se répandirent dans la ville, & firent main-basse sur la populace assemblée. Un parti redemande l'écolier Allemand, l'autre réclame l'étudiant Luthérien : aucun ne veut céder le premier : le combat s'engage de nouveau : les Catholiques sont repoussés jusques dans le collége des Jésuites, d'où ils font pleuvoir des pierres sur les

troupes du roi & sur les bourgeois. Alors le peuple ne garde plus de mesure : il enfonce les portes, met tout au pillage, & brûle tout ce qui peut s'y rencontrer de combustible. La garnison eut peine à empêcher ces furieux de porter l'incendie dans tous les quartiers de la ville. Les deux prisonniers furent rendus, & l'émeute cessa. Les Catholiques, qui s'imaginérent qu'il y avait un complot formé contre eux, portérent les plaintes les plus améres contre les Luthériens à la diette de Warsovie. On nomma des commissaires pour faire le procès aux plus coupables, & il en coûta la vie à quelques-uns. Le président & le vice-président de la ville, pour ne s'être pas opposés au tumulte, furent condamnés à avoir la tête tranchée, & leurs biens confisqués. Le bur-grave & le vice-bur-grave furent déclarés infâmes, & inhabiles à posséder aucune charge. Les Luthériens furent dépouillés de quelques églises, & l'on érigea une colonne surmontée d'une statue de la sainte Vierge, dans le même lieu, où pendant l'émeute on avait profané son image. Les princes de la communion réformée jettérent des cris à la nouvelle de cette sentence, qu'ils prétendirent que les Jésuites avaient extorquée du conseil de Pologne, par les plus sourdes pratiques. La Russie, la Prusse, l'Angleterre & la Hollande firent les plus vives représentations à ce sujet en faveur de tous les diffidens du royaume, tandis que les Polonais Catholiques se préparérent à la guerre civile, si l'on paraissait vouloir rétablir les priviléges des Grecs & des non-Conformistes.

1727

Dès l'année précédente, le comte Maurice de Saxe, fils naturel d'Auguste II & de la comtesse de Konisgmark, fut élu duc de Curlande & de Sémigalle, par les Etats du pays. La Russie & la république de Pologne, réclamérent contre cette élection, & le roi Auguste fut en quelque façon obligé de la déclarer nulle & illégitime, & d'ordonner à son fils de renoncer à ses prétentions.

Maurice refusa d'obéir, & l'on prononça contre lui une sentence de proscription. Peu fait pour la crainte, & peut-être tacitement autorisé par le roi son pere, il tenta de se maintenir par la force; mais accablé par les nombreuses troupes de Russie, & trop faiblement soutenu par les Curlandais, il fut contraint d'abandonner son entreprise. Voici la lette que ce prince écrivit à Auguste II, en réponse à l'ordre qu'il venait de recevoir, de remettre le diplôme de son élection.

SIRE,

» Je suis contraint, par une nécessité fatale, de désobéir aux ordres si souvent réitérés par votre majesté, & que son ministre, le comte de Witzdorff, me déclara encore en dernier lieu, de ne plus songer à la Curlande. Je ne puis que me jetter aux pieds de votre majesté par cette derniére instance, pour la supplier, avec toute la soumission possible, de suspendre pour un moment les considérations relatives au decret de la diette de Grodno, pour envisager mes engagemens du côté de l'honneur & de la réputation, qui me touchent en particulier.

» Je dois tout à votre majesté, & ma vie est le moindre sacrifice que je puisse lui faire; mais, Sire, des sentimens d'honneur me lient bien plus étroitement à l'obligation de ne jamais faire aucune démarche indigne de ma naissance. Je ne suis plus à moi-même: je ne puis plus abandonner un parti honorable, ni me dédire & manquer à ma parole; ce qui entraînerait un blâme & des réflexions que tout honnête-homme ne peut concevoir sans frémir.

» J'occupe un emploi distingué dans les armées du roi Très-Chrétien, où la lâcheté & la trahison ne souffrent ni interprétation, ni déguisement, & je dois m'appliquer à en mériter encore de plus éminens. Mais, Sire, quand je voudrais passer sur toutes

» ces

» ces considérations essentielles, pourrais-je éviter
» le reproche continuel de ma propre conscience, &
» me résoudre à finir mes jours dans un mépris ma-
» nifeste ?

» Je n'ai rien de plus profondément gravé dans mon
» cœur, qu'une entiére résignation aux ordres de votre
» majesté ; mais la réputation, Sire, ne peut recon-
» naître que soi-même, j'en dois répondre seul, & si
» je suis jamais capable de m'écarter un instant de ce
» principe, je ne suis plus digne de vos bontés. Ce n'est
» ni par caprice, ni par légéreté que j'ai donné les
» mains à mon élection : j'ai été unanimement choisi par
» cette Nation illustre, par ce corps de noblesse, qui
» s'est signalé depuis plusieurs siécles par son attache-
» ment pour la Pologne, qui a plus d'une fois contri-
» bué à sa gloire & à ses avantages, qui ne cherche,
» ne demande & n'aspire à autre chose qu'à persister
» dans la fidélité de ses ancêtres, & qui n'en départira
» jamais, à moins d'y être forcé.

» On nous a condamné à Grodno, Sire ; mais non-ob-
» stant toute la cabale, il y a eu des avis justes qui
» voulaient qu'on nous écoutât. On ne l'a pas fait : c'est
» le fondement des justes craintes des Curlandois, &
» la cause de la situation amère où je me trouve. On
» veut établir un tribunal d'inquisition en Curlande,
» comme on a fait en d'autres lieux. Je l'attendrai avec
» toutes les dispositions d'une ame ferme & inébran-
» lable sur tout ce que la Providence prescrit en pa-
» reille rencontre ; mais je ne pourrais, Sire, qu'être
» inconsolable pour jamais, si ces dispositions me pri-
» vaient des bontés & des graces de votre majesté.

» Daignez, Sire, faire quelqu'attention aux vérités
» que j'ose vous exposer, & qui doivent me rendre plus
» digne de votre pitié, que de votre colére «.

❋

1728

Auguſte II fit cette année une grande perte en la perſonne du comte Jacques-Henri de Flemming, qui mourut à Vienne âgé de ſoixante-un ans. Il était grand-écuyer de Lithuanie, velt-maréchal & premier miniſtre, & avait rendu à ſa majeſté Polonaiſe les ſervices les plus eſſentiels: politique profond & général expérimenté, en 1700 il conſeilla à ſon maître de porter la guerre dans la Livonie, & par ſa prudence il aſſoupit les troubles qui régnaient en Lithuanie. Seize millions de florins qu'il laiſſa à ſa mort ne firent pas honneur à ſon déſintéreſſement; mais les larmes qu'Auguſte répandit ſur ſon tombeau, obligérent la critique à ſe taire.

1729

Une incommodité ſurvenue au roi Auguſte avait empêché les nonces de s'aſſembler en diette à Grodno l'année précédente. Réunis onze mois après dans la même ville, le jour de l'ouverture de l'aſſemblée, un des membres s'aviſa d'agiter la queſtion, ſi cette diette devait être regardée comme ordinaire ou comme extraordinaire, ajoûtant que, ſi on la ſuppoſait ordinaire, elle était illégitime, puiſqu'elle aurait dû être tenue en 1728; & que, ſi on la prétendait extraordinaire, ſelon les loix, ſa durée ne devait être que de quinze jours. On lui répondit que l'incident de la maladie du prince avait été l'unique cauſe de ce retard; mais que ſa majeſté ayant prétendu que cette diette fût tenue à Grodno dans le cours de la même année, & par les mêmes nonces alors élus, elle devait être regardée comme une diette ordinaire & conforme aux conſtitutions du royaume, à moins qu'on ne trouvât quelques loix, inconnues juſqu'à ce moment, qui défen-

diffent aux rois de Pologne de tomber malades. Cette réponse ne satisfit point le nonce de mauvaise humeur ; il sortit de la chambre avec plusieurs de son parti, & sa retraite rompit l'assemblée : telle fut, pendant nombre d'années, l'issue de toutes les diettes.

1731

Sur les représentations des princes Protestans ; en faveur des sujets Polonais de leur communion, le roi Auguste donna des ordres précis au primat du royaume & aux sénateurs de faire cesser les persécutions. Cette condescendance du prince excita le zéle imprudent du nonce du pape, qui osa porter ses plaintes aux pieds du thrône : » Monsieur le nonce, lui dit Auguste, » souvenez-vous que je suis établi de Dieu pour protéger tous mes sujets, sans aucune exception, & tenez pour assuré que je saurai les maintenir dans leurs privilèges, conformément aux loix de mon royaume «.

1733

Le roi Auguste était parti de Dresde très-incommodé, & dans la route ses courtisans ne purent s'empêcher de lui témoigner combien ce voyage, entrepris dans la saison la plus rigoureuse de l'année (le 18 Janvier), leur causait de crainte : » je vois tout le danger que je cours, leur dit-il ; mais je dois plus à mes peuples qu'à moi-même.

Frédéric-Auguste II mourut à Warsovie le premier Février. A l'extérieur le plus majestueux, à une force de corps presqu'incroyable, ce prince joignait les qualités les plus essentielles du cœur & de l'esprit. Il aima les sciences, & fut le protecteur de tous les arts ; il parlait agréablement plusieurs langues, & ses maniéres affectueuses, libres & aisées le firent adorer de tous ceux qui eurent le bonheur de l'approcher. Aucun mo-

marque n'a éprouvé plus de revers, & peu de rois ont sçu les supporter avec plus de cette grandeur d'ame, qui met au-dessus de la mauvaise fortune. Le Rhin fut le premier theâtre où il donna des preuves de son courage, & peu après il commanda les armées de l'empereur Léopold. Obligé de céder à l'impétueuse vivacité de Charles XII, il attendit avec constance l'instant favorable de se relever de sa chûte. Rétabli sur le thrône, la clémence & la générosité furent les seules armes qu'il employa pour se venger de ses ennemis. Les Saxons l'aimérent comme un bon pere : les Polonais le respectérent ; mais jaloux de leurs priviléges, & toujours craignant pour leur liberté, ils ne purent l'aimer, & traversérent constamment ses intentions les plus salutaires. On rapporte de lui, qu'ayant gagné un procès contre M. Hogendorp, receveur général des Provinces-Unies, qui avait mal payé une somme de cent soixante mille florins, il lui écrivit : » Je suis content de l'équité du haut Conseil, & de leurs » Hautes-Puissances ; je vous remets cette somme, dont » le double paiement pourrait causer un grand tort à » votre famille «.



FRÉDÉRIC-AUGUSTE III, ELECTEUR DE SAXE, ROI DE POLOGNE.

1733

Les grandes familles de Pologne ſont preſque toujours diviſées. Celle de Potocki & celle de Czartoriski ſemblaient irréconciliables à la mort d'Auguſte II ; le primat du royaume aſſembla les ſénateurs, les miniſtres & les nonces dans ſon palais, & l'objet de ſon diſcours fut de leur recommander de ſe défaire de toute partialité, de toute haîne particuliere, de ne ſonger qu'au bonheur & à la tranquillité de la patrie. Ce peu de mots produiſit le plus grand effet. M. Poniatowski, régimentaire de la couronne, dit au Palatin de Kiovie : » La charge de grand-général, dont le feu roi m'a » voulu honorer, avait cauſé quelque déſunion entre » nous ; à préſent que ſa majeſté eſt morte, nous ſom» mes tous égaux ; le nouveau roi en diſpoſera en » faveur de qui il jugera à propos : oublions le paſſé » & devenons bons amis «.

1733

Les concurrens à la couronne furent, pendant cette diette d'élection, le roi Staniſlas I, l'électeur de Saxe, fils du feu roi, le prince Ferdinand de Baviére, dom Emmanuel de Portugal, le prince Wieſnowieski, régimentaire de Lithuanie, les princes Sapiéha & Lubomirski, le régimentaire Poniatowski, & le chevalier de Saint-Georges ; mais les deux factions dominantes furent celle du roi Staniſlas & celle de l'elec.

teur de Saxe. Staniſlas eſt élu par une partie de la nation, & peu après un autre parti, ſoutenu par les Ruſſes & les Impériaux, proclame roi de Pologne Frédéric-Auguſte III. Staniſlas ſe rend à Dantzick, dont il fait ſa place d'armes : il s'y voit aſſiégé par une armée Ruſſienne, & ſecouru faiblement par dix-huit cents Français, qui inutilement donnérent des preuves de leur courage. Obligé de fuir, il ſe déguiſe en payſan, il trompe tous ſes amis, ſe jette dans une nacelle & traverſe le foſſé. Que d'événemens accompagnérent cette périlleuſe fuite! Entouré d'ennemis, forcé de choiſir une cabane pour aſyle, vingt fois il eſt en danger d'être reconnu : il l'eſt en effet ; mais ſa fermeté le tire d'embarras : enfin il paſſe la Viſtule, la riviere de Nogat, & arrive ſain & ſauf à Marienwerder, petite ville des Etats du roi de Pruſſe. Si l'on ne tenait pas de la main du roi Staniſlas le détail de ce qui lui eſt arrivé dans cette fuite, on s'imaginerait qu'un romancier ſe ſerait plû à raſſembler dans le cercle le plus étroit les aventures les plus extraordinaires. C'eſt ainſi que, par des traverſes accumulées, la Providence préparait la grande ame de Staniſlas à faire le bonheur de la Lorraine.

1733

Le Comte Poniatowski fut chargé par le roi Staniſlas d'annoncer aux magiſtrats de Dantzick la réſolution où il était de ſe retirer, & de leur conſeiller de ſonger à ſe rendre. Poniatowski ſe préſenta dans leur aſſemblée, & expliqua avec force le ſujet de ſon meſſage. Un des centumvirs ſe léve de ſa place, s'approche du Palatin & lui dit : » eh! Monſieur, parlez-vous » ſincérement ? Sont-ce-là les vrais ſentimens du roi » notre maître? Oui, répond Poniatowski ; c'eſt de ſa » propre bouche que je tiens tout ce que j'ai l'honneur » d'avancer ici. Mais, quoi! ajoûte le centumvir, eſt-

» ce le roi lui-même qui nous exhorte à ſubir la loi du » vainqueur ? Le Palatin réplique encore que cela eſt » ainſi. O Dieu ! s'écrie de nouveau cet homme, no» tre roi (*d*) nous quitte donc ! & que va-t-il devenir » lui-même « ? Dans ce même inſtant il chancelle, il bégaye, il ceſſe de parler & tombe mort ſur les genoux de Poniatowski.

1735

La tranquillité fut rétablie cette année en Pologne par le traité de paix ſigné entre l'Empereur & le roi de France : il y eſt dit, » que le roi Staniſlas I abdi» quera, mais qu'il ſera reconnu roi de Pologne & » grand duc de Lithuanie, & qu'il en conſervera les » titres & les honneurs : qu'on lui reſtituera ſes biens

(*d*) A l'âge de dix-huit ans, Staniſlas, déjà ſtaroſte d'Odolanow, fut nommé nonce de la diette de convocation qui fut indiquée en 1696, lors de la mort du roi Jean. Zalucki, évêque de Varmie, écrivit de lui dans ce temps : » Staniſlas Leſzczynski, ,, fils unique du général de la Grande-Pologne, eſt regardé parmi ,, nous comme l'honneur de notre patrie : on pourrait l'appeller ,, les délices du genre-humain. Une heureuſe facilité de mœurs, ,, qui éclate dans ſes diſcours & dans ſes maniéres, lui ſou,, met généralement tous les cœurs. Je ne doute pas qu'il ne ,, ſoit né pour être la gloire de ſon ſiécle ; du moins eſt-il dès,, à-préſent la joie de ſa nation. Sa naiſſance, toute diſtinguée ,, qu'elle eſt, n'eſt point au-deſſus de ſes vertus, & ſes vertus ,, ſont infiniment au-deſſus de ſon âge. Dans la premiére fleur de ,, ſa jeuneſſe, on voit paraître les fruits d'un âge avancé ; & pour ,, tout dire en un mot, tout eſt grand en lui : ſon caractère, ſon ,, génie, ſes ſentimens, & juſqu'à l'eſpoir qu'il donne à nos peu,, ples des avantages qu'il peut un jour leur procurer «. Les actions de Staniſlas ont confirmé cette eſpéce de prédiction : elles ſont l'éloge du diſcernement de Charles XII, & les Lorrains doivent à jamais bénir l'inſtant qui a vû naître ce grand homme, & celui qui le leur a donné pour maître.

» & ceux de la reine son épouse, dont ils auront la
» libre jouissance & la disposition : qu'il y aura en Po-
» logne une amnistie de tout le passé, & que chacun
» y sera rétabli dans tous ses biens, droits & privi-
» léges : que l'électeur de Saxe sera reconnu roi de
» Pologne & grand duc de Lithuanie par toutes les Puis-
» sances qui accéderont au traité de paix : qu'à l'é-
» gard du roi Stanislas, il sera mis en paisible posses-
» sion du duché de Lorraine & de Bar ; mais qu'immé-
» diatement après la mort de ce prince, ces duchés
» seront réunis en pleine souveraineté, pour toujours,
» à la couronne de France «.

1735

Le Comte de Hoim, qui avait été pendant quelque temps premier ministre du feu roi de Pologne Auguste II, ayant été accusé de plusieurs crimes, fut en 1731 disgracié par ce monarque. En 1733, Auguste III fit, pour d'autres attentats, conduire ce seigneur à la forteresse de Sonnenstein, d'où il fut relâché quelques semaines après, par un effet de la clémence du roi, qui n'exigea de lui qu'un nouveau serment de fidélité & l'assurance que désormais il vivrait tranquille dans ses terres. Vers l'année 1734 le comte de Hoim profita de l'absence de sa majesté, pour se jetter dans des intrigues tout-à-fait contraires au service de son maître. Auguste III chargea le colonel Natzmar d'arrêter le comte qui était à Lichtenwalde chez son beau-frere le comte de Watzdorff. Le colonel prend quelques officiers avec lui ; en arrivant au château, il rencontre le jeune comte de Vitzdum qui, le voyant, se douta du sujet qui l'amenait, & courut prévenir le comte de Hoim, pour qu'il s'échappât, s'il était possible. Le comte, à cette nouvelle, s'écrie, » hélas ! » je suis un homme perdu «. Natzmar entre aussi-tôt, & lui signifie l'ordre qu'il a de le conduire à Konig-

ſtein. » Vous voulez auſſi mes papiers, demande » le comte ? On me l'a recommandé, reprend le colo- » nel «. Alors le comte de Hoim les livre de bonne grace & avec l'air le plus ſerein ; mais tout-à-coup il ſe léve avec précipitation, entre dans ſon cabinet & pouſſe la porte ſur lui ; dans le moment on entend partir un coup de piſtolet : tout le monde accourt : on enfonce la porte, & l'on trouve le comte étendu par terre & ſans connaiſſance. » Qu'avez-vous fait, mon fils, s'é- » cria la comteſſe ſa mere, venue au bruit ? Si vous » êtes innocent, vous rendez votre affaire plus mau- » vaiſe, & qu'eſt-ce qu'on penſera de vous ? On ſe » confirmera dans l'idée que vous n'avez pas de reli- » gion, & que vous êtes un vrai Anglais «. La balle n'avait pas pénétré, & l'on ne trouva qu'une longue inciſion à la tête du comte. Après qu'il fut panſé, on le conduiſit à la fortereſſe où il devait être enfermé, & l'on commença à inſtruire ſon procès. Pendant qu'il dura, le comte feignit d'être malade, & ayant écarté ſes domeſtiques, il ſe pendit avec ſon mouchoir. On trouva ſur ſa table le billet ſuivant, adreſſé à ceux qui le ſervaient.

» Soyez prudens & ne répandez point d'allarmes ; » mais détachez-moi promptement & mettez mon corps » dans le lit ; fermez la porte après que vous ſerez » ſortis, & tirez le verrou qui eſt en dedans avec » la ficelle que vous trouverez en dehors : de cette » maniere perſonne ne pourra ſoupçonner que vous » ayez été dans la chambre, & l'on ſuppoſera que je » ſuis mort d'une attaque d'apopléxie. Si vous exécutez » ceci avec prudence, la famille vous paiera mille » ducats à la préſentation de ce billet «.

1735

Lorſqu'après les longs troubles de Pologne, le prince primat, qui avait été détenu à Thorn pendant quel-

que temps, rentra dans les bonnes graces d'Auguſte III ; ſa majeſté envoya à ſa rencontre les plus illuſtres ſeigneurs de ſa cour ; ce prince proteſta au roi que, puiſque les décrets de Dieu s'étaient manifeſtés en ſa faveur, déſormais il n'aurait point de ſujet plus ſoumis & de meilleur patriote que lui. Auguſte lui répondit en Français :

MONSIEUR LE PRIMAT,

» Je ſuis fort aiſe de vous voir en pleine liberté : » je me ſuis fait un véritable plaiſir de vous la procu» rer : ſoyez perſuadé que je remplirai exactement l'o» bligation où je me trouve de maintenir les droits » & la liberté de la république ; je ne négligerai au» cuns ſoins pour rétablir la paix & l'union dans le » royaume, & pour y rendre le peuple heureux. Je » compte, Monſieur le primat, que vous m'aiderez de » vos conſeils pour y parvenir : du reſte vous pouvez » être entiérement aſſuré de mon affection.

Après cette audience, le primat eut l'honneur de dîner avec le roi ; & quand il dut porter la ſanté de ſa majeſté, il pria Auguſte de tremper le bout du doigt dans le verre qu'il allait vuider : le roi s'étant excuſé de le faire, le primat ſe ſaiſit de la main de ſa majeſté avec une douce violence, & porta le bout de ſon doigt dans le verre, en prononçant ces paroles remarquables : » Autant j'eſpére être ſauvé par la mi» ſéricorde de Dieu, avec autant de cordialité & de » droiture je vuide ce verre à la ſanté de votre ma» jeſté «.

1736

Malgré le traité de paix, la tranquillité publique n'était pas rétablie en Pologne, & les ſeigneurs du parti du roi Staniſlas y étaient encore puiſſans. Ce monarque,

dont toutes les actions font l'éloge de la bienfaisance, leur écrivit la lettre suivante, qui mérite d'être conservée dans les fastes de l'histoire.

MESSIEURS,

» Je suis véritablement mortifié de ne me point
» trouver en état de vous témoigner suffisamment ma
» sincére reconnaissance pour tout ce que vous avez
» fait & souffert pour moi, & de ne pouvoir récom-
» penser dignement votre parfait attachement pour ma
» personne. Il n'a pas plû au suprême modérateur des
» entreprises humaines de me fournir à cet effet une
» occasion qui répondit à mes vœux & souhaits; mais
» je me soumets aux jugemens adorables de sa provi-
» dence avec humilité & avec résignation, qui m'a
» consolé & soutenu dans tous les revers de ma vie.
» Voulez-vous suivre l'avis de celui qui ne cessera ja-
» mais de vous aimer? Suivez mon exemple. Par res-
» pect pour les Hautes-Puissances, pour l'amour des-
» quelles vous avez pris les armes, mettez mainte-
» nant bas ces louables armes; & par une conduite
» contraire, ne vous exposez pas au reproche d'avoir
» voulu perpétuer la désunion de vos freres : au con-
» traire, réunissez-vous avec eux pour toujours, afin
» que vous puissiez tous jouir de la paix que Dieu veut
» bien accorder à la chére patrie «.

1736

On fit, le premier de Février de cette année, la cérémonie de placer dans un magnifique tombeau, élevé dans l'église des Capucins de Warsovie, l'urne qui renfermait les entrailles du feu roi. Cette tombe est quarrée & faite d'un seul bloc de marbre rouge, posée sur quatre aigles de marbre blanc, qui tiennent dans leurs serres les marques de la dignité royale. Sur les quatre fa-

ces, entre les aigles, ſont quatre plaques d'or : ſur l'une ſont gravées les armes de Pologne & de Saxe, avec l'Ordre de l'Aigle-Blanc; ſur la ſeconde, l'inſcription ſuivante :

Natus
Anno M. D. C. LXX. die XII Maji.
Regnavit
Elector Saxoniæ annos XL,
Rex Poloniæ annos XXXVI.

Sur la troiſiéme eſt celle-ci :

D. O. M.

Hîc cariſſima & verè paterna viſcera;
ad poſteritatis amorem
& pietatis obſequium,
Reconduntur.

Et ſur la quatriéme, le chiffre du feu roi couronné. Sur chaque côté du piédeſtal, qui eſt auſſi de marbre rouge, on voit une tête de mort de marbre blanc; enfin, la tombe eſt ſurmontée d'un couſſin de marbre blanc, ſur lequel eſt poſée une grande couronne royale d'or maſſif.

1736

Pendant la guerre civile, les joyaux de la couronne avaient été comme perdus. On ſut, par je ne ſais quel haſard, qu'ils avaient été dépoſés dans l'égliſe des PP. Miſſionnaires de Sainte-Croix, & qu'un ſeul frere laïc était inſtruit du lieu qui les recelait. M. Sierakowki, garde des joyaux, accompagné de quelques miniſtres & ſénateurs, ſe tranſporta dans le couvent indiqué, & fit ouvrir le coffre qui les contenait. On trouva cinq couronnes de roi & une de reine, une épée d'Etat,

une pomme d'or & quelques autres piéces. Auguste III a ajoûté à ces joyaux la couronne, le sceptre & tout ce qui a servi à son couronnement, pour être à perpétuité conservés dans le trésor.

1736

M. Melzynski, castellan de Rypin; étant à table au palais de Warsovie, & ayant un peu trop bu, eut l'imprudence de reprocher à l'évêque de Posnanie d'avoir introduit des troupes étrangéres dans le royaume, & que sans lui la premiére élection aurait eu son effet. Ces paroles, & quelques autres de cette nature, (suivies d'un soufflet donné à l'évêque,) lui auraient coûté la tête sous un roi moins clément & moins débonnaire qu'Auguste III; mais il en fut quitte pour être excommunié par la puissance ecclésiastique, & condamné par le maréchal de la cour à rester un mois aux arrêts dans une forteresse. Quelques jours après que l'excommunication eût été lancée contre lui, il en fut relevé par le nonce du pape, moyennant une amende-honorable qu'il fit publiquement dans l'église; mais on n'eut aucun égard à ses représentations au sujet de l'emprisonnement, auquel il prétendait que son amende publique devait le soustraire; il fut forcé de garder pendant un mois la prison, suivant la sentence du maréchal.

1737

Ferdinand, duc régnant de Curlande, mourut cette année, âgé de quatre-vingt-un ans sept mois & trois jours, étant né le 2 Novembre 1655; il était le dernier de l'illustre famille de Kettler, & le sixiéme qui avait gouverné la Curlande (e). Cette succession ou-

(e) Gothard Kettler, bis-ayeul de Ferdinand, bon gentilhomme

verte aurait pû, dans d'autres circonstances, rallumer le feu de la guerre dans le Nord.

---

du duché de Berg, élu grand-maître de l'Ordre Teutonique en Livonie, par la démission de Guillaume de Furstemberg, céda en l'année 1561 la Livonie à la couronne de Pologne, à condition que le roi lui donnerait l'investiture des duchés de Curlande & de Sémigalle, qui dépendaient aussi de l'Ordre, & qui devinrent aussi un fief offert de la couronne de Pologne: il stipula que ce fief serait héréditaire à perpétuité dans sa famille, & que la noblesse de Curlande serait confirmée dans ses privilèges. Ses successeurs ont été 1°. Frédéric, son fils; 2°. Jacques, neveu de Frédéric; 3°. Frédéric Casimir, fils de Jacques; 4°, Frédéric-Guillaume, fils de Frédéric Casimir. Ce dernier s'étant jetté dans le parti de la Russie, après la fameuse victoire de Pultawa, l'empereur Pierre le Grand lui fit épouser sa niéce, la princesse Anne Iwanowna, qui est parvenue à la couronne Impériale après la mort de Pierre second. Ce jeune prince, qui n'avait que dix-huit ans, mourut quelques mois après son mariage, sans laisser d'héritier, en sorte que le duché retourna à Ferdinand son oncle, troisiéme fils du duc Jacques, qui avait été son tuteur, & qui, ayant embrassé la religion Catholique, ne put jamais se rendre agréable à ses peuples; il épousa en 1730, c'est-à-dire à l'âge de 75 ans, Jeanne-Magdeleine de Saxe de Weissenfels, fille du duc Jean-Georges, & niéce du duc régnant Jean-Adolphe, laquelle n'avait que 22 ans, & dont il n'a pas eu d'enfans. Cette mort donna lieu à bien des mouvemens. Par la constitution de la diette de Pologne de 1726, il est dit que le duché de Curlande doit être réuni à la couronne, au défaut d'héritier de la famille de Kettler. Par l'article 269 de la constitution de la diette de pacification de 1736, qui casse ce qui a été décrété en 1726, il est permis à la noblesse, en vertu des pactes de subjection & de la forme du gouvernement établie alors, d'élire un nouveau duc, auquel le roi s'engage de donner l'investiture du duché pour lui & ses successeurs par l'acte de subjection de l'an 1561: or la succession héréditaire est par un article spécialement établie *ad utrumque sexum*, en faveur de la noblesse. Pourquoi non, demande-t-on, en faveur du duc? Ces trois motifs remuérent les cabinets des souverains du Nord, touchant cette succession considérable. La cour de Russie s'y trouvait vivement intéressée par une protection accordée depuis vingt-six ans, & sur-tout par le voisinage. Dès l'année 1725,

1737

Lorſque le roi Staniſlas vint prendre poſſeſſion de ſes Etats de Lorraine, les ſeigneurs du pays ſe trouvérent très-embarraſſés pour le cérémonial, & crurent que le titre de roi exigeait de plus grandes marques de reſpect & de déférences qu'ils n'en avaient donné aux ducs de Lorraine leurs anciens maîtres. Le roi Staniſlas, qui s'apperçut de leur embarras, leur dit: » oubliez ma qualité de roi, pour ne m'aimer que comme votre duc, & je compterai alors ſur votre affection «.

1737

Les Etats de Curlande & de Sémigalle éliſent le douziéme Juin, pour leur duc, Jean Erneſt Biren, Curlandois de naiſſance, & de famille roturiere, grand chambellan de l'impératrice de Ruſſie. Il eſt peu d'éxemples dans l'hiſtoire d'une fortune auſſi rapide que celle de Biren ou Biron, qui, par l'influence de la Ruſſie & la condeſcendance de la Pologne, de ſimple particulier, s'eſt élevé juſqu'à la ſouveraineté de ſon

elle avait tenté, en faiſant exclure le Comte Maurice de Saxe, de réunir les ſuffrages en faveur du prince Mentzikoff. D'ailleurs on doit ſe repréſenter qu'à la mort du duc Ferdinand, il reſtait du côté des femmes pluſieurs illuſtres deſcendans des Kettlers, entr'autres, le roi de Suéde & les trois princes ſes freres, comme fils de Marie-Amélie de Curlande, ſœur du duc Ferdinand; les princes de Heſſe-Hombourg, comme petits-fils de Louiſe-Eliſabeth de Curlande, auſſi ſœur du duc Ferdinand; les enfans du margrave Albert-Frédéric, qui avait épouſé Marie-Dorothée de Curlande, niéce du duc Ferdinand, & ſœur du pénultiéme duc Frédéric-Guillaume; enfin les enfans du duc Erneſt-Ferdinand de Brunſwick-Bevern, époux d'Eléonore-Charlotte de Curlande, auſſi ſœur du duc Frédéric-Guillaume. Tels furent les prétendans à la ſucceſſion ouverte.

pays. Tout-puissant dans l'Empire de Russie, il est tombé de ce faite de grandeur pour passer dans un exil long & rigoureux, & les vicissitudes de la fortune, assez ordinaires dans le Nord, l'ont rappellé dans ses Etats.

1738

Tous les incidens qui peuvent faire connaître le caractére d'une nation, ne sont pas à négliger.

Le comte de Brulh, grand-écuyer du roi, en sortant du palais dans son carrosse, se trouva arrêté par la voiture du grand-trésorier de la couronne : comme le comte était dans un des carrosses de sa majesté, il ne crut pas devoir le faire reculer pour celui du grand-trésorier, qui de son côté ordonna à son cocher de tenir ferme. Un gentilhomme de la suite du Polonais, ennuyé de ne pas voir finir cette contestation, courut sur le postillon du comte de Brulh, & lui porta un coup de sabre. Dans l'instant le comte passa la tête hors de la portiére, & demanda à haute voix, » si c'était par » les ordres de M. le grand-trésorier que pareille in- » sulte lui était faite «. Il n'eut que le temps de se retirer avec précipitation, en finissant ces paroles ; car le sabre du gentilhomme étincelait déja sur sa tête, & passa le long de la portiére, dont il cassa quelques ornemens. Cette affaire fit grand bruit, & dans tout autre royaume que celui de Pologne, un semblable affront aurait été lavé dans le sang, ou puni rigoureusement : la politique étouffa les murmures, sauva le cavalier trop indiscret, & fit fermer les yeux sur l'oubli du respect dû aux palais des souverains.

1739

Cette année la diette de Pologne, qui avait à traiter les affaires les plus intéressantes, fut rompue par cet esprit de parti, si commun dans ce royaume, & qui

qui ne ſépare preſque jamais le bien général de la patrie, de l'animoſité particuliére. A ce propos, un écrivain Anglais fit la peinture allégorique de la ſituation de l'Europe politique : il la compare à une foire, & voici comme il s'exprime ». En y abordant, » dit-il, on découvre une grande boutique, environ- » née d'une multitude de gens : on n'y voit que du » plomb, de la poudre, du fer, de l'acier, & des » armes de toute eſpéce; c'eſt la guerre qui débite » ces inſtrumens meurtriers. Venez, dit-elle d'un air » fier, vous pourvoir de ma marchandiſe; mettez- » vous en campagne; il faut exterminer les Tartares » & les Turcs (*f*).

» Peu loin de cette boutique, on appercevait une » cave obſcure & fort grande, remplie de cadavres » juſqu'à la voûte : la peſte y régnait en maitreſſe ab- » ſolue, & ſe vantait d'avoir plus fait de maux que la » guerre avec toutes ſes armes. Aſſez proche on voyait » la famine qui peſait le pain contre l'or, & contrai- » gnait amis & ennemis à reſter en repos.

» Les autres curioſités de la foire étaient plus agréa- » bles. La preſſe était grande auprès d'une boutique où » l'on vendait des fleurs, & qu'occupait la paix. Cha- » cun jettait les yeux ſur les lys, qui, pour procurer » le repos à deux Empires, ſe tournaient vers une porte » environnée d'épines.

» Un grand arbre s'élevait au milieu de la place; & » portait en même temps des fruits mûrs & des fleurs. » On le nommait *le traité définitif.*

» Dans une grande boutique remplie d'Anglais, de » Hollandais, d'Eſpagnols, de Français, de Suédois & » de Danois; pluſieurs d'entr'eux étaient occupés à

(*f*) L'Empereur & la Ruſſie étaient alors en guerre contre les Turcs.

» écrire, pendant que d'autres ne faiſaient que cacheter
» les lettres.

» De cette boutique on paſſait dans une autre pleine
» de montres, où pluſieurs miniſtres avaient la vue fi-
» xée ſur l'heure, pour n'être pas pris au dépourvu,
» & quelques-uns cherchaient à faire rétrograder l'ai-
» guille.

» Au milieu d'un grand amas de marchandiſes fragi-
» les, comme pots, porcelaines, &c. on voyait entrer
» les Polonais ſi étourdiment, qu'ils en caſſaient la
» piéce la plus conſidérable (la diette), à leur grand
» préjudice.

» On trouvait auſſi dans cette foire diverſes galan-
» teries, des poupées, & un vieillard avec des cha-
» peaux que quelques-uns recherchaient avec empreſ-
» ſement. Mais comme il n'y a point de foire ſans char-
» latan, *Théodore* jouait parfaitement ce rôle dans celle-
» ci. Corſes, criait-il, approchez que je vous guériſſe;
» je ſuis un fameux médecin : je vous guérirai radica-
» lement: mais au moment que les Corſes arrivaient
» en foule, il diſparaiſſait tout d'un coup ; & l'on
» voyait la France qui arrivait de Genève avec un récé-
» piſſé infaillible pour la guériſon des Corſes, & dont
» Gênes devait tirer tout l'avantage.

» Dans cette foire, la Mode vendait de belles pa-
» roles ; & la Vérité, renfermée dans une boutique,
» & gardée à vûe, ne pouvait s'obtenir qu'en la dé-
» robant «.

1739

L'état critique où ſemblait ſe trouver la Pologne ;
pendant la rupture entre la Ruſſie & le Turc, avait fait
imaginer à quelques ſeigneurs Polonais un plan pour aſ-
ſurer le repos de la république, & former une confédé-
ration propre à éloigner de ſes frontieres les déſaſtres de
la guerre. En conſéquence de cette réſolution, ils en-
voyérent à Conſtantinople un exprès faire des propoſi-

tions au Grand-Seigneur, & traiter avec les miniftres de la Porte. Voici les articles propofés par les confédérés, & les réponfes du divan à chaque article.

1°. Du confentement de quelques fénateurs de Pologne, dont j'ai les lettres, je fuis venu auprès de la fublime Porte Ottomane.

Réponfe. » Les lettres de ces fénateurs témoignent » que l'on peut donner créance à leur porteur : on ajoû- » tera foi à ce qu'il propofera de bouche & claire- » ment «.

2°. La République de Pologne demande que la paix conclue avec la fublime Porte par le traité de Carlowitz, foit maintenue inviolablement.

Rép. » La Porte a conftamment employé tous fes » foins pour que ce traité fût maintenu, jufques aux » temps les plus reculés «.

3°. La République demande d'être amie des amis de la Porte, ennemie de fes ennemis, & que pareille chofe s'obferve envers elle de la part de la Porte.

Rép. » La Porte confent à cette demande, & dès » qu'elle faura pofitivement que les Polonais fe font » confédérés, elle ordonnera que fon armée fe joigne à » l'armée Polonaife, & que toutes deux agiffent de con- » cert, foit pour la paix, foit pour la guerre ».

4°. En conféquence de cette confédération & alliance, nous confédérés la prions de nous faire un prêt de trois ou quatre cent mille ducats de Hongrie pour augmenter l'armée Polonaife, laquelle fomme la Porte retirera des contributions qu'elle levera dans la Mofcovie.

Rép. » Auffi-tôt que la Porte faura pofitivement que » les Polonais fe font confédérés, elle les affiftera de la » fomme demandée, & en réglera en temps & lieu le » paiement «.

5°. La République demande que la Porte entretienne une armée de cinquante mille, tant Tartares que Turcs,

près de Choczim & de Soroka, pour ſecourir les Polonais en cas d'invaſion.

Rép. » Cette armée marchera au commencement du
» printems prochain, avec ordre d'aſſiſter ſans réſerve
» les Polonais dès qu'ils pourront en avoir beſoin : le
» Kan & le Séraskier de Budziac y joindront leurs trou-
» pes, s'il eſt néceſſaire, & l'artillerie que les Polo-
» nais demanderont leur ſera fournie ſur leurs recon-
» noiſſances «.

6°. La Porte eſt requiſe d'engager la couronne de Suéde d'envoyer en Pologne, par Dantzick, dix mille hommes d'infanterie & cinq cents officiers pour diſcipliner l'armée Polonaiſe.

Rép. » La République pourra s'adreſſer elle-même à
» la Suéde ».

7°. On prie la Porte d'aider les Polonais à recouvrer les provinces démembrées, ſans prétendre d'autre récompenſe de ce ſervice, que le butin qui ſera fait ſur l'ennemi & qu'on partagera par moitié.

Rép. » La Porte aidera les Polonais à recouvrer leurs
» prétentions, & ſera prête à les aſſiſter de ſon ſecours
» en toute autre occaſion «.

8°. On prie encore la Porte de faire en ſorte que ſes troupes obſervent une exacte diſcipline, lorſqu'elles ſe trouveront ſur le territoire de Pologne.

Rép. » La Porte tiendra la main à l'exacte obſervation
» de cet article «.

Cette démarche des ſeigneurs Polonais n'eut point de ſuite : la trame fut découverte, & le roi, dès le moment qu'il en fut informé, rompit les meſures déjà priſes par les confédérés. Il eſt très-poſſible que ces ſénateurs n'euſſent que des intentions patriotiques ; mais en le ſuppoſant, ce parti était extrême, & pouvait attirer de nouvelles pertes à la Pologne, ſans apporter beaucoup d'utilité à la Porte Ottomane. Nous verrons bientôt renaître ce projet dangereux, & les entrailles de la Pologne

déchirées par les propres mains de ses enfans.

1740

La Pologne a presque toujours moins souffert par les guerres étrangéres qu'elle a eu à soutenir, que par les dissensions domestiques qui ont constamment troublé le bonheur dont elle pouvait jouir. Cette année, le roi assembla une diette à Warsovie : il s'agissait d'entendre & de redresser les griefs de la Nation, & le roi, pour préliminaires, recommanda la discussion des trois articles suivans, *la paix*, *la sûreté & l'abondance*, comme les seuls moyens de rétablir les forces affaiblies du corps de la République. » Il n'y a aucun royaume, dit le chan-
» celier de la Couronne, qui puisse subsister & fleurir,
» si le bon ordre n'y est maintenu : il est même impossi-
» ble de secourir la patrie par l'établissement d'un pa-
» reil ordre, si on ne cherche avant toutes choses à se
» conformer exactement à ce qui est prescrit touchant la
» tenue des diettes par les constitutions de 1690, 1699
» & 1736 ; de sorte que sa majesté en recommande l'ob-
» servation aux nonces. De plus, il ne saurait être
» porté de plus grande atteinte à une volonté libre, que
» lors même que dans des endroits sacrés & destinés pour
» la tenue des diettines ou autres assemblées publiques,
» bien loin d'y trouver la liberté de parler & de dire
» son sentiment, on ne saurait quelquefois même ha-
» sarder d'y paraître : mille exemples font voir que la
» dignité de sénateur n'y est plus respectée : l'ancienne
» & rigoureuse loi qui oblige les sénateurs d'être présens
» à ces diettines ne saurait donc être observée : de-là vient
» que ces assemblées étant destituées de cet air qui inspire
» de la vénération & du respect, on n'y voit régner que
» du bruit, du tumulte & du désordre : eh ! comment
» se peut-il que des avis salutaires sortent d'une source
» de confusion ? Cherchez donc, braves Polonais, des
» remédes suffisans à ces maux.

» La paix avec les Puiſſances étrangéres doit être le » premier objet de vos délibérations : elle dépend de » l'entretien d'un voiſinage tranquille, d'une bonne in- » telligence, & d'une communication mutuelle, & ſur- » tout de cet eſprit de juſtice & de modération, qui fait » diſparaître les difficultés, qui ne ſont que trop ſu- » jettes à s'élever ſur les frontiéres de pluſieurs Etats » puiſſans.

» La ſûreté de la République exige que vous répon- » diez aux vœux des Palatinats, pour l'augmentation » des troupes, la paye exacte du ſoldat, d'où dépend » la diſcipline militaire, les réparations des forteresses, » l'approviſionnement des magaſins & arſenaux militai- » res; que vous cherchiez les moyens de dégager le ter- » ritoire de la ville d'Elbing, la plus intéreſſante place » de nos frontiéres, & que ſur-tout vous vous appli- » quiez à prévenir la déſertion des ſujets de Pologne ſur » les terres de la Valachie & en Ukraine.

» L'abondance doit avoir pour baſe de meilleurs ré- » glemens touchant le commerce extérieur, & ſur-tout » la monnoie. Les bons négocians manquent en Polo- » gne; il en faut établir en différentes villes du royau- » me; & comme la plûpart des villes tombent en ruine, » il faut pourvoir à leur sûreté. Obſervez que le dépé- » riſſement de ces cités provient de la déſunion & du » peu d'ordre qui y régnent, de même que de la pri- » vation des moyens pour vivre, cauſée par les ma- » licieuſes inventions des Juifs qui ſont ſoutenus par la » protection des grands, des uſures énormes, & du peu » de sûreté des paſſages d'un endroit à l'autre, à cauſe » des douanes & nouveaux péages qu'on a introduits. Il » eſt donc néceſſaire de prendre en conſidération la fal- » ſification des eſpéces d'or & d'argent, de rétablir & » faire exploiter les mines d'Olkuſt, négligées depuis » ſi long-temps, de pourvoir à la sûreté des grands che- » mins, & d'élever de nouvelles manufactures, pour » retenir dans le royaume les ſommes immenſes qui

» paſſent journellement chez l'étranger «.

Nous n'avons rapporté le précis de ce diſcours que parce qu'il peint vivement la ſituation de la Pologne dans ce temps. Les premiéres ſéances de la diette préſentérent l'aſpect le plus favorable : il ſemblait que l'unanimité allait être l'ame de toutes les délibérations, & que le bien public ſerait cette fois préféré à l'intérêt perſonnel. Toutes ces eſpérances s'évanouirent : de petits nuages ſe réunirent ſucceſſivement, & formérent un orage qui fit ſéparer infructueuſement cette diette, comme la plûpart des précédentes. Le maréchal congédia les nonces, abandonnant les auteurs d'une ſi mauvaiſe réuſſite aux remords de leur conſcience.

Quelque temps avant la tenue de cette diette, le tribunal de Poſnanie avait rendu un decret fulminant contre les Juifs. Il portait en ſubſtance : » que pour prévenir déſormais les ſoupçons qu'on a contre les Juifs, » touchant des meurtres d'enfans, il leur eſt défendu de ſe » trouver en même compagnie que des Chrétiens, & » particuliérement des enfans, parce que, s'il vient à » s'en perdre quelqu'un, & qu'on puiſſe prouver, avec » deux témoins, qu'un Juif l'aura attiré & careſſé, ce » ſera lui ſeul qu'on rendra reſponſable de la perte de » l'enfant. Il eſt ordonné aux magiſtrats de ſéparer le » quartier des Juifs à Poſnanie, du reſte de la ville, en » y faiſant élever une muraille, ou placer une barriére, » avec ordre de faire fermer, tous les ſoirs, les portes » de ce quartier, & de les faire rouvrir le matin. Les » Juifs ſeront obligés de ſe retirer le ſoir dans leurs maiſons, dès que la cloche de la maiſon de ville ſonnera. » Si quelqu'un d'entr'eux eſt rencontré dehors après ce » temps, le préſident de la Régence ſera libre de le faire » arrêter. Les portes du quartier aſſigné à cette nation » ſeront gardées par des ſoldats de la ville. Il ne ſera » point permis aux Juifs d'avoir à leur ſervice des domeſtiques Chrétiens, ou des nourrices que le ſoient, » à peine d'une amende. Les marchands & merciers Juifs

» ne fréquenteront les marchés des Chrétiens que quel-
» ques jours de la ſemaine; mais il leur ſera défendu
» de le faire les dimanches & les jours de fêtes. Les
» Juifs pourront avoir leurs propres médecins & chirur-
» giens; mais ces derniers ne prêteront point leur mi-
» niſtère pour le ſervice des Chrétiens, &c «.

Il fallait que l'animoſité contre les Juifs fût montée à un degré bien étonnant parmi le peuple, pour engager le tribunal de Poſnanie à fulminer un pareil décret. Que devenaient donc alors ces priviléges accordés depuis tant de ſiécles à cette nation errante, & qui preſque ſeule fait le commerce de la Pologne ?

La mort de l'empereur Charles VI, dont on apprit la nouvelle vers les derniers jours de la diette, rappella le roi dans ſes Etats héréditaires.

La Pologne perdit cette année le dernier rejetton de l'illuſtre maiſon de Sobieski, en la perſonne de madame la ducheſſe de Bouillon, veuve en premiéres noces de Frédéric Maurice de Bouillon, prince de Turenne, & qui, en ſecondes noces, avait épouſé, avec diſpen-ſes, Joſeph-Charles, duc de Bouillon, ſon frere. Elle était une des trois filles du prince Jacques Sobieski, fils du roi Jean III, & de Hedwige Eliſabeth, fille de Philippe-Guillaume, électeur Palatin : cette Princeſſe ne pouvant, ſelon les loix du royaume, conſerver les biens qui lui étaient dévolus par héritage, ſans y fixer ſon ſéjour, était venue en Pologne pour les céder au prince Michel Radziwil, Palatin de Trock, & vice-général de Lithuanie, au moyen d'un dédommagement raiſonnable & de la promeſſe de ſatisfaire aux prétentions des deux fils du prétendant à la Couronne d'Angleterre, ſur la ſucceſſion du feu prince Jacques Sobieski, du chef de leur mere, fille de ce prince, ainſi que la ducheſſe de Bouillon.

❋

1741

Cette année la Pologne fut dans un état de contrainte, qui ne laissa pas aux politiques la satisfaction de prévoir quel parti pourrait prendre la République dans les affaires qui commençaient à troubler l'Europe. Inquiétée par le voisinage des armées de Silésie, elle résolut d'abord de faire défiler quelques régimens sur ses frontiéres; mais rassurée par la sévérité de la discipline des troupes Prussiennes, elle jugea toutes précautions inutiles, & se confia entiérement aux promesses de la cour de Berlin, qui lui fit déclarer que son territoire serait respecté tout autant de temps que durerait la guerre que venait d'allumer la mort de l'empereur Charles VI. Pour répondre aux bonnes intentions du monarque Prussien, la République permit que son armée en Silésie tirât du royaume une partie des vivres dont elle aurait besoin.

La tranquillité assurée de ce côté, le Sénat porta ses vues sur les différends survenus entre la Porte Ottomane & l'empire de Russie; différends qu'une rupture prochaine, dont les Turcs étaient menacés de la part des Persans, eut bien-tôt terminés; mais les craintes de la République redoublérent, lorsqu'elle apprit que les armées Russiennes & Suédoises s'étaient mises en mouvement, & que de part & d'autre la guerre venait d'être déclarée. Aussi-tôt deux partis se formérent dans le royaume, l'un en faveur de la Suéde, l'autre pour la Russie, & cette division aurait pû avoir les suites les plus funestes. Le comte Potocki, grand-général de la Couronne, se déclara pour les Suédois; & pour donner plus de poids à la cause qu'il prétendait défendre, il résolut de former une confédération générale, & s'efforça, par ses lettres adressées aux diettines, & remplies des raisons les plus spécieuses, d'engager les nonces à voter pour l'augmentation de l'armée. Si-tôt qu'on apprit à Dresde la démar-

che du comte Potocki, le roi lui députa plusieurs seigneurs pour lui représenter les nouveaux troubles qu'elle pouvait occasionner, & la nécessité où le royaume se trouvait de garder pendant cette guerre une exacte neutralité entre les Puissances belligérantes. Les députés du roi, & sur-tout le cardinal Lipski, parlérent avec tant de force au grand-général, qu'il consentit à renvoyer les troupes dans leurs quartiers, & à contremander celles qui étaient en marche pour se rendre au camp. Cet exemple patriotique fut suivi par M. Romanowski, nommé maréchal de la confédération de Chelm, qui se démit solemnellement de sa prétendue charge, & renonça de la même maniere à toute confédération par l'acte suivant qu'il est à propos de rapporter.

» Le magnifique Christophe Romanowski, sous-échan-
» son de Chelm, comparant personnellement à l'office
» & au greffe du château de Chelm, sain d'esprit & de
» corps, & renonçant pour cette fois, pour sa personne,
» pour ses héritiers, & pour ses biens, au for compétent
» & à sa propre jurisdiction, a reconnu publiquement,
» librement & expressément, que, quoique pour des
» motifs tendant au bien public, il eût trouvé à propos
» de faire une confédération & de s'en laisser élire ma-
» réchal, il avait cependant changé de sentiment, dé-
» terminé par les pressantes persuasions d'illustres per-
» sonnages de la République, de l'éminentissime cardi-
» nal évêque de Cracovie, de l'illustre duc Czarto-
» rinski, palatin de Russie, & de l'illustre & magnifi-
» que Rzewuski, palatin de Podolie; & en conséquence
» il a renoncé au maréchalat de la confédération, & à la
» confédération même, comme il y renonce solemnelle-
» ment en vertu de la présente déclaration.

Ainsi fut rétablie la tranquillité; & pour l'affermir, il se tint une assemblée extraordinaire de sénateurs, à laquelle présida le primat du royaume, où, en attendant le retour du roi, il fut résolu, 1°. » de prier le grand-
» général de non-seulement donner les ordres nécessai-

» res pour que tous les régimens ſoient rendus complets,
» mais auſſi de faire garnir de troupes tous les poſtes ſur
» les frontiéres, tant du côté de la Siléſie, que de la
» Curlande, & en particulier vers les limites de la
» Turquie: 2°. d'ordonner aux commiſſaires de la Cou-
» ronne de faire inſtaller le duc de Brunſwick en qualité
» de duc de Curlande, & de n'en pas différer l'exécu-
» tion, afin d'engager la grande ducheſſe de Ruſſie à
» retirer ſes troupes qui ſont à préſent en quartier dans
» la Curlande: 3°. d'accorder aux habitans de la
» grande-Pologne la permiſſion de fournir des vivres,
» &c. aux troupes Autrichiennes, ainſi qu'à celles de
» Pruſſe, pourvu que ce ſoit à leurs riſques & périls: &
» 4°. de charger le réſident de la République à la Porte
» Ottomane, d'y faire de nouvelles inſtances pour en
» obtenir le dédommagement des pertes cauſées à ce
» royaume par le paſſage des troupes Ottomanes pen-
» dant la derniére guerre «.

Le ſecond article de ce réſultat de l'aſſemblée des ſénateurs exige une explication.

Anne, impératrice de Ruſſie, quelques jours avant ſa mort, arrivée le 28 Octobre 1740, avait appellé au thrône ſon petit-neveu, le prince Jean, fils de la princeſſe Anne, ſa niéce, & du prince Antoine-Ulrich, duc de Brunſwick & de Lunebourg, & avait déclaré régent de l'Empire le duc de Biren, duc de Curlande. L'autorité exceſſive de cet illuſtre favori de la défunte ſouveraine, ne fut que de peu de durée; dès le vingt Novembre ſuivant, il fut arrêté par ordre du duc & de la ducheſſe de Brunſwick, pere & mere du jeune empereur, conduit à la fortereſſe de Schluſſelbourg, où on lui fit ſon procès: il fut condamné, comme criminel de lèze-majeſté au premier chef, de haute trahiſon & de péculat, à perdre la vie, & la ſentence commuée en un exil perpétuel au fond de la Sibérie. Cette étonnante & prompte révolution laiſſait la Curlande ſans ſouverain; car il n'étoit pas préſumable qu'un

proſcrit conſervât quelques droits au thrône des Kettlers : en conſéquence, les Etats de Curlande s'aſſemblérent, & après avoir rayé le nom de Biren de la liſte de leurs ducs, ils élurent unanimement le prince Louis-Erneſt de Brunſwick-Lunebourg, oncle du jeune empereur Jean III, pour leur duc.

Ce fut au ſujet de cette élection, ſoutenue par le crédit de la Cour de Ruſſie, que les Etats de Curlande envoyérent une députation ſolemnelle au roi de Pologne, pour lors à Dreſde, avec des inſtructions qui méritent d'autant mieux d'être conſervées, qu'elles expoſent nettement les priviléges de cet Etat, & ſes devoirs envers le roi & la république de Pologne.

Extrait des inſtructions données par l'aſſemblée des Etats de Curlande au Député qui a ordre de ſe rendre auprès du roi de Pologne à Dreſde.

» 1°. Après que le député de cette aſſemblée aura fait » de ſa part, à ſa majeſté Polonaiſe, notre très-gracieux » roi & ſeigneur, les ſouhaits les plus ardens pour la » proſpérité & le bien de ſa ſacrée perſonne, & de toute » la famille royale, il remerciera ſa majeſté dans les » termes les plus ſoumis, pour le maintien des droits & » libertés de ces duchés, comme auſſi des reſcrits qu'il » a plu à ſa majeſté d'envoyer ci-devant aux membres » des Etats pour les aſſurer qu'il les ſoutiendrait dans » leurs immunités : enſuite il aſſurera ſa majeſté, de la » maniére la plus reſpectueuſe, de leur fidélité inviolable, ainſi que de la haute confiance qu'ils mettent » en la clémence & la bienveillance de ſa majeſté.

» 2°. Il ſuppliera très-humblement ſa majeſté d'agréer » les raiſons qui ont donné lieu à la préſente aſſemblée, » & qu'il lui plaiſe de conſentir qu'elle ait l'effet deſiré, » afin que les Etats, en jouiſſant de leurs droits & libertés, puiſſent reſter dans leur précédente forme de » régence ſous la haute protection du roi,

» 3°. Le député repréſentera à ſa majeſté que le » ſéréniſſime duc Louis - Erneſt de Brunſwick - Lune- » bourg, paſſant par *Mittau*, pendant la tenue de l'aſ- » ſemblée, pour ſe rendre à Péterſbourg, avait fait pro- » poſer à ladite aſſemblée de tourner ſes vues ſur ſa » perſonne, afin de conſerver ces Etats ſous la régence » d'un prince; mais que l'aſſemblée, vû ſa fidélité in- » violable & ſon devoir envers le roi & la république » de Pologne, ne s'eſt pas cru autoriſée à ſe déclarer fi- » nalement ſur cette propoſition, à moins qu'elle ne » fût approuvée par ſa majeſté, comme ſeigneur ſu- » zerain. Enſuite le député ſuppliera très-humblement » ſa majeſté d'inveſtir de ce fief ledit prince, qui a » offert de maintenir le pays dans tous ſes droits, pri- » viléges & libertés, & de libérer ces duchés des griefs » dont il eſt chargé, comme auſſi des prétentions étran- » gères, à l'avantage de la couronne & de la répu- » blique «.

1742.

La nobleſſe de Pologne ſouhaitait ardemment la convocation d'une diette extraordinaire à Grodno, & fit cette année les plus grands efforts pour l'obtenir de ſa majeſté. Elle appuya ſes repréſentations ſur l'importance des affaires à régler, ſur-tout celle de Curlande, & celle de l'augmentation des fortifications de Choczim, ruinées par les Ruſſes, & que les Turcs ſe préparaient à relever. Tel était le prétexte : la vraie raiſon de cette demande regardait le vif intérêt qu'une partie de la nation prenait à la cauſe de l'impératrice-reine de Hongrie, regardée comme le bras droit de la Pologne & ſon bouclier, lorſqu'il ſurvient quelque démélé entre la République & la Porte. Au moyen des arrangemens pris ſecrettement, on eſpérait faire paſſer la propoſition de ſecourir efficacement cette princeſſe, ou du moins de faire conſentir l'aſſemblée à donner paſſage aux troupes Ruſſiennes, ſi la nouvelle impé-

ratrice Elifabeth fe déterminait à en faire marcher un corps en Allemagne au fecours de la maifon d'Autriche.

A l'égard des affaires de la Curlande, la république n'était pas moins partagée; les uns tenaient toujours pour le prince de Brunfwick-Lunebourg; d'autres penfaient qu'on devait procéder à une nouvelle élection, & penchaient pour le prince de Heffe-Hombourg, protégé & recommandé ouvertement par la Ruffie; & plufieurs enfin foutenaient, avec nombre de feigneurs Curlandois, qu'on devait rappeller & maintenir l'ancienne élection faite en faveur du Comte Maurice de Saxe.

Au milieu de ces divifions fourdes, le roi prit le parti de renvoyer la convocation d'une diette générale à Grodno, à l'année 1744, & il indiqua un *fenatûs-confilium* à Frauftadt, où il fe rendit en perfonne. Tel en fut le réfultat, dont on délivra des copies à tous les membres de l'affemblée.

1°. La néceffité indifpenfable de la préfente guerre d'Allemagne, & le defir où eft le roi de rétablir au plutôt la paix dans la Chrétienté, ne lui permettant pas de s'abfenter de fes Etats héréditaires, fa majefté en a voulu donner part aux palatinats & diftricts refpectifs, & leur déclarer que, quoiqu'elle foit obligée de refter hors du royaume, elle aura néanmoins foin d'en affurer la tranquillité, & de pourvoir à la fûreté de fes fujets; & les mefures que le roi prendra pour cet effet, feront concertées avec les principaux membres du royaume.

2°. Comme les circonftances préfentes exigent plus que jamais qu'on envoye des miniftres aux Puiffances étrangéres, afin de maintenir le bon voifinage avec elles, le roi nommera fans délai les perfonnes qu'il jugera capables pour ces poftes. On donnera pour les frais de l'ambaffade en Turquie 6000 écus, dont les deux tiers feront payés par le tréfor du royaume, &

l'autre tiers par celui du grand-duché de Lithuanie; on y ajoûtera pour les préſens ordinaires 2000 écus qui ſeront payés par le tréſor du royaume, lequel fournira auſſi 4000 florins de Pologne pour les préſens ordinaires du miniſtre qui ira en Crimée. On donnera pareillement 6000 écus à celui qui ſera envoyé à la cour de Péterſbourg. Le tréſorier du grand-duché de Lithuanie en payera les deux tiers, & celui du royaume l'autre : ce miniſtre ſera chargé d'aſſurer cette Puiſſance d'une amitié réciproque, d'obtenir ſatisfaction pour ceux qui ont ſouffert quelque dommage, dont la commiſſion de Satanow a déja commencé de payer une partie ; de ſolliciter que l'inſolence des Coſaques ſoit réprimée, & que l'attirail de guerre qui ſe trouve encore ſur le territoire de la république en ſoit retiré.

3°. Pour maintenir la ſûreté au dehors, le roi conviendra avec les généraux de faire marcher l'armée vers les frontiéres du royaume, & de fortifier les places, ſuivant que la néceſſité de la guerre dans le voiſinage l'exigera. Sa majeſté ne manquera pas de protéger, auprès des Puiſſances belligérantes, la liberté du commerce dans la mer Baltique, & elle enjoindra aux généraux & aux Staroſtes l'exécution du *ſenatûs-conſilium* de l'année 1739, en vertu de la conſtitution de 1620.

4°. Le roi ſe voyant hors d'état, à cauſe de la préſente guerre, de pouvoir contribuer aux frais des réparations de Kaminieck, ſa majeſté donne ordre aux tréſoriers du royaume de payer 16000 florins de Pologne, afin de ſubvenir, en attendant, aux réparations les plus urgentes de cette fortereſſe.

5°. Le tréſor du royaume ſera tenu de payer à la ville de Frauſtadt 8000 florins de Pologne pour le dédommagement de la derniére ambaſſade Turque, & pour l'uſage de la maiſon de ville. Après que les ſommes ſpécifiées ci-deſſus pour les ambaſſades ſeront payées, ſa majeſté ordonne de payer, des premiers revenus qui

entreront dans le tréſor du royaume, 88000 florins de Pologne, au palatin de Kiovie, grand-général de la couronne, pour une pareille ſomme que ce ſeigneur a déburſée pour les beſoins publics, &c.

1744

Il y a long-temps que l'on dit en Pologne ; *diette aſſemblée, diette rompue* : celle convoquée cette année à Grodno, en Lithuanie, s'ouvrit avec les cérémonies ordinaires, & toutes les apparences du plus heureux ſuccès. Contre l'uſage, malheureuſement trop conſtant, l'élection du comte Opinski, premier notaire du grand-duché de Lithuanie, & nonce de Witepsk, ſe fit ſans embarras, & ce Seigneur fut ſur le champ & unanimement élu maréchal de la diette. Rien ne troubla la tranquillité des premiéres ſéances : tous les nonces ſemblaient vouloir concourir au bien de la patrie, & n'ouvrirent la bouche que pour exprimer l'intention où ils étaient d'entretenir la paix dans le royaume, d'écouter & de faire ceſſer les plaintes des particuliers, & de rappeller l'abondance. Ces brillantes diſpoſitions s'évanouirent bien-tôt : la diſcorde avait décidé que cette diette, ainſi que toutes celles tenues depuis l'entrée de Charles XII en Pologne, feraient tumultueuſes & inutiles. La charge de grand-tréſorier, vacante depuis quelque temps, & dont le roi ne voulait diſpoſer qu'après la clôture de l'aſſemblée, ſervit de prétexte pour la rompre. Wilczewski, nonce de Wiſna, ſe leva dans le moment où on devait s'y attendre le moins, & hauſſant la voix : » toutes les frivoles queſtions qui » ont été faites juſqu'ici, dit-il, me font ſoupçonner » quelque intrigue, ou quelque cabale d'une Puiſſance » étrangère, qui ne doit avoir d'autre but que de » faire échouer la diette : ce ſoupçon me paraît d'autant » mieux fondé, que moi-même on a tâché de me corrompre, en me promettant trois mille ducats, une » charge

» charge de colonel, & une exemption entiére de » toutes taxes & impôts pour mes terres, ſi je voulais » me prêter à ce myſtère d'iniquité «. Enſuite, tirant de ſa poche une bourſe cachetée, où il y avait trois cent cinquante ducats, & la jettant au milieu de la chambre : » voilà, ajoûta-t-il, ce qui m'a été » donné, comme par maniére d'engagement; mais je » mépriſe cet or; ſi je le gardais, il ſouillerait ma » mémoire & l'honneur de ma famille «. Wilczewski ne ſe borna pas à cette déclamation : il déclara qu'il connaiſſait tous les nonces complices du même crime que le ſien, & jura qu'il les nommerait publiquement; ſi, ſuivant ſon exemple, ils ne réparaient ſur l'heure la faute qu'ils avaient commiſe.

Le diſcours du ſieur Wilczewski fut ſuivi d'un long & morne ſilence, qui fit aſſez voir l'effet qu'avait produit ſur tous les eſprits, un attentat ſi criant, & juſqu'ici ſans exemple. Lorſque l'aſſemblée fut revenue de ſa premiére ſurpriſe, un des nonces du palatinat de Ruſſie, après avoir donné au ſieur Wilczewski les louanges que méritaient ſon zèle & ſa fidélité patriotiques, demanda que la liſte des complices fût publiée, puiſqu'ils ne ſe déclaraient pas eux-mêmes. Tous les autres nonces approuvérent cette demande, & un d'entr'eux dit que, puiſque c'était ſans doute l'ouvrage du Miniſtre de ***, il fallait, avant toute choſe, s'aſſurer des gentilshommes Polonais qui étaient chez lui.

Le nonce Wilczewski avoua que c'était en effet ce miniſtre qui lui avait fait ces offres & ces propoſitions; mais qu'il ne ſçavait pas que les gentilshommes Polonais, qui étaient chez lui, trempaſſent dans cette intrigue : il expoſa enſuite à quelle occaſion il était entré en conférence avec ce miniſtre; ce qui s'était paſſé dans leurs entretiens; les motifs captieux dont il s'était ſervi pour le gagner : ajoûtant que ſur l'objection qu'il lui avait faite, qu'une pareille commiſ-

ſion ne pouvait être exécutée par un ſeul homme, il lui avait nommé les gentilshommes qui étaient du complot, & l'avait prié de ſe concerter avec eux pour l'exécution. Ces particularités ayant achevé de révolter les nonces, ils demandérent hautement que les coupables fuſſent nommément dénoncés. M. Wilczewski dit alors que, s'il fallait en venir à cette extrémité, il ferait ſerment, que ſon intention n'était pas d'accuſer aucun d'eux, mais ſeulement de les déſigner, comme ils lui avaient été nommés par le miniſtre de ***. Les nonces, là-deſſus, le priérent de le faire ſans délai & ſans aucun ſerment préalable. Voyant donc qu'il était inutile de réſiſter aux inſtances qu'on lui faiſait, il ſe leva & commença d'abord par ſe recommander à la protection du roi & du ſénat, pour être à couvert de toute inſulte : ajoûtant cependant qu'il n'en était pas moins prêt à ſacrifier, dans une conjoncture comme celle-ci, ſa vie & ſes biens à la gloire & à la ſûreté de la patrie : après quoi il nomma neuf coupables. A ces noms, un bruit confus s'éleva dans toute la chambre, à travers lequel on diſtingua quelques voix qui demandaient qu'on fît mourir les traitres à la patrie, & d'autres qui deſiraient ſeulement qu'ils fuſſent chaſſés de l'aſſemblée : il parut plus juſte d'entendre la juſtification des dénoncés. Cinq d'entr'eux niérent le fait, & proteſtérent qu'ils n'avaient jamais eu aucune liaiſon avec le miniſtre dont il était queſtion : les quatre autres avouérent qu'ils avaient eu quelques conférences avec lui ſur les affaires qui ſe traitaient dans la diette, & qu'il leur avait promis des ſommes conſidérables, s'ils voulaient concourir à la faire rompre ; mais ils ajoûtérent que c'était au ſçû de la cour qu'ils l'avaient pratiqué, & qu'ils avaient refuſé toutes ſes offres. Un d'eux dit encore qu'il avait été ſéduit par un domeſtique de la maiſon du primat, qu'il nomma, & qui lui avait procuré cette connaiſſance, dont, quoiqu'innocent, il

était mortifié, à cause qu'elle le mettait dans la nécessité de se défendre publiquement.

Cette affaire délicate, & dont on ne trouve point d'exemple dans l'histoire de Pologne, embarrassa cruellement tous les nonces : les avis se trouvérent partagés, & l'on n'osa le jour même prononcer à qui la décision en pouvait appartenir : quelques-uns crurent qu'elle appartenait à la chambre des nonces ; mais d'autres prétendirent qu'on devait la renvoyer à la tenue du grand tribunal, composé des trois Ordres de la république. Quoi qu'il en pût être, on arrêta que le roi serait prié de notifier au ministre de *** de se retirer, d'autant qu'il avait violé le droit des gens, & que d'ailleurs on ne le devait regarder que comme un simple particulier, qui n'était pas accrédité auprès de la république. Depuis ce temps toutes les sessions de la république furent orageuses, & le mémoire suivant, présenté au roi par les ministres de Prusse, y porta le dernier coup.

SIRE,

» Nous soussignés, ministre plénipotentiaire & résident du roi de Prusse à la cour de votre majesté, » ne saurions nous dispenser, par ce mémoire, de » faire nos très-humbles représentations à votre majesté sur un attentat commis contre nos personnes & » contre notre caractère par le sieur Wilczewski, nonce » de la terre de Wisna ; attentat aussi manifestement » opposé à la vérité & à toute vraisemblance, que con- » traire aux principes sur lesquels nous nous sommes » toujours conduits.

» Envoyés de la part du roi notre maître auprès de » votre majesté & de la république, pour y agir en » qualité de ses ministres, c'est-là l'unique objet de » notre mission, & le principe duquel nous ne nous » sommes jamais éloignés.

C'eſt, Sire, l'attention ſcrupuleuſe que nous avons
» eue à remplir les devoirs de notre caractère, qui
» nous rend doublement odieuſe & amère la calomnie du ſieur Wilczewski, qui oſe avancer que nous
» aurions travaillé à faire échouer la préſente diette,
» & que nous aurions voulu nous ſervir pour cet effet de ſon ſecours; imputation des plus fauſſes, &
» que nous déſavouons à la face de toute la terre.

» Il eſt vrai, au contraire, que ce nonce a tenté
» bien des fois d'ébranler la ſageſſe & la modération
» avec leſquelles nous nous ſommes toujours comportés. Ce fait, qu'il n'oſéra pas nier, doit le faire
» connaître tel qu'il mérite de l'être.

» Qui ne voit, par toutes les circonſtances de l'action de ce nonce, auſſi deſtituée de raiſon que de
» fondement, & dont le temps découvrira la fraude,
» qu'elle ne provient que d'une cabale peu ſolide,
» ennemie de la république, & qui ne cherche qu'à
» l'indiſpoſer contre le roi notre maître, & à porter
» les choſes entre les deux Puiſſances à des extrémités également odieuſes & fatales?

» Senſiblement outragés par les impoſtures du ſieur
» Wilczewski, nous prenons, Sire, le parti d'en demander très-humble ſatisfaction à votre majeſté, &
» nous nous adreſſons à ſa juſtice, trop reconnue pour
» qu'elle veuille accorder ſa protection à des fourbes
» qui cherchent à ſurprendre ſa religion & ſon équité «. Fait à Grodno, le 6 Novembre 1744.

Signé, Wallenrodt & Hoffman.

Le maréchal de la diette n'ayant pû parvenir à rapprocher les eſprits, la rompit enfin, après une ſeſſion qui dura depuis le matin juſqu'à minuit. Un *ſenatûs-conſilium* régla les affaires les plus urgentes, & l'on aſſigna une gratification de deux mille écus au

ci-devant nonce Wilczewski, pour ses bons offices rendus à la patrie.

On peut mettre au nombre des malheurs de la Pologne les haînes qui subsistent toujours entre les plus grandes familles de l'Etat. Cette année le comte Tarlo, palatin de Lublin, & le comte Poniatowski, grand chambellan de la couronne, fils du palatin de Mazovie, & petit-fils du célébre comte Poniatowski, cet intime ami de Charles XII, se battirent en duel. Le comte Tarlo resta sur le champ de bataille, & le jeune comte Poniatowski fut griévement blessé. Pendant la discussion de cette affaire à la diette précédente, le palatin de Mazovie conjura la république, représentée par cette assemblée, de juger son fils, suivant toute la rigueur des loix; mais il ne paraît pas qu'il y eut d'arrêt définitif.

1745.

L'esprit de parti qui avait régné dans la diette, ne cessa point de diviser la nation, aussi-tôt qu'elle fut rompue, & les partisans cachés des Puissances en guerre, travaillérent sourdement à entraîner leurs amis dans une confédération. Ce fut à cette occasion que l'impératrice de Russie fit faire au roi & à la république de Pologne la déclaration suivante; déclaration d'autant plus remarquable, qu'elle peut être regardée comme l'époque du grand intérêt qu'a pris depuis la Russie dans les affaires de ce royaume.

» Comme sa majesté impériale de toutes les Russies, » en vraie alliée, ne cesse de prendre part, non-seulement à la prospérité & au repos de la républi- » que de Pologne, mais aussi à la conservation de sa » liberté & de ses droits; & cela, tant à cause du bon » voisinage, qu'en considération de l'amitié qui subsiste » heureusement depuis tant d'années, & des étroits » engagemens dans lesquels se trouve sadite majesté

» avec ſa majeſté le roi & la république : ce n'eſt qu'a-
» vec bien du déplaiſir que ſa majeſté impériale vient
» d'apprendre que, par-ci, par-là, il y ait des tra-
» ces & indices d'une ſciſſion & confédération que l'on
» trame dans la république, de ſorte qu'elle ne peut
» ſe diſpenſer de faire ici connaître combien il lui ſe-
» rait déſagréable ſi, dans ce royaume voiſin, de pa-
» reils déſordres & troubles devaient être excités.

» Sa majeſté impériale, ſuivant ce qui eſt dit ci-
» deſſus, eſt trop intéreſſée dans tout ce qui concerne
» la sûreté de ſa majeſté le roi, comme auſſi le repos, le
» bien & la liberté de la république, pour pouvoir
» regarder avec indifférence qu'il y fût effectivement
» porté quelque altération ou atteinte. Ainſi ſa ma-
» jeſté impériale, pour donner une nouvelle marque
» de ſes ſentimens pacifiques, & de l'amitié ſincère
» qu'elle a pour ſa majeſté le roi & la république,
» a enjoint à ſes miniſtres plénipotentiaires qui réſi-
» dent ici, de déclarer, par la préſente, à ſa ma-
» jeſté le roi & la république, & d'aſſurer de la ma-
» niere la plus forte qu'elle ne ſouffrira jamais la moin-
» dre confédération, trouble ou innovation contre la
» perſonne ſacrée de ſa majeſté le roi, ou contre la
» république, de même que contre ſa liberté & ſes
» droits, de qui, par qui, & ſous quelques prétextes
» qu'ils puiſſent être ſuſcités : & que bien au contraire
» ſadite majeſté impériale, pour y obvier de toutes
» ſes forces, ne manquera pas de prendre en conſé-
» quence les meſures convenables «. A Warſovie,
ce, &c.

1746

Les affaires de la république n'offrent rien de re-
marquable cette année, que la rupture de la diette aſ-
ſemblée à Warſovie. Ainſi ſe multiplient, pour la poſ-
térité, les époques des funeſtes effets du dangereux
liberum veto, ce ſoutien de la liberté Polonaiſe, &

qui en troublera conftamment le bonheur, fi on ne l'abandonne pour faifir quelqu'autre moyen de maintenir cette même liberté, & déterminer les délibérations des diettes au gré des trois Ordres de la république.

1747

Lorfque la Pologne jouit de la tranquillité au-dehors, l'intervalle d'une diette à l'autre n'offre que bien peu d'événemens dignes d'être remarqués : nous ne croyons cependant pas devoir paffer fous filence l'inauguration d'une bibliothéque publique, due à la munificence des freres comtes Zaluski, qui tiennent un rang diftingué, non-feulement en Pologne, par leur naiffance, mais dans toute l'Europe parmi les favans, l'un évêque & prince de Cracovie, & l'autre référendaire de la couronne. L'ouverture s'en fit cette année, avec un concours furprenant de la plus illuftre nobleffe, & les difcours éloquens qui furent prononcés à cette occafion, prouvérent que le goût des fciences & la belle latinité étaient encore cultivés dans le royaume.

1748

L'armée de la couronne prefqu'anéantie ; les impôts multipliés & injuftement perçus, les forterefles approchant de leur ruine, le commerce fans vigueur, le tréfor épuifé, enfin la république entiere fouffrant dans toutes fes parties, le riche obéré, le pauvre fans reffource ; toutes ces confidérations préfentées avec éloquence à la diette de Warfovie, ne purent engager les nonces à fe joindre pour porter des remédes convenables à tant de maux. L'affemblée, toujours tumultueufe, laiffa couler le temps, prefcrit pour fa durée, en vaines déclamations, & le maréchal fut obligé de la terminer, en déteftant l'efprit

de parti qui faifait oublier les devoirs du patriote. Cette diette était la cinquiéme infructueufement convoquée dans le terme de dix années : cependant jamais la république ne s'était trouvée dans une crife plus propre à ramener les efprits à des délibérations utiles. Tant qu'elle portera dans fon fein le germe de fa deftruction, tant qu'elle regardera le *liberum veto* comme le fondement de fon bonheur, la diffenfion régnera dans tous les Ordres, & l'or de l'ennemi livré à un faux frere, triomphera toujours du zéle, de l'activité & des fentimens généreux de mille Polonais.

Une affaire imprévue inquietta beaucoup la Pologne cette année. Le comte de la Salle, colonel au fervice de la France, & chargé d'affaires du roi Très-Chrétien, à fon arrivée à Dantzick, fut arrêté & traduit en prifon, à la réquifition du miniftre de Ruffie, qui réclama cet officier au nom de fa fouveraine, comme étant encore à fon fervice, & en ayant été déclaré déferteur par un confeil de guerre, tenu à Péterfbourg. Ce démélé aurait pû avoir des fuites funeftes pour la régence de Dantzick, fi le roi de Pologne, jaloux d'entretenir la bonne intelligence entre les cours de Verfailles & de Ruffie, n'eût employé efficacement fes bons offices, qui furent encore fecondés par l'évafion fubite du colonel de la Salle, de la forterefle de Weichfelmunde, où il avait été renfermé. Le miniftre de Ruffie foupçonnait cet officier d'avoir effayé d'indifpofer la nobleffe de Pologne contre le paffage des troupes Ruffiennes fur le territoire de la république, d'où elles devaient fe rendre à l'armée Autrichienne fur le Rhin. Le comte de la Salle mis à la Baftille en arrivant à Paris, la Cour de Péterfbourg ceffa fes plaintes, & le roi de France, preffé par les follicitations de fa majefté Polonaife, rendit fa bienveillance à la ville de Dantzick.

❦

1749

Le roi de Pologne, réellement affligé du mauvais ſuccès des diettes précédentes, crut, en convoquant une diette extraordinaire, remédier aux maux dont la patrie était menacée. A cet effet il fit publier des univerſaux, où, après avoir expoſé la ſituation douloureuſe de la république, il ne diſſimule pas qu'il connaît la main d'où ſont partis les coups, & conjure ſes fidéles ſujets d'ouvrir les yeux ſur leurs véritables intérêts. » Ceux qui ont rendu inutiles nos intentions » les plus ſalutaires, dit-il dans un endroit, ceux » qui ont commis le crime, en ont tiré vanité; ils » s'en font une eſpéce de gloire, comme s'ils avaient » mérité les mêmes éloges, que mériteraient ceux » qui ſauveraient la patrie du dernier malheur. Comme » il leur a manqué d'autres prétextes & inventions » artificieuſes, ils ont eu recours à d'indignes » ſoupçons contre notre perſonne: par un faux zéle, ils » ont voulu faire croire à des nonces bien intentionnés, » que la république & la liberté courraient grand riſque, » ſi la diette réuſſiſſait, parce que nous avions des » vues dangereuſes & préjudiciables à l'une ainſi qu'à » l'autre. Pour remplir en même temps la meſure de » leurs crimes, après avoir imaginé cette calomnie, » ils l'ont fait courir dans les palatinats, afin d'intimider, » par ce phantôme, une nation jalouſe de ſes » prérogatives, afin de ſe mettre eux mêmes à couvert » du blâme d'avoir fait manquer la diette, & afin » de nous faire perdre la confiance que nous avons tâché » de nous concilier par notre application continuelle » à l'avancement du bien public; ſentimens » que cette illuſtre nation, ſi recommandable par ſon » attachement exemplaire envers ſes rois, nous témoigne » ſans réſerve & avec reconnaiſſance «.

Ces expreſſions fortes, répandues dans les univer-

ſaux, jettérent l'allarme parmi la nation. Quelques ſénateurs jugérent convenable de porter leurs reſpectueuſes remontrances aux pieds du thrône, & le caſtellan de Cracovie, le palatin de Sendomir & celui de Braclaw ſe chargérent de les préſenter à ſa majeſté. Ils ſe plaignent, dans cette piéce, que les univerſaux aient été publiés à l'inſçu des ſénateurs & des miniſtres d'Etat de la république; de ce qu'on s'eſt ſervi d'expreſſions offenſantes, par leſquelles il ſemble qu'on ait voulu noircir aux yeux du roi les ſentimens les plus épurés des véritables citoyens de la patrie; ils prétendent que loin de chercher à ramener la confiance, on ne ſe ſert que de moyens capables de la détruire, & faits pour irriter les eſprits. » La véritable & unique reſſource, » diſent-ils, des conteſtations qui troublent les diettes » & qui ſont la cauſe des malheurs & des mécontentemens publics, provient de ce que les uns s'élevant » trop au-deſſus de leurs égaux, ferment aux autres » l'accès à la bienveillance & à la faveur de votre » majeſté, & que non contents d'atteindre leur but, ils » emploient encore d'autres moyens illicites pour faire » du tort aux bien-intentionnés, comme le contenu » des univerſaux ne le prouve que trop. Ce ſont eux » qui ſont venus à bout de s'emparer des conſeils, & » de diſpoſer de tous les palatinats. Si quelque dignité, ou quelque bien royal, viennent à vaquer, » la diſpoſition s'en fait auſſi-tôt à leur gré. Ils dirigent les tribunaux, les commiſſions.... Par-là les » ſénateurs, deſtitués de leurs fonctions principales, » deviennent des citoyens preſque inutiles à la cour, » puiſqu'ils ne ſauraient employer leur faible crédit à » ſervir utilement votre majeſté & la patrie «. Enfin les ſénateurs (ou du moins quelques ſénateurs) ſupplient le roi, de la maniere la plus reſpectueuſe, en terminant leurs remontrances, de leur accorder la conſolation de ne pas ſe trouver éloignés de ſa faveur royale, & de pouvoir jouir du crédit ſi bien mérité

par leurs démarches sincères, afin de se rendre de plus en plus dignes d'être chargés de l'exécution de ses ordres.

En lisant ces remontrances, on ne peut se dissimuler que l'intérêt de la république ne les a pas dictées, & que la haine de parti, la jalousie & l'ambition en sont le principe humiliant.

Une cause assez importante fut décidée cette année par le tribunal de Petrikaw. Il s'agissait d'une contestation élevée entre M. Dzyalinski, M. Granowski, d'une part, & les comtes de Brühl, de l'autre part, au sujet de la terre de Wargow, que ces seigneurs répétaient comme un bien qui avait appartenu ci-devant à la maison de Brühl, & qui avait fait partie de sa succession. L'état de la question était de savoir si les ancêtres de cette maison étaient Polonais d'origine, & en ce cas de démontrer la chose par des preuves évidentes : les comtes de Brühl, après avoir déclaré qu'ils se soumettaient sans réserve au jugement du tribunal de Petrikaw, produisirent une généalogie revêtue de tous les actes & piéces justificatives, par laquelle il paraît certain que les comtes de Brühl descendent d'une ancienne famille établie en Pologne il y a plusieurs siécles, & qu'ils viennent en ligne directe de Jean de Brühl, qui a été chambellan de Posnanie ; la même famille comptant parmi ses ancêtres Ernest de Brühl, connu en son temps sous le nom de comte Ocieszyno de Brühl, lequel avait été marié avec la demoiselle Pronarowna, fille du castellan d'Owieczin. Ces piéces produites, & le droit de la maison de Brühl ayant été incontestablement établi, le tribunal de Pétrikaw prononça en sa faveur.

Le roi de Pologne avait nommé au siége archiépiscopal vacant de Gnesne, Adam Komorowski, & pour donner à ce prélat une preuve de sa bienveillance, il sollicita auprès du pape, pour lui & pour ses successeurs, la distinction si ambitionnée de porter l'ha-

billement de pourpre, &c. Il n'eſt pas indigne de l'hiſtoire de préſenter ici un extrait de ces inſtances que ſa majeſté Polonaiſe fit par écrit & ſignées, en forme de ſupplique, ou d'acte public, pour leur donner plus d'accès & de poids.

AUGUSTE,

ROI DE POLOGNE, &c.

» Pour obtenir en faveur d'Adam Komorouski, élu » archevêque de Gneſne, & ſes ſucceſſeurs, la fa» culté de porter par-tout & dans toutes les fonc» tions, l'habit rouge ou de pourpre, tel que celui » des cardinaux de la ſainte Egliſe ; ſavoir, la ſou» tane, la ceinture, la mozette, les bas, la barret» te, mais non le chapeau, dont on ne demande pas » de faire uſage ; de plus, pour obtenir l'indult de » faire porter par-tout devant lui la croix archiépiſco» pale, même dans l'hôtel du nonce apoſtolique, com» me il fait dans le palais du roi, ſans que ce pri» vilége donne au primat le moindre droit de préémi» nence ſur le nonce, à moins que les archevêques » de Gneſne ne ſoient en même temps cardinaux de » la ſainte Egliſe «.

Le ſaint pere acquieſça à cette demande, & en outre permit à l'archevêque & à ſes ſucceſſeurs, de faire, en l'abſence du nonce apoſtolique, les fonctions d'internonce, & d'en exercer toute la juriſdiction.

1750

L'année derniere, à l'ouverture du tribunal de Pétrikaw, il s'était paſſé une ſcène capable d'étendre le feu de la guerre civile dans toutes les parties du royaume. Grand nombre de ſeigneurs du premier rang, de même que les députés des diettines, s'étant aſſemblés à

Pétrikaw, pour faire l'élection du maréchal de ce territoire, ils se rendirent à l'église paroissiale, afin d'y prêter, suivant l'usage, le serment ordinaire. Les députés le firent les premiers, sans la moindre opposition; mais lorsque les séculiers voulurent prêter le leur, on vit parmi la noblesse, qui y était venue en très-grand nombre, munie de protestations par écrit contre la validité des élections des députés, s'élever des murmures & ensuite des débats si vifs, que les sabres parurent dans l'instant en l'air. Les nobles se séparérent aussi-tôt: les uns se rangérent du côté de la maison de Potocki, les autres tinrent le parti de celle de Czartorinski. Le parti de Potocki, qui avait été le premier à tirer le sabre, effraya si fort ses adversaires, qu'ils se sauvérent partout où ils crurent pouvoir trouver leur sûreté, tandis que les ecclésiastiques, renfermés dans la sacristie, délibéraient infructueusement sur les moyens d'appaiser ce tumulte: faute de combattans, il cessa; mais les séculiers furent forcés de se retirer, sans avoir prêté serment. Une affaire de cette nature, & dont les annales de Pologne ne fournissent aucun exemple, demandait la présence du roi pour en arrêter les suites: on lui écrivit à Dresde pour le supplier de se rendre dans son royaume; mais l'assurance que sa majesté donna qu'incessamment elle arriverait à Warsovie, n'empêcha pas les deux maisons divisées de se mettre en campagne, chacune avec un assez grand nombre de vassaux, & de commettre quelques actes d'hostilité réciproquement sur les terres l'une de l'autre. Tout ce que purent faire les sénateurs & les généraux, en cette extrémité, ce fut de rassembler, à tout événement, tous les régimens entretenus sur le pied Allemand, & d'ordonner la levée des recrûes nécessaires pour les rendre complets. Les choses en étaient à ce point terrible de désunion, lorsqu'on apprit la mort du comte de Tarlo, palatin de Sendomir, & celle du comte Potocki, staroste de Kauniewski, tous deux distingués par leur naissance, leurs grands

biens, leurs qualités perſonnelles & leur étonnant crédit dans la république, qui ſouvent y avait balancé l'autorité royale. Ces deux événemens ſuſpendirent les opérations des petites armées de Potocky & de Czartorinski, précipitérent le voyage de ſa majeſté, & décidérent la tenue d'une diette extraordinaire.

Le ſuccès d'une diette dépend preſque toujours du plus ou moins d'habileté du maréchal, & la Cour n'ignorait pas combien il était intéreſſant d'en faire choiſir un qui fût réellement ami de la patrie. Elle jetta les yeux ſur le comte Rzewski, palatin de Podolie; mais ſon éminente dignité l'excluait du maréchalat, puiſqu'il ne pouvait être élu nonce. Ce ſeigneur, tout prêt à ſeconder les diſpoſitions patriotiques du roi, par un déſintéreſſement ſans exemple, fit volontiers le ſacrifice de ſon palatinat, entra dans l'Ordre Equeſtre, & n'eut aucune difficulté à ſe faire élire nonce de Chelm à la diette extraordinaire. Cette action, vraiment romaine, devait l'élever ſans doute à la dignité de maréchal, avec d'autant plus de raiſon, que c'était à ſa prudence qu'on devait l'heureux ſuccès de la diette de pacification de l'année 1736: mais tout ce qui devait parler en faveur du comte Rzewski, fut juſtement ce qui anima contre lui les ennemis cachés de la tranquillité publique. La diette extraördinaire s'ouvrit par la difficulté qu'on fit de reconnaître le nonce de Chelm pour membre légitime de l'aſſemblée; les débats durérent pendant tout le temps preſcrit pour ſa tenue, & elle ſe ſépara auſſi infructueuſement qu'à l'ordinaire.

Si l'on veut conſulter les annales de Pologne, on trouvera plus d'un ſénateur qui, animé de zéle pour le bien public, eſt deſcendu de ce rang à celui de nonce, pour être élu maréchal; mais il eſt certain que, quand même le parti mécontent n'aurait pas trouvé ce prétexte pour rompre la diette, il n'en aurait pas manqué pour arriver à ſon but, & cacher les véritables

motifs de ſon oppoſition. Il y avait dans les univerſaux publiés : » qu'il ne ſerait rien mis ſur le tapis que » ce qui était exprimé dans les univerſaux de convoca- » tion » : & ce parti s'était décidé ſur cela même, & c'était cela même qu'il avait réſolu d'empêcher qu'on ne traitât & qu'on ne réglât.

L'action infructueuſement généreuſe du comte Rzewski, ne reſta pas ſans récompenſe de la part de la cour : le roi le revêtit de nouveau du palatinat de Podolie & l'admit à prêter le ſerment de ſénateur. Une réhabilitation ſi ſubite fournit aux ennemis de ce ſeigneur matiére à rabaiſſer le mérite du ſacrifice qu'il avait fait au bien de ſa patrie. Au reſte on n'ignora pas que le comte Malachowski, ſtaroſte & nonce d'Owieczin, dans ſa concurrence avec le comte Rzewski, pour la dignité de maréchal, s'était aſſuré du ſuffrage du comte Potocki, palatin de Kiovie, & grand-général de l'armée de la couronne, & de ceux de ſon parti.

La Cour ſe conſola facilement du mauvais ſuccès de la diette générale, lorſqu'elle apprit que le prince Sanguski venait d'être unanimement nommé maréchal du tribunal de Petrikaw. Si au contraire ce tribunal de la couronne ne fût point venu à activité, il en ſerait réſulté une confuſion affreuſe, parce que dès-lors, le parlement du royaume, privé d'activité, tous les autres tribunaux ſubalternes ſe ſeraient trouvés dans le même cas, en ſorte que perſonne n'aurait pû ni demander, ni obtenir juſtice.

Les Coſaques Haydamaques portérent cette année le fer & le feu dans l'Ukraine Polonaiſe : ils pillérent les villages, brûlérent les égliſes, maſſacrérent impitoyablement tout ce qu'ils rencontrérent, ſans épargner ni les enfans, ni les femmes, ni les vieillards, ni les malades, ni les miniſtres des autels. Les troupes prépoſées pour la ſûreté des frontiéres firent bien ce qu'elles purent pour détourner ce fléau : mais quelles forces oppoſer contre un ennemi qui vous ſurprend ſans ceſſe par

pelotons, qui fuit quand on l'attaque, & qu'on ne peut ſuivre dans les repaires où il ſe cache?

Les Ménonites, dont le nombre eſt aſſez conſidérable à Dantzick, ſe plaignirent amérement au magiſtrat de cette ville d'être léſés dans la jouiſſance de leurs priviléges; & voyant leurs vives repréſentations ſans réponſe, ils s'adreſſérent à ſa majeſté Polonaiſe pour obtenir le redreſſement de leurs griefs: dans le même temps les Anabaptiſtes firent un pareil pas vers le thrône; mais ces derniers, moins heureux que les Ménonites, qui furent efficacement recommandés à la régence de Dantzick, entendirent prononcer avec chagrin que déſormais ils ne feraient plus conſidérés en qualité de citoyens, mais ſur le pied ſeulement de ſimples étrangers.

Il tomba auſſi un orage violent ſur la nation Juive. D'abord une commiſſion royale ſe tranſporta à Kamimieck pour examiner pluſieurs griefs à la charge des Juifs, & elle rendit un décret par lequel il leur fut ordonné de ſe retirer de cette ville & de ſes fauxbourgs dans l'eſpace de vingt-quatre heures; ordre auquel ils furent obligés d'obéir ſans rémiſſion: pareille ſentence fut prononcée quelque temps après par la régence de Warſovie, & dans différens palatinats du royaume & du grand-duché de Lithuanie. Les véritables cauſes de cet arrêt rigoureux, qui n'a pas eu ſon effet, ne ſont pas venues à la connaiſſance publique.

C'eſt un problême aſſez difficile à réſoudre; ſavoir, ſi les Juifs ſont utiles ou onéreux au royaume de Pologne, & ſi leur expulſion ſerait avantageuſe ou préjudiciable. Si les Juifs étaient chaſſés des terres de la république, dont ils ont entre les mains le principal commerce, cet acte de rigueur ne manquerait pas de ruiner quantité de familles Polonaiſes, dont la fortune ſe trouve en quelque ſorte liée à celle de ces malheureux proſcrits; mais ſi la proſcription des Juifs avait lieu, ce malheur du moment ne ſerait-il pas bien-tôt

réparé

réparé par la néceſſité où ſe verraient les Polonais de faire fructifier par eux-mêmes toutes les branches d'un commerce étendu, dont les gains retombent dans les caiſſes de leurs avares facteurs. Toute nation qui abandonnera ſon commerce & le ſoin des canaux de l'abondance à des mains étrangéres, ne ſera jamais une nation opulente.

Le roi donna une audience publique à un miniſtre du kam de Krimée, qui fut reçu, fêté & renvoyé avec les cérémonies (g) d'uſage. Ces ſortes d'envoyés, pour l'ordinaire, apportent de médiocres préſens, & en obtiennent, en partant, de fort conſidérables.

1752

L'année précédente & celle-ci furent employées à juger les différends ſurvenus entre le magiſtrat & la bourgeoiſie de Dantzick. L'affaire pouvait devenir ſérieuſe, ſans les ſoins patriotiques du roi; la confuſion régnait dans tous les ordres de cette ville : le magiſtrat, accuſé d'empiéter ſur les priviléges des autres tribunaux, ne voyait autour de lui que révolte & ſédition : la bourgeoiſie animée ne prétendait rien céder ; les ouvriers refuſaient de travailler pour leurs maîtres, & cette eſpéce d'anarchie menaçait de ſe terminer par l'effuſion du ſang des citoyens, lorſqu'une commiſſion, nommée par le roi, rétablit les loix dans leur vigueur & rappella la tranquillité. Le magiſtrat

(g) Il eſt bon de remarquer que les miniſtres du kam des Tartares ne paraiſſent découverts aux audiences des rois de Pologne, que par une eſpéce de contrainte ſur laquelle on eſt d'accord. Lorſque le miniſtre entre dans la ſalle, on lui enleve ſon bonnet (ou turban) : il paraît ſe fâcher un inſtant, & ne céder que par force à une coutume ſi oppoſée aux ſiennes. Son bonnet lui eſt remis ſur la tête au moment qu'il ſort. C'eſt la république qui défraye ces miniſtres & leur ſuite.

fut condamné à payer une amende considérable & tous les frais du procès. Le conseil des cinquante fut déposé, & quatre membres du grand-conseil & six députés des conseils inférieurs reçurent ordre d'aller demander pardon au roi de leur désobéissance.

Avant la tenue des diettes, il est d'usage d'assembler un *kolo*, ou grand-conseil militaire, pour faire choix des nonces de l'armée Polonaise & étrangére, qui doivent assister à la diette prochaine, & y porter les représentations qu'ils jugent convenables & nécessaires aux besoins de l'armée; en conséquence de cette regle, le comte Branicky, grand-général, assembla à Droyczin tous les chefs de l'armée & treize compagnies, tant de hussards, que de pancernes, espéces de cuirassiers, qui sont tous armés de cottes de maille. Ces treize compagnies forment ensemble ce qui, chez les Romains, composait deux légions, & c'est proprement la gendarmerie de l'armée de la couronne. Ce conseil ou kolo se tient à cheval & en rase campagne: les troupes tracent un large cercle, pendant que les généraux délibérent dans le centre. Le succès de cette assemblée & la tranquillité qui régna dans le plus grand nombre des diettines anti-comitiales, pour l'élection des nonces, donna quelque espoir que la future diette se terminerait heureusement, & que d'utiles réglemens, adoptés par cette assemblée, rétabliraient l'ordre & le calme dans le royaume: mais vainement on s'en flattait: les esprits étaient trop échauffés, & l'ancienne cabale, toujours subsistante, fournit des alimens au feu qui couve sans cesse dans les différens ordres particuliers, & que soufflent toujours l'esprit de parti, la vengeance & l'intérêt personnel.

Pour se convaincre de cette fâcheuse vérité, il ne faut que lire la protestation suivante.

» Moi, Casimir Morsky, nonce du district de So-
» chaczew, me présentant en personne, je proteste
» devant Dieu & tout l'Univers, que je ne suis sé-

» duit par aucun intérêt particulier, mais uniquement » excité par l'amour de ma patrie, dont toutes les » conſtitutions de la diette de 1690 ſe trouvent vio- » lées. Nous nous ſommes joints, au commencement » de la diette, au ſénat pour ſaluer le roi, notre gra- » cieux maître; mais on nous a empêchés, comme dans » les précédentes diettes, de parler contre la viola- » tion des *pacta conventa*, n'ayant permis qu'à un ſeul » nonce, par province, de parler, ſans qu'on les ait » ſatisfaits de la part de ſa majeſté ſur leurs propoſi- » tions. De retour dans la chambre des nonces, on » s'eſt plaint que les points cardinaux de nos loix étaient » léſés dans l'ordre des diettes, ainſi que le fondement » de nos conſtitutions de 1607, 1641, 1707 & 1736, » concernant la réduction des troupes Saxonnes, con- » formément aux loix: les premiéres charges de l'armée » étrangére ont été données aux *diſſidens*, & les diſpo- » ſitions des œconomies & ſalines ſe trouvent entre les » mains des mêmes *diſſidens*, auſſi-bien que la poſte » de la couronne, à laquelle le ſecret de l'État eſt con- » fié, & qui exigerait bien que cette charge impor- » tante fût donnée à un noble Polonais de la reli- » gion catholique, ſelon le deſir de nos palatinats, » & les inſtructions qu'ils nous donnent à ce ſujet. » Ayant donc fait demander l'obſervation de tous ces » points par le maréchal de la diette, nous avons, » par le *liberum veto*, arrêté l'activité de toutes déli- » bérations, en priant nos miniſtres & nos chance- » liers de ne point mettre les ſceaux ſur des privilé- » ges qui ſont directement contre nos loix. D'ailleurs, » comme le grand-maréchal a négligé d'empêcher que » le nombre de la garde Saxonne n'excéde ce qui eſt » preſcrit par les loix, & que les tréſoriers des deux » nations ne ſe ſont point oppoſés à ce que les œco- » nomies & les ſalines paſſaſſent entre les mains des » *diſſidens* & des étrangers; voyant, outre cela, » qu'on ne peut eſpérer aucune ſatisfaction, & qu'au

» lieu de cimenter la confiance entre les Etats, on les
» irrite encore davantage, en avançant les étrangers
» au préjudice des sénateurs & des nobles de mérite,
» d'une fidélité inébranlable, & qui ont bien servi la
» république ; craignant au surplus qu'à cette diette-ci
» les remédes ne soient pires que le mal, puisque
» tout ce qui a été proposé par les nonces a été étouffé
» ou rejetté, quoique ce dût être la base & le fon-
» dement de toutes les délibérations des diettes, &
» le véritable moyen de maintenir la confiance né-
» cessaire entre les Etats, de nous faire jouir de ce
» que nous avons obtenu par le sang de nos ancêtres,
» & de fortifier en même temps la majesté & la li-
» berté : enfin, de si puissans & de si justes desirs n'é-
» tant point écoutés, mais au contraire méprisés ; je
» me mets sous la sûreté publique pour conserver les
» loix & les prérogatives de tous les Ordres par qui
» elles sont violées & opprimées : en conséquence j'ar-
» rête l'activité, &, par ce manifeste, je déclare la
» nullité de la diette. Moi, soussigné, &c. «

Si quelqu'intérêt particulier ou quelqu'influence étrangére a pû porter ce nonce à faire cette étrange protestation, de quels remords n'a-t-il pas dû être ensuite déchiré ? Dans ces instans affreux les bons patriotes seuls déplorent le sort de la patrie, & voient avec douleur son avilissement ; mais ils sont en petit nombre. Ainsi les abus se multiplient dans un royaume, les sujets souffrent, les armées dépérissent, les finances sont mal administrées, la justice mal exercée & les places frontiéres sans défense. Heureuse encore la Pologne de jouir dans ce temps des avantages de la paix au dehors !

La mort de M. du Perron de Castera, résident de France auprès du roi & de la république de Pologne, donna lieu cette année à un réglement de la plus grande importance. M. le comte de Broglie, nouvel ambassadeur du roi Très-Chrétien, porta des plaintes

au tribunal du grand-maréchal de la couronne contre le médecin & l'apothicaire dont le résident s'était servi pendant sa maladie. L'affaire fut mûrement examinée, & il fut jugé que, si le médecin & l'apothicaire n'étaient pas coupables de mauvaise volonté, comme il était difficile de le présumer, ils étaient du moins inexcusables sur le reproche de négligence & d'inattention; sur quoi le tribunal jugeant combien il importe pour le public de réprimer des fautes de cette espéce, condamna le premier au bannissement, & l'autre à une amende de six cents écus. Le proverbe qui dit que les médecins peuvent tuer impunément, moyennant ce réglement, ne s'étendra pas jusqu'à la Pologne.

1753

Les moindres démêlés entre les nobles Polonais ne sont point indifférens, & la plus légére étincelle peut produire un incendie général. Le comte Zamoscki, gouverneur de Lublin, répétant quelques droits sur les biens de la maison de Zamosck, s'empara à main armée de la forteresse de ce nom, & du territoire qui en dépend. Le jeune staroste de Zamosck, trop faible par lui-même pour pouvoir rentrer dans la possession de cette partie de son patrimoine, implora aussi-tôt l'assistance du prince de Radziwil, palatin de Wilna, qui lui fournit quinze cents hommes, bien armés. Avec ce secours, le jeune staroste s'avança vers la citadelle de Zamosck : le comte de Zamoscki, songeant à prévenir l'orage, engagea dans ses intérêts les comtes de Potocki & de Poniatowski : le premier lui fit passer un renfort de deux cent cinquante fantassins, trois cents cavaliers, cent Turcs ou *Kipkées* & dix-sept piéces de canon : il reçut du second sept cents Cosaques de l'Ukraine Polonaise. Ces deux petites armées étaient déja en présence & allaient en

venir aux mains, lorſque le palatin de Cracovie, l'évêque de cette ville & l'archevêque de Gneſne, s'entremirent pour empêcher l'effuſion du ſang. Leurs ſages exhortations produiſirent cet effet, & des ordres précis du roi, qui leur enjoignait de mettre bas les armes, ſous peine d'être déclarés ennemis de la patrie, achevérent de les convaincre de la néceſſité d'un accommodement. Le comte Branicki, grand-général de la couronne, ſéqueſtra auſſi-tôt les biens en diſcuſſion, & mit au nom du roi garniſon dans la fortereſſe de Zamoſck. Le fond du procès fut renvoyé à la déciſion de la diette du royaume.

1754

L'année derniere il s'éleva un vif démêlé entre la cour de Pologne & celle de Rome. Le roi Auguſte apprit, avec la plus grande ſurpriſe, que Sa Sainteté, dans ſa prochaine promotion de cardinaux, prétendait comprendre le nonce, réſident auprès du roi de Sardaigne, préférablement à celui accrédité auprès de la république de Pologne. Auſſi-tôt ſa majeſté donna ordre de faire à ce ſujet les plus fortes repréſentations au ſaint-pere. La cour de Rome ſemblait fonder cette préférence ſur ce que la couronne de Sardaigne n'eſt point une couronne de république, ni donnée par élection, & que le roi de Sardaigne, dans ſes derniers traités avec les cours de Vienne & de Verſailles, a été traité d'égal. Ce prétendu motif ne manqua pas d'irriter la nation Polonaiſe. Elle répondit que » ſi ſon roi était » dans le cas de faire quelques traités avec ces Puiſ» ſances, il ſerait, à plus juſte titre, en droit de pré» tendre qu'on le traitât d'égal, comme avaient été » traités les rois ſes prédéceſſeurs : elle ajoûta que ſa » majeſté jouiſſait d'une entiére égalité dans les cor» reſpondances qu'elle entretenait avec l'empereur & » les premiers ſouverains, & que, quoique la couronne

» de Pologne fût celle d'une république & d'un roi » électif, elle ne devait pas être plus préjudiciée qu'une » autre, puiſque la couronne impériale eſt comme celle » d'une république, & que l'empereur eſt un prince » électif: que la couronne papale eſt elle-même élec- » tive, & que le pape n'en eſt pas moins le chef de » la république Chrétienne: qu'enfin ces deux cou- » ronnes ne laiſſent pas d'être les deux premieres cou- » ronnes du monde: qu'au reſte la nation Polonaiſe ſe » glorifie que ſon roi, par une vraie marque de gran- » deur, ait un pouvoir abſolu de faire plus de bien » qu'aucun autre monarque, à ceux de ſes ſujets qui » le méritent, ſans qu'il manquât, s'il le voulait, de » moyens de faire le contraire: que ce n'eſt pas un » défaut de puiſſance qui, en Pologne, met un obſ- » tacle au mal de la part du ſouverain, puiſque le » pouvoir que la nobleſſe a dans ce pays-là, eſt une » prérogative qu'elle tient de Dieu même, & qu'ainſi » la nation entiere ne peut point abſolument ſe per- » ſuader que la couronne de ſon roi puiſſe aller de » pair & bien moins après celle du roi de Sardaigne «.

Pour appuyer ces réfléxions on laiſſa entendre que les Polonais, piqués de l'injuſte préférence que la cour de Rome montrerait dans ce cas pour le nonce de Sardaigne, feraient bientôt diſpoſés à ne plus rece- voir de nonce apoſtolique dans le royaume, & ſe croi- raient autoriſés à prétendre que le primat remplit cette place, comme légat né du ſaint ſiége; ce qui ne pourrait avoir lieu, ſans occaſionner des maux vrai- ment déplorables, dont Sa Sainteté ferait reſponſable devant Dieu.

Cette brouillerie entre les cours de Rome & de Po- logne renouvella d'intéreſſantes conteſtations entre la nobleſſe & le clergé du royaume, ſur le pouvoir dont le clergé eſt revêtu, & que la nobleſſe prétend être contraire aux prérogatives dont elle jouit & aux loix fondamentales de la nation.

» On fait que les anciens fouverains de Pologne, » auffi bien que toute la nation, ayant voulu donner » des marques fignalées de leur piété & de leur zéle » pour la république orthodoxe, ont incorporé les évê- » ques dans un des trois Ordres de la république, qui » eft le fénat. Cette prérogative leur a donné l'influence » dans toutes les délibérations publiques, & ils s'en » font fervis avec tant de fuccès, pour l'avancement » de leurs intérêts, qu'ils ont abufé de cette préémi- » nence au point de vouloir former dans le fein de l'E- » tat un autre Etat ufurpatif, lequel ne tend à rien » moins qu'à fapper les loix fondamentales de la pa- » trie «. Ce font les propres termes du grand-maré- chal de la couronne dans fes remontrances au roi fur cette importante conteftation. Il prétend qu'injuftement les confiftoires des évêques diocéfains s'approprient la connaiffance de procès qui font directement du reffort des tribunaux de la couronne, & que le primat, au lieu de tenir la main à l'exécution & au maintien des loix, montre le chemin aux autres pour les enfrein- dre & pour les ébranler par les fondemens : il cite plufieurs exemples de ces infractions, & entr'autres un tout récent, pour lequel le primat a été condamné au tribunal du royaume, conformément à la difpofi- tion des loix. Il fe plaint de ce que toutes les jurif- dictions eccléfiaftiques du royaume, au lieu d'en re- connaître les loix, fe rendent dépendantes des juge- mens d'un étranger féculier, qui, en fa qualité d'au- diteur de la nonciature, devient leur juge fupérieur, & fur-tout de ce que les évêques fe difent dépendans de la cour de Rome & des canons, & prétendent ne pouvoir déroger à leur autorité & jurifdiction ecclé- fiaftique, fans le confentement du faint-fiége. Les der- niéres réflexions de cet écrit portent fur les immenfes biens du clergé, fur la faible portion qu'il verfe dans la caiffe des impôts, & fur les fommes exorbitantes

qui paſſent en cour de Rome pour le jugement des procès & les expéditions.

Dans une lettre du chancelier de la couronne au ſujet de ces débats, après avoir détaillé les motifs de mécontentement des nobles, on trouve ces paroles remarquables : » Je ſuis le même qui n'ai pas craint d'expoſer ma vie pour votre autorité royale : je ne ſouffrirai pas qu'un ſecond entreprenne de régner avec » votre majeſté. Autant qu'il me ſera poſſible, ſire, » je tâcherai d'adoucir les eſprits; mais je ne donnerai jamais les mains pour partager l'autorité de votre majeſté. Dieu ſecondera toujours cette majeſté » royale, qu'il nous ordonne de révérer, & je mourrai rempli de ce zéle & de ce profond reſpect » avec leſquels, &c. «. Tous ces nuages ſe diſſipérent l'année ſuivante, à l'arrivée d'un nouveau nonce du pape, qui travailla efficacement à raccommoder le clergé avec la nobleſſe, & le tribunal de Pétrikaw déclara nul le décret de condamnation lancé contre le primat, dans l'affaire des *évocations incompétentes*.

Les troubles dont on vient de parler étaient dans leur plus grand degré d'activité, lorſqu'un nouvel incident vint mettre obſtacle au retour de la tranquillité.

On apprit avec étonnement que le prince Sangusko, maréchal de la cour de Lithuanie, ſeigneur âgé ſeulement de trente-huit ans, & poſſeſſeur de biens conſidérables, venait de ſe renfermer dans un couvent, afin d'y paſſer le reſte de ſes jours dans la retraite. Une démarche de cette nature excita l'attention de la nobleſſe, dont la ſurpriſe redoubla encore, lorſqu'elle ſçut que ce prince, non content de diſtribuer la plus grande partie de ſes biens à différens particuliers & perſonnes titrées, dont le revenu paſſait quarante mille ducats par an, avait entrepris même de démembrer de l'*ordinatie*, fondée par le feu prince Oſtrogski, les biens qui y avoient été réunis du conſentement du

roi & de la république, & dont la diſpoſition ſubſiſte ainſi ſans interruption depuis plus d'un ſiécle & demi ; action d'autant plus extraordinaire, que ces terres ſe trouvent chargées de l'entretien perpétuel d'un corps de troupes de la république, aux ordres du grand-général de l'armée de la Couronne.

Auſſi-tôt que l'on fut informé de cette nouvelle, les deux grands-généraux de la Couronne, les ſénateurs, miniſtres, dignitaires, officiers & gentilshommes, qui purent aſſez promptement ſe raſſembler, publiérent un manifeſte, dans lequel ils expoſérent, que, ſi l'on ne s'oppoſait à cette uſurpation d'une autorité illimitée & d'un pouvoir arbitraire de la part d'un particulier, il en réſulterait une anarchie formelle élevée ſur les débris des loix & des conſtitutions du royaume. Ils citent, pour appuyer ce ſentiment, ſept conſtitutions conſécutives de différentes années, qui prouvent l'invalidité de ce démembrement. Ils recherchent les droits du prince Sangusko, poſſeſſeur actuel, & ſoutiennent qu'il ne deſcend de l'*inſtituteur* que par les femmes ; qu'il n'avait qu'une jouiſſance précaire de l'*ordinatie*, & qu'il n'eſt qu'un vaſſal & un feudataire de la république.

Immédiatement apres la publication de ce manifeſte, le grand-général de la Couronne fit entrer des troupes ſur les terres de l'*ordinatie* d'Oſtrog, avec ordre d'occuper toutes les places & fortereſſes du pays ; mais cet acte de prudence qui ſemblait devoir calmer les eſprits, penſa faire répandre beaucoup de ſang ; car, ſuivant les conſtitutions du royaume, on ne peut, ſans abuſer du pouvoir militaire, s'emparer des biens d'un gentilhomme, qui n'eſt ni jugé ni condamné ; il eſt même défendu aux généraux d'employer les troupes de la république pour l'exécution d'un décret : ainſi, dans le cas dont il s'agit, la démarche du grand-général pouvait être regardée comme une infraction aux loix. Cependant le comte Branicky marchait avec quelques troupes, pour combattre le prince Lubomirski, qui en

avait raſſemblé un certain nombre de ſon côté ; mais des ordres formels du roi, de ceſſer toutes hoſtilités, arrêtérent ces deux adverſaires.

Malgré tous les ſoins que ſe donnérent les bons patriotes pour ajuſter ce différend, il fut le prétexte dont ſe ſervirent les mal-intentionnés, & qui leur réuſſit pour rompre la diette de cette année, qui ſe ſépara ſans avoir pu ſeulement parvenir à élire un maréchal, en ſuppliant le roi de mettre en direction les biens de l'*ordinatie* d'Oſtrog, ſi intéreſſans pour entretenir les cinq cents hommes prépoſés à la garde des frontiéres de ce côté. Cette demande & l'aveu de ſa majeſté à cet égard, réveillérent les prétendans à cette riche ſucceſſion, en cas de partage. L'ambaſſadeur de France (le comte de Broglie) remit au roi un mémoire en forme de déduction généalogique, par lequel il eſt prouvé, que, ſi l'*ordinatie* d'Oſtrog doit être diſſoute & abolie, le roi de Pologne, duc de Lorraine & de Bar, & à ſon défaut le roi de France, du chef de la reine ſon épouſe, ont un droit inconteſtable pour demander d'être admis à ce partage. L'ordre de Malte ſe mit auſſi ſur les rangs, en vertu d'une ancienne diſpoſition en ſa faveur, lorſque la branche maſculine viendrait à s'éteindre. Ces dernieres conſidérations accélérérent la nomination des adminiſtrateurs prépoſés pour la régie de ces biens.

1756

Vers le milieu de cette année ſa majeſté Polonaiſe fit publier des univerſaux pour la tenue d'une diette. Ce prince ſe plaint amérement dans cette piéce de la fatale iſſue des précédentes aſſemblées de la nation, qui prive la république des moyens de pourvoir à ſes beſoins, l'empêche de prendre des meſures efficaces pour relever ſon ancien luſtre, & bouleverſe en même temps, pour ainſi dire, la forme du gouvernement. Mais vainement Auguſte II invitait les nobles Polonais à ſe con-

cilier pour trouver des remédes aux maux de la patrie; les diettines s'assemblérent, la discorde s'empara des esprits, le tumulte, la confusion, la vengeance y régnérent en souverains, & la cruauté y retraça toute la barbarie des anciens Sarmates, chez lesquels la violence & l'anarchie s'appuyaient sur les loix mêmes de l'Etat, pour combattre & étouffer les loix de l'humanité : dans plusieurs de ces assemblées on tira le sabre, on lâcha des coups de pistolet, plusieurs nobles furent tués, & il y en eut un assez grand nombre de blessés.

C'était pendant ces scènes sanglantes que le roi de Prusse s'emparait des Etats électoraux de Saxe, à main armée, & après avoir investi les troupes Saxonnes dans leur camp de Pirna, il les obligeait à se rendre prisonniéres de guerre. Dans cette cruelle extrémité, il ne restait à sa majesté Polonaise d'autre parti que celui de se retirer à Warsovie : pour cet effet elle fit demander des passeports au roi de Prusse, qui lui répondit dans ces termes :

MONSIEUR MON FRERE,

» Votre majesté me marquant son desir pour entre-» prendre son voyage en Pologne, après que les affaires » entre nous viennent d'être réglées, j'ai fait expédier » d'abord tous les ordres qu'elle m'a fait demander par » son major Zechwitz, & je fais des vœux pour que » son voyage soit des plus heureux. Il dépendra d'elle » de disposer de la route que votre majesté voudra te-» nir, tout comme elle voudra, & si elle aime de ne » point trouver en son chemin de mes troupes, elle » voudra seulement me faire sçavoir ses intentions à ce » sujet par le général Baron de Sporken, afin que je » puisse d'abord faire écarter celles-ci selon son inten-» tion. Je finis en faisant des protestations les plus sin-» céres à votre majesté que, malgré tout ce que je me » suis vu obligé de faire indispensablement dans la con-

» jonﬅure préſente, je lui conſerverai toujours l'ami-
» tié la plus parfaite ; de ſorte que, ſi jamais je puis pro-
» curer des avantages à votre majeſté ou à ſa famille
» royale, je ne manquerai pas de les embraſſer avec tout
» le plaiſir imaginable, pour lui prouver les ſentimens
» de la plus haute eſtime, & de la parfaite conſidéra-
» tion, avec leſquelles je ſerai à jamais,

Monſieur mon frere,

DE VOTRE MAJESTÉ

le bon frere

Struppen le 18 *Octobre* 1756. FRÉDÉRIC.

Lorſque le roi de Pologne arriva à Warſovie tous les grands du royaume vinrent le complimenter ſur ſon retour, & ſa majeſté leur dit : « mes fatalités vous ſont » connues, meſſieurs : mais j'ai la conſolation pardevers » moi de ne me les être point attirées, & ce m'eſt une » véritable ſatisfaction de me retrouver parmi mes » chers Polonais ».

1757

Auſſi-tôt que le roi de Pologne fut arrivé à Warſovie, il fit part de ſa triſte ſituation à l'empereur des Romains & à l'impératrice de Ruſſie, & requit ces deux Puiſſances d'employer, ſuivant la teneur des traités, les moyens les plus prompts & les plus efficaces pour le ſecourir & délivrer la Saxe du joug de l'oppreſſion ſous lequel elle gémiſſait : il en reçut les réponſes les plus favorables ; mais tandis que le chef de l'Empire attaquait le monarque Pruſſien, & que la Ruſſie faiſait avancer une armée formidable du côté de la Lithuanie, le ſecrétaire d'ambaſſade de Pruſſe déclara par ordre du roi ſon maître, au grand-général de la couronne : « qu'en vertu du

» traité de Wehlau, quatre bataillons & quelques escadrons de troupes Prussiennes avaient recu l'ordre de partir des environs de Stargard & de s'avancer jusques sur le territoire de la Pologne ; & que, comme la république s'était engagée par le même traité à défendre les Etats de la sérénissime maison de Brandebourg & de lui fournir quatre mille hommes de troupes auxiliaires, en cas de nécessité, sa majesté la requérait de tenir ce corps prêt à marcher & à agir ». Ce secrétaire ajoûta en même temps, « qu'au cas que les troupes impériales de Russie dirigeassent leur marche vers les Etats de sa majesté Prussienne, elle espérait que la république ne leur accorderait jamais le passage, vû qu'elle attirerait par-là la guerre au milieu de la Pologne ». Cette déclaration fit d'autant plus de sensation sur les esprits de la république, qu'elle se trouvait divisée en deux partis, dont l'un penchait pour la Russie, tandis que l'autre prenait ouvertement les intérêts de sa majesté Prussienne : la réquisition que fit faire aussitôt l'impératrice Elisabeth, pour le passage de ses troupes sur le territoire de la Pologne, augmenta encore les troubles dont ce royaume était déja la proie, sur-tout par rapport à l'importante ville de Dantzick, dont les Russes auraient voulu faire une place d'armes.

Le roi de Pologne goûta quelques instans de satisfaction, en apprenant que le régiment du prince Frédéric Auguste & un bataillon de celui du prince Xavier avaient trouvé les moyens de s'échapper des mains des Prussiens & de gagner les frontiéres de Pologne. Telles furent les circonstances de cette action courageuse, qu'on ne peut appeller désertion.

Le régiment du prince Frédéric Auguste, composé de huit cents hommes, après avoir été mis sur le pied Prussien, avait eu ses premiers quartiers à Luben & à Guben : ayant depuis été commandé pour se rendre à Berlin, il s'était mis en marche à cet effet : non-seulement on

avait eu ſoin de déſarmer les ſoldats, mais on les avait fait marcher par deux routes différentes : le bonheur les ayant favoriſés au point de leur faire rencontrer des chariots chargés d'armes, ils ne conſultérent que leur courage, & tombérent avec beaucoup de réſolution ſur ces chariots & s'emparérent des armes & des munitions qu'ils portaient : ſe trouvant par-là en ſituation de faire quelque réſiſtance, ils oſérent ſe ſouſtraire à l'autorité de leurs officiers, & prirent la route de Pologne, où ils n'arrivérent qu'après nombre d'eſcarmouches avec le détachement Pruſſien, qui les pourſuivit juſques ſur la frontiére. L'évaſion de ce corps fut dirigée & conduite par un ſergent, nommé Rechter, qui, s'étant aſſuré des diſpoſitions de ſes ſoldats, leur propoſa de ne pas balancer à profiter de l'occaſion qui ſe préſentait de ſecouer le joug d'un ſervice où ils s'étaient engagés de force. Le cri, vive la Saxe, fut le ſignal auquel tous, d'un commun accord, ils tombérent ſur les Pruſſiens.

Le bataillon du régiment du prince Xavier était en garniſon à Croſſen, &, la bayonnette au bout du fuſil, ſe fit jour à travers les Pruſſiens, pour gagner la Pologne.

Le 17 Novembre la Saxe perdit une mere tendre & bienfaiſante dans la perſonne de Marie-Joſephine, archiducheſſe d'Autriche, reine de Pologne, grande-ducheſſe de Lithuanie, électrice de Saxe. Cette princeſſe, née le 8 décembre 1699, mourut au milieu de ſes infortunés ſujets, dont elle adouciſſait la miſére par ſa préſence & par les abondans ſecours qu'elle verſait ſur eux. On peut dire, ſans crainte d'offenſer la vérité, que Marie-Joſephine était l'ornement du thrône, & plus reſpectable encore par l'éclat de ſa piété & des vertus les plus pures, que par celui de la naiſſance & du diadême.

1758

La disgrace du feldt-maréchal comte Apraxin, à qui sa majesté l'impératrice de Russie venait d'ôter le commandement de ses armées, n'étonna que faiblement la cour de Warsowie, d'après la lettre écrite à sa majesté impériale, par le général Sibilski, officier Polonais, & qui fut rendue publique. Elle jette un grand jour sur les opérations de cette premiére campagne des Russes.

» Trés-sérénissime impératrice,

» Votre majesté impériale, en me confiant le commandement d'un corps de troupes de l'armée qu'elle a fait » marcher en Prusse, m'a donné une marque de sa bienveillance si distinguée, si précieuse, que je ne trouve » point de termes assez forts pour exprimer la reconnaissance dont mon cœur est pénétré. Il m'eût été » glorieux de vous sacrifier ma vie au lit d'honneur; » c'était l'objet de mon zéle, le terme de mon ambition & le moyen de m'acquitter envers votre majesté » impériale : mais mon destin veut que je sois encore » redevable à cet égard : peut-être même aurai-je le » regret d'emporter cette dette avec moi dans le tombeau. Quoi qu'il en soit, je ne puis, très-sérénissime » impératrice, dissimuler l'étonnement dont je fus saisi » à mon arrivée sur le territoire ennemi, où je vis les » Cosaques brûler, saccager, & commettre les plus » cruels excès, au mépris de toutes les loix de la guerre » reçues chez les nations policées. Dès lors il me fut aisé » de prévoir la disette de subsistance où se trouverait » l'armée de votre majesté impériale, par une suite naturelle de cet abus. Mais ma surprise & ma douleur » furent encore bien plus grandes, lorsqu'après cette » victoire complette où les troupes de votre majesté impériale mirent l'ennemi en fuite & dans un désordre

» dont

» dont il était facile de profiter pour achever sa ruine ; » & lui porter un coup dont il n'eût pu se relever ; lors » (dis-je) que je vis négliger la poursuite de si grands » avantages, & que j'eus la mortification de ne pouvoir » obtenir trois régimens d'infanterie, avec le secours » desquels j'aurais moi-même entrepris de poursuivre » les vaincus.

» Mes propositions à cet effet étaient fondées sur l'ex- » périence, & sur la nature des circonstances actuelles. » J'y faisais envisager une continuation de succès non » douteux. J'appuyai mes raisons sur des certitudes plû- » tôt que sur des probabilités ; enfin j'offris de soutenir » de ma personne l'exécution de tout ce que je propo- » sais : mais j'eus le malheur de n'être pas écouté, & » bientôt après je dus déplorer le résultat inopiné du » conseil de guerre où la retraite de l'armée de votre » majesté impériale fut résolue ; retraite aussi préma- » turée, & qui s'exécuta avec une armée victorieuse, » pleine de courage & d'ardeur, brûlante du desir de » retourner au combat ; armée encore suffisamment » pourvue de vivres & de munitions de guerre ; armée » enfin dont la moitié eût suffi pour battre celle d'un » ennemi saisi de crainte & d'effroi. Je n'adhérai » point au résultat de ce conseil, parce que j'aurais été » obligé d'agir contre mon devoir : je ne le signai pas » non plus, parce que j'aurais blessé ma conscience. » Ainsi voyant que les opérations militaires étaient fi- » nies pour cette année, qu'on laissait là Konigsberg, » quoique cette ville qui n'attendait que le moment de » se soumttere à votre majesté impériale, eût déja dres- » sé une capitulation ; que d'ailleurs il n'était plus ques- » tion que d'anticiper le temps des quartiers d'hiver, » considérant tout cela, je jugeai que ma présence ne » pouvait plus être d'aucune utilité à l'armée, & je priai » monsieur le feldt-maréchal comte d'Apraxin de m'ac- » corder ma démission, en vertu du plein pouvoir dont » il était muni, & de permettre que je m'en retour-

» nasse à Warsovie. Il y consentit & se chargea d'en » répondre à votre majesté impériale, comme le prouve » l'écrit signé de sa main dont je joins ici la copie.

» J'espére donc que votre majesté n'improuvera point » mon départ de l'armée, & qu'elle voudra bien me » permettre de lui renouveller très-humblement mes » offres de service: quelque médiocres qu'ils soient, je » la supplie de les agréer, si elle trouve à propos de » faire reprendre le fil des opérations militaires. Entiére- » ment soumis aux volontés de votre majesté impé- » riale, je n'aspire qu'à la servir avec utilité & à faire » connaître, au prix même de ma vie, le profond res- » pect dont je suis pénétré pour son auguste personne «.

A Warsovie le 14 Novembre 1737. *Signé*, SIBILSKI, baron de Wolfsberg.

Les Etats de Curlande s'étant assemblés cette année, firent représenter au roi & à la république de Pologne que, convaincus que sa majesté impériale de toutes les Russies verrait avec plaisir l'élection de son altesse royale le prince Charles de Saxe au duché de Curlande, ils s'estimeraient heureux de donner leurs voix à ce prince, si sa majesté voulait lui en accorder la souveraineté, & déclarer préalablement le siége vacant.

En conséquence de cette représentation le sénat arrêta que le dernier duc Ernest n'ayant ni accompli les conditions auxquelles le duché lui avait été conféré en vertu de la constitution de 1736, ni reçu l'hommage des Etats du païs, mais étant resté toujours absent, & au service d'une Puissance voisine, qui faisait déclarer présentement, en termes exprès, par son ministre, que par des raisons d'Etat elle ne permettrait jamais au duc ni à sa postérité mâle de sortir de son Empire; déclaration qui devait faire regarder le thrône comme vacant; que par toutes ces considérations, & vû les instances de la noblesse de Curlande, qui avait fait supplier le roi

par monſieur de Schepping ſon député, d'avoir enfin pitié de cette province privée depuis dix-huit ans d'un ſouverain, & de lui accorder monſeigneur le prince Charles pour duc; le ſénat, dans la vue de prévenir les maux qu'une vacance plus longue pourrait occaſionner, était d'avis & conſeillait au roi de déclarer les duchés de Curlande & de Sémigalle vacans, priant ſa majeſté d'en donner inceſſamment l'inveſtiture à ſon alteſſe royale le prince Charles, en vertu de la ſuſdite conſtitution de 1736, & ſous les conditions preſcrites au duc précédent.

Le roi, conformément à ce réſultat, ſigna le diplôme d'inveſtiture & l'on y appoſa le ſceau de la couronne & celui du grand-duché de Lithuanie.

Ce n'était pas au milieu des troubles extérieurs que l'on devait s'attendre que la diette, aſſemblée cette année, aurait un ſuccès plus heureux que les précédentes; malgré les exhortations & les vues paternelles du roi, le déplorable effet de la conſtitution, ou plutôt de l'anarchie Polonaiſe, en occaſionna la rupture. Dès qu'on voulut entamer les délibérations dans la chambre des nonces, nombre de voix s'élevérent contre le ſéjour des troupes Ruſſiennes en Pologne : en vain on crut étouffer cette rumeur en propoſant de porter ces plaintes au pied du thrône ; un nonce de Volhinie proteſta contre cette démarche, & déclara qu'il ne permettrait pas qu'on délibérât tant que les Ruſſes occuperaient le territoire de la république. Rien ne put ramener ce député, qui ſe retira furtivement de Warſovie. Toute activité étant donc arrêtée par le *liberum veto*, le maréchal congédia l'aſſemblée & l'on convoqua un *ſenatûs-conſilium*, pour aviſer aux meſures qu'il convenait de prendre dans cette fatale conjoncture.



1759

Lorſque les Etats de Curlande & Sémigalle ſe furent déterminés à élire pour leur ſouverain le prince Charles de Saxe, ils exigérent de lui les plus grandes aſſurances par rapport à la Religion, & ſitôt que ſon alteſſe royale eut reçu l'inveſtiture de ſes duchés, elle adreſſa à la régence du pays des réverſales, dans leſquelles eſt inſéré l'important article qui ſuit.

» Nous promettons de la maniére la plus ſolemnelle » de maintenir ces mêmes Etats & leurs habitans dans » le libre exercice de la confeſſion d'Augſbourg, con- » formément aux pactes & conventions arrêtées par nos » prédéceſſeurs. En conſéquence, nous aſſurons que, dès » à préſent & à l'avenir, toutes les affaires en matiére » de religion ſeront en derniére inſtance, & ſans aucun » appel ultérieur, décidées par le tribunal conſiſtorial: » que nous ne permettrons pas qu'il ſe faſſe le moindre » changement dans toutes celles d'entre les égliſes de » ce pays, ſur leſquelles nous avons ſeuls, ou conjoin- » tement avec d'autres, le droit de patronat, non plus » que dans aucune des autres égliſes de la confeſſion » d'Augſbourg, ſoit dans les villes ou dans le plat-pays: » que nous ne ſouffrirons point que les Catholiques y » conſtruiſent aucune égliſe, chapelle ou oratoire, & » qu'au cas que quelqu'un entreprît de faire le contrai- » re, nous emploierons, dès le premier avis qui nous » en parviendra, notre pouvoir ſuprême pour empêcher » pareille choſe de s'exécuter. Nous nous engageons de » plus à laiſſer jouir les ſuſdites égliſes Proteſtantes de » tous leurs revenus & prérogatives, de ne les laiſſer » déſervir que par des miniſtres de la confeſſion d'Aug- » ſbourg, de maintenir en bon état celles ſur leſquelles » nous avons le droit de patronat, & de les faire rebâtir » ou réparer lorſqu'il en ſera beſoin: nous continuerons » d'exercer ce droit de patronat ſur le même pied que

» l'ont exercé les ducs nos prédéceſſeurs, accordant » néanmoins à notre conſeil de régence la faculté de » l'exercer en notre nom, ſi le cas le requiert, &c ».

Tout ayant été reglé à la ſatisfaction des Etats, le nouveau duc de Curlande partit pour Mittau, & de-là pour Péterſbourg, afin d'y conſommer ce qui reſtait à décider par rapport à la levée du ſéqueſtre des duchés, & aux moyens de pourvoir d'une maniere convenable les enfans de l'ex-duc de Biren (*h*).

1760

L'année derniere le roi de Pruſſe fit précéder par un manifeſte l'entrée d'un corps de ſes troupes en Pologne : il expoſe dans cette piéce qu'il ſe croit ſuffiſamment autoriſé à uſer du même droit dont les Ruſſes ſe ſont ſervis pour agir hoſtilement contre lui, & à faire des efforts pour les obliger à ſe déſiſter de leurs vues ennemies & pernicieuſes. Ce détachement ſe porta du côté de Poſ-

---

(*h*) L'électeur de Cologne, comme grand-maître de l'Ordre Teutonique, fit, à l'occaſion de l'élection du prince Charles de Saxe, revivre ſes prétentions ſur les duchés de Curlande, de Sémigalle & de Livonie, dans un mémoire juſtificatif qu'il fit préſenter, par ſon miniſtre, à la diette de Ratiſbonne.

On ſçait que ſur la fin du douziéme ſiécle, ces trois duchés étaient peuplés d'idolâtres & de barbares ; que, pour les convertir, ou pour les ſubjuguer, les Allemands formérent des croiſades ; que tantôt, ſous le nom de chevaliers Porte-Glaives, tantôt ſous celui de chevaliers de Livonie, ou de chevaliers Teutons, ils s'emparérent de ces pays l'épée à la main ; qu'ayant embraſſé la Réforme du temps de Gothard Kettler, leur grand-maître, ils s'approprièrent chacun une commanderie de l'Ordre ; que ce même Gothard Kettler, ayant enfin fait hommage à Sigiſmond-Auguſte, roi de Pologne, en obtint pour lui & pour ſes deſcendans, à titre de fiefs, les duchés de Curlande & de Sémigalle. Ainſi les prétentions de ſon alteſſe électorale de Cologne remontent, comme on le voit, à plus de ſix cents ans.

nanie, & y détruisit quelques magasins des Russes; il enleva le prince Sulkowski à sa terre de Reussen & le conduisit à Glogau, déclarant qu'il ne se portait à cette extrémité, que parce que ce seigneur, pendant le cours de cette guerre, avait témoigné une partialité outrée pour les ennemis du roi. Ces procédés parurent à la république d'une trop dangereuse conséquence pour souffrir qu'ils se multipliassent; elle en porta des plaintes amères au sieur Benoit, sécrétaire d'ambassade de la cour de Berlin, demanda l'élargissement du prince Sulkowski, véneur du grand duché de Lithuanie, réparation sur le manifeste peu ménagé & nullement convenable de M. de Dohna, lors de son irruption dans la grande Pologne, un frein contre l'inondation des monnoies de mauvais aloi, versées par la Prusse dans le royaume, & enfin l'assurance du redressement de tous ces griefs, & d'une entiére sécurité pour l'avenir: satisfaction légitimement dûe à un royaume libre, & qui se tient dans les bornes de la plus exacte neutralité.

Quelques milliers de Juifs répandus dans la Pologne, écrivirent au comte Uladislas Lubienski, archevêque de Gnesne & primat du royaume, qu'ils faisaient profession du Christianisme, & demandaient le baptême. Ces anti-Talmudistes se rendirent en grand nombre à Warsovie, suivant l'ordre du primat, pour y être instruits des dogmes de la communion Romaine: leur chef, nommé Jean-Jacques Frenck, fut baptisé dans la chapelle de la cour, en présence du roi, qui versa sur lui & sur ses nombreux freres d'abondans bienfaits, & promit de ne rien négliger pour leur procurer toutes les aisances possibles & les garantir de toutes persécutions. Cette grande cérémonie était à peine achevée, que les anti-Talmudistes, quoique baptisés & reçus au giron de l'église, donnérent beaucoup d'embarras au clergé qui venait de les instruire. Jean-Jacques Frenck, chef de ces néophites, fut cité pardevant l'official de Warsovie, avec trente autres de sa nation; on l'accusa de se faire ren-

dre par les ſiens des honneurs qui tenoient de l'extravagance, & d'allier aux principes de la foi Chrétienne des opinions à peine tolérées dans le Judaïſme. Le chef, après un mûr examen, fut ſéparé de ſes compagnons, qui déclarérent avec ſerment qu'ils rejettaient les nouvelles opinions, & admettaient les vérités fondamentales de la religion Catholique Romaine.

La diette de cette année s'aſſembla auſſi infructueuſement qu'à l'ordinaire. La premiere choſe à laquelle on travailla fut de procéder à l'élection d'un nouveau maréchal; mais lorſque le comte de Malachowski, écuyer tranchant de la couronne, & qui avoit été le maréchal de la diette précédente, éleva ſon bâton de commandement, & en frappa un coup ſur la table, il ſe rompit; ce qui d'abord fût regardé comme un mauvais augure, & donna lieu de croire que la diette ne ſubſiſterait pas. Cette opinion ne tarda pas à ſe réaliſer; car le nonce Luſinski, l'un des députés, n'ayant pu obtenir la permiſſion de parler, ſortit de l'aſſemblée, proteſta contre la tenue de la diette, auſſi long-temps qu'il ſe trouverait des troupes étrangéres en Pologne, & partit furtivement pour retourner dans ſa province.

1761 (*i*)

La néceſſité d'arrêter le cours des monnoies de mau-

(*i*) Tandis que nombre de citoyens travailloient à déchirer les entrailles de la patrie, le prince Joſeph-Alexandre Jablonowski, Prince du Saint-Empire Romain, chevalier des Ordres du Saint-Eſprit, de Saint-Michel & de Saint-Hubert, palatin & général de Novogorod, membre de l'Académie des Sciences de Paris, fondait à perpétuité quatre prix de quatre médailles d'or, pour être diſtribués à ceux qui auraient le mieux réuſſi à traiter les ſujets qui leur ſeraient propoſés chaque année : ſçavoir, une de la valeur de quarante ducats pour un diſcours dont l'objet ſera de perfectionner l'hiſtoire de Pologne, & des pays qui

vais aloi dont la Pologne était infectée, obligea la République d'avoir encore recours cette année au reméde infructueux d'une diette extraordinaire ; elle fut aussitôt rompue qu'assemblée. Un parti nombreux se trouvait intéressé à ne pas voir discontinuer les troubles, & le séjour des troupes Russiennes dans le royaume & sur les frontiéres, était un motif qu'il ne laissait pas échapper pour effectuer ses desseins pernicieux.

1762

Pendant que la noblesse du palatinat de la grande Pologne, forme un projet de confédération contre les troupes Russiennes ; l'impératrice Elisabeth détache douze mille hommes de son armée, aux ordres du prince de Wolkonski, pour prendre des quartiers dans cette province, & tâcher d'étouffer dans sa naissance ce feu prêt à s'allumer. Mais bientôt la scène change ; la bienfaisante Elisabeth est ravie à ses sujets & à ses alliés ; Pierre III son successeur, se réconcilie avec le roi de Prusse : il en instruit les Puissances en guerre, & il envoie des ordres à ses généraux pour évacuer ses conquêtes & faire rentrer ses soldats dans l'Empire. Qui n'aurait imaginé que le systême politique de l'Europe allait nécessairement changer? Tous les Etats intéressés dans les troubles présens le pensaient & prenaient des

---

quelque rapport avec ce royaume : une seconde de trente ducats, pour un discours, ou dissertation sur des points de géométrie ; une troisiéme de vingt ducats, sur des questions de physique & d'agriculture ; & enfin une quatriéme, pour un discours, ou dissertation, sur des objets de méchanique & de l'art hydraulique.

Les politiques troublent la terre, les ambitieux la ravagent, les sçavans l'éclairent. Le prince Jablonowski aime sa patrie, il la sert, il l'éclaire, & il emploie ses richesses à récompenser les talens.

mesures en conséquence, lorsqu'on apprit que Pierre III, à peine monté sur le thrône, en avait été précipité, & que l'impératrice Catherine II venait de s'y placer.

Cette étrange révolution fit perdre au duc Charles de Curlande tout espoir de se soutenir dans la possession de ses nouveaux Etats : le duc Ernest de Biren, rappellé de son exil par le feu empereur de Russie, Pierre III, & soutenu par l'impératrice Catherine II, fit déclarer par un manifeste à la noblesse & aux Etats de Curlande, que ne se sentant coupable d'aucune faute contre le droit féodal, vis-à-vis du roi & de la république de Pologne, bien loin de penser à se désister du moindre de ses droits, en qualité de souverain élu des duchés de Curlande & de Sémigalle, il était au contraire dans la ferme résolution de les soutenir de toutes les forces que le Seigneur lui mettrait entre les mains; qu'à cet effet il n'avait pas voulu manquer d'avertir à temps le sénat & les députés des Etats, qu'au cas qu'on cherchât à leur imposer, par quelque moyen que ce pût être, de nouvelles obligations vis-à-vis de son altesse royale le prince Charles, comme cela s'était déja fait antérieurement, au préjudice de sa souveraineté, ils n'entrassent pour rien dans les démarches qui pourraient être contraires à son *juri quæsito*, qu'il se réserve *omni meliori modo*, protestant formellement contre tout ce qui pourrait faire tort à sa maison souveraine.

Une pareille déclaration, dans le cas où l'on se trouvait à Mittau, ne fit qu'accroître le trouble & la confusion : la régence & la noblesse se divisérent en trois factions : la premiére, constamment attachée aux intérêts du prince Charles, soutint ouvertement ses droits, fondés sur la validité de son élection & sur l'investiture qu'il avait reçue du duché de Curlande : la seconde faction, composée des partisans du duc de Biren, suivit l'impulsion de la cour de Russie ; & la troisiéme, formée par les gens indécis ou indifférens, attendit l'évenement pour se ranger du côté le plus heureux.

Si les Tartares avaient voulu cette année ſeconder l'ardeur martiale de leur Kan, la Pologne aurait été en feu. Sur de prétendus griefs, ce prince avait aſſemblé une armée de quatre-vingt mille hommes pour ravager les frontiéres du royaume ; mais lorſque ces troupes furent ſur les bords du Nieſter, elles refuſérent de paſſer le fleuve, à moins qu'on ne leur préſentât un ordre formel, ſigné de la Porre, qui les y autorisât. Le Kan n'ayant pu le montrer, toute ſon armée l'abandonna, à la réſerve de quatre mille brigands. On conjura les ſuites de cet orage avec de l'or.

Malgré la rupture de quelques diétines particulieres, où le ſang Polonais coula avec aſſez d'abondance, on parvint cette année à ouvrir la diette générale à Warſovie : ſi les députés euſſent conſulté les beſoins de la patrie, cette aſſemblée aurait été paiſible, & ne ſe ſerait terminée qu'à l'avantage des citoyens ; mais les ennemis du bien public n'avaient pas épuiſé toute leur rage. Le comte Malachowski, directeur de la chambre, en qualité de maréchal de la derniere diette, tenue en 1758, fit l'ouverture de la ſéance par repréſenter que la république, qui depuis tant d'années languiſſait dans une eſpéce de léthargie, venait enfin d'être ranimée par les loix, & par les ſoins infatigables de ſa majeſté : il ajoûta qu'il avait lieu de croire que cette aſſemblée ferait à la patrie tout le bien qu'il n'avait pas été poſſible de lui procurer dans les années précédentes ; que l'eſprit de diſcorde & d'animoſité ayant plongé la Pologne dans les plus grands malheurs, de ſorte que Dieu avait ſeul veillé aux affaires de ce royaume pour empêcher ſon entiére deſtruction, il eſpérait du zèle de tous les nonces, qu'ils feraient exécuter les loix dont ils ſont les gardiens & les dépoſitaires, & qu'ils raffermiraient ainſi la patrie chancelante & voiſine de ſa chûte ; que dans cette ferme confiance il les invitait à procéder à l'élection d'un maréchal.

Cette premiere ſéance fut des plus tumultueuſes ;

quelques nonces demandérent à parler ; les autres prétendirent qu'avant toutes choſes il fallait procéder à l'élection d'un maréchal : ſans rien décider, l'aſſemblée fut remiſe au lendemain. Ce jour-là le comte Poniatowski, ſtolnick de Lithuanie, nonce de Mielnick, déclara qu'il connaiſſait toute la force de la loi, & que cependant il ne ſe prêterait à rien, tant que le comte de Bruhl ſerait préſent : ſur ce mot les ſabres furent levés de part & d'autre. Le directeur de la chambre ſe jetta avec précipitation au milieu des combattans, & les conjura de ne pas troubler la paix & la ſûreté de la diette. On ſe rendit à ſes inſtances, & les ſabres rentrérent dans leurs fourreaux. Alors le comte Poniatowski, grand chambellan de la Couronne, nonce de Belz, s'écria qu'on faiſait violence à la chambre, & demanda que cet attentat ne demeurât pas impuni. D'autres nonces éxigérent que l'affaire fût remiſe au jugement du grand-maréchal, ou à celui de la chambre *ſemotis arbitris*. Quelques-uns ſouhaitérent qu'on fît retirer les arbitres de la part deſquels il y avait à craindre pour la ſûreté de la chambre. Le directeur, ayant repris ſa place, s'écria avec vivacité : *Quis furor, ô cives, quæ tanta licentia ferri !* » Ce lieu ſacré, ajoûta-t-il, » qui devrait être un aſyle pour la perſonne de chaque » nonce & de quiconque obſerve ce qui eſt dû au roi & » à la loi, va donc être expoſé au trouble & à la violen- » ce, ſi l'on ne recherche parmi les arbitres l'auteur » de cet attentat contre la loi, qui déclare coupable » celui qui tire l'épée dans l'aſſemblée ? Attentat hor- » rible, qui bleſſe la juſtice divine & l'autorité royale, » & qui ne peut ſans danger reſter impuni ».

La querelle s'échauffant de plus en plus, on propoſa de s'aſſurer ſi le comte de Bruhl n'était pas la cauſe du tumulte, qui ceſſerait dès qu'on en connaîtrait la ſource. Pluſieurs nonces répondirent que le palatinat de Mazovie garantiſſait la légitimité du comte de Bruhl pour nonce de Warſovie ; mais le comte Poniatowski

répliqua qu'on n'avait rien à alléguer contre le palatinat de Mazovie, & qu'on en voulait à la perſonne ſeule du comte de Bruhl.

Quelques ſoins que ſe donna le comte Malachowski, il ne put parvenir à rapprocher les eſprits, & une proteſtation que le nonce Szumakooski fit en ſe retirant, ôta toute activité à la diette, que le directeur fut forcé de rompre, en diſant que celui qui détruiſait ainſi une diette était plus coupable qu'un parricide, parce qu'il trahiſſait toute la patrie; qu'il demandait au ciel de faire tomber tout le poids de ſa vengeance lur le criminel, & finit par ces mots: *Fecimus quod potuimus; non deſeremus rempublicam uſque ad interitum.*

On s'apperçoit bien que l'admiſſion du comte de Bruhl dans la chambre des nonces était la cauſe ou le prétexte de ces conteſtations. Une partie de la nobleſſe, à la tête de laquelle ſe trouvaient les princes Czartorinski, s'était déclarée contre la famille de Brulh; l'autre, compoſée des Lithuaniens, reconnaiſſait pour chef le prince de Radziwil, &, conjointement avec la Cour, ſoutenait le nonce de Warſovie.

Pour connaître le fond de cette importante affaire, qui, quoique particuliére, entrait pour beaucoup dans les affaires générales de l'Europe, il eſt néceſſaire de rapporter les objections dépoſées dans le mnaifeſte des Lithuaniens contre la légitimité de l'indigénat obtenu par la famille de Bruhl; enſuite nous préſenterons le précis de la réponſe de leurs adverſaires. Cet important procès doit avoir l'univers pour juge.

» Nous ſavons, (diſent les Lithuaniens dans leur mani-
» feſte) que juſqu'à l'arrêt de Pétrikaw donné en 1749,
» la maiſon des comtes de Brulh, illuſtre & célébre dans
» ſon pays, n'a jamais prétendu partager cette portion de
» l'héritage de nos peres: qu'elle n'a joui d'aucunes ré-
» compenſes que les loix ont décernées a ceux qui ont
» rempli les devoirs de la nobleſſe; qui ont défendu la
» foi, les rois, les loix & la liberté; qui ſe ſont expo-

» ſés au danger de perdre les biens & la vie dans les
» guerres qu'il y a eu à ſoutenir contre les ennemis com-
» muns ; qui ont comparu dans les bans, arriére-bans,
» revues, confédérations, élections des rois, & ont ren-
» du des ſervices à la patrie dans les diettes, diétines,
» magiſtratures, & ſiéges de juriſdictions ; en un mot,
» aux ſeuls citoyens de ce royaume, qui ont ſervi l'E-
» tat de pere en fils ».

Mais, lorſque la famille des comtes de Bruhl, diſtinguée dans ſon pays, a obtenu, au préjudice des loix établies dans celui-ci, un décret au tribunal de Pétrikaw, par lequel les prérogatives excluſivement attachées aux nationaux lui ont été décernées, combien de loix cette démarche n'a-t-elle pas enfreintes !

Premiérement, les moyens par leſquels cette maiſon eſt parvenue à s'aſſûrer l'indigénat bleſſent neuf conſtitutions expreſſes, ſucceſſivement établies dans les années 1601, 1602, 1641, 1672, 1674, 1676 & 1699. Ces conſtitutions veulent que les indigénats ſoient conférés, non par les arrêts des tribunaux, mais aux diettes, d'après le conſentement de tous les Etats, à ceux qui, profeſſant la religion Catholique, auront à quelques diétines, & ſur la recommandation du roi & des généraux, fait des démarches, & obtenu des nonces des inſtances réitérées dans leurs inſtructions, après avoir prouvé par des piéces authentiques reconnues de leur prince ou des républiques où ils ſont nés, que leur nobleſſe eſt originaire, & avoir enſuite prêté ſerment de fidélité à notre république.

En ſecond lieu, c'eſt au préjudice de deux conſtitutions, celle de 1637 & celle de 1638, que le comte de Bruhl a obtenu la charge de grand-maître de l'artillerie de la couronne. Il eſt dit expreſſément dans ces conſtitutions, que cette place doit être remplie, non par un étranger, mais par un gentilhomme Polonais.

Indépendamment de la charge de général d'artillerie, qui, contre les loix, a été conférée au pere, celle de *Czeznick* de la couronne a été donnée au fils, ainſi que nom-

bre de ſtaroſties, telles que celles de Spiſz, de Warſovie, de Liporica, de Bolimow, de Bidgoſe, de Piaſetzno, de Btoni, & de tant d'autres, avec de vaſtes héritages & toutes les poſſeſſions que cette maiſon a achetées. Cependant nous connaiſſons dix-huit conſtitutions qui, par ces diſpoſitions, & ces acquiſitions, ſont évidemment léſées : ces loix exigent qu'aucun étranger ne poſſéde, ni charges, ni ſtaroſties, ni biens héréditaires, ni même hypothéques : en un mot elles lui défendent de ſe mêler de ce qui concerne l'adminiſtration de ce royaume.

Il faut rétablir ces loix (ajoûtent les Lithuaniens) auxquelles le comte de Brühl & ſon illuſtre maiſon ont porté de ſi terribles atteintes. Notre attachement & celui de nos freres à nos maiſons fondamentales ne nous permettent pas de ſouffrir que les charges, pour leſquelles nos ancêtres ont verſé leur ſang, nous ſoient ravies par des mains étrangeres.

Le parti contraire ne tarda pas à faire paraître ſa réponſe à ce manifeſte : il commence par déplorer l'outrage public qu'on vient de faire aux loix dans leur propre ſanctuaire, les réglemens concernant l'ordre de la diette violés, la ſûreté publique compromiſe, les glaives levés dans un lieu conſacré à la décence & à la ſageſſe, enfin la diette rompue auſſitôt que formée.

» Nous proteſtons (dit-il) devant notre patrie en-
» tiére que ſon bien ſeul a été & ſera toujours l'unique
» objet de nos penſées & de nos actions ; que la gloire
» du nom de gentilhomme Polonais, gloire acquiſe par
» le ſang & la vertu de nos ancêtres, aſſurée par les
» loix, & devenue la baſe de nos libertés & de nos
» droits, eſt non-ſeulement un tréſor précieux pour
» nous que nous tâcherons de conſerver & de tranſmettre
» dans toute ſa pureté à nos deſcendans, mais encore que
» nous n'emploierons les avantages de notre naiſſance
» qu'à la défenſe des loix & du bien public ; que nous
» ſacrifions à cet objet notre vie & notre fortune, & que

» les prérogatives de la noblesse ne seront jamais entre
» nos mains des armes que nous tournions contre la
» justice pour satisfaire la haîne ou la vengeance «.

Le même parti justifie ensuite la demande qu'il avait faite que privativement à tout autre objet on procédât à l'élection d'un maréchal, & cite, pour l'appuyer, les constitutions de 1690 & 1736. « Quelques nonces, (ajoûte-t-il) n'ont pas été satisfaits de ce procédé conforme à la loi, & du jugement certain qu'on leur annonçait sur les objections : sans égards pour l'ordre des suffrages & pour les formes que la loi prescrit, on a provoqué monsieur le comte Frédéric d'Ocieszyno Bruhl, czesnik de la couronne, nonce & staroste de Warsovie, & l'on a voulu l'exclure de la chambre des nonces, lui qui a tant de fois rempli, ainsi que ses freres, les fonctions publiques; qui est depuis seize ans en possession d'une starostie jurisdictionale cédée par monsieur le prince palatin de Russie, & pour laquelle il a prêté le serment entre les mains de feu monsieur le castellan de Cracovie, comte Poniatowki, alors palatin de Mazovie; qui a été décoré ensuite d'une charge de la couronne, & qui est, sinon naturalisé, au moins rétabli par le decret du tribunal de Pétrikaw de l'année 1749, dans les anciens droits de possessions dont ses ancêtres jouissaient dans ce royaume ».…. On découvrira le coupable qui a occasionné la rupture de la diette…. & la justice le punira. Mais qui pourra consoler la patrie affligée des larmes que lui fait verser l'outrage de ses propres enfans? Qui rétablira les forces énervées des loix violées? Qui effacera la tache faite sous le régne le plus heureux du plus juste & du plus glorieux des monarques » ?

Le *senatûs-consilium*, qui suivit la rupture de cette diette, chargea les grands-maréchaux de la couronne de rechercher l'auteur de ces troubles & de trouver les moyens de prévenir pour l'avenir de semblables attentats. En signant le résultat de cette assemblée, le comte

Zamoiski, palatin d'Inowroclaw, adreſſa au roi un diſcours digne de paſſer à la poſtérité, & qui, en développant la ſituation critique du royaume, fera connaître quel eſt le caractère d'un vrai patriote Polonais.

SIRE,

Toutes les fois que vous m'appellez au conſeil du ſénat, je me fais un uſage de relire le ſerment que j'ai prêté à vous comme mon ſouverain, & à la patrie, afin que mon eſprit, nouvellement frappé des devoirs que ce ſerment m'impoſe, dirige toutes mes paroles vers le bien public uniquement, ſans égard à aucun intérêt perſonnel.

Pour remplir le deſir que j'aurais de rendre à votre majeſté les actions de graces qui lui ſont dues, & de lui faire voir en même temps juſqu'à quel point notre liberté eſt attaquée, vos vertus exigeraient qu'on dévoilât la véritable ſource de nos malheurs; mais, par-là même, on ne ferait qu'envenimer encore des haines, qui ne ſont déjà que trop violentes.

Que votre bonté, ſire, pardonne donc à mon cœur oppreſſé du danger qui environne la voix libre des citoyens, ſi je n'exprime point au gré de votre majeſté les témoignages de ma reconnaiſſance envers elle.

La république a ſagement établi une loi reçue dans tous les Etats: elle n'a pas voulu que les étrangers partageaſſent chez nous l'exercice de la légiſlation, comme le même droit nous eſt interdit chez eux. C'eſt ſur l'autorité de cette loi qu'on a élevé la voix dans la chambre des nonces. On peut être d'un ſang noble & illuſtre ſans être né Polonais; & il eſt permis de douter, *ſi une famille, ſortie depuis ſi long-temps de nos Etats, eſt la même qui y reparaît aujourd'hui*. Je ne diſcuterai point ſi ce doute eſt fondé ou non; ce n'en eſt pas ici le lieu; mais il convenait à ceux que cet objet intéreſſe, de conférer avec leurs amis pour en demander l'éclairciſſement

ment. La république, maitreſſe d'établir de nouvelles loix, aurait peut-être daigné approuver le décret du tribunal & aurait pu défendre en même temps *d'en établir déſormais de ſemblables*, *afin d'ôter au corps de la nobleſſe toute crainte ſur l'avenir*. De cette maniére l'affaire aurait été terminée ſans trouble; mais au lieu de ſuivre cette loi, on a vû exciter un tumulte, inconnu juſqu'alors, dans la chambre des nonces. Il était aiſé de connaître les circonſtances d'un attentat ſi public & ſi prémédité, puiſqu'il a été exécuté par tant de gens, & celui-là les ignore, qui a bien voulu les ignorer. Il n'y avait qu'à ordonner aux gardes de fermer les iſſues de la chambre & à faire examiner les arbitres ſelon les formes qu'indique la loi; on aurait vu quels hommes étaient armés, quelles armes ils portaient, & s'il n'y en avait pas parmi eux qui avaient déjà été flétris. Il y a des raiſons plauſibles, qui paraiſſent accuſer quelques perſonnes de cet attentat, & en juſtifier les autres; mais comme on ne doit juger perſonne ſur de ſimples apparences, il eſt encore moins permis d'accuſer ou de juſtifier quelqu'un en ſecret devant votre majeſté: un crime public exige une punition ou une juſtification publiques; & ſi la république ne trouve pas de moyens ſuffiſans pour s'en faire juſtice, je demanderai en temps & lieu *d'être admis, ainſi que chacun de nous, à déclarer par un ſerment authentique, que je n'en ai point cauſé le déſordre, que je n'en ai point eu connaiſſance, que je n'y ai contribué ni par des conſeils, ni par des ſecours, & que j'en dénoncerais l'auteur comme un traître à la patrie ſi je le connaiſſais*. La clémence, ſire, eſt dangereuſe, lorſqu'il s'agit *d'un crime d'Etat*, *d'un crime de lèſe-majeſté* publiquement commis: *crime d'Etat*, en ce que la violence a voulu étouffer la voix libre des ſénateurs, & décider dans la chambre des nonces: *crime de lèſe-majeſté*, puiſque l'on a levé le ſabre ſur un nonce, parlant en cette qualité dans la chambre des nonces, près

de votre majeſté, & ſous les yeux de toute la république.

Le danger que courent les ſénateurs de perdre la vie dans de ſemblables tumultes, n'eſt pas la conſidération la plus importante ; mais il y va de la ſureté de votre perſonne ſacrée, de qui dépend la ſureté de l'Etat. Qui pourra nous répondre que celui qui léve aujourd'hui un bras audacieux contre ſa propre liberté, ne portera pas un jour ſes attentats encore plus haut ? La loi ne peut plus être un frein pour celui qui viole l'immunité des légiſlateurs mêmes. Les gardes les plus fortes deviendront inutiles par l'uſage qui s'eſt introduit de porter des armes à feu dans le lieu ſacré des conſeils. Quelle ſera déſormais la ſureté des miniſtres étrangers, ſi nous, qui ſommes également ſous la ſauve-garde du droit public, ne pouvons pas compter ſur notre propre ſûreté ?

Ce qui vient d'arriver ſous les yeux de votre majeſté laiſſe aiſément entrevoir tout ce qui va ſe paſſer dans les tribunaux des palatinats : des diviſions, des meurtres, peut-être même des partis formés, en ſeront les ſuites. Quel que ſoit le parti qui triomphe, qui peut aſſurer que le plus faible, conſidérant le trouble qui régne dans les Etats héréditaires de votre majeſté, & l'éloignement de vos propres troupes, n'ira pas, pouſſé par le déſeſpoir, *implorer des dieux étrangers* ?

Je conjure donc votre majeſté de convoquer au plutôt une diette extraordinaire, dans la ferme confiance où je ſuis, que l'ordre Equeſtre ſe montrera digne d'avoir un ſi bon roi, & de jouir de la liberté, par le zéle avec lequel il pourvoira à la sûreté de l'un & de l'autre dans les délibérations futures. La circonſtance eſt favorable en ce moment, où les nations étrangéres ſont aſſez occupées de leurs propres affaires.

L'établiſſement d'un hôtel des monnoies dans les villes de Pruſſe, & la fixation de la valeur intrinſéque

des eſpèces, appartiennent aux trois ordres de la république. Quand il y aurait une diette actuellement ſubſiſtante, je ne ſçais ſi l'on pourrait ſtatuer rien de ſolide ſur cet objet; car il faudrait bien toujours régler notre monnoie ſur la monnoie étrangére qui eſt preſque généralement altérée aujourd'hui. Comme le cours des monnoies eſt une affaire publique de tous les pays, & qu'il intéreſſe la conſervation réciproque du commerce, je crois qu'il ſerait convenable d'attendre la paix générale pour prendre une réſolution ſur cet objet. Sans cela, meſſieurs les grands tréſoriers eux-mêmes ſeraient expoſés à un très-grand danger; car comme ils ſont reſponſables à l'Etat de l'exercice de leur charge, qui ſçait s'ils ſeraient à portée de veiller d'aſſez près, dans les villes de Pruſſe, à l'alliage de ces nouvelles eſpéces? qui ſçait de plus ſi le coin n'en ſerait pas contrefait ailleurs? Je fais mes remerciemens à meſſieurs les grands-tréſoriers pour la réduction qu'ils ont faite proportionnellement à la valeur des eſpéces étrangéres, & pour les confiſcations de celles dont on faiſait trafic ſur nos frontiéres. S'ils n'ont pû réparer nos pertes paſſées, du moins ils ont empêché que nous n'en fiſſions de nouvelles.

Puiſque vous avez la bonté, ſire, de permettre que nous tenions des conférences chez le chef du ſénat, en votre abſence, il eſt à propos qu'elles commencent avant la diette, afin d'éclaircir les matiéres: les objets de délibération doivent être communiqués d'avance à tous ceux qui doivent en délibérer, àfin qu'ils aient le temps de les examiner; & afin d'ôter tout ſujet de défiance, il faudra nommer des députés pour faire rapport à votre majeſté du réſultat des conférences. C'eſt avec ces précautions que ces aſſemblées ſeraient utiles au bien public. On pourrait y diſcuter les moyens de réformer les abus du gouvernement, & les propoſer enſuite à nos fréres dans les palatinats par les univerſaux *ante-comitials*,

Pour assurer le bonheur des hommes dans toutes les conditions, la providence a établi *le droit civil & le droit spirituel* pour agir à l'appui l'un de l'autre. Le premier *prévient le crime par la crainte du châtiment* ; le second *tend à la perfection en réglant les pensées & les intentions mêmes*. Le droit spirituel trouve dans le civil les secours & la force nécessaires pour punir les coupables ; & réciproquement, lorsque la justice séculiére ne peut pénétrer des crimes enveloppés dans l'ombre du secret, les juges des consciences doivent, selon l'exigence des cas, s'armer d'une sévérité juste & l'éclairer.

Rompre une diette dans la vue du bien public peut être une action juste & même méritoire ; la même action dictée par l'intérêt personnel est un crime d'Etat. Offrir, distribuer, recevoir la corruption dans les tribunaux, est toujours crime d'Etat, parce que la perte de l'Etat en est la conséquence : à quelle restitution le coupable ne se trouve-t-il pas engagé ? Je laisse à messieurs du clergé à décider si, en réservant ces sortes de crimes à l'absolution des seuls évêques, on ne diminuerait pas le nombre des transgresseurs.

Qu'on ne croye pas que mon attachement au souverain dépende des graces dont il peut disposer, & que je sacrifie jamais l'intérêt public à mon intérêt particulier. Je demande seulement, qu'on ne perde jamais de vue que, si dans tous les Etats la distribution des places est encore d'une bien plus grande importance pour le public que pour les particuliers, c'est sur-tout dans un Etat libre comme le nôtre, où un homme, revétu d'une charge, ne peut plus en être dépouillé. Les places ne doivent être que des récompenses des services rendus : en les distribuant mal, on ne fait que décourager les citoyens du service du roi & de la patrie. Mais quels seront les sujets à qui le souverain devra confier les emplois qui donnent le pouvoir & l'autorité ? Quels talens, quel empire sur leurs passions ne doivent pas avoir des hommes revétus de ces emplois dans un pays

comme le nôtre, où la priére & la raiſon font tout, où la menace & la force ne peuvent rien ! Serait-il donc impoſſible que le ſénat, placé par les loix entre le roi & l'ordre Equeſtre pour porter au pied du thrône de juſtes & reſpectueuſes remontrances, & pour préſenter à la nation des réflexions ſages & raiſonnables, que ce ſénat, dis-je, ſoutenu de l'autorité de votre majeſté, parvînt à réunir les eſprits diviſés de nos freres? La conciliation ſera facile, quand les parties verront le ſénat & l'ordre Equeſtre *dépendans*, mais de la loi ſeule; *dévoués*, mais ſeulement à votre majeſté. Autrement il ne ſerait à deſirer d'être, ni ſénateur, ni miniſtre: la même épitaphe nous attend tous : *periit te conſule Roma*. La patrie peut périr non-ſeulement par les mauvais conſeils, mais par le ſilence même. Les nonces n'ont pas trouvé de ſûreté pour leurs propres perſonnes dans leur chambre même : peut-être n'y en a-t'il pas dans le ſénat pour les ſénateurs; mais il faut mourir une fois, & l'on ne peut mourir avec plus d'honneur qu'en défendant, ſire, votre prérogative, les loix & notre liberté.

Si, d'un côté, l'impératrice de Ruſſie paraît conſtamment réſolue de mettre le duc de Biren en poſſeſſion du duché de Curlande, d'autre part ſa majeſté impériale ne perſiſte pas moins ſérieuſement dans le deſſein de voir le roi notre ſouverain rétabli dans ſes Etats héréditaires en Allemagne, &c.

1763

Que de révolutions dans le petit Etat de Curlande depuis l'année 1726, époque de l'élection du comte Maurice de Saxe, juſqu'à celle du prince Charles en 1759 ! & par combien de troubles ne ſe trouve-t-il pas agité juſqu'à cette année 1763! Le prince Charles, élu duc de Curlande & de Sémigalle, reçoit l'inveſtiture de ſes duchés, & ſe rend à Mittau, où ſes ſujets lui prêtent ferment de fidélité : bientôt les révolutions de Ruſſie

font reparaître ſur la ſcène politique du monde l'ancien duc Erneſt de Biren, qu'un long exil avait fait regarder comme mort civilement. La cour de Péterſbourg embraſſe avec chaleur les intérêts de ce duc, & ſe détermine à employer toutes ſes forces pour le replacer ſur le thrône de Curlande : elle envoie des troupes à Mittau, à l'aide deſquelles ſon commiſſaire fait ſéqueſtrer tous les revenus domaniaux. En vain le roi de Pologne tente la voie des négociations, en vain il ordonne à la nobleſſe & aux Etats de Curlande de ne ſe pas départir du ſerment de fidélité qu'ils ont juré au duc Charles ; rien ne peut déterminer l'impératrice Catherine II à changer de ſentiment. Dans cette extrémité, le roi de Pologne, de l'avis des ſénateurs du royaume, envoye deux nobles Polonais en Curlande ; mais le miniſtre de Ruſſie déclare, au nom de ſa ſouveraine, qu'il ne permettra pas qu'ils y exercent aucun acte de juriſdiction ; que ſa majeſté impériale ne reconnaîtra jamais d'autre duc que ſon alteſſe ſéréniſſime l'ancien duc Erneſt, légitimement inveſti du conſentement de toute la république, & pour l'élargiſſement duquel le roi, conjointement avec la république, s'eſt ſi ſouvent intéreſſé ; que ſa majeſté impériale n'ignore point que ces duchés ſont un fief dépendant du corps entier de la république, & non du thrône des rois de Pologne ; conſéquemment qu'elle ne ſouffrira jamais qu'on faſſe la moindre infraction aux droits & aux immunités de la république, & qu'on s'arroge des affaires qui ſont de ſa compétence ſeule.

Une ſemblable déclaration dut étonner le ſénateur Lipski ; il répondit que la Curlande eſt un fief relevant du roi, qui en eſt le ſeigneur ſouverain conformément aux conſtitutions du royaume, & qu'il n'appartient qu'à ſa majeſté le roi de Pologne de prendre connaiſſance des affaires qui regardent ce fief.

» Le roi & le ſénat, ajoûta-t-il, n'ont pas le pouvoir » légiſlatif, mais bien celui de mettre à exécution ce

» qui a été réglé par les trois ordres du royaume ; par
» conſéquent la conſtitution de 1736 a donné au roi le
» pouvoir de conférer l'inveſtiture de ce fief à celui que
» ſa majeſté en jugerait digne. Depuis cette époque
» toutes les diettes ont été malheureuſement rompues,
» & le roi & le ſénat ont ſuivi l'eſprit & le ſens de celle
» de 1736, tant à l'occaſion d'Erneſt Jean de Biren, qu'à
» l'égard de ſon alteſſe le duc regnant Charles.

Ce ſénateur finit ſon diſcours en diſant, qu'on ne pouvait, ſans bleſſer ouvertement le droit des gens, & ſans enfreindre tous les traités qui ſubſiſtaient entre la Pologne & la Ruſſie, empêcher les deux ſénateurs délégués de remplir l'objet de leur miſſion, autoriſée par les loix du royaume & par un uſage conſtant ; qu'enfin le fief de Curlande eſt ſous la ſouveraineté du roi ; que les titres de ſa majeſté à cet égard ſont inconteſtables ; que depuis plus de deux ſiécles, la république n'a jamais diſputé à ſes rois les droits qu'elle leur a accordés ſur ce fief, & qu'au cas qu'il vînt à changer de nature, ce ſerait à la république qu'il appartiendrait d'en prendre connaiſſance, comme il eſt aiſé de le voir dans les conventions de 1569 & 1727.

Pendant que ceci ſe paſſait à Mittau, le roi de Pruſſe faiſait déclarer par ſon miniſtre à Warſovie, qu'en conſéquence des engagemens qu'il avoit contractés avec la Ruſſie, & en vertu de la reconnaiſſance qu'il avait déja faite autrefois d'Erneſt Jean de Biren, pour duc de Curlande, il n'en reconnaiſſait & n'en reconnaîtrait jamais d'autre ; que de plus, ſçachant que, ſuivant les loix, un prince Catholique ne pouvait poſſéder ce duché, il ne permettrait jamais qu'il fût occupé par d'autres que par un *Proteſtant*.

Au milieu de ces embarras le roi de Pologne fit à Warſovie l'ouverture d'un *Senatûs-Conſilium*. Il y annonça la paix qu'il venait de conclure, & la néceſſité où il ſe trouvait de ſe rendre dans ſes Etats héréditaires, &

recommanda ſur-tout aux ſénateurs de délibérer mûrement ſur les moyens à prendre pour garantir à ſon altesſe royale le prince Charles la libre poſſeſſion de la Curlande, & pour obtenir l'éloignement des troupes étrangéres & des dédommagemens proportionnés aux pertes que leur ſéjour irrégulier avait occaſionnées aux habitans de la Pologne.

Après bien des débats & des avis différens, tous les ſénateurs ſe réunirent à la convocation d'une diette extraordinaire, & le réſultat du *Senatûs-Conſilium* porta en ſubſtance ce qui ſuit :

» D'autant que ſon alteſſe royale le prince Charles, » duc de Curlande & de Sémigalle, à qui le roi, en » conſéquence de la conſtitution de 1736, & non par un » effet de la tendreſſe paternelle, a conféré ce fief de » la république, & à qui l'inveſtiture ſolemnelle en a » été donnée en 1759, & qui auſſi a prêté, en perſon» ne, la foi & l'hommage que les loix preſcrivent, ſe » trouve, après quatre ans de poſſeſſion tranquille, » troublé & inquiété par Erneſt Jean, comte de Biren, » qui n'y a pas la moindre prétention légitime, mais » qui eſt appuyé par des troupes étrangéres ; ſa majeſté, » de l'avis du ſénat, voulant maintenir les droits de ſa » couronne, & ceux de la république, ainſi que la » poſſeſſion de ſon alteſſe royale, ordonne aux tribu» naux de Pologne & de Lithuanie, de faire ajourner & » citer inceſſamment pardevant eux ledit Erneſt Jean, » comte de Biren, comme propriétaire de divers biens » ſitués en Curlande & en Sémigalle, pour avoir oſé, » à l'aide de troupes étrangéres, faire une invaſion dans » ces deux duchés, mettre les nobles dans ſon parti, & » les forcer de rompre leur ſerment de fidélité ; pour » s'être rendu coupable d'autres actions hardies, au pré» judice de ſa majeſté, de la république & de ſon al» teſſe royale, ſeul duc légitime ; pour avoir, par une » témérité inouie, approuvé *l'arrachement* des reſcrits

» royaux, & enfin pour avoir fait d'autres entrepriſes » contraires à la majeſté royale, & à la ſuzeraineté de » la république.

» Sa majeſté ordonne de plus de faire traduire en » juſtice ceux des habitans des deux duchés qui ſe ſont » rangés du parti dudit Biren, afin qu'ils ſoient, ſui- » vant les loix, traités & punis, comme complices & » parjures.

» Et pour préſerver les droits qui compétent à ſa » majeſté, à la république & à ſon alteſſe royale le duc, » le ſénat, actuellement aſſemblé, proteſte ſolemnelle- » ment & en la meilleure forme que faire ſe peut con- » tre toutes les atteintes déja données, & toutes celles » qui pourroient y être données ultérieurement.

» Au ſurplus, ſa majeſté, quoiqu'elle ne puiſſe ſe » rappeller qu'avec douleur la malheureuſe iſſue de » tant de diettes, eſt réſolue de convoquer en tems & » lieu une diette extraordinaire.

Dans le même réſultat le roi approuve la conduite que tiennent en Curlande le waiwode de Mſciſlaw & le caſtellan de Lenczicz, ſes plénipotentiaires. Sa majeſté leur ordonne de continuer leur ſéjour à Mittau, pour qu'ils ſoient à portée de donner des conſeils au duc Charles, & de veiller à la conſervation des droits de ſon alteſſe royale, ainſi que de ceux de la couronne & de la république.

Toutes ces diſpoſitions étaient ſages, ſans doute; mais un corps conſidérable de troupes devenait ſeul capable de maintenir le prince Charles dans la capitale de ſes Etats; il en partit à l'approche des Ruſſes, qui mirent auſſitôt une garniſon de trois cents hommes dans le château de Mittau. A-peu-près vers le meme temps le chambellan de Borch, miniſtre accrédité du roi & de la république de Pologne à la cour de Ruſſie, ſe vit obligé de quitter Péterſbourg, & de plus en plus l'on eut lieu de ſe perſuader de l'impoſſibilité d'ajuſter à l'amiable les différends qui ſe multipliaient entre les deux

cours. La Pologne fondait ses plaintes sur l'autorité que la Russie s'arrogeait en Curlande, sur la protection qu'elle accordait à son ancien duc, au préjudice des droits constans du duc Charles, & sur-tout par rapport au passage & au séjour des troupes Russiennes sur les terres de la république. La Russie appuyait les siennes sur les termes offensans d'un mémoire remis à son ambassadeur le comte Keyserling ; sur ce que le roi de Pologne n'avait point encore reconnu le duc légitime de Curlande ; sur ce que *les loix & les libertés de la Pologne étaient opprimées, ainsi que les amis de la Russie, qu'on éloignait de tous les emplois & de toutes les graces, parce qu'ils soutenaient la liberté & les loix, & qui par cela même méritaient la protection de la Russie, laquelle, étant garante des droits de la république, ne devait pas permettre qu'on changeât rien à la constitution, & devait en être le plus ferme appui.*

Cependant les diettines s'assemblaient dans toute l'étendue du royaume pour nommer leurs députés à la diette extraordinaire : les unes furent tumultueuses d'abord & se terminérent infructueusement : celle de Warsovie (*k*) produisit l'évenement le plus singulier.

(*k*) On ne doit pas passer sous silence un fait extraordinaire arrivé en Pologne, & que nous trouvons attesté de la maniere la plus authentique. Une femme, nommée Marguerite Krasiowna, mourut dans le village de Konino, âgée de cent huit ans, étant née le 12 Février 1655 : à quatre-vingt-quatorze ans elle avait épousé en troisiémes noces Gaspard Raykoul, du village de Ciwouszin, âgé pour-lors de cent ans : ils ont eu pendant les quatorze ans de leur mariage, deux fils & une fille ; & ce qui est bien plus merveilleux, c'est que ces trois enfans portaient des marques sensibles de la caducité de leurs pere & mere : ils avaient déja des cheveux blancs, & leurs gencives avaient un vuide semblable à celui que laisse la perte des dents, quoiqu'il ne leur en fût venu aucune. Ils n'avaient pas la force de mâcher des alimens solides, & ne vivaient que de pain & de légumes. Ces en-

Une vingtaine de gentilshommes, étant entrés dès la pointe du jour, par la ſacriſtie, dans l'égliſe des Dominicains, où l'aſſemblée devait ſe tenir, y élurent pour députés meſſieurs Staniozewski & Soboleski, l'un juge & l'autre chambellan de cette capitale ; & lorſque, les portes étant ouvertes, le reſte de la nobleſſe ſe préſenta pour procéder à l'élection, elle fut fort étonnée de la trouver faite : cette forme inuſitée excita de grandes rumeurs : on répandit beaucoup de manifeſtes à ce ſujet ; mais ceux qui avaient fait l'élection prétendirent qu'elle était valide, la loi n'ayant pas fixé l'heure, mais ſeulement le jour où elle doit s'exécuter.

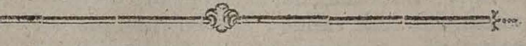
Telle était la fermentation qui régnait dans tous les eſprits, & qui ſemblait ne promettre qu'un avenir déplorable, lorſque, pour ſurcroît de maux, on apprit la nouvelle de la mort de Frédéric Auguſte III (*l*), roi de Pologne, électeur de Saxe, décédé à Dreſde le cinq octobre. Ce prince, vraiment débonnaire, chéri de ſon peuple, était né le ſept octobre 1696 : il fut élu roi en 1733, & couronné le 15 janvier 1734. S'il n'avait fallu,

---

fans étaient aſſez grands pour leur âge ; mais ils avaient le dos courbé, le teint flétri, & tous les autres ſymptômes extérieurs de la décrépitude. Gaſpard Raykoul vivait encore en 1763.

(*l*) Le comte de Brülh ſuivit de près ſon auguſte maître, dont il avait été l'ami, & ſur lequel ce prince rejettait tout l'éclat du faſte de la majeſté royale. Le comte de Brülh, premier miniſtre du cabinet, comte du Saint Empire Romain, baron de Sorſta & de Pforten, Seigneur de Bromberg, maître de l'artillerie de la couronne de Pologne, conſeiller-privé actuel, général d'infanterie, grand-chambellan, préſident du collége des mines, commandant en chef des troupes Saxonnes en Pologne, directeur général de la Steuer, chanoine de Meiſſen, prevôt de la cathédrale de Bautzen, chevalier des Ordres de l'Aigle-blanc, de Saint-André, & de l'Aigle-noir, mourut à Pforten le 28 Octobre, âgé de ſoixante-trois ans, deux mois & quinze jours, laiſſant quatre fils & deux filles de ſon mariage avec la comteſſe de Kolowrath, décédée à Warſovie l'année précédente.

pour faire le bonheur de la Pologne, qu'un chef pacifique, juste & doué des vertus qui caractérisent le maître humain, l'excellent pere, le bon ami, l'allié sûr, & sans ambition, le royaume aurait été au comble de la gloire. Pendant le regne d'Auguste III, il jouit au moins de la paix au dehors, & si une guerre intestine mina intérieurement ses forces, la noblesse Polonaise ne dut s'en prendre qu'à ses haînes, ses animosités & ses dissensions particulieres.



INTERREGNE (*m*).

1763

Aussitôt que la nouvelle de la mort du roi de Pologne eût été rendue publique à Warsovie, M. Uladislas Lubienski, archevêque de Gnesne, en qualité de

(*m*) L'interregne peut arriver en Pologne de trois maniéres. En premier lieu, quand le roi meurt ; en second lieu, quand le roi abdique la couronne ; on en a un exemple frappant dans Jean Casimir, qui quitta les rênes du gouvernement en pleine diette : en troisiéme lieu, l'interregne peut avoir pour cause la déposition du roi. C'est ainsi que les Polonais déclarérent leur thrône vacant lorsqu'ils virent qu'Henri de Valois les avait abandonnés pour prendre la couronne de France, & ne revenait point. D'autres sujets odieux, tels que la tyrannie & l'inobservation des loix & des *pacta conventa*, peut porter la nation à déposer le roi qu'elle s'est donné: Boleslas le Hardi, Uladislas II, Miécislaw III, dit le Vieux, & Uladislas Loketek, s'attirérent cette honte par leur mauvaise conduite. Quelle que soit la cause de l'interrégne, les opérations de la république sont toujours les mêmes. Le primat, devenu vice-roi, envoie aussi-tôt des universaux aux palatinats & aux districts, tant de la Pologne que du grand-duché, pour leur annoncer la vacance du thrône. Alors tous les tribunaux de justice se taisent, & leur activité demeure suspendue jusqu'au couronnement rochain.

primat, ſuivant les conſtitutions du royaume, prit les rênes du gouvernement, pendant la vacance du thrône. Peu de jours après on publia, à ſon de trompe, de la part de la confédération, formée par les diettes (*n*), contre les perturbateurs du repos public, que quiconque ſe rendrait coupable de la moindre faute à cet égard, pendant l'interrégne, ſerait puni de mort, dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Le primat, après avoir publié les univerſaux pour la tenue de la diette qui doit précéder celle d'élection, donna audience aux ambaſſadeurs de Ruſſie & de Pruſſe, qui lui inſinuérent que leurs ſouverains verraient avec plaiſir le choix de la république tomber ſur un noble Polonais, plutôt que ſur un prince étranger, & qu'ils emploieraient tous les moyens poſſibles pour empêcher que le premier & le plus précieux de ſes droits, la libre élection de ſes rois, ſouffrît aucune atteinte.

Cependant le nouvel électeur de Saxe ne perdait pas de vûe un thrône poſſédé pendant tant d'années par ſes ancêtres; il s'ouvrit confidemment à ſes freres les princes Xavier & Charles, ſur les démarches qu'il croyait devoir faire pour parvenir à cette couronne; & dès le lendemain de cette ouverture amicale, il reçut un billet du duc Charles, dans lequel ce prince proteſtait qu'il était prêt de ſe déſiſter de tous ſes droits ſur le duché de Curlande, ſi cette renonciation pouvait engager l'impératrice de Ruſſie à agir en faveur de ſon alteſſe électorale, pour lui obtenir le ſceptre de la Pologne. Un ſi grand ſacrifice prouve combien un cœur généreux peut reculer les bornes de l'amour fraternel. L'électeur ne tarda pas à faire part de ſes eſpérances à la république, dans une lettre circulaire

(*n*) La conſtitution de 1609, concernant les vagabonds, gens ſans aveu, & perturbateurs du repos public, confirmée par celle de 1613.

qu'il écrivit aux ſénateurs, & que nous ne pouvons nous diſpenſer de tranſcrire.

» MONSIEUR,

» Dieu nous a frappés hier d'un coup auſſi terrible » qu'imprévu : il a retiré à lui le roi mon pere par » une mort douce pour le défunt, mais bien cruelle » pour moi, qui n'ai pas eu le temps de m'y prépa- » rer. La juſte douleur dont je ſuis accablé ne me » fait point oublier un royaume qui était ſi cher aux » rois mon pere & mon ayeul, ni les fidéles ſerviteurs » qui lui ont donné des preuves d'un véritable atta- » chement. Je ſens la perte irréparable que vous avez » faite, & ce ſerait pour moi une conſolation bien » précieuſe de pouvoir l'adoucir : je ſuis dans le deſ- » ſein d'offrir à la république tous les ſoins & toute » l'aſſiſtance qu'il ſera en mon pouvoir de leur don- » ner, ſi, en me déférant la couronne, elle veut me » confier les rênes du gouvernement, & j'ai tout lieu » d'eſpérer que ſi la nation Polonaiſe eſt diſpoſée à » me donner cette marque de ſon affection, toutes les » Puiſſances voiſines le verront avec plaiſir. Vous avez » donné au feu roi mon pere tant de preuves de votre » attachement, que je me promets de vous la même » affection, & je ſais combien vous pouvez contribuer » à me procurer cette ſatisfaction que j'ambitionne de » gouverner une nation illuſtre, & qui ſera toujours » diſtinguée par ſa fidélité & ſon attachement envers » ſes rois. Soyez bien perſuadé que ma reconnaiſſance » ſera proportionnée à la grandeur du ſervice. Vous » n'en douterez nullement, ſi vous me rendez la juſ- » tice de me croire animé du même eſprit que mes an- » cêtres. Je prie Dieu qu'il dirige les opérations de » la république, & qu'il vous ait, MONSIEUR, en ſa » ſainte garde. Je ſuis votre affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

Le primat ayant assemblé le conseil du sénat, lui annonça le décès d'Auguste III, & les sénateurs décidérent que la République enverrait des ambassadeurs aux Puissances amies, pour leur faire part de ce triste événement. On convint des moyens propres à empêcher que les trésors de la couronne & du grand-duché de Lithuanie, formés par la recette des douanes, salines & œconomies, ne souffrissent aucune diminution pendant l'interrégne : plusieurs réflexions engagérent l'assemblée à reculer le temps de la tenue des diettines ; les matiéres importantes sur lesquelles les palatinats devaient délibérer, les mésintelligences qui s'étaient manifestées entre la noblesse, pendant les précédentes diettes, le rétablissement de la confiance & de l'union, si utiles au bien général, & les intérêts de la Russie & du grand-duché de Lithuanie à concilier avec ceux du public ; toutes considérations auxquelles le prince primat fut prié d'avoir égard, lorsque, dans ses universaux, il fixerait le temps de la tenue de la diette de convocation : on décida ensuite que les trésoriers de la couronne & du grand-duché de Lithuanie seraient autorisés à payer à ce prince une somme extraordinaire de deux cent mille livres.

1764

Toutes les diettines assemblées dans les différens districts pour l'élection des nonces, furent on ne peut pas plus tumultueuses, excepté la diette de Warsovie, où tout se passa tranquillement, & qui élut, d'une voix unanime, pour nonce, le comte Poniatowski, grand-panetier de Lithuanie, & M. Sidlowski, juge du tribunal de Warsovie.

Les sénateurs & les nobles de la Grande-Pologne agitérent, dans une de leurs séances, ces deux grandes questions : » 1°. S'il convient d'élire pour roi un » noble Polonais, à l'exclusion de tous les étrangers,

» conformément aux intentions de l'impératrice de » Russie & du roi de Prusse. 2°. Si chaque noble doit » donner sa voix pour l'élection, ou s'il convient de » choisir des députés parmi la noblesse «. Tous les membres de l'assemblée, à l'exception de quatre, opinérent qu'il fallait renvoyer la décision de la premiere proposition à la diette d'élection, où l'on serait plus en état de prendre à ce sujet des résolutions définitives, sans pouvoir cependant désavouer le desir qu'on avait de voir sur le thrône un roi Polonais. A l'égard de la seconde proposition, on décida que chaque noble donnerait sa voix pour l'élection. Ce fut à cette occasion que le palatin de Kalisch prononça un discours plein de ces traits de force qui décélent l'homme instruit & le vrai patriote; il soutint qu'en excluant les étrangers de la concurrence au thrône, on s'attirerait l'inimitié des principales maisons de l'Europe, dont il était sorti des princes qui avaient gouverné la Pologne avec courage, sagesse & magnanimité; que c'était ces mêmes princes qui avaient civilisé la nation, & que la plûpart des grandes familles Polonaises leur devaient leur fortune. Il ajoûta, au sujet de la seconde question, que ce serait ôter à la petite noblesse le droit le plus précieux dont elle jouisse, que de réserver l'élection d'un roi à un certain nombre de députés, beaucoup plus faciles à corrompre que le corps entier de la noblesse assemblée.

Pendant que l'impératrice de Russie & le roi de Prusse (o) prenaient des mesures pour faire tomber la

---

(o) L'impératrice de Russie fit remettre au prince primat un acte muni de son sceau, & signé de sa propre main, par lequel elle s'engage, tant pour elle que pour ses successeurs, à ne jamais former, sous prétexte du titre d'impératrice de toutes les Russies, que lui accorde la république, aucune prétention sur la province de ce nom, dépendante de ce royaume. Le roi de Prusse couronne

couronne ſur la tête d'un Piaſt, l'empereur, le roi de France & le ſultan des Turcs déclaraient au prince primat combien ils s'intéreſſaient au bonheur & à la tranquillité de la république. » La vacance du thrône, » dit le roi de France dans la déclaration qu'il fit re- » mettre par ſon ambaſſadeur, eſt l'événement le plus » important qui puiſſe arriver dans un royaume élec- » tif, & c'eſt dans une occaſion ſi eſſentielle que je » me ſuis empreſſé à donner à la nation Polonaiſe de » nouvelles aſſurances de mon amitié & de l'intérêt » véritable que je prends à la gloire & à la proſpérité » de cette république «... Le roi déclare enſuite, de la maniére la plus préciſe & la plus formelle, qu'il ne conſidére dans cette occaſion que les avantages de la république; qu'il ne forme d'autre vœu, qu'il n'a d'autre deſir que de voir la nation Polonaiſe maintenue dans tous ſes droits, dans toutes ſes libertés, & ſpécialement dans la plus précieuſe de ſes prérogatives, celle de ſe donner un roi par une élection libre & un choix volontaire; qu'animé de ces ſentimens & d'un véritable intérêt pour une nation, ancienne alliée de ſa couronne, il remplira à ſon égard tout ce que peuvent exiger de lui la juſtice, les traités & les nœuds mutuels de l'amitié; qu'enfin il l'aſſiſtera par tous les moyens qui ſont en ſon pouvoir, ſi, contre toute attente, elle était troublée dans l'exercice de ſes droits légitimes, & qu'elle peut compter ſur ſes ſecours & les requérir en toute aſſurance, ſi les priviléges de la nation Polonaiſe étaient violés: mais que ſa majeſté a lieu de croire qu'un pareil cas ne ſaurait exiſter, puiſque les Puiſſances voiſines ont également déclaré, de la maniere la plus ſolemnelle, qu'elles étaient conſtamment réſolues de maintenir la ré-

---

fit remettre auſſi une pareille renonciation touchant la Pruſſe royale.

publique dans ſon état actuel, ſes loix, ſes libertés; ainſi que dans ſes poſſeſſions, & qu'elles ne ſouffriraient pas qu'elle éprouvât aucun préjudice de la part de qui que ce ſoit, & que ſes libertés fuſſent gênées par les cours étrangéres. Des déclarations ſi préciſes, ſi uniformes & ſi équitables, annoncent clairement à la nation Polonaiſe qu'elle peut uſer de ſes droits dans toute leur étendue, & qu'elle n'a pas à craindre de voir ſes libertés & ſon territoire violés par l'introduction d'aucune troupe étrangére.

A l'égard des différens candidats qui peuvent aſpirer au thrône, ſa majeſté n'en recommande & n'en indique aucun; elle eſt encore plus éloignée de donner des excluſions, puiſque ce ſerait agir contre ſes principes, & attenter à la liberté Polonaiſe, & même elle s'abſtiendra de donner des conſeils ſur une matiére auſſi délicate, étant bien perſuadée que la république eſt trop éclairée ſur ſes véritables intérêts, pour ne pas préférer le candidat qui ſera le plus en état de la gouverner avec juſtice & avec éclat. La république compte des grands hommes parmi les rois Piaſtes; pluſieurs maiſons ſouveraines leur en ont fourni d'auſſi célébres par leurs actions, qu'illuſtres par leur naiſſance. C'eſt à la nation elle-même de déterminer ſon choix, en conſultant ſa propre convenance, ſans égard à des influences étrangéres, & ſa majeſté déclare qu'elle reconnoîtra pour roi de Pologne, & pour allié de ſa couronne, que même elle ſoutiendra & protégera quiconque ſera élu par le choix libre de la nation, & conformément aux loix & aux conſtitutions du pays,

La déclaration de l'Empereur donnait les mêmes aſſûrances & préſentait les mêmes intentions : à l'égard de celle de la Porte, elle était contenue dans une lettre, adreſſée au prince primat par le grand viſir, dont voici la teneur.

» Le royaume de Pologne a été de temps immémo-
» rial reçonnu de toutes les cours de l'Europe pour une

» république libre & indépendante, qui par conſéquent » a le droit de s'élire un chef ſans que d'autres Puiſ- » ſances s'en mêlent. Fondé ſur ce principe, ſa majeſté, » le très-puiſſant & très-illuſtriſſime empereur des Ot- » tomans, &c. veut & deſire par un effet de ſa magna- » nimité naturelle, & de ſes hauts ſentimens, que dans » les circonſtances actuelles l'élection d'un roi de Po- » logne ſe faſſe conformément aux anciennes conſtitu- » tions, loix & uſages du pays; avec l'exercice de cette » précieuſe liberté, qui appartient à la république, & » ſans que la ſublime Porte ni d'autres Puiſſances puiſ- » ſent s'ingérer dans cette affaire, en aucune maniére. » Telles ſont les intentions de ſa hauteſſe; je vous les » déclare, & manifeſte à vous nos anciens amis & prin- » cipaux membres de la république. Et comme nous » voulons que l'ambaſſadeur de France, l'envoyé de » Pruſſe, & le réſident de Ruſſie, miniſtres actuels de » ces Puiſſances auprès de la ſublime Porte, en ſoient » inſtruits, nous leur en avons donné connaiſſance de » vive voix & par écrit. En attendant, le ſuprême chef » de l'Empire Ottoman ne doute point que ces miniſtres » ne communiquent à leurs cours reſpectives l'eſtime » que ſa hauteſſe porte à la république & l'intérêt » qu'elle prend au maintien des libertés de la nation. » Elle ſouhaite de plus que le grand maréchal de la cou- » ronne ſoit informé du contenu de cette lettre, & qu'il » en faſſe part aux magnats de Pologne, afin que l'en- » tremiſe d'aucune Puiſſance n'influe ſur l'élection. En » ces points conſiſtent les vrais deſirs & les ſentimens » de ſa hauteſſe, ſur leſquels j'avais à m'expliquer ».

Ces diſpoſitions amicales des Puiſſances étrangéres ſemblaient préſager la tranquillité dont on jouirait pendant la diette d'élection, & l'on ne fut pas peu étonné à Warſovie lorſqu'on y reçut la triſte nouvelle du malheureux ſuccès de la diettine de Graudentz, la plus importante de toutes dans la Pruſſe Polonaiſe, par le droit qu'elle a d'envoyer un nombre illimité de députés à la

diette de convocation. Les Ruffes avaient des magâfins dans la ville de Graudentz : les troupes prépofées pour les garder en fortirent à l'arrivée de la prodigieufe quantité de feigneurs de différens partis, qui s'y raffemblérent pour la diettine ; mais elles y rentrérent inopinément au moment de l'ouverture de l'affemblée. Il y eut des coups de fufil de tirés entre les foldats Ruffes & quelques gentilshommes Polonais qu'ils voulurent défarmer : l'allarme devint générale, & le palatin de Culm, premier fénateur de la province, au lieu d'ouvrir la diettine, fe retira, en publiant un manifefte pour juftifier fon inaction. Tous les nobles fuivirent l'exemple de leur chef, & pour fe difculper de leur côté, ils fignérent un mémoire dans lequel ils firent le détail des empêchemens apportés par les Ruffes, qui avaient à leur tête le général Commotow, à la tenue de leur affemblée. Cette piéce importante était terminée par une réclamation de la juftice de l'impératrice de Ruffie contre ces violences, ainfi que des bons offices & du crédit des Puiffances qui venaient de déclarer fi authentiquement, qu'en vertu de l'amitié établie par les traités entre leurs couronnes & la république, elles voulaient maintenir les Polonais dans la jouiffance de leurs loix & de leurs libertés, & les laiffer délibérer en paix fur leurs intérêts communs.

Le général Commotow, vivement attaqué dans le mémoire des feigneurs affemblés pour la diettine de Graudentz, ne manqua pas d'y répondre. Il expofa pour juftifier fa conduite, qu'étant forti de Graudentz, pour ne point gêner les décifions de la diettine générale, il avait voulu remettre la garde de fes magafins au magiftrat, qui avait refufé de s'en charger ; que menacé de tous côtés par différens corps de troupes Polonaifes, tant de la couronne que particuliéres, il s'était vû forcé de rentrer dans la ville, pour fe conferver fes fubfiftances & le paffage vers les lieux d'où il les pouvait tirer. » Au furplus, dit-il, lorfque j'informai de mon deffein

» le palatin de Marienbourg, il me fit faire une réponſe
» plus vive que cathégorique ; ſçavoir, que chaque
» particulier était le maître d'entretenir autant de ſol-
» dats que bon lui ſemblait, & de s'en ſervir à telle
» fin qu'il le jugerait à propos. La premiére partie de
» cette réponſe n'étant point de l'état de la queſtion, &
» la ſeconde ſe trouvant déterminée par les loix & conſ-
» titutions de la république, je crus ne pouvoir me diſ-
» penſer de rentrer dans Graudentz, d'autant plus que
» les troupes Polonaiſes continuaient de s'en approcher,
» & que, ſelon toute apparence, on leur aurait livré
» mes magaſins ». Enfin après avoir expoſé les menaces qui lui furent faites de *tailler en piéces toute ſa diviſion*, s'il ne ſe retirait, après avoir parlé d'un petit combat entre quelques inconnus & ſes poſtes avancés, il demande au public impartial, ſi la malheureuſe iſſue de la diettine générale de Graudentz peut lui être imputée avec juſtice, & ſi elle ne doit pas plûtôt être attribuée à ceux des Polonais qui, ne voulant pas obſerver ce que preſcrivent les *Lauda* ſur les qualités eſſentielles des nonces, & cherchant à ſe prévaloir de leurs forces, ont excité des troubles, aſſailli des maiſons, attaqué & bleſſé ſes ſentinelles.

Lorſque les ſeigneurs Polonais ſe rendent à Warſovie pour la diette de convocation, ils ſe font ſuivre ordinairement par les troupes qu'ils entretiennent à leur ſervice ; & ce mélange de ſoldats, ſous peut-être deux ou trois cents uniformes différens, retrace aſſez le tems de nos malheureuſes Croiſades, où chaque parti était rangé ſous ſa banniére. Le jour fixé pour l'ouverture de la diette, les nonces vinrent prendre place dans la ſalle deſtinée pour leur aſſemblée ; mais une partie des bancs ſe trouva occupée par des gens de guerre, tandis que les tribunes qui ſont au-deſſus des bancs étaient remplies par des Ruſſes. Dès lors on put juger de la tournure qu'allaient prendre les affaires : le tumulte qui avait commencé à l'arrivée des nonces, ne ceſſa qu'à la propo-

ſition qui fut faite de procéder d'abord à l'élection d'un maréchal : quelques ſeigneurs s'y oppoſérent & prétendirent qu'il convenait préalablement de faire exercer cette importante charge par le maréchal de la derniére diette. Toute l'aſſemblée ſe rangea de cet avis. On députa au vieux comte Malakowski, qui, après s'être longtemps fait attendre, arriva enfin, prit poſſeſſion du bâton de maréchal ; mais au lieu de le lever pour donner la parole aux premiers nonces qui devaient parler, il déclara qu'il ne le ferait qu'après que les troupes étrangéres ſeraient ſorties & que la diette aurait toute ſa liberté : le nonce de Warſovie appuya la réſolution du maréchal par un diſcours vigoureux, & bientôt de tous côtés on vit étinceler les ſabres & les épées. Le prince Adam Czartorinski, & quelques nobles de ſon parti, ſe jettérent au milieu de l'aſſemblée & parérent les coups que l'on s'efforçait de porter au maréchal, qui, tranquille au milieu de ce danger, remit ſon épée dans le fourreau, & préſentant ſon eſtomac découvert à ceux qui le menaçaient, leur dit : » s'il vous faut une victime, » me voilà ; mais au moins je mourrai libre, ainſi que » j'ai vécu ». Enſuite ce vénérable vieillard déclara que, puiſqu'il n'exiſtait plus ni loix, ni liberté, il ſe retirait & emportait avec lui le bâton de maréchal dont on l'avait revétu. En vain on voulut s'oppoſer à ſa retraite, en vain on le conjura d'oublier ce qui venait de ſe paſſer ; il demeura inébranlable, & ſortit de l'aſſemblée, malgré les gardes mêmes qui parurent vouloir lui refuſer le paſſage. Ainſi la diette fut rompue avant d'avoir reçu ſon activité. Le départ du comte Malakowski avait entraîné la plus grande partie des nonces, qui ſortirent avec lui : ceux qui reſtérent dans la chambre, quoiqu'en petit nombre, procédérent à l'élection d'un maréchal, & leur choix tomba ſur le prince Adam Czartorinski. Ainſi la nation ſe trouva diviſée en deux partis. Celui du grand-général comte Branicki, ſuivi de l'armée de la couronne, compoſée ſeulement d'environ quatre mille

hommes, du prince Radziwill, palatin de Wilna, & de quelques autres seigneurs avec leurs troupes, se retira à trois lieues de Warsovie.

Aussitôt que le nouveau maréchal à qui la diette en même temps avait confié l'armée de la couronne, avec la qualité de grand-régimentaire, eût prêté le serment requis, il s'occupa du soin de ramener le grand-général comte Branicki à des sentimens pacifiques; & ne pouvant y réussir, il expédia des ordres à l'armée de la couronne, par lesquels il était enjoint à tous les officiers & chefs des différens corps, d'abandonner leur général, pour venir servir sous lui. Pendant ce temps les nonces & les sénateurs, qui composaient la diette, approuvaient la confédération de Wilna formée contre le prince Radziwil & ses adhérens, & se joignaient aux sollicitations qu'elle faisait faire à la cour de Russie pour en obtenir des secours propres à ramener la tranquillité dans l'Etat, par l'élection d'un roi qui lui fût agréable. Ils donnérent aussi pouvoir au grand-régimentaire d'appeller dans le royaume des troupes étrangéres, puisque la république ne pouvait ni lui en fournir, ni lui donner les moyens de faire de nouvelles levées: ensuite on proposa de fixer les qualités que devait avoir le futur roi, & il fut décidé qu'il devait être Catholique Romain, jeune, issu de pere & mere Polonais, né & élevé dans le royaume; on déclara de plus, ennemi de la patrie, quiconque oserait travailler à procurer la couronne à un étranger, & les biens de toutes personnes convaincues d'avoir reçu de l'argent pour ce sujet, confisqués au profit de la république. L'affaire des duchés de Curlande & de Sémigalle fut aussi prise en considération, & les nonces reconnurent formellement le duc Ernest Biren (p).

(p) Cette grande affaire est tellement liée avec les autres intérêts politiques de la Pologne, que nous ne croyons pas devoir

Cependant les troubles augmentaient de toutes parts; les miniſtres de l'Empire, de France & d'Eſpagne ſe

---

nous diſpenſer de tranſcrire en entier l'acte qui fut dépoſé à ce ſujet dans le gref de la diette.

» Il eſt expreſſément défendu au roi par la conſtitution de 1706, » article XX, ſous le titre de *Curatela*, de diſpoſer en aucune ma» niere des duchés qui appartiennent à la république, ſans le con» ſentement des Etats aſſemblés en diette. A l'égard de ceux de » Curlande & de Sémigalle, il fut ſtipulé dans les *Pacta conventa* » du roi Auguſte III, de glorieuſe mémoire, que ſa majeſté, » conjointement avec la république, aurait ſoin qu'il ne ſe fît » rien de contraire à cette diſpoſition. La république même autoriſa » enſuite le feu roi, par une conſtitution rendue dans la diette de » pacification de 1736, à donner l'inveſtiture de ces duchés après » le décès du duc Ferdinand & l'extinction de la maiſon de Kett» ler. Erneſt-Jean, comte de Biren, en conſéquence de cette » conſtitution, dont il s'était préalablement engagé à remplir » les conditions, obtint en fief, tant pour lui que pour ſes deſ» cendans, leſdits duchés. Toutes ces conſidérations nous ont » déterminés à protéger & maintenir le duc Erneſt-Jean, ainſi » que ſa poſtérité maſculine, dans le droit & la poſſeſſion du fief » qu'il a légitimement obtenu. Nous protégeons auſſi & mainte» nons la nobleſſe de Curlande & de Sémigalle dans ſes droits, » priviléges, contrats de ſujétion & forme de gouvernement, à » l'exception des clauſes que le duc s'eſt engagé à remplir; mais » comme le duc Erneſt Jean, au lieu de recevoir perſonnelle» ment ce fief en 1739, s'eſt ſervi, pour cet effet, d'un com» miſſaire muni d'un plein pouvoir, & cela contre le diſpoſitif » de la conſtitution de 1673, nous ordonnons qu'afin de rétablir » cette loi dans ſa premiere force, le duc ſoit en perſonne in» veſti du fief, ſi ſon âge le lui permet; ou autrement, que le » prince héréditaire ſon fils, reçoive du futur roi l'inveſtiture, » tant pour ſon pere que pour lui-même. Nous enjoignons de » plus au duc actuel & aux ducs ſes ſucceſſeurs, de n'entrer au » ſervice d'aucune Puiſſance étrangére, & nous ordonnons qu'a» près l'extinction de la branche maſculine du duc Erneſt-Jean, » les duchés de Curlande & de Sémigalle ſoient réverſibles à la » république, qui en diſpoſera à ſa volonté. Nous voulons auſſi » que la convention paſſée en 1757, avec le duc, à Dantzick, » en conſéquence de la conſtitution du 22 Novembre 1673, ſoit

retiraient de Warsovie (*q*), & les confédérés de concert avec les Russes livraient de petits combats aux dif-

---

„ insérée dans celle de la diette actuelle. Nous entendons au surplus que les dispositions faites postérieurement par rapport à ces duchés, ainsi que le diplôme expédié, & tous autres actes dressés en conséquence du dernier résultat du Conseil d'Etat sans la participation de l'Ordre Equestre, & sans l'approbation d'une diette formelle, soient censés contraires aux loix & de nulle valeur. Nous déclarons donc que de semblables dispositions ne porteront ni préjudice, ni empêchement au duc Ernest-Jean, non plus qu'à ses descendans mâles, & en conséquence nous ordonnons, de la part de la république, à tous les habitans de ces duchés, de quelque état ou condition qu'ils puissent être, de se soumettre conformément aux loix du pays & d'obéir fidélement au duc Ernest-Jean, leur souverain légitime. Quant aux différentes plaintes portées par les palatinats & districts de Lithuanie & de Livonie, à l'occasion des limites & des douanes, ainsi que de quelques autres circonstances, nous aurons soin que le roi futur établisse une commission pour régler & terminer ces difficultés ".

(*q*) Après les déclarations que ces ministres avaient faites au nom de leurs souverains, les Polonais ne devaient guères espérer de les voir assister à une diette d'élection, qui ne laissait prévoir, ni l'unanimité des suffrages, ni la liberté de les contredire.

On peut remarquer que, suivant les anciennes constitutions, pendant la diette de convocation, les ministres étrangers doivent se tenir éloignés de Warsovie : il est d'usage qu'on leur marque l'endroit où ils demeureront jusqu'à ce que la diette d'élection soit terminée ; mais cet usage trouve beaucoup de contrariétés dans la pratique. Lorsqu'on somma M. de Monty de se retirer, pendant le dernier interrégne, sa réponse fut, » que les ministres de France » étaient, depuis plus de deux siécles, en possession d'assister » aux élections des Rois de Pologne, & qu'il se flattait qu'on ne » voudrait pas commencer par lui pour abroger cet usage ; & » ajoûta que, si pourtant le bien de la république exigeait qu'il » s'éloignât, il ne refuserait point de lui donner cette marque » d'amitié «. M. de Lowenwolde, ambassadeur de Russie, dit en propres termes : » L'impératrice m'a envoyé pour résider de sa » part à Warsovie, non à la campagne «. M. de Welzeck, am-

férens corps de troupes des comte Branicki & prince Radziwill. Ce fut au milieu de cette guerre civile que s'ouvrit la diette d'élection. L'évêque de Smolensko, chargé de prononcer un sermon relatif à cette solemnité, prit pour texte ces paroles, *eligite ex vobis meliorem qui placuerit, & ponite eum super solium. Choisissez parmi vous celui que vous jugerez le meilleur, & placez-le sur le thrône.* Jamais conseil utile n'avait peut-être été donné aux Polonais dans une circonstance plus critique. Le choix d'un maréchal fut unanime, il tomba sur M. Sosnowski, grand notaire de Lithuanie. Enfin le six Septembre, jour si long-temps attendu, qui devait donner un souverain à la Pologne, les nonces des onze palatinats s'étant rassemblés dans le champ électoral, comme le prince primat adressait la parole aux nonces qui étaient près de lui, ceux du côté opposé criérent à haute voix, nous voulons le grand-panetier de Lithuanie. Quatre palatinats seulement furent plus lents à répondre : celui de Kiovie, interrogé sur celui qu'il desirait pour roi répondit : celui que les autres veulent. *Ce n'est pas assez*, reprit le primat, *il faut le nommer à haute voix.* Il se détermina à crier, le grand-panetier de Lithuanie. Ce suffrage entraîna ceux des trois palatinats qui n'avaient pas encore crié, & tous les onze unanimement criérent, le grand-panetier de Lithuanie. On dépêcha aussitôt le jeune comte Wielopolski pour annoncer au comte Poniatowski son élection, & le féliciter de la part de la république.

Quelques jours après le nouveau roi jura solemnellement les *Pacta conventa*, & reçut des mains du maré-

---

bassadeur de Vienne, déclara, » qu'il ne pouvait faire une pareille » démarche, & que si on l'obligeait à quitter la ville, il était » persuadé que l'empereur son maître lui donnerait, pour lui » servir de cortége & pour le ramener, les régimens qui étaient » alors en Silésie «.

chal de la diette le diplôme de ſon élection.

Nous avons déjà rapporté quelque choſe des cérémonies obſervées au couronnement des rois de Pologne, à l'occaſion de celui de Staniſlas Leczinski (*r*), & nous penſons que le lecteur ne nous ſçaura pas mauvais gré, ſi nous entrons dans un plus grand détail à ce ſujet.

Le vingt-cinq novembre, jour fixé pour cette auguſte cérémonie, la plus grand partie de la cour vint occuper les places qui lui avaient été marquées dans l'égliſe de S. Jean (*s*). L'archevêque de Léopold, précédé des échevins & du magiſtrat de Warſovie, des chanoines, & des prélats des égliſes cathédrales, des abbés, archevêques & évêques des deux rits, habillés pontificalement, ſe rendirent dans l'appartement du roi. On avait placé ſur une table & ſur des carreaux de velours, les habits royaux deſtinés pour ſa majeſté; ſçavoir, les ſandales, les gants, l'albe, le ceinturon, la tunicelle blanche, une chappe de même couleur, l'ordre avec la chaîne d'or, le bonnet royal, la couronne, les deux glaives nuds; le troiſiéme avec le ceinturon & le fourreau, & le globe d'or: la cotte-d'armes avait été placée ſur le maître-autel de l'égliſe de S. Jean. Lorſque le roi fut habillé, l'archevêque lui donna de l'eau-bénite, & l'aida à ſe lever, en le prenant ſous le bras. Les prélats, les officiers territoriaux, les ſénateurs ſéculiers, les miniſtres, les évêques, les enſeignes des deux nations, les porte-glaives, trois ſénateurs, un de chaque province, portant les marques royales ſur des carreaux, ouvrirent la marche; après

(*r*) Page 210.

(*ſ*) Par une conſtitution établie dans la derniére diette de convocation, il fut décidé que le couronnement ſe ferait dans la ville de Warſovie, ſeulement pour cette fois, & que cet exemple ne pourrait préjudicier aux droits conſtans de la ville de Cracovie, où, ſuivant les conſtitutions du royaume, cette cérémonie doit ſe faire.

eux les maréchaux, tenant les bâtons bas, précédaient le roi conduit par l'archevêque de Léopold, & le premier évêque en rang, sous un baldaquin, porté par les quatre premiers castellans du second ordre : ce long cortége était terminé par les officiers du royaume & du grand-duché, par les chambellans, les gentilshommes & un détachement des Gardes.

Lorsque le roi fut arrivé à l'église, toute sa suite s'empara des deux côtés du thrône qui y avait été élevé, & sa majesté s'approchant de l'autel, accompagnée seulement des maréchaux, de l'aide-de-camp général & des deux chambellans de service, fut présentée, par l'archevêque de Léopold, au primat, assis dans un fauteuil, à qui le premier adressa ces paroles : » Très-vénérable pere, notre mere sainte église » souhaite que vous bénissiez & consacriez ce roi nou- » vellement élu «. Le primat répondit : » Savez-vous » s'il s'est préparé pour cette cérémonie « ? L'archevêque répondit : » Nous le savons, & ne doutons pas » que cela ne soit salutaire & utile à l'église de Dieu » & au gouvernement du royaume «. A ces mots, le prélat dit : » Graces à Dieu «. Le roi se découvrit ensuite, & se mettant à genoux devant le primat, il mit ses mains sur le livre des évangiles, & dit : » ainsi » que Dieu m'assiste & le saint évangile ». Puis il se prosterna sur des carreaux, pendant que les prélats & le chœur récitérent alternativement les Litanies: le primat, après avoir prononcé le *Pater* & le symbole, bénit les habits du roi, qui en ayant été dépouillé par ses chambellans, se remit à genoux devant le primat, qui lui versa, en forme de croix, de l'huile sainte sur la tête, & lui en oignit la main & les épaules. Il le revêtit ensuite du manteau royal & lui présenta l'Ordre, que sa majesté se passa elle-même au cou. Alors on commença la messe, & apres une courte priére pour le roi à couronner, le primat prit sa crosse & sa mitre, & bénit les glaives : il en présenta un

au roi, en lui adreſſant un diſcours; le roi le remit dans le fourreau, le préſenta de nouveau au primat qui en ceignit le roi à l'aide des porte-glaives des deux nations. Sa majeſté ſe retourna auſſi-tôt du côté du peuple, tira le glaive, en frappa l'air en forme de croix, l'eſſuya ſur ſon bras gauche, le remit dans le fourreau, & le rendit aux porte-glaives. Immédiatement après, le primat prit des mains des porte-enſeignes les drapeaux, marques de leurs dignités, les déploya & les préſenta au roi, qui les replia & les rendit aux porte-enſeignes. Alors le primat prit la couronne à l'aide de deux évêques, & la mit ſur la tête du roi, en lui adreſſant un diſcours, & lui remit dans la main droite le ſceptre, & le globe d'or dans la main gauche. Après cette cérémonie le roi fut conduit ſur ſon thrône, par le primat & l'archevêque de Léopold, & l'on chanta le *Te Deum*. Le primat, de retour à l'autel, continua la meſſe : lorſque l'évangile fut dit, on en porta le livre au roi pour le baiſer, & l'on commença le ſermon. Au *lavabo* ſa majeſté deſcendit du thrône, précédée de tous les officiers de la couronne, leur remit ſa couronne, le ſceptre & le globe d'or, s'approcha de l'autel, & ayant reçu ſur une ſoucoupe un pain & un petit tonneau d'argent rempli de vin, il le préſenta en offrande au primat ; après quoi il retourna à ſon thrône dans le même ordre qu'il était venu. La meſſe finie & la bénédiction donnée, on reconduiſit le roi à ſon palais.

Il faut obſerver que les trois jours qui précédent celui du couronnement, lorſqu'il ſe fait à Cracovie, ne ſont pas moins fatiguans pour le roi. Le premier, il ſort à pied & ſe rend au quartier nommé Kazimirie, pour y viſiter la chapelle de ſaint Staniſlas, ſituée ſur une colline appellée Skalka. C'eſt préciſément l'endroit où le même ſaint fut maſſacré par Boleſlas le Hardi. La piété des Polonais, en aſſujettiſſant le nouveau roi à faire ce pélerinage, veut que par-là il expie

en quelque maniere le crime d'un de ſes prédéceſſeurs.

Le ſecond jour eſt marqué pour tranſporter le corps du roi défunt à l'égliſe cathédrale : ſon ſucceſſeur ſuit le convoi, en tenant, comme les autres, un cierge à la main. Le cortége eſt ſi nombreux, que, quoique l'enterrement commence à ſe mettre en marche d'aſſez bon matin, il ne finit que vers le ſoir.

Le troiſiéme jour, on célébre les funérailles du feu roi : toute l'aſſemblée eſt en grand deuil ; c'eſt encore un ſentiment de piété, ou plûtôt une idée de morale, qui fait qu'on oblige le nouveau roi à y aſſiſter. On penſe que, pour l'engager à régner ſagement, on doit lui préſenter les horreurs de la mort & la fragilité des grandeurs humaines.

Toutes ces cérémonies ſont réglées par les conſtitutions du royaume.

Le lendemain de ſon couronnement, le roi ſe rendit à l'hôtel-de-ville, où, aſſis ſur un thrône qui lui avait été préparé, il reçut les clefs de la ville & le ſerment du magiſtrat.

Il eſt de régle que le lendemain de la cérémonie du couronnement, le roi faſſe l'ouverture de la diette, appellée, par cette raiſon, diette de couronnement : elle doit durer ſix ſemaines : c'eſt dans cette aſſemblée de la nation que le primat ſe dépouille de la régence qu'il a exercée pendant l'interrégne, & que lui-même, les autres ſénateurs, le maréchal de la chambre-baſſe, & les nonces, prêtent ſerment de fidélité au roi, qui dès-lors jouit de toutes ſes prérogatives, & de ce moment les tribunaux de la juſtice ordinaire reçoivent leur activité.



STANISLAS-AUGUSTE PONIATOWSKI, ROI DE POLOGNE.

1764

Le roi de Pologne fit l'ouverture de la diette de couronnement par un discours que nous ne pouvons nous refuser de donner en entier, pour faire connaître quels sont les sentimens du monarque qui gouverne actuellement les Polonais.

» Je crois ne pouvoir mieux témoigner ma reconnaissance à la nation, qu'en ouvrant cette assemblée des trois Ordres de l'Etat, réunis pour la premiére fois sous mon régne, par l'exercice de la fonction principale de la royauté; je veux dire, le choix attentif & réfléchi des sujets les plus dignes des emplois qui intéressent davantage le bien public. Entouré d'un si grand nombre de sujets distingués, la difficulté du choix pourrait me paraître insurmontable, si le cri public, si la voix du peuple dans laquelle les sages mêmes se plaisent à reconnaître celle de Dieu, ne nommait d'avance ceux que mon inclination appelle à ces emplois. Il vaque en Pologne & en Lithuanie trois places de garde-des-sceaux : le grand-chancelier de Lithuanie est le seul que la mort ait épargné : il est vrai que si, en formant ses premieres loix, la république eût pu prévoir & se promettre toujours un pareil chancelier, elle n'eût voulu en avoir qu'un seul. Habile & heureux, c'est bien de lui qu'on peut dire : *Quis tot & tanta negotia solus?* Mais ce grand ministre a donné un exemple immortel pendant la derniére diette de

» convocation. L'autorité ſuprême & entiére de la ju-
» dicature repoſait dans ſes mains par la loi. Jugeant
» qu'il importait au bien public que ce pouvoir fût
» diviſé, lui-même a conſeillé aux Etats de le par-
» tager entre pluſieurs, & les y a déterminés. Si la
» vertu a tant fait, à plus forte raiſon la loi expreſſe
» doit-elle être obſervée. Il faut des chanceliers au
» roi & à la république. Levez-vous, hommes ver-
» tueux, éclairés & laborieux, vous qui vous ſentez
» des forces égales au fardeau : approchez du thrône,
» vous qui aimez la patrie & le ſouverain, pour dire
» toujours la vérité au roi. Le thrône eſt une place
» élevée & terrible que Dieu n'a rapprochée plus près
» de lui que pour ſe réſerver un examen plus ſévére
» des démarches & des penſées mêmes les plus ſe-
» crettes de ceux qu'il y place. Vous, chanceliers fu-
» turs, vous allez en quelque ſorte partager l'autorité
» royale, qui, par vous, doit influer ſur la nation. Le
» ſceptre dirige les deſtinées de l'Etat ; mais la pa-
» trie vous a confié le flambeau des loix : vous êtes
» chargés de porter cette lumiere éclatante & ſûre de-
» vant les pas du roi, dans les ſouterrains de la plus
» profonde politique, comme dans les ſentiers les plus
» tortueux des cours & de l'adulation.

» Celui dont la conduite a fixé la réputation, entraîne
» mon choix. Je vous appelle, M. Zamoiski, palatin
» d'Inowroclaw : vous avez préſidé au tribunal de la
» couronne avec une approbation auſſi générale que
» méritée ; ſénateur, vous avez parlé avec courage
» & ſans flatterie, au milieu de la nation, au roi,
» que vous ſervîtes toujours avec fidélité ; le zéle le
» plus ardent ne vous empêcha jamais d'être un bon &
» ſage citoyen ; continuez d'être ce que vous avez été,
» & j'eſpére que la poſtérité nommera ſouvent l'illuſ-
» tre chancelier Zamoiski, ſans ſavoir ſi elle parle de
» vous ou de votre célébre ayeul.

» Je vois ſur les degrés du thrône M, le référen-
» daire

» daire Przezdiecki, pareillement éprouvé par le ma-
» réchalat d'un tribunal. J'ai vu ſouvent en lui une
» habileté rare à manier les eſprits les plus diffici-
» les : l'intelligence la plus adroite, ſoutenue par des
» efforts que rien n'a ralentis, lui a ſouvent ſervi à
» ramener l'erreur & l'obſtination au ſentier de la vé-
» rité & du devoir. Nommé aujourd'hui vice-chance-
» lier de Lithuanie, aidez-moi de votre talent pour
» vaincre ces eſprits trop défians, qui, ſans raiſon, ap-
» perçoivent du danger par-tout où ils voient du chan-
» gement.

» Etre employé ſouvent & plus que perſonne par
» celui qui gouverne avec gloire & avec ſuccès, cela
» ſeul tient lieu d'éloge. La mémoire de l'adminiſtration
» du prince primat dans cet interrégne, en offrant
» ſon nom à la reconnaiſſance de nos deſcendans, tranſ-
» mettra en même temps le vôtre, M. l'abbé Mlod-
» zioccowski, aux hiſtoriens à venir : je vous nomme
» aujourd'hui vice-chancelier de la couronne, princi-
» palement parce que vous avez ſecondé, avec autant
» d'activité que d'honneur, les ſoins & les projets de
» M. le primat.

» Venez donc, dignes miniſtres, prêter le ſerment
» qui vous donnera droit, non pas au repos, mais au
» travail ; travail dont le bien de l'Etat eſt le but,
» & dont la récompenſe ſera la gloire. Que vos cœurs
» reconnaiſſans n'oublient jamais celui qui vous ouvre
» cette illuſtre carriére «.

Lorſque le primat fit part au roi de Pruſſe de l'élection du comte Poniatowski au thrône de Pologne, ce monarque lui fit la réponſe ſuivante.

» Mon Cousin,

» Votre lettre du 7 du mois dernier, par laquelle
» vous m'apprenez l'élection unanime de ſon excel-
» lence le comte Poniatowski, ſtolnick de Lithuanie,

» au thrône de Pologne, m'a causé la plus grande
» joie. C'eſt un événement auquel je prends d'autant
» plus de part qu'il remplit exactement mes ſouhaits,
» en même temps qu'il répond aux intérêts eſſentiels
» de la république ; intérêts que j'avais uniquement
» en vue lorſque je lui propoſai & recommandai pour
» roi celui qui en eſt le ſouverain actuel. Très-ſenſi-
» ble à votre confiance & aux égards que vous avez
» eus pour ma recommandation, je félicite votre al-
» teſſe & toute la république ſur un choix qui, par
» lui-même, & par la maniere dont il s'eſt fait, doit
» procurer à la nation Polonaiſe le degré de gloire,
» la réputation immortelle, & les proſpérités inſé-
» parables d'un bon gouvernement; ce que de mon
» côté je vous ſouhaite avec autant de ſincérité que
» d'ardeur, &c. «.

La cérémonie de l'inveſtiture des duchés de Curlande & de Sémigalle, donnée par ſa majeſté Polonaiſe au fils aîné du duc de Biren, ſuivant le vœu de l'impératrice de Ruſſie & du roi de Pruſſe, termina cette année; mais elle ne calma pas les eſprits de la nobleſſe Curlandoiſe. Pluſieurs nobles de ces duchés réclamérent contre cette inveſtiture, & produiſirent au tribunal de la Relation à Warſovie différens griefs contre le duc de Biren.

1765

S'il n'avait fallu, pour aſſurer la tranquillité du royaume, que des intentions pacifiques dans le ſouverain qui venait d'en prendre les rênes, aucun Etat de l'Europe n'aurait joui d'un calme plus heureux; mais que peut le monarque, s'il n'eſt ſecondé par ſes ſujets? Malgré le choix des premiers de la nation qui avaient porté ſur le thrône Staniſlas-Auguſte, il ſe préparait un orage qui devait bien-tôt approcher la ré-

publique de ſa ruine. Cependant rien ne pouvait égaler les ſoins que ſe donnait le roi de Pologne pour concilier les intérêts des différens partis, & pour rétablir l'ordre non-ſeulement dans les premiers tribunaux, mais encore dans les plus faibles branches de l'adminiſtration publique. Ce prince, ayant ſçu que les commiſſaires de la tréſorerie travaillaient à dreſſer un tarif pour la douane générale que la diette de convocation avait arrêté d'établir, leur écrivit pour les engager à en proportionner les droits aux facultés de chaque particulier : » Nous devons auſſi vous avertir, ajoûte ſa majeſté dans cette lettre, que ſi notre chambre de la tréſorerie à qui, en vertu de » plusieurs loix anciennes, la correction de cette » douane appartient, autant qu'à la république, vient » à ſouffrir une diminution dans ſes revenus par la » modification des droits, *cette diminution ne peut que* » *nous être agréable* : mais nous ne doutons pas que les » Etats, ayant égard aux dépenſes que nous retranchons de notre table, malgré tant de loix qui en » défendent l'épargne, ne trouvent moyen de ſuppléer, ſans que perſonne en ſouffre, au vuide qui » ſe trouverait par-là dans notre caiſſe de la chambre de la tréſorerie «. Les commiſſaires promirent de trouver une balance propre à concilier les intérêts publics avec l'exécution des loix, & s'engagérent, par le bon ordre qu'ils allaient établir dans les opérations mêmes de la douane, à diminuer les droits, & à remplir le vœu de ſa majeſté.

Juſqu'à la derniére diette de couronnement les poids & les meſures avaient été réglés arbitrairement dans toute l'étendue de la Pologne ; le roi fait décider que déſormais ils ſeront déterminés & réduits à une même capacité, & que tous ceux qui ſe ſerviront de poids arbitraires, ſeront condamnés à une amende de mille marcs, que les magiſtrats perdront leurs emplois & que les gens du commun ſeront mis en priſon pour

trois mois. Un autre réglement de cette diette interdit les gains illicites & exorbitans dans le commerce.

Depuis long-temps il s'élevait des conteſtations entres les Ordres eccléſiaſtiques & ſéculiers, par rapport aux dixmes & aux ſommations pardevant des tribunaux incompétens; le clergé, pour ſe conformer à la conſtitution de la derniére diette, s'aſſembla & mit en délibération les huit articles ſuivans: 1°. régler les appels; 2°. abolir l'uſage d'envoyer à Rome les annates ou les revenus de la premiére année de jouiſſance des évêchés; 3°. examiner les lettres des abbayes, & les rentes de leur fondation; 4°. payer en argent le produit des dixmes; 5°. engager le clergé à donner un don gratuit pour l'avantage de la tréſorerie de la couronne; 6°. exclure les eccléſiaſtiques des fermes ou de l'adminiſtration de tous biens royaux & héréditaires; 7°. défendre aux eccléſiaſtiques, & ſurtout aux réguliers, de ſe mêler d'affaires temporelles; 8°. fixer la compétence des juriſdictions par-devant leſquelles les affaires contentieuſes doivent être diſcutées & jugées.

Tous ces articles, ſans doute, étaient de la plus grande importance; on les diſcuta long-temps, & l'on ſe ſépara ſans rien décider. Un bref du pape, rapporté par le prince Czartorinski, qui avait été à Rome notifier l'avénement au thrône du roi Staniſlas-Auguſte, fit grand plaiſir au clergé: par ce bref il eſt permis aux eccléſiaſtiques du royaume d'échanger leurs biens contre d'autres plus voiſins de leur réſidence; il confirme en même temps le decret qui prive de la jouiſſance des immunités de l'égliſe, les homicides volontaires, & qui ordonne aux ſupérieurs des monaſtères & couvents de livrer ſur le champ à la juſtice les coupables, qui, dans ce cas, ſe feraient réfugiés chez eux. Combien a-t-il fallu de ſiécles pour convaincre les hommes que les grands ſcélérats ne de-

vaient point trouver d'asyles, & qu'eux seuls profanaient les demeures sacrées qui les souffraient dans leur sein, & non la justice qui les en arrachait! L'asyle est dû au malheur & jamais au crime.

Pendant que le gouvernement prenait des mesures qui lui semblaient les plus propres à appaiser les dissensions toujours renaissantes entre le clergé & les différens tribunaux du royaume; les Grecs & les autres dissidens songeaient à se relever de l'espéce d'anéantissement où ils se croient plongés, par l'éloignement des charges: excités par l'évêque de Mohilow, le seul prélat du rit Grec, en Pologne, & au nom du plus grand nombre des seigneurs, la noblesse Protestante, deux gentilshommes présentérent au roi une requête, par laquelle ils demandaient à être élevés, ainsi que les sujets Catholiques du royaume, aux postes distingués & aux dignités de l'Etat. » La différence des sentimens » sur quelques points de religion parmi les Chrétiens, » ne doit entrer, disaient-ils dans leur requête, en » aucune considération par rapport aux emplois de l'E- » tat. Les diverses sectes qui divisent l'église de Jésus- » Christ, quelqu'opposées qu'elles puissent être entre » elles, relativement à la doctrine, s'accordent toutes » en un point, celui d'être fidéle à leur souverain & » d'obéir à ses ordres. Les cours Chrétiennes connais- » sent ce devoir; fondées sur ce principe, & sans » égard à la religion qu'on professe, elles doivent re- » chercher uniquement ceux qui, par leur mérite & leurs » talens se sont rendus les plus propres à servir uti- » lement la patrie «. Nous verrons bien-tôt cette faible étincelle produire un violent incendie.

Le roi institua cette année un nouvel Ordre de chevalerie, sous le nom de S. Stanislas (*t*).

(*t*) Les marques de cet Ordre consistent en un ruban ponceau, bordé de blanc, que les chevaliers portent de droite à gauche,

1766

Le roi de Pologne reçut, cette année, sur son avénement au thrône, les complimens de félicitation de plusieurs Puissances de l'Europe, qui, par des raisons politiques, avaient cru devoir différer de reconnaître son élection. Ce prince, intimement persuadé que rien n'influe autant sur le bonheur d'un État, que la pureté des principes sur lesquels on fonde la premiére éducation de la jeunesse, voulut en juger par lui-même, & assister aux différens exercices des écoliers. Le discours que, dans une de ces occasions, lui adressa le jeune comte de Tyszkiewicz, mérite d'être conservé.

SIRE,

» Depuis que votre majesté a formé la résolution d'honorer le génie d'un roi, en le soumettant à tous les détails du gouvernement, qui demandent de l'application & de la suite, on peut dire avec vérité & sans flatterie, que la république, qui depuis près d'un siécle était plongée dans un état de tristesse, de langueur & de mort, a paru, aux yeux mêmes des étrangers, renaître de ses cendres & recouvrer une partie de son ancienne splendeur. Ame secrette & universelle

---

& auquel pend une croix d'or émaillée de rouge ; aux deux côtés de la médaille paraît l'Aigle-blanc de Pologne, dont le milieu, décoré d'une croix verte, représente, d'un côté, l'effigie du patron de l'Ordre en habits pontificaux, entourée des lettres initiales des mots *Sanctus Stanislaus* ; & de l'autre, le nom du roi en chiffre. L'étoile de l'Ordre que les chevaliers portent au côté gauche est d'argent, garnie d'un cercle d'or au milieu, & entourée d'une guirlande de couleur verte, sur laquelle sont gravées ces paroles : *Præmiando incitat*. Le tout est enchassé dans une lance d'argent, où paraît, en rouge, le chiffre du roi.

» de votre royaume, vous avez répandu, fire, dans tous » les membres du corps politique, un efprit réfléchi de » maturité, de fageffe & de difcuffion, auffi avantageux » à la nation qui le reçoit qu'au monarque qui a le talent » de le communiquer. Une activité vivifiante, envelop- » pée de l'ombre du fecret, a banni cette lenteur def- » tructive qui régnait dans les confeils. Les manufac- » tures qui s'établiffent de toutes parts, difpenferont » bien-tôt vos fujets de la dure néceffité d'aller chercher » au loin des richeffes que la nature a pris foin de femer » fur leurs pas. Mars, Minerve ont combiné leurs efforts » pour enfanter à l'Etat des citoyens & des guerriers : » la juftice commence à fe ceindre de fon bandeau & à » foutenir la balance de fes propres mains : le com- » merce acquiert des rapports & des facilités qu'il ne » connaiffait point encore ; & tous ces changemens né- » ceffaires fe font avec tant d'égards ; le paffage de l'i- » gnorance au fçavoir, de la confufion à la régle, eft fi » adroitement ménagé ; l'adminiftration eft fi douce & » fi ferme, fi engageante & fi foutenue, que le vieux » préjugé, las de lutter contre le nouveau fyftême, fe » laiffe déjà entraîner au charme impérieux qui le dé- » truit. Et combien d'hommes faibles & malheureux fe » trouveront près du bonheur qu'ils n'envifageaient qu'a- » vec le défefpoir d'y parvenir & fe fentiront meilleurs » & plus fages prefque fans l'avoir voulu ! Quel pénible » & magnifique projet ! Mériter l'amour de fa patrie & » en devenir les délices en la forçant infenfiblement à » rechercher fes véritables intérêts ; de pareilles idées » n'entrent point dans l'efprit d'un roi, s'il n'eft brûlé » du zéle le plus bouillant & le plus héroïque. Nous ne » faifons qu'indiquer, fire ; votre conduite parle, l'hif- » toire achevera. Serions-nous affez heureux pour qu'elle » mît au nombre des époques utiles de votre régne cette » affiduité complaifante à venir préfider au détail de » nos jeux & de nos exercices littéraires ? Ne racontera- » t-elle pas que le roi de Pologne, en defcendant du

» haut de son thrône pour autoriser & encourager la
» bonne éducation, saisissait, pour ainsi dire, la nation
» dans son berceau; qu'il travaillait avec confiance sur
» un fonds qui ne pouvait totalement périr; qu'il s'oc-
» cupait quelquefois à tailler, à polir des diamants en-
» core bruts, auxquels il prêtait de nouveaux degrés
» de solidité pour en recevoir un nouvel éclat. Un autre
» motif a pu sans doute déterminer votre majesté; le
» desir si louable de démêler nos faibles talens, d'en tirer
» des présages certains pour l'avenir & de fonder sur nos
» premiers essais les espérances publiques, la distribu-
» tion des emplois, & l'equité des récompenses. Nous
» nous ferons un devoir, sire, d'aider en ce point votre
» sagacité : notre ame entiérement ouverte à vos des-
» seins, toujours égale dans les différens âges de la vie,
» ne conservera de la jeunesse que la candeur pour se
» laisser pénétrer & la vivacité pour vous servir ».

La plus importante affaire, traitée dans la diette générale de cette année, fut celle des dissidens, au sort desquels s'intéresserent vivement les cours de Berlin, de Coppenhague & de Londres, & sur-tout l'impératrice de Russie. Le prince de Repnin, ambassadeur de cette princesse, remit de sa part aux ministres de Warsovie un mémoire dont nous croyons devoir donner ici le précis.

La communauté de religion & la gloire de contribuer au bonheur de l'humanité ne sont pas les seules raisons qui déterminent sa majesté imperiale à réitérer aujourd'hui de la maniére la plus pressante, son intercession en faveur des sujets Grecs, & dissidens de ce royaume, afin de faire cesser l'oppression dans laquelle ils gémissent, & de les rétablir dans leurs qualités de citoyens égaux & de membres libres de l'Etat. Les anciennes loix de la nation établissent un droit public qui n'a pû être annullé par des constitutions civiles d'une partie de l'Etat. Par le traité de 1686 & par celui d'Oliva, la Russie & les autres Puissances se sont engagées à veiller

à la ſureté de chaque partie de l'Etat, à leur procurer une exacte juſtice, & à leur garantir leurs droits reſpectifs & communs. Le maintien de la république & de ſa tranquillité n'eſt donc plus l'objet de l'attention ſeule de ces citoyens, mais eſt devenu une obligation pour ſes voiſins, qui, en contractant avec elle, n'ont pas moins contracté avec tous ſes membres. En ajoûtant à cette raiſon les motifs les plus forts qui naiſſent de la poſition propre de l'Empire de Ruſſie à l'égard de la république, on ſentira que l'impératrice ne peut mettre de bornes à la protection qu'elle accorde aux Grecs & aux diſſidens, ſans compromettre ſa gloire, la dignité de ſa couronne & la confiance de ſes amis. L'impératrice demande en conſéquence qu'il ſoit arrêté à la diette préſente:

1°. Que les Egliſes qui appartiennent de droit aux diſſidens, & qui leur ont été ôtées illégalement, leur ſoient rendues; qu'ils aient la liberté de rebâtir ou réparer celles que le temps ou les incendies ont endommagées: qu'ils ne ſoient jamais troublés dans l'exercice de toutes les fonctions eccléſiaſtiques relatives aux baptêmes, aux mariages, aux enterremens, à la prédication, &c. tant dans les temples qu'auprès des malades; qu'ils jouiſſent de tout ce qu'exigent la décence & le reſpect dûs aux choſes ſaintes, tel que l'uſage des cloches & celui d'un habit convenable à l'état eccléſiaſtique des Grecs & des diſſidens; qu'il leur ſoit permis d'avoir des cimetiéres; en un mot, de faire, ſans aucun empêchement, tout ce qui a rapport aux ſacremens & aux priéres preſcrites par chaque religion, ce qui comprend la liberté entiére du ſervice divin.

2°. Que pour déterminer, d'une façon ſtable & générale, la liberté de religion dans tout le royaume, il ſoit ſtatué par la diette préſente, que dans les villes, bourgs ou villages où il ne ſe trouve ni Egliſes ni Chapelles Grecques ou autres diſſidentes, on permette à ceux de ces religions qui voudront s'y établir, d'y avoir

des Eglifes, des cimetiéres, des prêtres, des pafteurs; que la jurifdiction eccléfiaftique n'empêche par les prêtres & les pafteurs de remplir leurs devoirs, & d'adminiftrer les facremens aux perfonnes de leur religion.

3°. La liberté de religion étant de droit divin, & l'objet qui intéreffe le plus un citoyen, il eft du devoir de tout gouvernement bien policé de pourvoir à ce que tous les fujets en jouiffent, & ne dépendent en rien d'une autre religion. Sur ce principe on ne peut regarder que comme un abus l'efpéce d'impôt auquel les diffidens font affujettis vis-à-vis les curés catholiques pour les enterremens, mariages & baptêmes : les variations mêmes de cet impôt dans les différentes provinces annoncent le défaut de titre. De tels ufages, vicieux dans leur principe, ne peuvent être autorifés par aucune conftitution particuliére où ceux qui y font intéreffés n'auront pas eu la liberté du fuffrage. Il paraît donc de toute juftice de réformer ces abus, & fi tous les ordres confentent à conferver des prérogatives à la religion dominante, il faut déterminer, une fois pour toutes, une rétribution modérée qui foit plutôt cenfée une diftinction qu'un impôt.

4°. Que le féminaire Grec, établi à Mohilow, ne foit inquiété en aucune façon, & puiffe toujours vaquer tranquillement à l'éducation de la jeuneffe Grecque, fans que qui que ce foit puiffe y apporter d'obftacle.

5°. Que l'évêché de la Ruffie blanche avec toutes fes appartenances, foit confervé pour jamais dans la religion Grecque, & toutes les Eglifes ou Grecques ou diffidentes, dans leur communion actuelle.

6°. Qu'aucun prêtre Grec, ni aucun diffident, ne foit obligé de comparaître, fous quelque prétexte que ce foit, devant les tribunaux eccléfiaftiques, & qu'ils ne reffortiffent uniquement que des jurifdictions féculiéres.

7°. Qu'il ne foit permis d'empêcher les mariages entre deux perfonnes de religion différente, & que les

enfans adoptent la religion de leurs parens, ſuivant le droit reſpectif.

La lecture de ce mémoire cauſa la plus terrible fermentation dans tous les eſprits : le prince évêque de Cracovie, chef des évêques, y répondit par un diſcours de la plus grande force. Il expoſa que le premier point des *Pacta conventa* ordonne le maintien de la religion Catholique, & que, ſuivant les loix du royaume, on ne pouvait rien accorder aux diſſidens, pas même la tolérance de leur culte, & il ſoutint qu'ils violaient les conſtitutions de la république en recherchant la protection des Puiſſances étrangéres : il lut enſuite un projet de loi pour ſtatuer que la république n'accorderait jamais aux diſſidens aucun privilége au-delà de ceux dont ils jouiſſent à préſent, & il demanda avec quelques autres évêques, ſi les deux chambres y conſentaient unanimement. Les Etats répondirent par une acclamation générale.

L'affaire devenait ſérieuſe & pouvait occaſionner la rupture de la diette : le roi, pour empêcher qu'on ne ſe portât à cette extrémité, déclara à l'aſſemblée qu'il était prêt de verſer ſon ſang pour la religion; mais qu'il croyait de la prudence de ſuſpendre le projet propoſé par l'évêque de Cracovie, juſqu'à ce que le tour des matiéres qui exigeaient de nouvelles loix fût venu. On acquieſça à la demande de ſa majeſté & les eſprits ſe calmérent. La diette ſe termina heureuſement, & le jour de ſa clôture, le collége des évêques arrêta les articles ſuivans, en faveur des déſunis du rit Grec & des diſſidens.

Art. I. Suivant la tolérance preſcrite par les loix du royaume, les déſunis & les diſſidens ſeront conſervés dans l'exercice & l'uſage de leurs cérémonies aux endroits où ils ont légitimement des Egliſes, ſans qu'ils puiſſent être troublés dans l'éxercice de leur culte.

Art. II. Ils auront la liberté de réparer & de rétablir les Egliſes qu'ils n'ont point abandonnées ou ren-

dues en embraſſant la ſainte religion Catholique Romaine, ou qui ne leur ont pas été otées par décrets : ils les poſſéderont, avec le conſentement des ſeigneurs des lieux reſpectifs, conformément aux loix de 1632, 1660, & 1717 ; mais ils ne pourront aggrandir la forme des anciennes Egliſes.

Art. III. Dans les endroits où ils ont des temples, chaque ſeigneur territorial leur aſſignera une place convenable, avec un enclos pour enterrer leurs morts ; mais les enterremens ſe feront ſans ſolemnités & ſans cérémonies, ſi elles ne ſont pas légalement autoriſées.

Art. IV. Il leur ſera permis de bâtir, avec le conſentement des ſeigneurs territoriaux, ſur leur propre terrein, & près de leurs Egliſes, aux uns des réſidences ou preſbytéres pour leurs prêtres, & aux autres des maiſons pour leurs miniſtres, ſelon ce que la loi leur accorde. Ils pourront, dans les endroits où ils n'ont point d'Egliſes, célébrer le ſervice divin dans leurs domiciles avec modeſtie & ſans aſſemblée, ſuivant la conſtitution de 1717.

Art. V. Les procès des prêtres déſunis & les litiges de leurs familles ſeront jugés conformément aux loix expreſſes du royaume, & les miniſtres des diſſidens ſe pourvoiront au tribunal qui leur eſt aſſigné par la conſtitution de 1632.

Art. VI. Les cauſes qui concernent le fond, tant des Egliſes des déſunis que de celles des diſſidens, ſeront portées au tribunal preſcrit par les loix du royaume.

Art. VII. Les prêtres déſunis & les miniſtres diſſidens contribueront à tous les impôts de la république, ainſi qu'il eſt ſtatué par les loix & les anciens réglemens.

Art. VIII. Les gentilshommes ou les héritiers qui jouiſſent du droit de préſenter aux Egliſes des diſſidens, ne pourront exiger des prêtres aucun paiement pour la préſentation, ni éloigner ceux qui ſont établis auprès

de leurs Egliſes, ſans prendre l'avis de leurs ſupérieurs.

ART. IX. Il eſt permis aux prêtres déſunis, ſuivant l'uſage toléré dans la religion, d'adminiſtrer librement & ſans aucun obſtacle le ſacrement de Baptême, de donner la bénédiction nuptiale, & d'enterrer les morts, moyennant les droits d'étole qui ſont dus aux curés. Pour prévenir toute véxation à cet égard, & abolir tous les abus introduits par les curés, comme étrennes & paiement de prétendue confeſſion paſchale, le collége des évêques ordonnera & réglera par ſes lettres paſtorales, qu'à titre de droits d'étole on n'exige plus des diſſidens que ce qui a été preſcrit aux Catholiques Romains, relativement à ces mêmes droits établis par les diocèſes, ſans néanmoins abolir par-là les anciennes conventions légalement faites ou celles qu'on pourrait faire à l'avenir, & en vertu deſquelles on paie une certaine ſomme en général. Le collége des évêques promet que ces articles, accordés aux déſunis & aux diſſidens, ſeront ponctuellement obſervés dans toute leur étendue, & que, par ſes lettres paſtorales, il recommandera & enjoindra aux officiaux, doyens & curés de s'y conformer avec la plus grande exactitude.

Ce réglement des évêques par rapport aux déſunis & aux diſſidens, ne rempliſſant pas les vues que l'impératrice de Ruſſie s'était propoſées dans ſon mémoire, cette princeſſe ordonna à différens corps de ſes troupes d'entrer tant en Lithuanie qu'en Pologne. Dans les circonſtances critiques où ſe trouvait la nobleſſe Polonaiſe, il en aurait moins fallu pour exciter ſes clameurs. L'évêque de Wilna porta ſes plaintes au pied du thrône, & ſa majeſté Polonaiſe ne put ſe diſpenſer de requérir la cour de Péterſbourg d'ordonner à ſes troupes d'évacuer au plutôt les domaines de la république.

L'ambaſſadeur de Ruſſie & le miniſtre du roi de Pruſſe avaient demandé par un mémoire au nom de leurs cours, que la conſtitution de 1764, par laquelle il eſt réglé

que les affaires œconomiques militaires & civiles ſe décideront à la pluralité des voix, fût reſtreinte de maniére qu'elle n'eût rapport, directement ou indirectement, à aucune matiére d'Etat, nommément aux contributions & à l'augmentation des troupes : pour ſatisfaire ces deux Puiſſances, il fut ſtatué par une conſtitution interprétative de celle de 1764, que l'établiſſement des nouveaux impôts, l'augmentation de l'armée de la république, les traités, la guerre, & toute matiére d'Etat, ſeraient ſoumis à l'unanimité.

1767

Le peu de ſuccès de toutes les diettes tenues pendant les derniéres années du régne d'Auguſte III, avait prouvé aſſez clairement combien la nation Polonaiſe était diviſée d'intérêts & de ſentimens : la mort de ce prince fit éclater les mécontentemens, & les diettes de convocation & de couronnement ſéparérent la république en deux partis furieux, qui cherchérent mutuellement à s'écraſer, ſous le voile du bien public, de l'amour de la patrie, & du zéle pour la religion : ſi l'on joint à ces objets les reſſorts de la politique, les droits de bienſéance & de voiſinage, l'interprétation des traités, plus ou moins arbitraire, on aura à quelques égards le tableau de l'état violent de la république au commencement de cette année.

La grande ſcène qui ſe préparait depuis ſi long-temps, s'ouvrit par une nouvelle déclaration de l'impératrice de Ruſſie, par laquelle cette princeſſe fit connaître la ferme réſolution où elle était de ne jamais ſe départir des points qu'elle avait propoſés à la précédente diette, relativement aux diſſidens, & par la demande de la convocation prochaine d'une diette extraordinaire. Le roi de Pruſſe ne manqua pas d'appuyer cette demande, & déclara de ſon côté qu'il regardait le rétabliſſement des diſſidens, comme le cas de la garantie du traité d'O-

liva, dont il était chargé, ainsi que de l'alliance qui subsiste entre la Prusse & la Russie, & qu'il ne pouvait s'empêcher de prendre en conséquence ses mesures avec sa majesté impériale. Les rois d'Angleterre, de Danemarck & de Suéde, comme garants du traité d'Oliva, firent aussi la même réquisition pour la tenue d'une diette extraordinaire, dont l'objet serait de satisfaire aux plaintes des deux puissantes confédérations qui venaient de se former dans le royaume; l'une composée des dissidens, c'est-à-dire des Polonais qui professent la religion Grecque & la Protestante, & qui demande & le libre exercice de leur religion sans être soumis en rien au clergé Catholique, & la jouissance des droits accordés aux autres citoyens: l'autre formée de tous les sujets mécontens des décisions de la derniére diette, qui toutes, selon eux, donnent atteinte aux loix fondamentales de la république, en confirmant d'un côté des établissemens dangereux & tendans à la ruine des citoyens, & en diminuant de l'autre des prérogatives qui tenaient la balance entre des pouvoirs respectifs.

Assurés d'une aussi puissante protection, deux cents soixante gentilshommes s'assemblérent dans l'hôtel-de-ville de Thorn, & formérent une confédération pour rentrer dans les droits & priviléges, dont ils prétendaient avoir été dépouillés: les villes de Thorn, d'Elbing & de Dantzick furent invitées à y accéder, & la derniére ne s'y joignit que sous l'expresse condition de n'être point soumise au maréchal qu'on devait nommer, ni obligée de rien entreprendre contre ce qu'elle devait au roi & à la république de Pologne. Le duc & les Etats de Curlande qui accédérent aussitôt à cette confédération, déclarérent que cette accession n'altérerait en rien l'attachement que les duchés de Curlande & de Sémigalle doivent à la république de Pologne, ni les droits de la religion Catholique Romaine; que le maréchal de la confédération n'exercerait aucune jurisdiction sur ces duchés; qu'il ne pourrait les imposer à aucune con-

tribution quelconque, & qu'enfin cette démarche ne tirerait point à conféquence pour les autres confédérations.

Pour juftifier leur aſſociation, les confédérés publiérent & firent infcrire dans différens *Grods* un manifefte, contenant les motifs qui les avaient déterminés à cette action d'éclat. Cette piéce importante, & qui fait une époque mémorable dans l'hiftoire de Pologne, mérite que nous en donnions ici la traduction.

» Vivement touchés de voir notre partie s'appro-
» cher de plus en plus de fa décadence par les change-
» mens violens faits aux loix fondamentales, & par la
» diminution des prérogatives qui tenaient la balance
» entre les pouvoirs refpectifs, & opprimés par ceux
» qui voulaient la perte de notre bien le plus précieux,
» la liberté ; nous avons effuyé quelque temps cet orage
» en filence, & dans l'efpoir d'un changement plus
» doux, que nous attendions avec impatience, après
» une expérience trop cruelle du paffé. Mais voyant
» qu'après une confédération diffoute, la derniére diette,
» au préjudice des loix fondamentales, a confirmé des
» établiffemens dangereux & tendans à la ruine & à la
» deftruction des citoyens, fans égard aux voix des fé-
» nateurs & nonces qui y étaient contraires ; nous fom-
» mes forcés de chercher du foulagement contre l'op-
» preffion, & nous voyant prêts à périr, de tâcher de
» nous fauver par les mêmes moyens dont nos ancêtres
» fe font toujours fervis dans de pareils cas, c'eft-à-
» dire, en uniffant non-feulement leurs perfonnes, mais
» auffi leurs penfées & leurs cœurs, pour fauver leur
» patrie, comme effectivement, à leur exemple, nous
» nous uniffons & confédérons, ne voyant pas d'autres
» moyens d'obvier aux malheurs qui menacent notre
» patrie, & de foulager nos freres opprimés.

» Nous ne nous fommes portés à la préfente union
» que par amour du bien public, & par le defir loua-
» ble de conferver l'intégrité des loix de la patrie, auffi-
» bien

» bien que de relever de leurs ruines ceux de ses fidéles » enfans, qui ne sont malheureux que pour avoir pris » trop à cœur les droits de la nation, & préféré le bon- » heur de leurs freres à leurs propres biens, honneurs » & richesses.

» Nous protestons que nous sentons & connaissons tout » le respect que le devoir nous impose pour la majesté » du thrône, & que nous sommes trop persuadés des » sentimens patriotiques de sa majesté le roi notre gra- » cieux maître, pour douter un moment qu'elle ne » tende au même but, celui de nous rétablir dans les » droits qui ont toujours fait la base du thrône, la su- » reté de la patrie, & le bonheur de chaque citoyen.

» Qui pourrait donc être insensible aux désastres que » nos freres ont essuyés dans le sein même de la patrie, » & dont nous voyons l'exemple le plus frappant dans » la personne du prince Charles Radziwil (*u*), acca- » blé par toutes sortes de malheurs; exemple funeste, » qui menace chacun de nous d'une pareille chûte?

» Et qui de nous, au lieu d'éteindre les premiéres » étincelles, aimerait mieux attendre un incendie qui » réduirait tout en cendres? Il faut obvier à temps à » l'ambition pernicieuse de nos égaux, afin de n'en » plus ressentir les dangereuses suites.

» Nous chercherons donc notre soulagement en nous- » mêmes, & dans l'amitié de notre invincible voisine; » amitié dont nous connaissons trop le prix, pour ne pas » blâmer ceux qui, bien loin d'en faire le cas qu'ils de- » vaient, ont employé toutes sortes de moyens pour » nous en éloigner, & s'en rendre indignes eux-mêmes; » ont trouvé un prétexte, sous le voile de la défense de » la religion, pour ne pas répondre aux intentions de

(*u*) La confédération de Wilna avait condamné le prince Radziwil à être renfermé dans sa ville de Sluck, ses biens confisqués & remis entre les mains de cinq tuteurs.

» sa majesté impériale, que le prince son ambassadeur
» a déclarées en plein sénat, & par-là ont manqué aux
» droits de l'amitié envers une Puissance toujours atten-
» tive à notre bien-être, sans examiner les engagemens
» des traités qui nous lient avec les Puissances voisines:
» ce parti ambitieux s'est mal-adroitement fondé sur ce
» principe, que les diettes futures étant libres, & pou-
» vant être rompues, elles cacheraient leurs vues dange-
» reuses, & en même temps les délivreraient du devoir
» de répondre.

» Eclairés par les déclarations authentiques que nous
» prenons pour guides, & qui ont été publiées en dernier
» lieu, au nom de sa majesté impériale, par son altesse
» le prince Repnin, son ambassadeur; voulant réinté-
» grer les loix, relever nos freres accablés, & sur-tout
» conserver l'amitié de cette grande princesse, aussi né-
» cessaire à la république, que précieuse à tous ses ci-
» toyens; résolus enfin de nous mettre en état de dissi-
» per la confusion qui s'est introduite dans le gouver-
» nement, & de rendre justice aux opprimés (parmi les-
» quels il faut compter les Grecs désunis & les dissidens
» de tout état & condition) nous souhaitons, pour la
» conservation de nos loix & libertés, & de la forme
» du gouvernement, une diette extraordinaire, sous la
» garantie de sa majesté impériale que nous demandons
» & réclamons dès ce moment, ainsi que sa protection
» & son assistance.

» Mais avant que cette diette ait lieu, nous invitons,
» par l'amour de la patrie, tous nos concitoyens à se
» joindre à nous & à seconder la pureté de nos inten-
» tions. Nous espérons qu'il n'y aura aucun fils de la
» patrie assez dénaturé pour refuser de s'opposer dès
» ce moment aux maux qui nous sont préparés, pour
» ne pas souhaiter la tranquillité & le bonheur publics,
» & pour vouloir enfin s'exposer par-là à devenir ennemi
» de la patrie, & de cette Puissance voisine qui nous
» donne tous les jours des preuves évidentes du soin

» qu'elle prend de l'intégrité de nos droits & de la con-
» servation de chaque citoyen.

» Nous protestons en même temps que, dans toute » cette entreprise, nous n'avons pas oublié notre premier devoir, qui est de conserver, sans aucune altération, la sainte religion Catholique dominante ; » conservation qui nous est garantie par ladite déclaration de sa majesté impériale, & pour laquelle nous » voulons vivre & mourir ».

Le grand duché de Lithuanie suivit bientôt l'exemple de la grande Pologne & de la Prusse Royale, & l'on vit arriver à Wilna le prince Radziwil, dont la sentence prononcée contre lui pendant l'interrégne fut cassée par la confédération, qui, d'une voix unanime, le nomma son maréchal général. Comme l'autorité accordée aux commissions de guerre & du trésor avait beaucoup contribué à la naissance de la confédération générale, le premier acte d'autorité du nouveau maréchal fut de députer le palatin de Podlachie aux membres de ces deux commissions, pour leur annoncer qu'ils eussent à prêter le serment de fidélité au roi & à la république dans la forme suivante: 1°. Qu'ils seraient fidéles au roi & aux confédérés: 2°. Qu'ils soutiendraient & protégeraient la religion Catholique Romaine, ainsi que les libertés & priviléges des autres communions: 3°. Qu'ils n'entretiendraient aucune correspondance de lettres secrettes ou suspectes. 4°. Qu'ils ne se démettraient pas de leurs emplois. Quelques commissaires prêtérent le serment dans cette forme, plusieurs se retirérent.

Pour trouver un reméde aux maux que souffrait la patrie, le roi consentit à la convocation d'une diette extraordinaire : il en fit lui-même l'ouverture le cinq octobre, en déclarant qu'il se joignait à la confédération générale, & que la direction de la diette appartenait au prince Charles Radziwil, en qualité de maréchal de la confédération. Ce prince ouvrit la séance par la proposition d'élire des députés, qui, munis de pouvoirs illimi-

tés par les Etats, traiteraient & concluéraient avec le prince Repnin, ambaſſadeur de la cour de Ruſſie, de tout ce qui pourrait concerner le rétabliſſement des loix, libertés, droits & prérogatives, appartenans aux diſſidens, & à tous les citoyens, en vertu des traités; & que le tout ſerait enſuite confirmé par les Etats, quand même quelques conſeillers ou nonces ne ſe trouveraient pas préſens, & que cette confirmation aurait ſon entier effet, lorſque ſeulement le primat, neuf conſeillers & dix-huit nonces auraient décidé les articles, & que la Ruſſie, conjointement avec les autres Puiſſances, les aurait garantis.

Cette propoſition excita la plus grande rumeur dans l'aſſemblée: les évêques de Cracovie & de Kiovie l'attaquérent avec force: « ces prétentions des diſſidens bleſſent les droits de la religion Catholique, s'écriérent-» ils, & nous ne conſentirons jamais à l'établiſſement » de la commiſſion, telle qu'on vient de la propoſer ».

La liberté courageuſe avec laquelle ces prélats venaient de s'expliquer ne laiſſant au prince Repnin aucune eſpérance de pouvoir les gagner, il prit le parti violent de les faire enlever avec le palatin de Cracovie & le ſtaroſte Dolinski. Ces quatre ſeigneurs furent conduits en Ruſſie ſous une forte eſcorte. Bientôt on vit paraître une déclaration de l'ambaſſadeur de Péterſbourg pour juſtifier ce coup d'éclat; il y expoſait, que les troupes de ſa ſouveraine amies & alliées de la république confédérée, avaient arrêté les évêques de Cracovie & de Kiovie, le palatin de Cracovie & le ſtaroſte Dolinski, ſon fils, pour avoir manqué par leur conduite à la dignité de ſa majeſté impériale, en attaquant la pureté de ſes intention ſalutaires, déſintéreſſées & amicales pour la république: il ajoûtait que la garantie de la Ruſſie devait s'étendre, non-ſeulement ſur le maintien des loix fondamentales du royaume, mais auſſi ſur la forme légale du gouvernement intérieur qu'il s'agiſſait d'établir; qu'en conſéquence il fallait que les pléni-

potentiaires de la république eussent un pouvoir aussi étendu que celui dont l'ambassadeur était muni : qu'au reste la liberté de sortir de Warsovie serait interdite à tout sénateur, & à tout nonce, jusqu'à ce que tous les projets eussent été signés du consentement unanime des Etats assemblés, & que, quant à la ratification du traité, les nonces reviendraient à Warsovie au mois de Février prochain.

Tout ceci ne se passait pas sans beaucoup de débats dans les séances de la diette ; cependant, lorsque le maréchal demanda si l'on consentait à ce que les projets fussent signés, un assez grand nombre de voix répondirent affirmativement, tandis que le reste de l'assemblée garda un profond silence, que l'on voulut bien prendre pour un témoignage tacite du consentement qu'il accordait : le roi & les deux maréchaux de la confédération générale de Pologne & de Lithuanie signérent les projets, & les plénipotentiaires furent choisis dans le sénat & dans l'Ordre Equestre. Ils s'assemblérent chez le prince Repnin, avec les ministres de Prusse, de Suéde, de Danemarck & d'Angleterre, & délibérerent sur les six articles suivans, qui leur furent présentés par l'ambassadeur de Russie.

1°. Les dissidens, sçavoir, les Grecs & les Protestans, pourront exercer librement leur culte.

2°. Il y aura une parfaite égalité entr'eux.

3°. Ils auront un tribunal, dont la moitié des membres seront Grècs, & les autres Protestans.

4°. Ils ne seront point sujets à la jurisdiction des ecclésiastiques Catholiques Romains.

5°. Leur clergé sera sur le pied d'égalité avec le clergé Catholique.

6°. Ils pourront, ainsi que les Catholiques, posséder des biens-fonds & des dignités séculiéres.

De nouvelles contestations s'éléverent encore au sujet de ces articles, & pour parvenir au but que l'on se proposait, il fut décidé qu'on nommerait un comi-

té de huit perſonnes qui traiteraient en particulier avec l'ambaſſadeur prince Repnin. Ce conſeil ſecret ayant terminé toutes ſes opérations, les députés, tant de la république que des diſſidens, ſe raſſemblérent chez l'ambaſſadeur, en préſence des miniſtres des quatre Puiſſances protectrices des déſunis & des proteſtans, & l'on y arrêta définitivement les articles ſuivans.

Que les Grecs & les diſſidens auront une égliſe à Warſovie, des temples & des écoles dans tous les diſtricts des provinces du royaume & du grand-duché de Lithuanie; mais qu'ils ne pourront en faire conſtruire dans les villes, qu'ils n'aient obtenu, pour cet effet, un privilége du roi : qu'il ſera permis aux nobles de leur accorder cette grace dans leurs terres reſpectives.

Que les diſſidens & déſunis pourront faire uſage des cloches, & placer des orgues dans leurs égliſes, faire adminiſtrer le baptême à leurs enfans, ſe marier, & donner la ſépulture à leurs morts, le tout ſuivant les cérémonies de leur culte, & ſans le moindre obſtacle.

Que les diſſidens & Grecs déſunis, nobles. ſeront admis au ſénat, à l'adminiſtration, à la légiſlation, & à toutes les prérogatives, charges & honneurs de la république, ſur le pied d'égalité, & en commun avec les autres nobles Catholiques, tant dans la Pologne que dans le duché de Lithuanie.

Qu'ils ne ſeront plus nommés ſchiſmatiques, non-unis, ni diſſidens; que leurs miniſtres ſeront appellés curés & paſteurs, & non prédicans.

Que les biens confiſqués ſur eux juſqu'en l'année 1717, reviendront aux propriétaires; mais que, quant à ceux qui leur ont été enlevés depuis cette époque, il leur ſera libre de les réclamer juridiquement.

Qu'il ſera établi une commiſſion mixte pour juger leurs procès, & qu'il leur ſera permis de convoquer

des ſynodes, ſans la permiſſion des évêques Catholiques, & ſans dépendre aucunement de leur conſiſtoire ou juriſdiction.

On arrêta de plus que l'ancienne loi, *rex catholicus eſto*, ſerait invariable; qu'en conſéquence la religion Catholique Romaine ſerait toujours la dominante, & qu'aucune reine de Pologne ne ſerait couronnée, à moins qu'elle ne fût Catholique : que la ſucceſſion au thrône demeurerait à jamais élective : que le roi ne pourrait jamais aliéner les biens de la république : que le *liberum veto*, en matiére d'Etat, ſerait conſervé en entier : que la liberté, relativement à la religion, ſerait maintenue dans tous ſes points : qu'il ne ſerait donné aucune atteinte aux priviléges des villes : qu'une affaire d'Etat, une fois rejettée, ne ſerait plus miſe ſur le tapis : qu'un étranger, établi pendant dix ans dans le royaume, ſerait reconnu pour habitant naturel : que les nobles ſeuls pourraient poſſéder les charges de la couronne, & que les confédérations ſeraient ſignées dans le temps où ſe tiendront les diettines, & non autrement.

1768

Tous les points arrêtés par le comité ſecret furent portés à la diette, aſſemblée à Warſovie au commencement de cette année; & comme on ne prétendait pas qu'ils fuſſent diſcutés, on refuſa aux nonces la liberté de parler; ce qui occaſionna quelque rumeur & fit beaucoup de mécontens. Malgré cette défenſe, le nonce de Volhynie éleva la voix, & ſur ce que le prince Lubomirski, nonce de Czerski, lui demanda s'il était plus que le roi qui voulait parler; ce Polonais lui répondit : » Chacun eſt perſuadé que le » roi eſt plus que moi; mais je repréſente la répu- » blique qui eſt plus ancienne que le roi «. Cependant cette diette fameuſe, & qui fera à jamais épo-

que dans l'hiſtoire de Pologne, comme étant devenue la cauſe ou le prétexte de tous les maux qui accablent ce malheureux royaume, cette diette, dis-je, ſe termina avec plus de tranquillité qu'on n'avait lieu de l'eſpérer. Les trois Ordres de l'Etat ratifiérent tous les arrangemens arrêtés par les commiſſaires : ils décidérent que la paix conclue entre la Ruſſie & la Pologne ſerait renouvellée dans tous ſes points, avec la garantie de tous les Etats reſpectifs poſſédés par les deux Puiſſances en Europe, & que les droits & priviléges des Grecs & des diſſidens ſeraient à jamais ſacrés & inviolables, ainſi que les nouvelles conſtitutions arrêtées par la diette, & garanties par la Ruſſie & les Puiſſances alliées & amies.

On décida enſuite celles des affaires d'Etat qui pourraient être arrêtées unanimement dans les diettes libres.

1°. L'établiſſement, la ſuppreſſion, le hauſſement ou la diminution des impoſitions ou taxes publiques.

2°. L'augmentation des troupes de la couronne.

3°. Les traités & conventions à faire avec des Puiſſances étrangéres.

4°. La paix & la guerre.

5°. L'octroi de l'indigénat & de titres de nobleſſe ; pour l'obtention deſquels celui qui y aſpire, ſera tenu de prouver que depuis ſon ayeul il deſcend d'une famille diſtinguée.

6°. L'état de la monnoie & de la réduction des eſpéces.

7°. Tout ce qui eſt requis par rapport aux emplois affectés à l'Ordre Equeſtre.

8°. Tout ce qui peut concerner d'autres emplois.

9°. L'arrangement des diettes, leurs délibérations, & l'annihilation des decrets révoqués dans la derniére.

10°. Queſtion : ſi la république doit ajoûter au conſeil du ſénat un ſurcroît d'autorité, ou le changer, tandis qu'à préſent il doit ſubſiſter ſuivant la conſti-

tution de 1717. Ce point porte aussi que, parmi les objets œconomiques de la délibération des diettes, il sera toujours assigné certaines sommes pour dépenses extraordinaires de l'Etat, à la disposition du conseil du sénat.

11°. Un roi peut obtenir la permission d'acquérir des biens en propre par achat.

12°. En quel cas il y aura un pospolite Ruszenie, ou convocation générale de la noblesse.

13°. Ce qui regarde le réglement pour la prise de possession de biens.

14°. Le changement ou innovation des points arrêtés ou mentionnés ci-dessus.

Telles furent les derniéres délibérations de la diette pour rappeller la paix dans la Pologne & ramener la concorde parmi les citoyens : elle crut sans doute, en se séparant, avoir consommé ce grand ouvrage, & la Russie devait s'attendre, qu'à l'aide de ses troupes, répandues dans différentes provinces du royaume, elle en imposerait aux mécontens ; ces idées flatteuses s'évanouirent presqu'aussi-tôt qu'elles furent conçues. L'orage qui grondait sourdement, éclata à Bar en Podolie, où quelques seigneurs formérent une nouvelle confédération, & élurent pour maréchal le staroste Krasinski, frere de l'évêque de Kaminiec. Cette ligue devint en peu de temps formidable. Telle était la situation politique des confédérés de Bar, qui prirent pour devise dans leurs drapeaux, *pro religione & libertate*, (pour la religion & la liberté) & de l'autre côté une aigle blessée, & ces mots : *aut vincere aut mori*, (ou vaincre ou mourir). Dès ce moment on dut s'attendre que, vu le lieu où la confédération s'était formée, elle comptait sur les secours du Kan des Tartares, & que, malgré la contenance pacifique de la Porte Ottomane, cette Puissance pourrait bien profiter de cette occasion favorable pour porter ses armes en Pologne.

A peine avait-on reçu à Warſovie la nouvelle de la confédération de Bar, qu'on apprit qu'il venait de s'en former un grand nombre d'autres dans différens endroits du royaume : les nobles du palatinat de Cracovie ſaiſirent l'inſtant de l'ouverture d'une diettine pour ſe confédérer. Un d'eux, après la meſſe, donna le ſignal, & tous les gentilshommes tirérent le ſabre, & ſe mirent à crier, confédération. Un des membres de la régence leur demanda *s'ils voulaient donc ſe rébeller contre le roi?* *Non*, répondirent-ils ; *ſi le roi veut ſe joindre à nous, nous nous joindrons à lui, & tous les nobles ici préſens doivent ſigner ceci*, en montrant l'acte de confédération ; après quoi ils obligérent tous les aſſiſtans à ſigner l'acte. La nobleſſe de Samogitie, celles de Siradie, de Maſurie & de Sandomir ſe portérent bien-tôt aux mêmes excès, & l'on reçut des avis certains de la révolte des payſans de l'Ukraine, & des nouvelles confédérations formées en Lithuanie & dans d'autres provinces. De-là les pillages, les maſſacres, les déſordres & la dévaſtation générale, ſuites funeſtes & déplorables de l'ambition & des haines de partis. Vainement les Ruſſes voulurent arrêter le mal dans ſa ſource ; vainement ils coururent pour diſſiper ou pour écraſer ces faibles pelotons de confédérés ; leurs victoires momentanées ne ſervirent qu'à accroître l'amour de la liberté & de l'indépendance dans l'ame ulcérée des Polonais. Il eſt des peuples qu'un échec abbat & raméne à des ſentimens pacifiques : il en eſt d'autres qui ſe roidiſſent contre l'infortune, que les diſgraces animent, & qui puiſent dans le déſeſpoir où on les réduit imprudemment, cette valeur furieuſe, mere des exploits les plus étonnans. Il ne manquait à la Pologne que de voir la guerre déclarée entre la Ruſſie & la Porte-Ottomane : les malheurs que lui annonce cette rupture font frémir. Deviendra-t-elle le théâtre ſanglant des actions courageuſes de deux Puiſſances formidables?

Sera-t-elle ſeulement déchirée par les mains de ſes propres enfans ? Quel que ſoit ſon ſort, il ne peut être que triſte, à moins que le ciel, touché des calamités qui affligent ce malheureux pays, ne rapproche bien-tôt les eſprits diviſés, & ne faſſe naître dans tous les cœurs des intentions plus pacifiques.

Fin des Faſtes de la Pologne.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans les Fastes de la Pologne.

A a

Fin de la Table des matières.



